

LIEDS ET BALLADES GERMANIQUES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Edmond DUMÉRIL

Ancien élève des Universités de Paris, de Toulouse et de Tubingen
Professeur agrégé d'allemand au Lycée
et à l'Institut d'Enseignement Supérieur des Lettres de Nantes



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1934 —

LIEDS ET BALLADES GERMANIQUES

LIEDS ET BALLADES GERMANIQUES

TRADUITS EN VERS FRANÇAIS

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

*Thèse complémentaire
présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris*

PAR

Edmond DUMÉRIL

Ancien élève des Universités de Paris, de Toulouse et de Tübingen
Professeur agrégé d'allemand au Lycée
et à l'Institut d'Enseignement Supérieur des Lettres de Nantes



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION
5, QUAI MALAQUAIS, VI^e

— 1934 —

* 33596



A MON MAÎTRE
MONSIEUR HENRI LICHTENBERGER
PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE ALLEMANDES
A LA SORBONNE

Hommage de fidèle et respectueuse affection.



A LA MÉMOIRE
DE MON ONCLE ET MAÎTRE AFFECTIONNÉ
EUGÈNE HALLBERG
PROFESSEUR HONORAIRE DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE TOULOUSE
(1839-1921)



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVERTISSEMENT

La présente bibliographie, qui s'étend de la fin du XVIII^e siècle à la dernière décade du XIX^e, contient l'indication de tous les documents rassemblés pendant dix-huit ans pour servir à notre étude sur *Le lied allemand et ses traductions poétiques en France*.

Nous ne nous dissimulons pas les imperfections de ce travail. Comme toute œuvre de ce genre, il est d'abord incomplet : une vie humaine ne suffirait pas à dépouiller tous les périodiques plus ou moins littéraires du XIX^e siècle, et telle obscure revue provinciale recèle certainement des trésors poétiques que nous ignorons. De plus, en ce qui concerne les traductions dites « musicales », publiées sans dates, mal classées, fort incomplètement conservées dans les bibliothèques publiques, il ne nous a guère été possible que d'en indiquer les principaux recueils.

On pourra peut-être nous reprocher ensuite l'imprécision ou l'arbitraire de nos critiques : nous nous sommes refusé, nous l'avouons, à éplucher les textes et à donner de doctes statistiques de leurs contresens, comme le font certaines « dissertations » germaniques. Un poète ne peut se noter comme un élève. Nous avons préféré, — après avoir, pour être indulgent, expérimenté nous-même les difficultés du genre — juger de l'impression produite sur notre sensibilité et nous demander si l'imitation nous révélait plus ou moins l'essence de l'œuvre étrangère, ou si au contraire, suivant l'expression de Novalis et de Goethe, elle ne la *parodiait* pas plus ou moins ¹.

Mais il est une dernière imperfection, plus grave peut-être, parce qu'inhérente à la nature même de l'œuvre entreprise. Dans les manifestations de l'activité humaine comme dans toutes celles

1. V. notre étude sur *Le Lied allemand et ses traductions poétiques en France* (1933), p. 15.

de la vie universelle, tout procède par transitions insensibles — *natura non facit saltus*. Mais dès que notre raison veut mettre de l'ordre dans la réalité mouvante, elle se voit contrainte de définir, de séparer, de classer. Un genre poétique à l'état pur, comme une mode littéraire à son apogée, se distingue certes nettement des genres et des modes qui présentent des caractères opposés, mais quand il s'agit de tracer — dans le temps ou dans l'espace — les frontières des genres et des écoles différentes, la vie déborde nos classifications pédantesques ; tout se confond, toute limite scrutée de près s'évanouit. Aussi notre choix de traductions, d'apparence parfois arbitraire, ne devra-t-il pas surprendre : nous avons cité toutes les pièces lyriques dont les modèles se rattachaient au *lied* par quelque côté, par leur forme mélodique et rythmique ou par leur atmosphère sentimentale, qu'ils eussent été baptisés *lieds* ou *ballades* ¹.

Quant à nos divisions historiques, elles sont destinées à séparer des époques où *dominait* — non pas exclusivement — telle ou telle manière de présenter les poèmes traduits. Mais à côté des nouveaux modes d'interprétation, les anciens ont toujours subsisté. Impossible en cette matière de parler d'évolution ascendante, ou même de courbe régulière.

Notre bibliographie est présentée dans l'ordre des publications. Celui-ci n'est pas sans inconvénients : il lui arrive d'assigner à une œuvre publiée tardivement une date bien postérieure à celle de sa création ; nous avons essayé parfois, quand nous le pouvions, de corriger certains de ces anachronismes par trop choquants. D'autre part, l'œuvre d'un même auteur est morcelée, quand elle s'étend sur plusieurs années. Suivant l'exemple de l'excellente *Bibliographie de Goethe en France*, par M. F. Baldensperger, nous avons obvié à cet inconvénient en numérotant toutes les rubriques et en renvoyant d'une publication à une autre, quand il s'agissait du même traducteur.

Comme les poésies citées dans notre bibliographie ne pouvaient être caractérisées qu'en quelques mots, nous avons cru bon de présenter, à la suite de notre catalogue chronologique, une série d'études détaillées relatives aux adaptateurs les plus curieux ou les plus féconds. Cette seconde partie doit être aussi considérée comme un complément à notre premier volume sur le *Lied allemand en France* où nous n'avions passé en revue que les meilleurs traducteurs.

I. V. notre étude sur *Le Lied allemand*, 1^{re} partie, ch. III : *Essai de définition du lied*.

Mais nous avons pensé que des imitations, même médiocres, peuvent présenter un intérêt historique, car leurs défauts illustrent souvent les modes littéraires de leur époque.

Deux index alphabétiques, classés, l'un par noms de traducteurs français, l'autre par noms de poètes allemands et titres de lieds et ballades, permettent enfin au chercheur de retrouver dans la liste chronologique toutes les œuvres d'un même adaptateur ou toutes les traductions d'un même lied.

Je m'en voudrais de ne pas rappeler encore ici ma dette de reconnaissance envers mon père, M. H. Duménil, Professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Toulouse, qui m'a aidé dans ces recherches après m'en avoir donné le goût, envers MM. F. Baldensperger, H. Lichtenberger et Rouge, mes maîtres de la Sorbonne, qui m'ont encouragé et prodigué sans se lasser de précieux conseils. J'ai été aussi secondé dans mes explorations bibliographiques par M. Giraud-Mangin, Conservateur de la Bibliothèque municipale de Nantes, Mesdames Anglès et M. Gautier, Bibliothécaires à la Bibliothèque Nationale, et Totems, de Paris ; M^{lle} Taufstein, étudiante à Bruxelles ; MM. P. Bovet, Professeur à l'Université de Genève, J. K. ter Horst, Bibliothécaire à La Haye, F. Clerc, étudiant à Genève, et G. Hentschel, à Berlin. A tous ces collaborateurs d'un jour ou de plusieurs années vont aujourd'hui mes sentiments de profonde reconnaissance.

Nantes, Noël 1933.

La poésie, aux magiques domaines,
Étend au loin ses invisibles chaînes,
Et réunit les peuples divisés,
Égaux au moins par les joies et les peines.

Léon HALÉVY (1827).

AVANT-PROPOS

« Chacune des transformations successives... de l'art de traduire correspond à une modification plus ou moins profonde soit de l'état des esprits, soit des mœurs, soit des goûts littéraires de la nation. Empanaché sous Louis XIV, philosophique au temps de l'Encyclopédie, théâtral et poncif sous le premier Empire, nous l'avons vu aboutir de nos jours au réalisme scientifique, qui est la note dominante de ce siècle »¹. Il est remarquable de constater à quel point cette conclusion de la très intéressante étude de M. Justin Bellanger sur les traductions françaises d'auteurs grecs et latins s'accorde avec les idées qui se sont imposées à notre esprit quand nous avons passé en revue les adaptations poétiques de lieds allemands en France. Qu'il s'agisse d'écrivains anciens ou de poètes modernes, la traduction a suivi pas à pas, non seulement, ce qui est tout naturel, le progrès des études philologiques, mais aussi les variations de la mode littéraire. Ainsi, pour les versions de lieds, le souci croissant de la fidélité à la lettre et à l'esprit de l'original a peu à peu remplacé celui d'habiller le modèle au goût du jour ou de l'embellir par la suppression de détails choquants et l'addition d'ornements nouveaux. Comme, de plus, il s'agissait d'un genre

1. J. Bellanger : *Hist. de la traduction en France*, (Lemerre, 1903), p. 130.

poétique étranger à notre littérature et de sa traduction en vers, les adaptateurs se sont montrés bien plus prudents et plus respectueux de la mode que ne l'auraient été les prosateurs. Embarrassés dans le style poétique du jour dont ils n'osaient se détacher, les premiers traducteurs-poètes ont ainsi tenté de ramener le lied aux types de pièces lyriques usités à leur époque : ils lui ont donné tour à tour l'allure de l'ode, de la romance, voire de la fable. Et puis, l'alexandrin les hantait. Les Romantiques eux-mêmes devaient s'empêtrer souvent encore dans de lourds vers de 12 pieds, incapables de rendre la familière légèreté du lied. La libération du style poétique, entrevue vers 1825-1830, mais arrêtée par des tendances hostiles, ne s'achèvera que fort lentement au cours du XIX^e siècle. Il faudra, nous le savons, l'étude de la poésie populaire et l'influence de la musique ¹ pour que l'atmosphère délicate et le rythme alerte du lied finissent malgré tout par s'insinuer dans des adaptations délivrées du joug d'une trop rigide prosodie.

1. V. notre étude sur *Le lied allemand et ses traductions poétiques en France*, en particulier la Conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

Titres abrégés de quelques ouvrages souvent cités ¹.

1. Baldensperger, *Goethe* : F. Baldensperger, *Bibliographie critique de Goethe en France*. Hachette, 1907. — (Le nombre qui suit le • titre est le N^o d'ordre de la rubrique).
 2. Baldensperger, *Émigration* : F. Baldensperger, *Le mouvement des idées dans l'Émigration française* (1789-1815). Plon-Nourrit, 1924. (2 vol.).
 3. Baldensperger, *Lénore* : F. Baldensperger : *Lénore de Bürger dans la littérature française*, Dans : *Études d'histoire littéraire*, Hachette, 1907 (1^{re} série).
 4. Betz, *Heine* : Louis-P. Betz : *Heine in Frankreich*. Thèse, Zurich, 1895.
 5. Egli : Edmond Egli : *Schiller et le Romantisme français*, Gamber, 1927 (2 vol.).
 6. *Prod'homme* : J. G. Prod'homme : *Les Œuvres de Schubert en France* (Congrès de musicologie ; centenaire de Schubert, 1928).
 7. Rossel, *Suisse* : Virgile Rossel : *Histoire littéraire de la Suisse romande*. Genève; Georg. 1889 (2 vol.).
 8. Rossel, *Litt. fr.* : Virgile Rossel : *Histoire de la littérature française hors de France*. Lausanne, Payot, 1895.
 9. *Süpfle* : Th. Süpfle : *Geschichte des deutschen Kultureinflusses auf Frankreich*, etc. Gotha, 1890 (3 vol.).
 10. *Lied allemand* : Edmond Duméril : *Le lied allemand et ses traductions poétiques en France*. Champion, 1933.
-

Alm. d. M. Almanach des Muses.

Alm. d. D. Almanach des Dames.

N. R. G. Nouvelle Revue germanique.

R. D. M. Revue des Deux Mondes.

R. E. L. V. Revue de l'Enseignement des Langues vivantes.

R. G. Revue germanique (de Dollfus et Nefftzer).

N. B. — Sauf avis contraire, tous les ouvrages cités dans le présent volume sont édités à Paris.

— La cote entre crochets qui suit de nombreux titres est celle de la Bibliothèque Nationale.

1. Pour les autres ouvrages généraux se rapportant à l'introduction et à l'intelligence du lied en France, voir la bibliographie de notre *Lied allemand*.

CHAPITRE PREMIER

A L'AUBE DU ROMANTISME

« POÉSIES FUGITIVES », « ROMANCES » ET « BALLADES »

Période des imitations isolées, ou mélangées
dans des recueils à des poésies originales ¹.

(1785-1833)

Chastel (F. Th.) — CLAUDIUS (Mathias) — STOLBERG (Cte de) —
I BÜRGER (G. A.) « *Chansons de table d'après M. Claudius et le Comte de Stolberg, et deux petites pièces de Mr. Bürger, avec l'original en vers français* ». Giessen, 1785. (*Introuvable*). Rééd. et augm. de 9 autres pièces de Bürger dans : *Introduction à la lecture des ouvrages en vers français*... du même, Giessen, 1788 (*Introuvable*).

D'après *Süpfle* (II p. 199) ce recueil contient le *Rheinweinlied* de Claudius : *Ornons de pampres et vidons tous nos verres* ; la chanson bachique de Stolberg, *Fröhlich tönt der Becher Klang*, et neuf petits lieds de Bürger.

I. Au cours de cette première période, jusqu'aux environs de 1820, quantité de pièces traduites sont des chansons piquantes, d'allure anacréontique, ou des apologues moraux plutôt que des lieds. Les poésies de ce genre sont même à peu près les seules « imitées de l'allemand » qui se rencontrent en si grand nombre dans les Almanachs de la fin du XVIII^e siècle et des premières années du XIX^e. Bien que les ayant presque toutes écartées de ce travail, nous n'avons pas cru devoir les éliminer complètement, pour ne pas trop dénaturer la physionomie de cette époque préromantique et pour montrer la pénétration lente et progressive du lied dans notre littérature.

Anonyme — GOETHE : *Le voisinage de l'aimé* ¹. Œuvre d'un émigré
2 (Weimar 1796). Trouvée dans les papiers de Goethe.

Je pense à toi, ma Glycère...

Citées par Baldensperger, *Goethe et les Émigrés français à Weimar* (Rev. Germ. Janv. 1911, p. 17) et *Émigration*, I, pp. 269-270.

« Tout est contre-sens dans cette version d'un trop bon rhétoricien » (Baldensperger, loc. cit.). Repr. dans *Lied allemand*, p. 70.

Pernay (F. Daniel de) — GOETHE : *même pièce*. — Même source. Publ.
3 dans *Œuv. de Goethe*. (Éd. Weimar. Lettres reçues, XIII).

Je pense à toi, quand le soleil reluit
Avec éclat, sur la voûte azurée...

Citée par Baldensperger, *Goethe et les Émigrés*, (*Ibid.* p. 18) et *Émigration*, I, pp. 270-271.

Trad. d'un autre émigré, meilleure, « sans mythologie déplacée, sans intrusion excessive du mot noble ». (Baldensperger, loc. cit.).

N. (A. de) — SCHILLER : *Le Gant*. — *Spectateur du Nord*. 1799, IV. pp.
4 178-181.

Au temps où les plaisirs étaient moins raffinés...

Très médiocre imitation en alexandrins entremêlés de décasyllabes.
(V. 2^e p., pp. 177-178).

Regnault-Beaucaron (le Cte) — KOTZBUE : *La meilleure recette*. —
5 *Alm. d. M.* 1801 [Ye 11.686].

L*** — GOETHE : *Le nouvel amour* « imitation de Goethe ». *Décade*
6 *philosophique*, An IX (1802). II. 561. [Z. 23.188-23.241] et
Alm. d. M. 1802, p. 46. [Ye 11.687]

Anonyme — ZACHARIAE : *Au rossignol*, « Chanson imitée de l'allemand
7 de Zacharie ». *Alm. d. D.* 1802-3, p. 183 [Ye 12.130 bis]

Sévelinges (Charles-Louis de) — Dans *Alfred* (1802) (3 vol.), médiocre
adaptation de *Wilhelm Meister*.

8 GOETHE : *Chanson de Mignon* :

La connais-tu, cette heureuse contrée,
Où croît l'olive, et l'orange dorée ;

1. Les titres allemands ne sont portés après les titres français que dans le cas où ceux-ci en diffèrent totalement. — Tous les titres étrangers se trouvent d'ailleurs sous le nom des auteurs, à l'*Index*.

- 9 GOETHE : *Wer nie sein Brot mit Tränen ass...*

Qui n'a jamais au sein des pleurs...

- 10 GOETHE : *Heiss mich nicht reden...*

Ah ! respectez un funeste mystère...

- 11 GOETHE : *Ballade du harpiste (Der Sänger)*

Bon troubadour sans nul souci...

Imitations très faibles. La moins mauvaise est la chanson de Mignon. La ballade du harpiste est remplacée par une romance de style troubadour qui ne la rappelle que de très loin. A la fin de l'ouvrage, mélodies de Reichardt pour chanter ces romances.

(V. 2^e p., p. 179).

Staël (Mme de) Dans : *Œuvres complètes*. Treuttel et Wrtz, 1821, T. 17.

- 12 GOETHE : *Le Pêcheur*, p. 439. Réimpr. *Alm. d. M.* 1823 [Ye 11.706].

(Repr. *Lied allemand* p. 95).

- 13 GOETHE : *La Bayadère et le Dieu de l'Inde*, p. 441.

loge exagéré de cette trad. dans la *Kaiserlich und Kurpfalz-bayerische privilegierte Allgem. Ztg.* (14 Av. 1804) « rare bonheur et fidélité peu commune, qui porte jusque sur le nombre des vers et même... sur la mesure des syllabes ».

— Exactes en somme, malgré maintes faiblesses de détail, ces deux adaptations, en vers classiques mais sans faux ornements, transforment leurs modèles en apologues parfois piquants ou sentimentaux, bien « XVIII^e siècle » encore.

(Composées  Weimar, ces pièces, ainsi que trois autres poèmes de Schiller, ont été envoyées à Necker au début de 1804. — V. *Lied allemand* p. 85.)

- Nodier** (Charles) — GOETHE : *La Violette*. Dans : *Essais d'un jeune Barde*. Paris et Besançon. An XII (1805), p. 57. [Ye 10.419]
14 Précédé d'une trad. littérale.

La violette ingénue,
Au fond d'un vallon obscur...

Ton simple et familier ; allure de chanson, mais délayage du texte (36 v. au lieu de 21).

(V. 2^e p., p. 180-181).

- V...1 (C. A. M. de) (Maurice de Vattel) — SCHILLER : *la Cloche*. « Imitation libre », publ. avec le N° suivant à Zurich, Orell, Fussli et Cie ; Paris. Renouard, 1808. [Yh. 3.417]

La terre docile
Renferme en son sein
La forme d'argile
Propre à mon dessein...

Rythme assez vif. Mots propres. Trad. souvent molle.

- 16 SCHILLER : *l'Hymne au Plaisir* (Ibid.). Quelques extraits dans *Morgenblatt für gebildete Stände*. (17 Fév. 1809).

Doux plaisir, céleste flamme...

« Si librement traité qu'on peut à peine parler de traduction ». (Eggl, I. p. 303).

(Pour Vattel : Cf. Rossel : *Suisse* II. p. 289).

(V. 2^e p., p. 182).

- X... (J. H. Küster) — SCHILLER : *La Cloche*. (Mêmes édit. 1808)

17

« fort libre et faible » (Eggl, I. 302).

- Anonyme — SCHILLER : *A Emma* « Romance imitée de Schiller ».

18 *Morg. für geb. Stände*, 16 Juin 1810. (Eggl I. p. 304)

- Fröbel (K. P.) — SCHILLER : *Ode à la joie*. Rudolstadt, 1810.

19 (En vers ?) (Introuvable, v. Eggl I. p. 304)

- Moufle (Auguste) — GESSNER : « Morceau détaché d'une trad. libre du

20 *Printemps de G.* » — *Merc. de Fr.* 1813. T. 54, p. 337 [LC³ 41] — *Alm. d. M.* 1822. [Ye 11.705]

Glissant du sommet des montagnes
L'aurore, sur son char riant...

Exemple de style pseudo-classique.

- B*** (Pauline de Bradi — Mme de Louvorie) — BÜRGER : « *Lénore*,

21 *Poème imité de l'alle. de B.* » Michaud, 1814. [Yh 2.162] — *Merc. étr.* III. 1814.

Lénore, accablée, oubliant ses douleurs,
Vers la fin de la nuit, a fait trêve à ses pleurs...

« D'après une version anglaise. Antérieure à l'*Allemagne*. Alexandrins ; pas de strophes. Très inexact, par souci du « goût français ». L'auteur n'a pas eu le courage « de faire danser les morts ». (*Av. propos*).

— « Imité de manière stupéfiante ». (Baldensperger, *Lénore* p. 153).

Gaudy (M.). — GOETHE : « *Les manches à balai, Conte tiré de G.* ». *Alm.*
22 *d. M.* 1815. [Ye II.698] (*Der Zauberlehrling*).

Imitation fort inexacte et en vers libres et badins.

Massot (O. J.) — SCHILLER : « *Chanson de la Cloche, de Sch., trad. libre* »
23 Créveld (sic) 1817.

Fortement muré dans la terre
Le moule est prêt : cuisons l'airain...

Nulle n'est « plus inexacte et plus plate » (*Egglé* II. p. 12).

Latouche (Henri de) — (Hyacinthe Joseph Alexandre Thabaud) —
24 GOETHE : *Le Roi des Aulnes*, « élégie ». — *Lettres Champenoises*,
1818. II. p. 146. Rééd. : *Tablettes romantiques*, 1823, p. 55
et *l'Album*, VII, p. 221 (21 Janvier 1833.)

— Qui passe donc si tard à travers la vallée ?

Amplifié en alexandrins. Gauche. Tendance intellectualiste à
expliquer et à dramatiser.

(Cf. Baldensperger, *Goethe*, 639 et L. Börne, *Schilderungen aus
Paris*, 1822-23. IX : *Ges. Schriften*. II. p. 38).

Latouche « fit la fortune de cette ballade » (Ségu, *H. de Latouche*,
1931, p. 131)¹.

(V. aussi N° 134).

Carnot (L. N. M.) — Dans : *Opuscules poétiques*, Baudouin, 1820.
[Ye 17.221]

25 SCHILLER : *le Gant*. pp. 197-198.

Le roi des Francs voulant donner un jour
Dans un grand cirque une fête imposante...

Décasyllabes classiques. Plat.

« Vers prosaïques et lourds » (*Egglé*. II. 14.)

26 KÖRNER (TH.) : *La mort d'Edmond*, « romance » (p. 278) (*Treuer
Tod*).

Le jeune Edmond qu'appelaient aux combats
La liberté, la gloire et la patrie...

Décasyllabes. Très libre

1. *La Ruche d'Aquitaine* (1^{er} Sem. 1818, p. 353 sqq.) avait donné un *Roi des
Aulnes, en prose*, dans un article intitulé *De quelques élégies et de quelques ballades
allemandes*, signé E*** (E. Géraud). M. Ségu parle à tort (loc. cit.) d'une ballade
en alexandrins publiée dans cette revue.

- 27 JACOBI : *Tout passe*, « romance » p. 280. (*Sagt, wo sind die Veilchen hin*)

Apprenez-moi, jeunes fillettes...

Vif. Anacréontique.

Chênedollé (Charles de) — Dans : *Études poétiques*, Nicolle, 1820.
[8° Ye 18.312.] (Rééd. Gosselin, 1822)

- 28 GOETHE : *Le Pêcheur* (I. Ode III). — (Réimpr. *Alm. des M.* 1822)

Sur les bords d'un fleuve limpide...

Str. de 4 octosyll.

D'après l'analyse donnée par l'*Allemagne* (Note de Chênedollé).
L'auteur ignorait l'adaptation de M^{me} de Staël, supérieure à la sienne.

- 29 GOETHE : *La Violette*. (I. Ode XII).

Pourquoi faut-il qu'à tous les yeux
Le destin m'ait caché au sein touffu de l'herbe...

Strophes : 8 12 12 8.

Par erreur, Ch. dit avoir entrevu cette pièce dans l'*Allemagne* :
elle n'y est pas mentionnée.

- 30 SCHILLER : *Le chant du chasseur des Alpes* (de *Wilhelm Tell*).
— (I. Ode XI).

L'éclair luit, les tonnerres grondent...

Mêmes strophes que la précédente. — Imitation fort délayée ;
d'après qqe trad. de *Wilhelm Tell* (?).

— Développements abusifs ; métaphores classiques et langage
abstrait. Moins simple que Nodier. Le motif du lied est seul conservé.

(V. 2^e p., p. 183 sqq.)

Maquart — SCHILLER : *Le Plongeur* — *Ann. litt. et art.* V. 1821, p. 397.
31 [Z. 20.784-817]. Réimpr. *Alm. des M.* 1828 [Ye 12.155]

« A toi, Charybde, à toi ! dans ton gouffre écumant,
Je jette cette coupe où l'or pur étincelle ;
Qui donc, pour conquérir une coupe si belle,
Bravera l'humide élément ? »

Classique.

- X... — SCHILLER : *Le Partage de la Terre* — *L'Album*, 30 Juillet 1822.
 32 p. 121, T. III [Z. 29.713-22]

Jupiter dit un jour : « Partagez-vous la terre,
 Mortels, je vous la donne en père,
 Divisez-la sans trouble ». A ces mots les humains
 De courir à la fois, de prendre à pleines mains...

Classique.

- Bonafont (Ch. Ph.) — Dans : *Essais imitatifs de quelques poésies de Schiller*. Halle, 1823.

- 33 SCHILLER : *La jeune fille de l'Étranger* (V. N° 168)

- 34 SCHILLER : *Le Partage de la Terre* ; (Très probablement N° 73 du recueil de Mme Morel — 1825) (V. N° 177)

(*Introuvable*, v. Egli I. 31) — (Mentionné dans : *Rev. Encycl.* Oct. 1823. XX. p. 150) — Rééd. dans *Lectures amusantes et instructives à l'usage des amateurs de langue française* (1831), et en 1837.

- Sainte-Aulaire (Louis-Clair de Beauvoir de) — Dans : *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, XXV : Théâtre allemand, Goethe, 3 vol. Ladvocat, 1823 [Y. 641 à 643.] Tome I.

- 35,36 GOETHE : Dans *Faust*. Chansons de la *Puce* et du *Rat*.

Rythme vif, assez exactes.

- 37 *Le Roi de Thulé*.

Octosyllabes. Alourdi et défiguré par expr. banales.

- 38 *Marguerite au rouet*.

Essai pour rendre le rythme, mais souvent plat. (V. 2^e part. pp. 203-204).

« Affaiblissement ou surcharge de l'idée » (Baldensperger : *Goethe*, 762). Traductions inférieures à celles de Stapfer. (Cf. N° 42 à 46).
 (V. 2^e partie p. 188).

- 39 Dans *Gätz de Berlichingen* :
 Ballade de Liebetraut (Acte II)

Tenant arc perfide
 Et torche homicide...

Vif. Tout à fait XVIII^e.

- Guttinger (Ulric) — Dans *Mélanges poétiques*, Bouland, 1824 ; [Ye 10.590] (2^e éd. Udron, 1825)

49 GOETHE : *Marguerite*

Je languis de te voir,
 Je meurs de ton absence,
 J'appelle chaque soir
 Ton baiser, ta présence...

Imitation très libre, mais aisée, de *Marguerite au rouet*. Musique de M. Amédée de Beauplan.

41 SCHILLER : *Adieu la vie*, « romance imitée de Sch. » *En note* : « Les 2 premières stances sont tirées de Wallenstein ¹, Acte III, Sc. VII, trad. de M. de Barante ». (La 3^e str. a été imaginée par Guttinger).

Imitation bien lointaine aussi. (Cf. *Eggl.* II. 33).

Ces deux pièces sont du type « romance » comme toutes celles du recueil dont plusieurs sont mises en musique.

Stapfer (Philippe Albert) — Dans : *Œuvres dramatiques de J. W. Goethe*, trad. de l'allemand ; précédées d'une note biographique et littéraire sur Goethe, par Stapfer, Cavagnac et Marguéré. 4 vol. Sautetlet, 1825. [Yh 2.578 à 81]

GOETHE : *Faust* (trad. en 1823). Rééd. 1828 et 1885. Contrefaçons belges 1828 et 1833.

42 Chanson de la *Puce*43 Chanson du *Rat*44 *Sérénade de Méphistophélès*45 *Le Roi de Thulé* :

Il fut un roi fidèle
 Jadis au Labrador...

Vers de 6 syllabes, assez exacts.

46 *Marguerite au rouet* :

Que de maux j'éprouve !
 La tranquille paix,
 Plus ne la retrouve,
 Ah ! plus jamais !

Rythme imité. Gauche.

« La plupart des morceaux de caractère lyrique sont traduits en vers, quelques-uns avec une heureuse appropriation de la langue française, d'autres avec les chevilles presque inévitables ».

(Baldensperger, *Goethe* 761) (V. 2^e p., pp. 187-188).

1. Il s'agit des *Piccolomini*.

Stapfer (Philippe Albert) — Dans la *Notice sur Gœthe* accompagnant les *Œuvres dramatiques de Gœthe*, 1823, sont 21 poésies traduites. Nous citerons les lieds et ballades d'après la 2^e édition, Mesnier, 1828. [8° Yh 1.377] T. I, pp. 1-184 (signée : *Albert S...r*)¹

- 47 GOETHE : *Première perte*, p. 18.

Mal rythmé.

- 48 GOETHE : *Salut de l'ombre*, p. 59 (*Geistergruss*)

Genre romance.

- 49 GOETHE : *Chant de Mahomet*, p. 62.

Vers libres.

- 50 GOETHE : *Prométhée*, p. 68.

Vers libres.

- 51 GOETHE : *La violette*, p. 79. (V. N° 384)

En un champ de fougère, une humble violette
Végétait inconnue au fond de sa retraite.
C'était la plus aimable fleur !

Imitation gracieuse du rythme original.

- 52 GOETHE : *Mignon*, p. 143.

Connais-tu bien cette heureuse contrée
Où dans les bois fleurit le citronnier,
Où, suspendue en un sombre sentier,
Brille l'orange à l'écorce dorée...

Des additions malheureuses.

- 53 GOETHE : *La fiancée de Corinthe*, p. 148.

Décasyllabes classiques.

- 54 GOETHE : *L'Esprit*, p. 155 (*Erkönig*).

Qui galope si tard par la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant.
Il tient le jeune enfant renversé sur son sein,
Il le tient ferme par la main...

- 55 GOETHE : *La Meunière et le jeune gentilhomme*, p. 156.

Vif. Vers de 4 syllabes.

1. Rééditée avec même signature et même pagination dans la traduction de Stapfer, Cavagnac et Marguéré de 1825. (V. N° 42-46).

- 56 GOETHE : *Le jeune garçon et le ruisseau du moulin*, p. 159.

Où ton onde, petit ruisseau,
Court-elle ?
La plaine où gazouille ton eau
Est belle.

(V. N° 381)

- 57 GOETHE : *Chanson de Mai*, p. 161.

O de la nature
Riante beauté !
O tendre verdure !
O douce clarté !

(V. N° 382)

Vif et bien rythmé.

- 58 GOETHE : *Délivrance*, p. 163. (V. N° 383) (*Rettung*)

Décasyllabes classiques.

Imitations parfois gauches, classiques, sans être déformées par des métaphores, en avance somme toute sur leur époque.

« Quelque gaucherie, mais de l'exactitude et du mouvement ».
(Baldensperger : *Goethe*, p. 73).

Morel (Mme) (née Isabelle de Gelieu) — (Cf. Rossel : *Suisse*, II, p. 289)

Dans : *Choix de poésies fugitives de Schiller*. Le Normant, 1825.
[Yh 3.415.]

- 59 SCHILLER : *Héro et Léandre*.

Style troubadour.

- 60 SCHILLER : *Le Plongeur*.

Décasyllabes.

- 61 SCHILLER : *Le Chevalier de Toggenbourg*.

Style troubadour.

- 62 SCHILLER : *L'attente*.

Une des plus simples et des moins médiocres.

- 63 SCHILLER : *Le Gant*.

Vers de 10 syll. et 8 syll.

- 64 SCHILLER : *Les grues d'Ibycus*.

- 65 SCHILLER : *La Forge*. (*Der Gang nach dem Eisenhammer*).

Style troubadour.

- 66 SCHILLER : *Damon et Pythias ou la Caution*.

Alex.

- 67 SCHILLER : *Plaintes de Cérès*.

- 68 SCHILLER : *Cassandre*.

- 69 SCHILLER : *Le partage de la terre*.

Str. de 3 alex. + 1 octosyll.

- 70 SCHILLER : *La fille infanticide*.
Alex.
- 71 SCHILLER : *Le Chant de victoire*.
Décasyll.
- 72 SCHILLER : *La Cloche*.
- 73 SCHILLER : *Le comte de Habsbourg*.
Str. 12 8 12 8.

« très inexactes et très médiocres, d'une gaucherie qui les rend parfois inintelligibles » (*Eggl.* I. 32). D'une honnête fidélité pour l'époque; mais souvent plates; rimes pauvres et banales. Trop d'alex. et de décasyllabes. (V. 2^e part. pp. 204-206).

Dans la *Préface*, l'auteur dit s'être fait aider par « un professeur allemand, poète lui-même, et admirateur passionné de Schiller ». Eggl. suppose qu'il s'agit de Bonafont. Pour nous, cette hypothèse est une certitude, car Bonafont a reproduit *sans commentaire* toutes les pièces de ce recueil dans ses *Poésies de Schiller* (Stuttgart. 1837); il en est donc certainement l'auteur. (V. Nos 168 à 181).

Montchevreau (M^{1s} de la Rochefoucauld-Liancourt) — Dans : *Con-solations et Poésies diverses*, 1825 [Ye 28.047]

- 74 SCHILLER : *Le Poète (die Teilung der Erde)*
Imit. extrêmement libre. Fin toute dénaturée. (Cf. *Eggl.* II. 18 et 34).

Reiffenberg (Baron Frédéric de) — Dans : *Poésies diverses*, 1825.
2 vol. [Ye 31.923-24]

- 75 SCHILLER : *Le Partage de la Terre*.
(*Eggl.* II. 18 et 32-33).

Anglemont (Édouard d') — Dans : *Odes*. Blosse, 1825. [Ye 14.232]

- 76 SCHILLER : *Le Chasseur des Alpes*.
Imitation assez libre.
(*Eggl.* II. 33). (V. N^o 185).

Deleroix (Fidèle) — Dans : *Alm. d. M.* 1825. [Ye 11.708.]

- 77 SCHILLER : *Le Gant*.

- 78 SCHILLER : *Le jeune homme au bord du ruisseau*.
(V. Nos 361 et 362)

« D'une méthode très libre... ne tiennent guère du texte allem. que les élém. essentiels du poème... pourraient parfaitement n'avoir été faits que sur la trad. de Jordan...¹, s'agrémentent parfois de fantaisies ». (*Eggl.* II. 34). (V. aussi N^o 101.)

1. *Poésies de Schiller*, trad. (en prose) par C. J. — Brissot-Thivars. 1822.

Dubourg d'Isigny (Richard) — Dans : *Poésies de M. Richard Dubourg d'Isigny, précédées d'une notice sur sa vie et d'une notice sur les poètes virois par M. Cazin*. Vire, Vve Barbot fils, 1857¹. [Ye 20.593]

79 **GOETHE** : *Le Roi des Aunes*, p. 11.

Qui donc traverse encor, sur un coursier rapide,
Ces vallons redoutés, dans l'ombre ensevelis ?
C'est un vieux châtelain qui du marais perfide
A bravé les dangers et les gnomes maudits.

Le roi des aulnes seul s'exprime en octosyllabes, dans trois tirades de 10 à 12 vers :

Viens, bel enfant, ma voix t'appelle ;
Je t'apprendrai de jolis jeux ;
Viens, de saphirs l'herbe étincelle,
Et l'opale y suspend ses feux...

Développement dramatique et pittoresque en alexandrins.

Imitation comparable à celle de Latouche (N^o 24), mais plutôt inférieure.

80 **GOETHE** : *Le Pêcheur*, p. 27.

Sur l'onde calme et solitaire,
Aux fraîches haleines du soir,
En jetant sa ligne légère,
Au bord d'une rive étrangère
Un pêcheur venait de s'asseoir.

13 strophes de 5 octosyllabes. Pittoresque et galante, d'allure classique, cette pièce paraît inspirée de l'ode de Chénedollé².

Halévy (Léon) — Dans : *Poésies européennes*, par Léon Halévy, Auteur de la trad. en vers des odes d'Horace. Delaforest, 1827. [Ye 24.015]

1. Publication posthume, l'auteur étant mort en 1841. — Né en 1793, D. d'I., homme fort cultivé qui fut président du Tribunal de Vire de 1821 à 1830, dut être lié avec Chénedollé, à la femme duquel il a adressé une élégie. L'exemplaire de ses poésies que nous possédons et qui est relié avec *le Génie de l'Homme* de Chénedollé, a dû appartenir — ses nombreuses notes manuscrites le prouvent — à un Virois ami intime de D. d'I., peut-être à F. Cazin. D'après les dates inscrites à la main en tête de plusieurs poèmes, ceux-ci doivent remonter tous aux environs de 1825. Ce recueil présente d'ailleurs des caractères tout à fait semblables à ceux des *Études poétiques* de Chénedollé et des autres anthologies parues à l'aube du Romantisme : mélange de pièces originales et d'imitations de l'allemand, de Byron et de Moore, interprétation du lied oscillant entre l'ode et la romance.

2. Une troisième poésie de Goethe — qui n'est pas un lied — se trouve également dans ce recueil, c'est *la Jeune femme sur les ruines de Rome* — imitée aussi par Chénedollé — et que D. d'I. adapte sous le titre : *Le Voyageur*.

- 81 BÜRGER : *La fille du pasteur*, p. 93. (Renvoie en note au recueil de Flocon).

L'héroïne est anglicisée : *Betty* au lieu de *Rose*.

- 82 KÖRNER (Th.) : *L'étoile*, p. 65. (Parue dans *le Globe*, 15 Sept. 1827.)

Vers les clartés de la voûte éthérée
En souriant elle étendait les bras...

- 83 SCHILLER : *Le Chevalier de Toggenbourg*, p. 3.

J'aurai pour vous un tendre amour de sœur...

Style troubadour. Gauche conclusion.

- 84 SCHILLER. : *Le partage de la Terre*, p. 22. Rééd. *Alm. d. M.* 1828. [Ye II.711.] *Alm. d. D.* 1828 [Ye 12.155]

* Classique. Abrégé.

- 85 SCHILLER : *L'apparition*, p. 81. Parue aussi dans *le Globe*, 15 Sept. 1827.

Alexandrins. Ne rappelle que de très loin *Thekla, Eine Geisterstimme*.

« Très inexactes... rappellent les pires essais des premières années de la Restauration... Vers très arbitrairement délayés, condensés, supprimés, transposés ». (*Egglé* II. p. 36).

Imitations trop libres. Beaucoup de clichés. Trop de décasyllabes. Montrent pourtant déjà des tendances romantiques. — Dans l'Avant-propos, Halévy écrivait : « Les poésies populaires ont fixé de préférence le choix de l'auteur ». Illusion de cette époque : aucune pièce n'est populaire ! Curieux quatrain sur le fonds commun, humain, de la poésie (p. IX.) :

La poésie, aux magiques domaines,
Étend au loin ses invisibles chaînes,
Et réunit les peuples divisés,
Égaux au moins par les joies et les peines.

Accueil très favorable. (Cf. *Moniteur Univ.* 18 Octob. 1828). (V. 2^e part., pp. 191-192).

Pérvieu J. B. — Dans : *Études poétiques*, J. M. Corne, Toulouse, 1827, 2 vol. (Trad. au début du T. II.) [Ye 30.006]

- 86 BÜRGER : *Lénore*.

30 quatrains d'octosyllabes. Supprime, comme M^{me} de Staël, l'épisode du gibet. Insiste sur les réflexions morales :

Le sort de notre être mortel
Est de se soumettre en silence
Aux décrets de la Providence,
Sans oser accuser le ciel.

87 GOETHE : *Le Pêcheur.*

Un pauvre hère, assis près du rivage
 Sur le déclin d'un beau jour de l'été
 Jetait sa ligne...

43 décasyllabes. Allure de fable.

88 SCHILLER : *L'Étrangère.*

Dans un village, une jeune étrangère
 Par ses attraits fixait tous les regards...

22 décasyllabes.

Imitations fort peu exactes, très probablement d'après des traductions en prose. Style classique, parfois plat, abondant en métaphores banales, qui apparaît souvent comme une parodie.

Deschamps (Émile) — Dans : *Études françaises et étrangères*. Canel. 1828. [8^o. Ye 6031]

89 GOETHE : *La fiancée de Corinthe.*

28 strophes de 6 alexandrins. Rimes: ababcc. Bien plus fidèle que *la Cloche*. Pittoresque.

90 GOETHE : *Le roi de Thulé, ballade.*

Strophes d'octosyllabes. Assez bonne trad. (sauf la métaphore de *l'écuyer sombre* pour la Mort).

91 SCHILLER : *La Cloche* (fragments publiés dans le *Conservateur littéraire*, Janvier 1821.)

Strophes initiales du fondeur en octosyllabes. Récit en alexandrins. — Transposition : force le pittoresque ; supprime la philosophie : introduit des images classiques. — Mis en vers d'après la prose de Latouche. (Cf. Girard : *Em. Deschamps* pp. 192-206). (V. *Lied allemand*, p. 125 sqq.). (Rééd. en 1841. V. Nos 332, 336, 338). (V. aussi Nos 187-228).

Gérard de Nerval (Gérard Labrunie, dit) — Dans *Faust*, tragédie de GOETHE, nouvelle traduction complète en prose et en vers. — Dondey-Dupré, 1828. [Yh 2528]. Nombreuses rééd. [Ye 2528] Nombreuses rééd.

92 *Chanson du Rat* : Certain rat dans une cuisine...

Octosyllabes très vifs

93 *Chanson de la Puce* : Une puce gentille
 Chez un prince logeait...

Vers de 6 syllabes. Alerte.

94 *Le Roi de Thulé* : Autrefois, un roi de Thulé...

8 syllabes. Une des meilleures traductions.

(Voir la même poésie modifiée N^{os} 96-477)

95 *Sérénade de Méphistophélès* : Devant la maison
De celui qui t'adore...

Vers de 6 et 5 syllabes. Très vif et naturel.

Ces excellents lieds sont fort connus, grâce à la musique de *La Damnation de Faust*, de Berlioz.

Quelques autres fragments de chansons ou de scènes lyriques sont traduits en vers. — Par contre, *Marguerite au rouet* ne sera traduite en vers que plus tard. (Voir N^o 97).

96 *Le Roi de Thulé* sera réédité dans les *Poésies complètes* (1877) sous le titre « *Le soir* » après avoir subi de fortes retouches, dictées par le souci de l'exactitude, mais qui diminueront l'aisance et le charme naïf de la première version.97 *Marguerite au rouet*, en prose dans *Faust*, paraîtra alors sous le titre de *Chambre de Marguerite*, en vers de 6 syllabes, moins réussis que ceux du *Roi de Thulé* :

Une amoureuse flamme
Consume mes beaux jours ;
Ah ! la paix de mon âme
A donc fui pour toujours.

98 *Les Remparts* (prière de Marguerite devant la *Mater dolorosa*) sont publiés dans ce même recueil, en vers libres. Malgré quelques clichés et une fin banale, cette pièce est supérieure à la précédente. — Mais les meilleures traductions « poétiques » de Gérard sont bien en prose.

(V. aussi N^{os} 103-105) (V. *Lied allemand* p. 142 sqq.)

Saint-Félix (Baron de) — GOETHE : *Le Pêcheur*. — *Alm. des M.*

99 1828. [Ye 11.711]

Alexandrins en quatrains. Style classique.

Anonyme — PFEFFEL : *Élégie, sur la mort de sa fille adoptive*. —

100 *Alm. d. M.* 1829.

Rose d'un jour, rose chérie,
Hôte aimable de mon jardin...

Octosyllabes souvent gracieux.

Deleroix (F.) — SCHILLER : *La Caution. Alm. d. M.* 1829. [Ye 11.712]

101

Alexandrins. Classique.
(Voir : N° 363).

Fontaney (A.) — Dans : *Ballades, mélodies et poésies diverses...* Hayet, 1829. [8° Ye 9.969]

102 **BÜRGER** : *Lénore*, p. 59

88 quatrains d'octosyllabes à rimes croisées.

Transposition — fort peu fidèle — en romance « troubadour » :

Quand du vieux château d'Ethelnore
Le soleil vint dorer la tour,
Depuis longtemps déjà Lénore
Du jour attendait le retour.

Le fiancé, nommé William, est parti à la croisade : ainsi, malgré son épigraphe allemande (*die Toten reiten schnell*), cette ballade a dû être rimée d'après l'imitation anglaise de Walter Scott. Le recueil ne contient d'ailleurs que des poésies imitées de l'anglais ou de l'italien.

(Cf. Baldensperger : *Lénore*, p. 157).
(V. *Lied en France*, pp. 137-138).

Gérard de Nerval — **BÜRGER** : *Lénore*. — *Psyché*, Mai 1829. (Rééd.

103 *Œuv. complètes*, 1877. Éd. Lévy, VI, p. 265 sqq.)

Le point du jour brillait à peine que Lénore
Saute du lit : « Guillaume, es-tu fidèle encore,
Dit-elle, ou n'es-tu plus ? » C'était un officier...

Imitation plus XVIII^e s. que romantique, en alexandrins et octosyllabes, à l'allure d'apologue... — La punition de Lénore n'est — le lecteur l'apprend à la fin — qu'un cauchemar.

« Plus digne de Latouche que de Gérard ». (Baldensperger, *Lénore* p. 160).

104 **BÜRGER** : *Lénore* (Janvier 1830) — (Rééd. *Œuv. complètes*. Éd. Lévy, VI, p. 269 sqq.)

Lénore, au matin, de chez elle
Sort pleurante, elle a mal dormi :
« Est-il mort ? est-il infidèle ?
Reviendra-t-il, mon doux ami ? »

Strophes de 8 octosyllabes à rimes croisées. En général fidèle. N'a gardé que *Hop ! hop !* comme onomatopées. De très bonnes strophes, celles de la chevauchée, par exemple, mais impression d'ensemble un peu monotone.

105 **BÜRGER** : Cinq ans plus tard, Gérard remaniera *Lénore*, il supprimera 3 strophes sur les 32 et répartira les 29 qui subsistent en 3 groupes : *Le Blasphème, la Course, le Bal des Morts*. Il apportera à la version précédente très peu de corrections de détail. — Ces deux adaptations de 1830 et 1835 sont bien supérieures à toutes celles de la même époque.

(V. *Lied allemand* p. 142 sqq) (V. aussi N° 122).

Lamarque (Nestor de) — SCHILLER : *Le Pèlerin*. — *Alm. des M.*
106 1829. [Ye II.712]

Style classique. Octosyllabes.

« Très approximatif... équivalent lointain ». (*Eggl* II. 41).

Sainte-Beuve — SCHILLER : *L'Attente* (*Poésies de Joseph Delorme*, 1829)
107 Dans : *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*. Delangle,
1829. Rééd. en 1830.
Rééd. dans : *Poésies complètes* (1840) et *Poésies* (1863).

« Sainte-Beuve ne savait pas l'allemand, du moins... à cette date...
Ce petit poème répond au goût de Sainte-Beuve pour un genre de
poésie *intimiste*, timidement voluptueuse. Son imitation est fidèle :
elle amplifie un peu par endroits, mais reste dans le ton, et maintient
fort judicieusement cette alternance d'octosyllabes et d'alexandrins
etc ». (*Eggl*, II. 41).

La suppression de l'assoupissement de l'amant à la fin du poème
prouve que la pièce de Sainte-Beuve est composée d'après la traduc-
tion de C. Jordan.

(V. N° 307).

Toussenel (Théodore) — Dans *Wilhelm Meister*, J. Lefebvre, 1829,
4 vol. [Ye. 39.237-40]

108 GOETHE : Près du château quelle voix si sonore
A frappé l'air de ces nobles accens ?
(*Der Sänger*) T. I, p. 235.

Strophes de 8 décasyllabes.

109 GOETHE : Il faut pour vous connaître, ô puissances des cieux,
Avoir trempé de pleurs le pain que l'on mendie...
(*Wer nie sein Brot mit Tränen ass*) T. II, p. 12.

110 GOETHE : L'infortuné qui veut la solitude
Est bientôt seul : avec lui pour gémir,
Lui dont le sort est si triste et si rude,
Laissera-t-on l'amour et le plaisir ?
(*Wer sich der Einsamkeit ergibt*) T. II, p. 14.

111 GOETHE : Connais-tu la contrée où dans le noir feuillage
Brille, comme un fruit d'or, le fruit du citronnier...
T. II, p. 27. (V. N° 380)

Remarquer le procédé d'adaptation classique dans la 3^e strophe :

Connais-tu la montagne, *un* sentier dans la nue,
Un mulet qui chemine, *un* orage, *un* torrent,
De la cime des morts *une* roche abattue,
Et la sombre caverne où dort le vieux serpent ?

(Cette chanson a été rééditée avec musique de Monpou.)

- 112 GOETHE : Le char brillant qui mesure les jours
 Roule au dessus des fleuves, des montagnes,
 Chasse la nuit, et reprenant son cours,
 Chaque matin réveille les campagnes
Réveille dans mon cœur
Sombre douleur. (An Mignon) T. II. p. 175.

(Ces derniers mots reviennent comme refrain)

- 113 GOETHE : J'avancerai sur le seuil des chaumières
 Humble et muet, demanderai mon pain...
(An die Türen will ich schleichen) T. III, p. 97.

Strophes de 8 décasyllabes.

- 114 GOETHE : Ne m'interroge pas, laisse-moi mon silence ;
 Si je cache un secret, le ciel m'en fait la loi...
(Heiss mich nicht reden). T. III, p. 125.

Quatrains d'alexandrins.

- 115 GOETHE : Ah ! laissez-moi briller, puisque je vis encor !
 Ne me dépouillez pas de ma blanche parure !
(So lasst mich scheinen, bis ich werde) T. IV, p. 78.

Quatrains d'alexandrins.

Ces imitations sont suffisamment fidèles et ne sentent pas la traduction. Leur principal défaut est d'imposer à ces lieds un vocabulaire et des mètres classiques.

- Waldor** (Mélanie) — GOETHE : *Le Roi de Thulé. — Merc. de Fr. au XIX^e siècle.* 1829, T. XXIV, p. 49. (Réimpr. dans *Poésies du cœur*, 1835)

Regardez sur la rive au pied de la colline...

6 strophes de 12. 12. 8. 12. 12. 8. Développement romantique et pittoresque ; très peu fidèle.

- Boulay-Paty** (Évariste) — SEDLITZ : *La Revue Nocturne. — Alm. des M.* 117 1830. [Ye 11.713]

Alexandrins. Romantisme macabre.

- Brot** (Alphonse) — Dans : *Chants d'amour et poésies diverses.* Dureuil, s. d. [1830]. [Ye 35.319]

- 118 SCHILLER : *L'attente* (18^e Chant.).

Imitation très libre, rimée sans doute d'après C. Jordan, car elle supprime, comme celle de Sainte-Beuve, l'assoupissement de l'amant. (*Eggl* II. 41).

119 KÖRNER (Th.) : *L'Étoile* (20^e Chant.).

Qu'as-tu fait, bel enfant, de ta belle fraîcheur ?

Alexandrins classiques. Très libre.

Busoni (Philippe) — GOETHE : *Le roi des Aulnes*. — *Psyché*, Janvier 1830. p. 66.

L'enfant est, on ne sait pourquoi, baptisé Edgard.

(Cf. Ségu : *H. de Latouche*, p. 140).

Boys (Albert du) — GOETHE : *Le pêcheur*. Trad. dans la partition de

121 *Lélio ou le Retour à la vie*, musique de Berlioz (1831). (Cf. *Lettres des années romantiques* (Rev. de Paris 1.1906), et Baldensperger : *Goethe*, 631)

Villiers (P.) — LOUIS DE BAVIÈRE : *Choix des poésies du roi L. de B.*, 121^{bis} trad. en v. fr. Limoges, 1830.

Plaquette de 88 pp. introuvable. (Cf. *Gedichte Ludwigs des Ersten*, Ed. Laubmann, Munich, 1888, III, p. 69 : *Bibliogr. des trad.*)

Gérard de Nerval — UHLAND : *La Mulade* (*Ständchen*). — *Le Cabinet de*

122 *Lecture*, 29 Déc. 1830. Réimpr. *Annales romantiques* (1831), puis *Alm. d. M.* (1832). Reprise dans les *Poésies complètes* av. qq. retouches sous le titre *La Sérénade*.

Une des plus délicieuses adaptations. Grâce délicate du XVIII^e siècle.

(Cit. dans *Lied allemand*, p. 158) (V. aussi N^o 475 sqq).

Marmier (Xavier) — UHLAND : *Oh ! oui, destin, je te comprends*, 123 (*Schicksal*). Dans article sur Uhland. *N. R. G.*, I, 1831.

124 UHLAND : *Le Chantre*. Ibid., I, 1831.

Octosyllabes ; un peu mièvre. N^{os} 123, 124 repr. dans *Magasin pittoresque* (IX, 1841, p. 218 sqq), sign. Salvador.

Mt (de) — GOETHE : *Le Pêcheur*. — Dans : article sur Goethe, *Revue* 125 *provinciale*, T. I, Lyon, 1831.

L'onde frémit, l'onde s'agite.

Octosyllabes.

Ad. N. (Nourrit) — CRAIGHER : *La Jeune Religieuse*, Mélodie de 125^{bis} Schubert. En manuscrit. (*Déposé au Conservatoire, février 1835.*)

L'orage grossit et s'avance en grondant

Les murs ébranlés sont battus par le vent...

V. irréguliers mais calqués sur le mètre allemand et bien adaptés à la mélodie ; trad. naturellement peu fidèle. (V. 2^e part. p. 271).

Bélanger — SCHUBERT : *Six mélodies célèbres* (dédiées à M. Ad. Nourrit) Richault, 1833.

126 MÜLLER : *La Poste*.

127 RELLSTAB : *La Sérénade*.

128 HEINE : *Au bord de la mer*.

129 HEINE : *La Fille du pêcheur*.

130 CLAUDIUS : *La jeune fille et la mort*.

131 KÖRNER (Th.) : *Berceuse*.

Traductions peu fidèles et assez plates, de style « romance ». Les premières éditées pour les mélodies de Schubert.

(Cf. : *Prodhomme*, p. 99.) (V. N° 148.)

D* de S***** (Abbé) et **O'Neddy** (Philothée) (pseudonyme de Théophile Dondey) — Dans : *Poésies posthumes*, G. Charpentier, 1877 [Ye 29.313] se trouve : *La Lénore de Bürger, mise en rimes françaises par l'abbé D*** de S***, ancien journaliste. Cette pièce, ébauchée en 1829, a été reprise et complétée 12 ou 15 ans après.*

132 BÜRGER : *Lénore*.

Au premier rayon matinal,
Lasse d'un long rêve infernal,
De son lit s'élance Lénore :
— O Wilhelm ! ô mon fiancé !
Es-tu parjure ou trépassé ?
Puis-je, hélas ! t'espérer encore ?

Refrain : Lénore a-t-elle peur ? La lune est froide et belle.
Hurrah ! les morts vont vite. A moi, démons, à moi !
Te font-ils peur, les morts ? Trembles-tu, ma fidèle ?
— Ah ! laisse en paix les morts. Tais-toi.

Mélange d'octosyllabes, de vers de 6 pieds assez vifs et d'alexandrins. Caractère romantique accentué ; mais le traducteur n'ose pas imiter les onomatopées de l'original. (Cf. Baldensperger : *Lénore*, p. 158).

Latouche (Henri de) — Dans : *La Vallée aux Loups*, Levasseur, 1833.

133 GOETHE : *Le pêcheur*.

Il cède au péril qui l'attire,
Et se perd, avec un sourire,
Sous les flots du limpide azur...

Amplification en octosyllabes. Tendances à la description et à l'esprit. Pas de simplicité.

- 134 GOETHE : *Le Roi des Aulnes* (V. N^o 24)

(Pièces rééd. dans *Adieux*, 1844).

Marmier (X.) — CHAMISSO : *Abends* — N. R. G. XIII, 1833.

- 135 Repr. dans *Feuilles volantes*.

Alexandrins et octosyllabes.

- 136 CHAMISSO : *Geh'nur hin*. — N. R. G. XIII, 1833. Repr. dans *Feuilles volantes*.

Alexandrins.

- 137 GOETHE : *Le Roi des Aulnes* — N. R. G. XIV, 1833. Repr. dans *Études sur Gœthe*, 1835.

Alexandrins assez exacts, mais sans vivacité. Classique.

- 138 GOETHE : *Mignon* — N. R. G. XIII, 1833. Repr. dans *Études sur Gœthe*.

Connais-tu cette terre où les citrons fleurissent,
Où croît l'orange d'or sous le feuillage obscur ?

Alexandrins assez exacts, mais trop solennels. Classique.

- 139 KERNER (J.) *La chanson de l'oiseau*. — N. R. G. XIV, 1833. Repr. dans *Feuilles volantes*.

Alexandrins. Classique.

- 140 KLEIST (Heinrich von) : *La Paix du cœur (Der höhere Frieden)* — N. R. G. XIV, 1833. Repr. dans *Feuilles volantes*.

Alexandrins et octosyllabes alternés. Classique.

- 141 SCHWAB : *Erinnerung* — N. R. G. XIV, 1833. Repr. dans *Feuilles volantes*.

Alexandrins.

- 142 UHLAND : *La fille de l'aubergiste*. — N. R. G. XIV, 1833. Repr. dans *Feuilles volantes*.

Trois voyageurs, un jour, le long des bords du Rhin,
Par un hôtel ami reprenaient leur chemin...

Alexandrins parfois lourds.

- 143 VOSS : *La dernière heure sonne et l'année est finie*. — N. R. G. XIII, 1833. Repr. dans *Magasin pittoresque* (IX, 1841, p. 19) s. s.

Alexandrins solennels.

- 144 « *Vieux lied allemand* » : *Sehnsucht*. — N. R. G. XIII, 1833.
Repr. dans *Feuilles volantes*.

J'ai quitté pour ces lieux mon pays de montagnes...

Alexandrins élégiaques.

(V. aussi N^o 150 sqq).

Papion du Chateau — Dans : *Esquisses poétiques*, 1833 [Ye 29.467]

- 145 SCHILLER : *La Cloche*, pp. 7-21.

Médiocre traduction en alexandrins uniformes. (*Eggl* II. 539).

- 146 SCHILLER : *Le Plongeur*, pp. 50-55.

Alexandrins classiques.

Pichon (Auguste) — SCHILLER : *Le partage de la terre*. — N. R. G. XIV,

- 147 1833.

Vers inégaux ; allure de fable.

Bélangier — GOETHE : *Le Roi des Aulnes*. Mélodie de Schubert,

- 148 chez Richault s. d. (*Déposé au Conservatoire en 1834*).

(V. N^o 167).

Lehr (Paul) — BÜRGER : *Lénore*. Strasbourg, Levraut, 1834. [Yh 3.869]

- 149 Repr. N. R. G. Décembre 1834. Rééd. : Cherbuliez, 1841, et
Durivaux, Strasbourg, 1842. (*Citée par le Dictionnaire Larousse*
à l'article : Ballade.)

Décasyllabes en strophes : ababcbcd.

Assez fidèle, mais plat. Chevilles parfois extraordinaires :

M'amie a peur ? Eh ! vois, la lune *donne* ;

Hurrah ! les morts ne s'arrêtent jamais,

Alors, courons !... crains-tu les morts, ma *bonne* ?

Grands progrès dans une rééd. de 1860.

(V. Baldensperger : *Lénore* p. 158).

CHAPITRE II

APRÈS LE TRIOMPHE DU ROMANTISME

« LIEDER » ET « MÉLODIES »

Apparition des traductions poétiques illustrant des « essais » littéraires.
Débuts du Lied musical.
(1835-1846)

Marmier (Xavier) – Dans : *Études sur Gœthe*, Levrault 1835 [Z. 54.632]

150 GOETHE : *Mignon*, p. 40. (N° 138 remanié).

151 GOETHE : *Mon cœur est lourd. Le repos que j'aimais*
Je ne l'ai plus jamais, jamais, p. 195.
(*Gretchen am Spinnrad*).

Fidèle, mais assez plat. Le rythme n'est pas conservé.

152 GOETHE : *Penche vers moi, dans ta clémence,*
Ton front où se peint la douleur. p. 201.
(*Faust : Zwinger*).

Sans relief.

153 GOETHE : *Adieu*, p. 430. (*Der Abschied*).
Octosyllabes. Classique.

154 GOETHE : *Le rideau s'élève et s'incline*
Dans la chambre de ma voisine. p. 430 (*Selbstbetrug*).
Exact, mais fort inférieur à Musset. (N° 305).

155 GOETHE : *Oh ! qui me rendra les beaux jours,*
Les beaux jours des premiers amours ! p. 431.
(*Erster Verlust*).

Alexandrins. Classique.

156 GOETHE : *Le roi des aunes* p. 436.

Qui voyage si tard par la nuit et le vent ?
C'est un homme à cheval qui lentement chemine
Et porte dans ses bras avec soin un enfant
Qu'il réchauffe sur sa poitrine.

Affadi, trop lent.

- 157 GOETHE : *Le roi de Thulé* p. 438.

A Thulé vit la renommée
D'un roi constant jusqu'à la mort ;
En expirant, sa bien-aimée
Lui fit présent d'un vase d'or.

Traduction passable.

- 158 GOETHE : *La violette* p. 439.

La violette, au sein de la prairie,
Fleurissait triste, ignorée, à l'écart ;

Strophes de 4 décasyllabes et 2 octosyllabes.

Fidèle, mais sans vigueur.

- 159 GOETHE : Oh ! si parfois, pendant le jour... p. 483

(Fragment ?)

Plat.

Traductions exemptes d'infidélités graves ou d'additions choquantes, mais sans vivacité de rythme, sans relief.

(V. aussi Nos 389 à 397 et 2^e p., p. 195 sqq.).

Sivol — Dans : *Quatre mélodies de Schubert*. Éd. Prilip. s. d. (*Déposé au Conservatoire en 1835*).

- 160 (ROCHLITZ) : *Alinte* (*Alinde*).

- 161 (SCHUBART) *La Petite truite* (*die Forelle*).

- 162 (SEIDL) : *La Clochette des agonisants* (*Das Züggelöcklein*)

- 163 (SCHMIDT V. LÜBECK). *Le voyageur* (*Der Wanderer*).

Adaptations honnêtes. (Cf *Prod'homme* p. 99).

Waldor (Mélanie) — Dans : *Poésies du cœur*, Janet 1835. [Ye 35. 139]

- 164 GOETHE : *Le Pêcheur*, pp. 7-12.

D'un lac tranquille et pur effleurant la surface,
Dans sa barque légère un pêcheur a glissé,
A sa suite traînant un sillon qui s'efface
Comme un souvenir du passé.

Amplification pittoresque et sentimentale en 19 strophes d'alexandrins et d'octosyllabes.

- 165 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, pp. 175-177. (Réimpr. du N° 116).

Blaze (H.) — GOETHE : *Suleika, lied de Gæthe, trad. en fr. par H. Blaze*,
166 mis en musique par G. Meyerbeer ; *Rev. Paris*. Suppl.
Tome XXXII. 1836 — Repr. dans *Rev. Paris*, Mars 1839.

(V. aussi Nos 239-244).

Bélangier — SAUTER : *Le chant de la caille*, mélodie de Beethoven, 167 s. édit. ni date.

(*Premier lied de Beethoven déposé au Conservatoire, en 1836*)
(V. Nos 388 et 481).

Bouafont (C. Ph.) — Dans : *Poésies de Schiller traduites de l'allemand, suivies d'autres essais poétiques*. Stuttgart, Auteurieth, 1837. [Yh 3488]

168 SCHILLER : *L'Étrangère*, p. 3 (V. N° 33).

169 SCHILLER : *Héro et Léandre*, p. 19.
Octosyllabes.

170 SCHILLER : *Le Plongeur*, p. 23.
Décasyllabes classiques.

171 SCHILLER : *Le Chevalier de Toggenbourg*, p. 31. (V. N° 61).
Chevalier, d'amour de frère
Faut vous contenter,
D'autre amour il faut se taire,
Ne puis l'écouter.
Romance troubadour.

172 SCHILLER : *L'attente*, p. 38. (V. N° 62).
Octosyllabes.

173 SCHILLER : *Le gant*, p. 42. (V. N° 63).

174 SCHILLER : *Les grues d'Ibycus*, p. 45. (V. N° 64).
Décasyllabes.

175 SCHILLER : *Fridolin ou l'usine*, p. 54. (V. N° 65).
(*Der Gang nach dem Eisenhammer*).

176 SCHILLER : *La caution*, p. 65. (V. N° 66).
Alexandrins classiques.

177 SCHILLER : *Le Partage de la Terre*. (V. Nos 34 et 69).

178 SCHILLER : *La Fille infanticide*, p. 86. (V. N° 70).

179 SCHILLER : *Le Chant de victoire*, p. 92. (V. N° 71).
Décasyllabes classiques.

180 SCHILLER : *Le Chant de la Cloche*, p. 99. (V. N° 72)

181 SCHILLER : *Le Comte de Habsbourg*, p. 116. (V. N° 73).
Strophes d'alexandrins et octosyllabes alternés.

Mêmes qualités et mêmes défauts que les imitations de M^{me} Morel : assez grande fidélité au sens littéral, mais prédominance des tournures classiques fades et banales.

Les Nos 171 à 181 sont l'exacte reproduction des poésies publiées par M^{me} Morel.

Clerc (Jules) — GOETHE : *L'apprenti en art magique*. — R. Germ. Mai 182 1837. X. [Z. 58.981] (Der Zauberlehrling).

Mon maître, vieux chef des sorcières,
M'a laissé seul en son logis...

Adaptation peu exacte en octosyllabes parfois gauches ou naïfs.

D. P. — JEITTELES : *A la bien-aimée absente* (6 mélodies de Beethoven). 183 ss édit. ni date. (Déposé au Conservatoire en 1838).

Crevet de Charlemagne — *Six mélodies de Schubert*. Éd. Schlesinger 184 1839. (Paroles italiennes de Di Santo Mango).

(Introuvable) (Cf. *Prod'homme* p. 99). (Le Conservatoire de Paris ne possède de cet auteur que des libretti pour les mélodies de Camille Schubert).

Anglemont (Édouard d') — Dans : *Roses de Noël*. Dentu, 1860. [Ye 14.234]

185 SCHILLER : *Le chasseur des Alpes* (V. N° 76).

186 (SCHILLER) : *Le Franc-Chasseur* (Sept. 1839) — (*Schützenlied*).

Voir l'aurore naître,
Entendre ces voix,
Retremper mon être
Dans l'air pur des bois.

Influence certaine, comme rythme et comme idées, du *Schützenlied*.

Deschamps (Émile) — Dans : *Œuvres musicales de Schubert*, Éd. Maurice Schlesinger (1839-40) paraissent une douzaine de lieds traduits. 15 seront reproduits dans les *Poésies* de Deschamps (1841).

(Le Conservatoire de Paris ne possède que 4 de ces mélodies détachées, déposées en 1839).

187 ANONYME (SCHUBERT ?) : *La Berceuse*, p. 76.

188 (CASTELLI) : *L'Écho*, p. 82.

189 (MÜLLER W.) : *Désir de voyager*, p. 70.

190 (MÜLLER W.) : *Le vieillard*, p. 72.

191 (MÜLLER W.) : *La chansonnette du Ruisseau*, p. 80.

192 (MÜLLER W.) : *La couleur favorite*, p. 81.

193 (SAUTER) : *Le Chant de la caille*, p. 73.

194 (SCHLEGEL W.) : *Éloge des larmes*, p. 74.

195 (SCHLEGEL W.) : *La Rose*, p. 78.

196 (SCHMIDT VON LÜBECK) : *Le voyageur*, p. 71.

- 197 (SCHUBART) : *La Truite*, p. 79.
 198 (SEIDL) : *La cloche des agonisants*, p. 73. (*Das Zünglein*).
 199 (GOETHE) : *La plainte du pâtre*, p. 76.
 200 (RELLSTAB) : *Les pressentiments du guerrier*, p. 77.
 201 (RELLSTAB) : *Adieu !* p. 80.

Traductions aisées, bien rythmées, certainement parmi les meilleures adaptations destinées au chant.

40 *mélodies choisies de F. Schubert* traduites par E. Deschamps, ont paru ultérieurement chez Brandus (s. d.) ¹.

Ce sont :

- 202 (BRUCHMANN) : *Dans le bosquet*. (*Im Haine*).
 203 (BRUCHMANN) : *Sur le bord du lac*. (*Am See*).
 204 (CLAUDIUS) : *La jeune Mère*. (*Wiegenlied*).
 205 (CLAUDIUS) : *La Jeune fille et la Mort*. (*Der Tod und das Mädchen*).
 206 (CRAIGHER) : *La Jeune Religieuse*. (*Die junge Nonne*).
 207 (FELLINGER) : *Les Astres* (*Die Sterne*).
 208 (GOETHE) : *Le désir* (*Sehnsucht*).
 209 (GOETHE) : *Marguerite* (*Mein' Ruh' ist hin*).
 210 (GOETHE) : *Le pêcheur* (*Der Fischer*).
 211 (GOETHE) : *Les Regrets* (*Erster Verlust*).
 212 (GOETHE) : *Le roi des Aulnes* (*Erkönig*).
 213 (GOETHE) : *Suleika* (*Suleika II*).
 214 (KÖSEGARTEN) : *L' Illusion* (*Die Täuschung*).
 215 (KÖSEGARTEN) : *Vision* (*Die Erscheinung*).
 216 (MAYRHOFER) : *Le chasseur des Alpes* (*Der Alpenjäger*).
 217 (MAYRHOFER) : *Rosamonde* (*Abendlied der Fürstin*).
 218 (MÜLLER W.) : *Impatience* (*Ungeduld*).
 219 (MÜLLER W.) : *Les Larmes* (*Gefrorene Thränen*).
 220 (MÜLLER W.) : *La Poste* (*Die Post*).
 221 (PYRKER) : *L' Exilé* (*Das Heimweh*).

1. Deschamps a traduit en tout une soixantaine de « mélodies » de Schubert. (Cf. *Prod'homme*, pp. 99-100. — Cf. aussi Baldensperger : *Goethe*, 597).

- 222 (RELLSTAB) : *La Sérénade (Ständchen)*.
 223 (RÜCKERT) : *L'attente (Du bist die Ruh')*.
 224 (SCHILLER) : *Les Plaintes de la jeune fille (Des Mädchens Klage)*.
 225 (SCHUBART) : *A la mort (An den Tod)*.
 226 (STOLBERG) : *Barcarolle (Auf dem Wasser zu singen)*.
 227 (STOLL) : *Sois toujours mes seules amours (An die Geliebte)*.
 228 (WERNER Z.) : *Chanson des Chasseurs (Jagdlied)*.

Les autres lieds ont été reproduits dans les *Poésies* de Deschamps (1841) N^{os} 329 sqq.

Michiels (Alfred) — Dans : *Études sur l'Allemagne*, Coquebert 1839-1840 2. vol. [8^o M 12.364]. (cité d'après la 2^e édition, Bruxelles, Vandale 1845, T. II).

- 229 HEINE : *Les deux Grenadiers*, p. 190.
 Alexandrins. Périphrases lourdes.
 230 HEINE : *Les Protecteurs*, p. 191. (*Heimkehr* N^o 69).
 231 UHLAND : *La malédiction du chanteur*, p. 195. (V. N^o 385).
 Alexandrins. Strophes de 5 vers. Périphrases classiques. Vigueur des malédictions atténuée.
 232 UHLAND : *L'heureuse mort*, p. 199.
 Exact, mais plat.
 233 UHLAND : *Le bois périlleux*, p. 199.
 Quatrains d'alexandrins. Des additions.
 234 UHLAND : *Mauvais voisinage*, p. 200.
 Alexandrins. Des pointes spirituelles ajoutées.
 235 UHLAND : *Le chevalier nocturne*, p. 201.
 Strophes de 2 décasyllabes. Parfois plat.
 236 UHLAND : *La fille du bijoutier*, p. 202.
 Quatrains d'alexandrins. Style trop noble. De l'esprit ; des clichés classiques.
 237 UHLAND : *La résolution*, pp. 204-205.
 Quatrains d'alexandrins. Clichés.
 238 UHLAND : *L'étudiant : Plaintes d'amour*, p. 205.
 Rythme assez bien imité. Peu exact.
 — Le défaut capital de Michiels est l'asservissement à l'alexandrin qui l'entraîne à « remplir » ses longs vers par des périphrases classiques, des détails pittoresques ou spirituels.
 (V. aussi N^o 385).

Blaze (Henri) — Dans : *Le Faust de Gœthe, traduction complète, précédée d'un Essai sur Gœthe* etc. Charpentier, 1840.

Nombreuses éditions (14 de 1840 à 1880). [Ed. 1847 : Yh 2513]

De très nombreux passages lyriques et même dramatiques sont traduits en vers. Nous citerons les passages suivants d'après la 5^e éd. (1847) :

239 GOETHE : *Le Rat*, p. 207.

D'un office abondant
Un rat fit sa demeure...

34 vers de 6 syllabes, plus brefs que les 21 vers allemands. Alertes et spirituels.

240 GOETHE : *La Puce*, p. 211.

Un grand roi dans sa maison
Avait un beau puceron
Qu'il aimait d'un amour tendre
Presqu'à l'égal de son gendre.

Vif et spirituel, mais déparé par le *puceron* substitué à la *puce*.

241 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 233.

Il était un roi dans Thulé,
Jusqu'au tombeau toujours fidèle...

Une des bonnes traductions, sauf des chevilles trop apparentes dans les deux dernières strophes.

242 GOETHE : *La chambre de Gretchen*, p. 256.

Adieu mes jours de paix !
Mon âme est flétrie ;
Adieu pour la vie
Et pour jamais.

Une des plus habiles imitations de ce rythme si irrégulier, adapté aux sentiments.

243 GOETHE : *Remparts*, p. 264. (*Zwinger*).

O daigne, daigne,
Mère dont le cœur saigne,
Pencher ton front vers ma douleur.

Même remarque que pour le N^o précédent.

244 GOETHE : *Sérénade*, p. 266.

— Très grande habileté, et dans la traduction des idées étrangères, et dans l'adaptation rythmique ; mais l'*esprit* l'emporte sur le sentiment. (V. *Lied allemand* p. 161 sqq.).

(V. aussi N^{os} 310 à 328).

Borel (Eugène) — Dans : *Échos lyriques, Poésies traduites de l'allemand en français*, Stuttgart. Cotta, 1840. [Yh 2292].

245 EICHENDORFF : *Retour*, p. 67. (*Letzte Heimkehr*).

Décasyllabes classiques.

246 EICHENDORFF : *En hiver*, p. 73. (*Nachklänge*, N° 4).

Octosyllabes.

247 EICHENDORFF : *Prière du matin*, p. 75.

Octosyllabes et alexandrins.

248 FRÖHLICH (Henriette) : *Au Revoir*, p. 239.

Octosyllabes.

249 GOETHÈ : *Le Pêcheur*, p. 3.

La mer s'enflait, s'agitait, murmurante ;
Penché sur la rive, un pêcheur
Calme, de l'œil suivait sa ligne errante ;
Rien ne faisait battre son cœur...

10 syllabes et 8 syllabes. Allure de fable.

250 GOETHE : *Toujours à toi*, p. 7. (*Nähe des Geliebten*).

Strophes 12 6 12 6. Classique.

251 GOETHE : *Mignon*, p. 9.

Connais-tu cette terre, où les citrons fleurissent,
Où, sous l'ombrage obscur, brille l'orange d'or,
Où d'un ciel azuré le zéphir prend l'essor,
Où, près des grands lauriers, d'humbles myrtes verdissent ?

Alexandrins.

252 GÖTZ (J. N.) : *A la joie*, p. 33.

Octosyllabes.

253 GRÜNEISEN : *A la lune*, p. 81.

Octosyllabes.

254 HEINE : *Asile*, p. 267. (*Intermezzo* N° 9).

Octosyllabes.

255 HEINE : *Regrets mutuels*, p. 271. (*Intermezzo* N° 35).

Un pin solitaire couronne
Du Nord un aride coteau ;
Il dort ; la neige l'environne,
Et le blanchit de son manteau.

Assez habile.

- 256 HEINE : *Une demande*, p. 273. (*Intermezzo* N° 17).
Des chevilles.
- 257 HERDER : *La Fleur*, p. 35.
Octosyllabes. Assez gauche.
- 258 HÖLTY : *L'amante*, p. 13. (*Die Geliebte*).
3 alexandrins et 1 vers de 6 syllabes.
- 259 HÖLTY : *Nuit de mai*, p. 17. (*Die Mainacht*).
Alexandrins et octosyllabes.
- 260 KERNER (J.) : *La cloche de minuit*, p. 203.
Sans être effleuré par Zéphire,
Entendez-vous l'airain pieux ?
Classique.
- 261 ROSEGARTEN : *Apparition*, p. 101. (*Die Erscheinung*).
Octosyllabes.
- 262 LENAÜ : *La Chapelle de Wurmlingen*, p. 241.
Octosyllabes. Aisé, parfois bizarre.
- 263 LENAÜ : *Désir d'oubli*, p. 245.
3 alexandrins et 1 octosyllabe. Élégiacque.
- 264 LENAÜ : *Sur la tombe de Höltz*, p. 247.
Mêmes remarques.
- 265 LOUIS DE BAVIÈRE : *Impressions d'automne*, p. 237.
Octosyllabes.
- 266 MÖRIKE : *Demande et Réponse*, p. 281.
Octosyllabes.
- 267 NOVALIS : *Fidélité*, p. 109. (*Geistliche Lieder*, 6).
Octosyllabes.
- 268 PFIZER (G.) : *La Pitié d'un ange*, p. 257.
Octosyllabes.
- 269 PFIZER (G.) : *Les Étoiles*, p. 263.
Octosyllabes.
- 270 PLATEN : *Le Pèlerin de Saint-Just*, p. 287.
Il fait nuit. Dans les airs siffle et rugit le vent,
Religieux d'Espagne, ouvrez-moi le couvent.
Strophes de 2 alexandrins classiques.

- 271 RÜCKERT : *La Fleur mourante*, p. 225.
Octosyllabes classiques.
- 272 SCHILLER : *L'Attente*, p. 43.
Octosyllabes.
- 273 SCHILLER : *La jeune Étrangère*, p. 49.
Chez les pasteurs d'une pauvre vallée
Apparaissait au retour du printemps,
Dès que chantait l'alouette éveillée,
Une vierge, ange aux attraits éclatants.
Classique.
- 274 SCHILLER : *Fragment du « Lied von der Glocke »*, p. 55.
Passage du baptême. Octosyllabes et alexandrins.
- 275 SCHUBART : *Le Prisonnier*, p. 37.
Alexandrins et octosyllabes alternés.
- 276 SCHWAB : *Consolation*, p. 197.
Octosyllabes.
- 277 SEIDL : *Mystère*, p. 105.
Octosyllabes.
- 278 SPITTA : *La Patience*, pp. 125-127. (*Geduld*)
Octosyllabes classiques.
- 279 UHLAND : *Chant du pauvre*, pp. 129-131.
Octosyllabes assez aisés.
- 280 UHLAND : *Chant d'un jeune pâtre montagnard*, p. 133.
(*Des Knaben Berglied*)
Pâtre des monts, je suis enfant encore,
Je vois d'ici les châteaux aux vallons,
Moi, le premier, je vois briller l'aurore,
Et du soleil j'ai les derniers rayons...
Décasyllabes aisés.
- 281 UHLAND, *Repos au printemps*, p. 137. (*Frühlingslieder*, 3).
Octosyllabes.
- 282 UHLAND : *Au sort*, p. 139. (*Schicksal*).
Octosyllabes. Classique.
- 283 UHLAND : *Fête du printemps*, p. 141. (*Frühlingslieder*, 4).
Octosyllabes peu aisés.
- 284 UHLAND : *Le Roi sur la tour* ; p. 151.
Strophes de 3 alexandrins et 1 octosyllabe.

- 285 UHLAND : *Printemps éternel*, p. 155. (*Frühlingslieder*, 7).
 Chaque année, on voit éclore
 Un printemps doux et serein...
 Mètre impair de 7 syllabes. Plat parfois, malheureusement.
- 286 UHLAND : *La Chapelle*, p. 157.
 Du haut des monts, l'humble chapelle
 Saintement regarde au vallon,
 Où, près d'une onde qui ruisselle,
 Un berger redit sa chanson.
 Octosyllabes. Des chevilles.
- 287 UHLAND : *Chant du prisonnier*, p. 159.
 Matinale alouette,
 Ta douce chansonnette
 S'éveille, et monte, et vole aux airs joyeux.
 Assez vif.
- 288 UHLAND : *L'Église perdue*, p. 161.
 Décasyllabes parfois trop classiques.
- 289 UHLAND : *Chants du voyageur. Adieu*, p. 167. (*Wanderlieder*, 1)
 Octosyllabes classiques.
- 290 UHLAND : *A Elle*, p. 175.
 Alexandrins et octosyllabes classiques.
- 291 UHLAND : *Pendant la nuit*, p. 177. (*Nachts*).
 Octosyllabes classiques.
- 292 UHLAND : *Le Castel au bord des mers*, p. 179.
 N'as-tu pas vu sur ces rivages
 Un castel dominer les mers ?
 L'or et la pourpre des nuages
 Sur ces tours glissent dans les airs...
 Une des meilleures adaptations.
- 293 UHLAND : *La Sérénade*, p. 183.
 Quels doux accords se font entendre
 Et causent mon réveil ?
 8 6 8 6. Médiocre.
- 294 UHLAND : *Chant d'un berger le dimanche*, p. 185.
 Octosyllabes.
- 295 UHLAND : *Le moine et le berger*, p. 187.
 8 6 8 6.
- 296 UHLAND : *A une danseuse*, p. 189.
 Décasyllabes. Lourd.

- 297 UHLAND : *Chant d'hiver du Berger*, p. 191.
Octosyllabes.

- 298 UHLAND : *Quand elle est assoupie*, p. 195. (*Die Schlummernde*)
Décasyllabes classiques.

Aucune hardiesse ou nouveauté dans la prosodie. Adaptations trop souvent rimées en alexandrins, presque toujours embarrassées de métaphores classiques et de chevilles. Quand elles sont simples, touchent souvent à la platitude. La série la moins médiocre est celle des poésies de Uhland auquel Borel a eu le mérite de faire une large place dans ce recueil ¹. (V. 2^e p. p. 200 sqq.)

Dupuy (Adolphe) — Nassen, dans *Neue Heine Funde*, Leipzig, Barsdorf 1898, [8^o M. 10. 376], cite 5 trad. de Heine qu'il dit avoir découvertes dans *Le Voleur*, *Gazette des journaux français*, rédigé par Adolphe Dupuy à Leipzig, (1840) ² :

- 298^a HEINE : I. *Jeune fille à la bouche rose*
Avec tes yeux d'amour... (*Heimkehr* N^o 53)
- 298^b HEINE : II. *A toi les biens dont cette vie abonde...*
(*Heimkehr* N^o 65).
- 298^c HEINE : III. *Le soleil a déjà rougi le mont vermeil...*
(*Heimkehr* N^o 94).
- 298^d HEINE : IV. *Le vent d'automne agite les grands chênes...*
(*Intermezzo* N^o 64).
- 298^e HEINE : V. *Cœur, mon cœur, point ne te serre...*
(*Intermezzo* N^o 49)

Traductions exactes et honnêtes, parfois plates ; les N^{os} III et IV sont les meilleurs.

Froly (P.) — BÜRGER : *Lénore*. — *Revue du Lyonnais*, T. II, 1840, et
299 Lyon, Butel, 1840.

Strophes de 8 décasyllabes.

Refrain : Aurais-tu peur ?... vois, la lune est au ciel !
Hurrah ! les morts à cheval sont rapides !
Aurais-tu peur, enfant, des morts livides ? —
— Ah ! laisse aux morts le repos éternel !

« ...fort timide, et qui marque à coup sûr un recul ».
(Baldensperger, *Lénore*, p. 171).

1. Borel a admis dans son choix d'assez nombreuses pièces pseudo-classiques de Gleim, Hölty, Hölderlin, N. (?) Müller, etc. Nous les avons naturellement omises.

2. Ni la Ville, ni l'Université de Leipzig ne possèdent cette revue qu'il ne faut pas confondre avec le périodique de même nom publié à Paris à la même époque. *Le Voleur* de Leipzig a paru de 1832 à 1846. Dupuy n'en a jamais été le rédacteur en chef, contrairement à l'affirmation de Nassen : en 1840, c'était de Félice qui était à la tête de cette publication aujourd'hui introuvable.

Lespain (Alphonse de) — Dans : *Faust, tragédie de Goethe, traduction en vers français et précédée de considérations sur l'histoire de Faust, par Alphonse de Lespin, capitaine du génie*. Aug. Durand, 1840. [Yh. 2.524].

300 **GOETHE** : *Chanson du Rat*, p. 215.

Un vieux rat dans une dépense
De beurre seul se nourrissait...

Des tours étranges.

301 **GOETHE** : *Chanson de la puce*, p. 222.

Chez un roi, demeurait jadis
Une puce d'énorme espèce...

Parfois plat ou bizarre.

302 **GOETHE** : *Le Roi de Thulé*.

Nombreuses chevilles. Aucun progrès — au contraire — sur les traductions précédentes.

303 **GOETHE** : *Marguerite au rouet*, p. 543.

Quelle souffrance !
Plus d'espérance !
Trouver la paix !
Jamais ! jamais !

Adaptation fort inexacte et plate en vers de 4 syllabes, rarement de 6.

304 **GOETHE** : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 373.

Et que vas-tu donc faire
Auprès de ton amant,
Catherine ma chère
Au point du jour vraiment...

Des chevilles banales ; mal rythmé.

Musset (Alfred de) — **GOETHE** : *Le rideau de ma voisine*. — *Poésies nouvelles*. Charpentier, 1840. (*Selbstbetrug*).

Le rideau de ma voisine
Se soulève lentement.
Elle va, je l'imagine,
Prendre l'air un moment...

Excellente transposition, œuvre d'un poète. (Le catalogue de la bibliothèque Noilly (Émile Paul, 1886) porte: «N° 970. *A. de Musset. Le Rideau de ma voisine* (imité de Goethe). Pièce de vers autographe de 3 strophes, signée, sous cadre doré, 172 fr. » — Ni date, ni dédicace). (V. aussi N° 386).

Sainte-Beuve — Dans : *Poésies complètes*. Charpentier. 1840. [Ye 32.843]
(Rééd. 1861 et 1863).

- 306 HADLOUB : *Vite me quittant pour Elle*
Le jeune enfant qu'elle appelle
Proche son sein se plaça..., p. 322.
(*Als ich sach sî triuten wol ein kindelîn*).
Gracieuse imitation, très légèrement archaïque, d'un *Minnelied*.

- 307 SCHILLER : *L'attente*, p. 101. (Repr. du N° 107).
La grille s'ouvre ! il est bien l'heure...
Habile adaptation, conserve l'alternance des rythmes (sentiments en octosyllabes, description en alexandrins).

- 308 UHLAND : *Le Brigand*, p. 371.
Un jour — en mai — de fête et de lumière...
Belle chute :
Rentre à pas lents au bois, sous les sapins sans jour.
Strophes de 10 8 8 8 12. Poétique adaptation.

Tardif (Alexandre) — Dans : *L'Allemagne poétique, traduction en vers de Klopstock, Voss, A. W. Schlegel, Schiller et Gœthe*. — Dauvin et Fontaine, 1840. [Yh. 3.633].

Ce recueil « retarde » beaucoup, et comme choix de pièces, et comme mètre employé à les rendre : il pourrait aussi bien dater de la fin du XVIII^e siècle ou de l'Empire. Nous n'en citerons qu'une seule poésie qui peut se rattacher au genre lied :

- 309 KLOPSTOCK : *Chant des Bardes*, p. 7. (*Hermann : Auf diesem Stein der alternden Moose*).
Au rocher de la mousse antique,
Bardes, asseyons-nous. Chantons l'hymne de mort.
Que nul n'aille plus loin et ne regarde où dort
La noble gloire germanique...
Pseudo-classique.

Blaze (Henri) — Dans : *De la Poésie lyrique en Allemagne*, série d'articles parus dans la *Revue des Deux Mondes* (15 janvier 1841, 15 Mars et 15 Mai 1842, 15 Avril, 15 Mai, 15 Juillet 1845). Réédités en 1846 : *Écrivains et poètes de l'Allemagne* (M. Lévy) [8° Z. 11.071].

- 310 CHANT POPULAIRE : *La jeune fille et la mort*, p. 22. (*Der Tod und das Mädchen* (5^e str.) : *Wunderhorn*. I, p. 14 ¹).
Vers libres.

1. Nous citons le *Wunderhorn* d'après la dernière édition, par Karl Bode (Bong. S. d. 2 vol.).

- 311 CHANT POPULAIRE : *Chanson du pâtre*, p. 37. (Type de *Schäferlied*).
 Là-haut sur la montagne
 Je me tiens bien souvent
 Et j'abaisse, en rêvant,
 Mes yeux vers la campagne...
 Vers de 6 syllabes. Alerte.
- 312 CHANT POPULAIRE : *La mort partout balaie*
 Les blés mûrs et l'ivraie... p. 38.
 (*Das Todaustreiben* (3^e str.) : *Wunderhorn I*, p. 104).
 Fragment de 8 vers. — Vers de 6 syllabes.
- 313 CHANT POPULAIRE : *Un jour la vigne adorée*
 Descendit du coteau divin... p. 39.
 (Cf. *Novalis : Der Wein*).
 Frag. de 10 vers. — Vers de 7 syllabes.
- 314 GOETHE : *Le Page et la Meunière*, p. 30.
 Vers libres, spirituels, allure de fable.
- 315 GOETHE : *Chant nuptial*, p. 65.
 Alexandrins et quelques rares octosyllabes. Conte spirituel en vers.
- 316 KERNER (J.) : *C'était au mois de Mai : les belles jeunes filles*
 De Tubingen dansaient sous la charmillle... p. 20.
 (*Der Wassermann*).
 Alexandrins. Bonne adaptation, sauf quelques chevilles.
- 317 KERNER (J.) : *Dites, sire de Haide, dites*
 Pourquoi ce long vêtement blanc ? p. 121
 (*Herr von der Haide*)
 Octosyllabes. Spirituel. Ironie dans le macabre.
- 318 KERNER (J.) : *Le Jardinier de la hauteur*, p. 151.
 Strophes de 5 octosyllabes : a b c c b. Aisé et assez exact.
- 319 KERNER (J.) : *Hymne au printemps*, p. 178 (*Extrait des Reise-schatten*).
 Fragment : 7 vers de 7 syllabes sur 2 rimes.
- 320 MÖRIKE : *Dans leur palais profond, sous les gouffres marins...*
 p. 243. (Fragment de : *Vom Sieben Nixen Chor.*)
 Alexandrins, quelques octosyllabes. Aisé, quelques clichés comme rimes.
- 321 MÖRIKE : *Sur le Danube immense un esquif a glissé,*
 Vois, c'est la fiancée avec le fiancé..., p. 245.
 (*Zwei Liebchen*).
 Bonne adaptation.

- 322 MÜLLER (W.) : *Que veut donc le chasseur en ces lieux ? Qui l'amène ?*
p. 27. (*Die schöne Müllerin : Der Jäger*).

Alexandrins, quelques octosyllabes.

- 322 a MÜLLER (W.) : *Le Meunier et le ruisseau*. p. 28.¹

- 322 b MÜLLER (W.) : *La Berceuse du ruisseau*. p. 29.

Excellente adaptation, bien rythmée.

- 323 MÜLLER (W.) : *Plante bénie et trois fois sainte,*
Rose mystique, étoile en fleur... p. 52.
(*Esther und Johann*)

Octosyllabes. Spirituel, un peu affecté.

- 324 NOVALIS : *Celui-là règne sur la terre*
Qui mesure sa profondeur,
Qui dans son gouffre solitaire
Oublie amour, joie et douleur. p. 44.
(*Bergmannslieder*, 1)

Aisé et exact.

- 325 NOVALIS : *Je connais une citadelle*
Un roi muet y tient sa cour..., p. 45.
(*Bergmannslieder*, 2)

Même remarque.

- 326 RÜCKERT : *A la place où dans l'église*
Elle vient prier,
J'ai vu, jugez ma surprise,
Un bel ange en robe grise
A genoux hier. p. 180. (Amaryllis: Zugaben 5).

Imitation gracieuse et spirituelle.

- 327 UHLAND : *Quelle musique me pénètre ! p. 8 (Ständchen).*

Octosyllabes. Plus exact, mais moins ému que la *Sérénade* de Gérard (V. N° 122).

- 328 UHLAND : *Le Rêve*, p. 102.

En un suave et frais jardin
Deux enfants, gracieux et pâles
S'en allaient, la main dans la main,
Foulant les herbes matinales.

Aisé et exact.

Adaptations presque toujours fidèles : peu d'additions, pas de métaphores classiques. Quelques clichés et quelques épithètes étranges nécessitées par la rime toujours respectée. — Rythme imité avec habileté ; peu d'alexandrins, usage des mètres impairs. Savant et spirituel, mais pas assez d'émotion.

(V. *Lied allemand* p. 169 sqq.) (Voir aussi N°s 1067a à h).

Deschamps (Émile) — Dans : *Poésies*, Renouard 1841

329 **CRAIGHER** : *La jeune nonne, ballade* (attribuée par erreur à Schiller).

Surtout alexandrins. Rythme varié et expressif.

330 **GOETHE** : *A Mignon*.

Transposition habile et assez exacte en strophes de même coupe.
(4 octosyllabes, 1 vers de 3 syllabes, 1 octosyllabe). — (a a b c c b).

331 **GOETHE** : *Chant de Mignon* :

La connais-tu, cette contrée
Où fleurissent les citronniers...

2 octosyllabes pour 1 vers allemand. Assez exact.

332 **GOETHE** : *La fiancée de Corinthe* (V. N^{os} 89 et 379).

333 **GOETHE** : *Marguerite au rouet*.

Vers de 10 et de 4 syllabes. Mouvement assez bien rendu.

334 **GOETHE** : *Le pêcheur* (attribué par erreur à Schiller).

L'onde gémit ; la vague se balance...

Vers de 6 syllabes ; refrain en décasyllabes. Difficultés omises.
Classique, recherche du pittoresque.

335 **GOETHE** : *Le roi des aulnes, ballade*.

Qui donc passe à cheval dans la nuit et le vent ?

Strophes très irrégulières. Des chevilles. Assez médiocre.

336 **GOETHE** : *Le roi de Thulé*. (V. N^o 90).

337 **KÖRNER** (Th.) : *La charge guerrière de Lutzow*. (*Lutzows wilde Jagd*).

Vers inégaux (décasyllabes et octosyllabes).

338 **SCHILLER** : *La Cloche*. (V. N^o 91).

(V. N^o 758.)

Labédollière (Émile Gigault de) (ou La Bédolière).

339 **BÜRGER** : *Lénore*, Curmer, 1841. [Rés. Z. 4.228].

Des rêves ont troublé le sommeil de Lénore ;

Triste, elle s'est levée avant l'aube du jour :

« Es-tu mort ou parjure, ô Wilhelm, mon amour ?

Tarderas-tu longtemps encore ? »

Refrain : La lune montre au ciel sa figure blêmie,

Hurrah ! les morts vont vite ! en as-tu peur, ma mie ?

— Non... ; laisse en paix les morts ! »

Coupe de la plupart des strophes : 5 alex. et 1 octosyll.
(a a b c c b).

Conserve timidement certaines onomatopées. — Adaptation assez fidèle, mais d'allure classique. — « Vers médiocres » (Baldensperger : *Lénore*, p. 152).

Ludovic (Édouard) — SCHILLER : *L'infanticide*. *Rev. Belge*. XVII, 340 p. 299, 1841.

« Très libre ». (*Eggl* II. 549).

Barthélémy (A. M.) et **Méry** — Dans : *Napoléon en Égypte, Waterloo et le Fils de l'Homme*, 7^e éd., Bourdin 1842. [Ye 1.985].

341 ZEDLITZ : *La Revue nocturne*. p. 316

A minuit de sa tombe,
Le tambour se lève et sort,
Fait sa tournée et marche,
Battant sa caisse bien fort.

Imitation des plus médiocres, gauche et plate ; vers mal rythmés, dont 2 sur 4 riment seulement.

(Cette poésie, mise en note, ne figure pas dans les premières éditions).

Deleroix (Fidèle) — Dans : *Fleurs d'Outre-Rhin, Chants, Ballades et Légendes*. Charpentier et Saint-Jorre, 1843.

342 (ANONYME) : *La Loreley, Tradition des bords du Rhin*, p. 19.

Strophes de 8 12 12 8 Classique.

343 (ANONYME) : *Le déserteur suisse, vieille chanson allemande*¹, p. 145 (*der Schweizer*).

Strophes de 8 12 8 8. Romance sentimentale.

344 BÜRGER : *Lénore*, p. 95.

Aux songes qui troublaient un sommeil agité
Échappe, avant le jour, là plaintive Lénore.
— De mon Wilhem faut-il, ô destin que j'ignore !
Pleurer la mort, ou bien son infidélité ?
Wilhem, à revenir dois-tu tarder encore ?

Alexandrins classiques. Quelques octosyllabes. Pas de strophes régulières. Des additions morales ou sentimentales.

345 BÜRGER : *La Chasse infernale*, p. 205 (*der wilde Jäger*).

Mêmes remarques.

346 CHAMISSE : *Le Château de Boncourt*, p. 123.

Des jours de mon enfance images retracées,
Quand déjà mes cheveux ont grisonné, pourquoi
Me revenir, ô vous que je crus effacés ?
Trop touchants souvenirs, que voulez-vous de moi ?

Quatrains d'alexandrins classiques. Quelques additions morales ou sentimentales.

¹, Version différente du *Wunderhorn* (I. p. 94) ; le soldat est grâcié par le roi survenu à l'improviste.

- 347 GOETHE : *Le Roi des Aulnes*, p. 51 sqq.

L'enfant songe aux récits qu'aux varlets fainéants,
En cercle autour du feu quand vient le crépuscule,
Souvent fait sa nourrice ; elle qui, sans scrupule,
Mit dans son jeune esprit Lutins, Sylphes, Géans ;
Doux et cruel émoi de l'enfance crédule !

Développement en alexandrins mêlés de quelques octosyllabes.
Décrit, explique et moralise bien plus lourdement que Latouche.

- 348 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 153.

Il y tomba, s'emplit, disparut sans retour.
Le roi sentit ses yeux se couvrir d'un nuage,
Et rejoignant sa dame au céleste séjour,
Plus ne but davantage.

« Élégie féodale ». Strophes de 3 alexandrins et un vers de 6 syllabes. Des métaphores classiques.

- 349 HAUFF : *Chant matinal d'un cavalier*, p. 86.

Quatrains d'alexandrins. Quelques octosyllabes. Métaphores classiques.

- 350 HEBEL : *Le crieur de nuit*, p. 149.

Strophes : 10 12 12 12 6. Classique.

- 351 HEINE : *Amour et peine*, p. 189. (*Intermezzo N° 4*)

Anacréontique, peu exact. Alexandrins et octosyllabes.

- 352 KERNER (J.) : *Le prince le plus riche*, p. 141.

Strophes de 3 alexandrins et 1 octosyllabe. Clichés classiques.

- 353 KERNER (J.) : *Le Cor des Alpes*, p. 191.

Octosyllabes, Métaphores classiques.

- 354 KERNER (J.) : *Le Dieu du Fleuve*, p. 217. (*Der Wassermann*)

Imitation développée en alexandrins. Recherche du pittoresque. Clichés.

- 355 KERNER (J.) : *Consolation*, p. 269.

Alexandrins.

- 356 KÖRNER (Théodore) : *La Fiancée du Kinast*, p. 229-253. (*Der Kinast*)

Développé en alexandrins. Quelques octosyllabes. Métaphores classiques.

- 357 KLEIST (Heinrich von) : *La Paix d'en haut*, p. 193.
Alexandrins classiques.
- 358 PLATEN : *Le pèlerin au couvent de Saint-Just*, p. 37.
Strophes : 8 10 10 8. Métaphores classiques.
- 359 RÜCKERT : *Frédéric Barberousse*, p. 87. (*Barbarossa*)
Alexandrins. Quelques octosyllabes. Des chevilles.
- 360 SCHILLER : *Le Plongeur*, p. 41.
Strophes de 5 alexandrins. Maintes métaphores classiques. Explique
où Schiller insinue seulement.
- 361 SCHILLER : *Le Gant*, p. 67.
Alexandrins et quelques octosyllabes. Métaphores classiques
(V. N° 77).
- 362 SCHILLER : *Le jeune homme au bord d'un ruisseau*, p. 81.
Octosyllabes. Classique ; aisé, mais mièvre.
(V. N° 78).
- 363 SCHILLER : *La Caution*, p. 169.
Quatrains d'alexandrins, métaphores classiques.
(V. N° 101).
- 364 SCHILLER : *Le Chevalier Toggenbourg*, p. 195.
Développé en strophes de 4 alexandrins, 1 octosyllabe, 1 alexan-
drin. Métaphores classiques.
- 365 SCHILLER : *Rodolphe de Habsbourg*, p. 255.
Alexandrins classiques. Quelques octosyllabes. Développé.
- 366 SCHUBART : *Le Chant des Émigrants*, pp. 61 sqq. (*Kaplied*)
Le tambour bat ; c'est le signal !
Émigrants, du départ voici l'instant fatal...
- 367 SCHWAB : *L'Orage*, p. 131.
Ils n'ont rien vu, rien ouï ; car ce n'est pas en vain
Qu'en long serpent la foudre envahit leur chaumière :
L'enfant, la jeune femme, et l'aïeule et sa mère,
Quatre âges à la fois meurent, frappés soudain,
Frappés du même coup... Et c'est fête demain !
Alexandrins, quelques octosyllabes. Classique. Allure d'apologue.
- 368 SEDLITZ (sic) : *La Revue nocturne*, p. 93.
Quatrains d'alexandrins classiques. Des chevilles.

- 369 STOLBERG (Fr. L. von) : *Le Chevalier souabe, d'après un chant du XIII^e siècle*, p. 29.

Strophes : 12 8 12 8. Images classiques.

- 370 TIECK : *Les Étoiles*, p. 201.

Alexandrins ; quelques octosyllabes et vers de 6 syllabes. Classique.

- 371 UHLAND : *Le Berger de la montagne*, p. 33. (*Des Knaben Berger*, la solitude est ici ma compagne ; *lied*)
Je plane sur tous les châteaux.

Le jour, prompt à finir, s'éteint par les hameaux ;
Mais, sur ces hauts sommets, plus tard l'ombre me gagne.

Alexandrins et octosyllabes. Développé en fable classique.

- 372 UHLAND : *La Chanson du pauvre*, p. 57.

Quatrains d'alexandrins classiques.

- 373 UHLAND : *La Sérénade*, p. 77.

Octosyllabes. Simple et naturel. Une des meilleures adaptations du recueil.

- 374 UHLAND : *Le double rêve*, p. 117. (*Der Traum*)

Alexandrins, 1 octosyllabe. Simple et naturel. Une des meilleures pièces.

- 375 UHLAND : *La Nonne*, p. 119.

Alexandrins, sauf 3 vers. Classique.

- 376 UHLAND : *Le dernier des Stolzenn*, p. 127. (*Die Vätergruft*)

Paré de son armure,
Plein de jours glorieux
Stolzenn silencieux
Va voir la sépulture
Où dorment ses aïeux...

Vers de 6 syllabes. Vif et aisé.

- 377 UHLAND : *Et in Arcadia ego*, p. 135. (*Die Kapelle*)

Octosyllabes et quelques alexandrins. Classique, assez simple.

- 378 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 137.

Trois compagnons, près de passer le Rhin,
Entrent dans un logis, sur le bord du chemin.
— Holà ! sous ce berceau de verdure nouvelle,
Mère hôtesse, pour nous, bonne bière et bon vin !
Votre fille jolie, hôtesse, où donc est-elle ? »

Alexandrins et octosyllabes. Des chevilles.

— Tendance au développement moral ou pittoresque. Ném-

breuses métaphores classiques. Abus de l'alexandrin. L'octosyllabe presque seul vient parfois en rompre la monotonie. Le caractère du lied, en strophes, est presque toujours méconnu. Les pièces de Uhland sont les meilleures du recueil. (V. 2^e p., pp. 203 sqq.).

En *appendice*, dans la réédition de 1843 du *Faust* de Gérard (Gosselin) figure ce choix étrange de poésies de Goethe :

Deschamps (Émile) — GOETHE : *La Fiancée de Corinthe* (V. N^{os} 89
379 et 332)

Toussenet (Th.) — GOETHE : *Mignon* (V. N^o III)
380

Stapfer (Ph. A.) — GOETHE : *Le jeune garçon et le ruisseau* (V. N^o 56)
381

382 GOETHE : *Chanson de Mai* (V. N^o 57)

383 GOETHE : *Délivrance* (V. N^o 58)

384 GOETHE : *La Violette* (V. N^o 51)

Michiels — UHLAND : *La Malédiction du chanteur* (V. N^o 231)
385

Musset (Alf. de) — ANONYME : *Rappelle-toi (Vergiss mein nicht)*.
386 « paroles faites sur la musique de Mozart ».

Av. musique dans : *Voyage où il vous plaira*, par Tony Johannot, A. de Musset, etc. (Hetzel, 1843), p. 34. — Rééd. à la suite de *Mimi Pinson*, Blanchard, 1853. [Y2 55.814]

Rappelle-toi, quand l'Aurore craintive
Ouvre au Soleil son palais enchanté...

Seule, la 1^{re} strophe est d'allure mythologique : le sentiment ému et le refrain des 3 strophes en font bien un lied, d'une nostalgie poignante.

L'attribution de la mélodie à Mozart est inexacte (V. Köchel, *Liste des compositions de Mozart* : Appendice « Unterschobenes » N^o 246). — Il existe 12 mélodies de ce lied; celle qui a séduit Musset est de Lorenz Schneider (V. Haape : *Alf. de Musset in seinen Beziehungen zu Deutschland und zum deutschen Geistesleben*. Zeitschr. für französ. Spr. u. Lit. XXXIV, pp. 80-84. (1909).

Ostrowski (C.) — GOETHE : *Les regrets de Mignon* (Mél. de Beethoven)
387 ss éd. ni date. (*Kennst du das Land...*) (*Déposé au Conservatoire en 1844*)

Médiocre adaptation.

Bélangier — *Mélodies de Schubert*, paroles françaises de Bélangier, 388 Richault s. d. (*Déposé au Conservatoire en 1845*).

59 lieds traduits en 15 livres.

367 lieds trad. par le même paraîtront chez Richault jusqu'en 1850. L'édition, continuée par Costallat, acquéreur du fonds Richault, sera poursuivie de nos jours jusqu'à 374 mélodies en 16 vol. (Cf. *Prod'homme*, p. 99).

Cette collection, la plus vaste, est également la meilleure des mélodies de Schubert. Costallat en a publié ces dernières années des rééditions partielles. (40 mél., puis 50 mél. choisies en 1911, *La belle Meunière* (W. Müller), *Voyage d'hiver* (W. Müller), *Chant du Cygne* (Rellstab, Heine et Seidl) en 1921 ¹). Quant aux lieds de Schubert, Schumann, Lœwe, etc., publiés avec trad., françaises par Breitkopf et Härtel à Leipzig, ils n'ont commencé à paraître qu'en 1898.

Marmier (X.) — Dans : *Lettres sur l'Islande et poésies*. Delloye, 1844 : [3^e éd. M. 29.527]

389 CHAMISSO : *Le château de Boncourt*, p. 362.

Je viens rêver à mon jeune âge,
Et je porte des cheveux blancs ;
Tu me réponds, riante image,
Que je crus oubliée longtemps.

Quatrains d'octosyllabes. Traduction assez fidèle, mais déparée par plusieurs clichés classiques.

390 CHANSON POPULAIRE : *Sehnsucht*, p. 361. (V. N^o 144)

391 KERNER (J.) : *La chanson de l'oiseau*, p. 351. (V. N^o 139)

392 KLEIST (H. von) : *La paix du cœur*, p. 387. (V. N^o 140)

393 SALIS : *La tombe*, p. 380.

Quatrains d'octosyllabes.

394 SCHWAB : *Souvenir*, p. 372. (V. N^o 141)

395 UHLAND : *Le bon camarade*, p. 364.

Alexandrins. Exact, mais rythme trop lent. (Rééd. avec retouches dans *Prose et vers*). (V. N^o 1411).

396 UHLAND : *Le vallon du Repos*, p. 373. (*Ruhetal*)

Alexandrins.

1. Pour donner une idée du succès des lieds mis en musique par Schubert, nous pouvons ajouter que le Conservatoire de Paris possède des mélodies de ce compositeur traduites par B. A. (1835) ; Hipp. Lucas (1844) ; Émile Barateau (1845) ; W. Steinberg (1845) ; Ed. Saint-Chaffray (1864) ; F. Viret (1866) ; V. Wilder (1866) ; Ed. Missa (vers 1890) ; Ed. Lalo etc. ; plus 380 adaptations manuscrites sans indication d'auteur ni de date de dépôt.

Les recueils de Durdilly, Deschamps, Pomey, Boutarel, Barbier, Roger figurent sous les N^{os} 10.652 à 57.

- UHLAND : *La fille de l'aubergiste*, p. 388. (V. N° 142)
 397 (Rééd. avec retouches dans *Prose et vers*, N° 1412)

Trad. toujours habiles et en général exactes, mais le rythme musical du lied n'est pas saisi. Tout — même la chanson de marche du *Bon Camarade* — est transposé en strophes classiques, la plupart du temps en alexandrins.

- Constantin (Marc) — MATTHISON : *Adélaïde* (Souvenirs qui troublez
 398 ma pensée...) Mél. de Beethoven, paroles fr. et italiennes, ss éd. ni date (*Déposé au Conservatoire en 1845*)¹.

- Buchon (Max) — Dans : *Poésies allemandes de J. P. Hebel, Th. Kærner*
L. Uhland, H. Heine. Paris, Salins, Cornu, 1846. [Yh 2.725]²

- 399 HEBEL : 1. *La Wiese*. (*)
 400 HEBEL : 2. *Le Cerisier*. (*). (*Das Liedlein vom Kirschbaum*)
 401 HEBEL : 3. *Le revenant*. (*Gespenst an der Kanderer Strasse*)
 402 HEBEL : 4. *La pipe*. (*). (*Der allzeit vergnügte Tabakraucher*)
 403 HEBEL : 5. *Le dimanche matin*. (*).
 404 HEBEL : 6. *Soir d'été*.
 405 HEBEL : 7. *Cri du guet*. (*). (*Wächterruf*)
 406 HEBEL : 8. *L'araignée*. (*Das Spinnlein*)
 407 HEBEL : 9. *La bouillie*. (*). (*Das Habermus*)
 408 HEBEL : 10. *Contentement*. (*Der zufriedene Landmann*)
 409 HEBEL : 11. *L'étoile du matin*.
 410 HEBEL : 12. *Entrevue*. (*). (*Geisterbesuch auf dem Feldberg*)
 411 HEBEL : 13. *Préférence*. (*Der Schwarzwälder im Breisgau*)
 412 HEBEL : 14. *Jean et Véronique*. (*Hans und Verene*)

1. Nous avons dû nous borner à signaler ici les premières adaptations de lieds de Beethoven déposés au Conservatoire, afin de marquer le moment de leur apparition. 24 lieds de Beethoven, publiés séparément, figurent au catalogue du Conservatoire, sans indication de date, d'éditeur ou de poète allemand. La date de dépôt seule permet leur classement chronologique. Le traducteur dont le nom revient le plus fréquemment est Bélanger (11 trad. de 1836 à 1852). — Autres traducteurs : avant 1848, Plouvier, Marc-Constantin ; sous le Second Empire, Elwart, Melley, Viret, A. Berton, Larmande.

2. Les Poésies alémaniques de Hebel ont été rééditées en 1864 (Besançon, Baudin et Gérard) à part et en plus grand nombre — 14 sont réimprimées dans les *Œuvres* de Buchon (1878, Sandoz et Fischbacher, Tome I). Celles de ce premier recueil sont marquées ici (*).

- 413 HEBEL : 15. *L'hiver.*
- 414 HEBEL : 16. *Le scarabée. (Der Käfer)*
- 415 HEBEL : 17. *L'arbre de Noël. (*) (die Mutter am Christabend).*
- 416 HEBEL : 18. *Le Nouvel An. (Des Neuen Jahres Morgengruss).*
- 417 HEBEL : 19. *Le curé de Triberg. (An den Pfarrer Jäck in Triberg).*
- 418 HEBEL : 20. *Janvier. (Der Jenner).*
- 419 HEBEL : 21. *L'étoile du soir. (*).*
- 420 HEBEL : 22. *Les gardes-champêtres. (Die Feldhüter).*
- 421 HEBEL : 23. *La noce. (Dem aufrichtigen...Schweizerboten an seinem Hochzeitstage).*
- 422 HEBEL : 24. *L'orage.*
- 423 HEBEL : 25. *Sur un tombeau. (*)*

Ne figurent pas ici et sont ajoutées dans la réédition de 1878 : *La joie ; L'heureuse femme ; Surprise ; Dernier avis* ¹. — Traduites en alexandrins, ces imitations de Hebel, malgré leur rythme lent, méritent d'être citées : elles se rattachent au lied par leur caractère familier, populaire, que Buchon — parent de Hebel par sa tournure d'esprit — a su presque toujours fort bien conserver.

- 424 KÖRNER (Th.) : 26. *La chasse de Lutzow. (Lützows wilde Jagd).*
Gauche.

- 425 KÖRNER (Th.) : 28. *La chanson de l'épée. (Schwertlied).*

Ma noble épée, à mon flanc suspendue,
Quand tu me vois, tu souris éperdue ;
Oh ! dis-moi donc ce qu'alors ton cœur a
Hourra !

Parfois fort gauche.

- 426 UHLAND : 29. *Chant du pauvre.*
Je suis bien pauvre et m'en vais solitaire...

- 427 UHLAND : 30. *Chant du berger. (Des Knaben Berglied).*

D'ici mon regard de berger
Sur les châteaux peut voyager...

Vive allure calquée sur celle du lied (a a a b b).

1. Freude in Ehren ; die glückliche Frau ; Geisterbesuch auf dem Feldberg ; der Wegweiser.

- 428 UHLAND : 31. *Le brigand.*
Par un beau jour de fête printanière...
- 429 UHLAND : 32. *La fille de l'hôtesse.*
Alexandrins vifs, expressions parfois trop familières.
- 430 UHLAND : 33. *La faucheuse.*
Alexandrins.
- 431 UHLAND : 34. *Agonie* : I. *La Sérénade* : (*Sterbeklänge* I, II, III).
O ma mère, qui me réveille...
II. *L'orgue.*
III. *La grive.*
- 432 UHLAND : 35. *Trois jeunes filles.*
_ Vif.
- 433 UHLAND : 36. *Punition. (Die Rache).*
Un écuyer ayant assassiné son maître,
Lui vola sa brillante armure pour la mettre...
Parfois lourd.
- 434 UHLAND : 37. *Le jardin des roses.*
Décasyllabes.
- 435 UHLAND : 38. *Le comte de Gréiers* (sic).
Genre romance.
- 436 UHLAND : 39. *Quand le soir au couchant...* (*Abendwolken*).
- 437 HEINE : 40. *Dans le Rhin, ce grand fleuve aux transparentes*
(*Intermezzo*, N^o 11) [ondes...
Assez bien adapté.
- 438 HEINE : 41. *Ah ! se disait le front, si j'étais l'escabelle...*
(*Intermezzo*, N^o 37)
- 439 HEINE : 42. *Celui qui te forma pour mon bonheur à moi*
Te fit comme une fleur, douce, pure et charmante...
(*Heimkehr* N^o 50)
Assez bonne adaptation, sauf le 1^{er} vers.
- 440 HEINE : 43. *Colle ta joue ardente à la mienne ; il me semble...*
(*Intermezzo*, N^o 6)
- 441 HEINE : 44. *Lorsque tu seras morte, ô ma blanche colombe...*
(*Intermezzo*, N^o 34)
Doucement ému.

- 442 HEINE : 45. *Quand je vois tes beaux yeux, tout chagrin m'aban-*
(Intermezzo, N° 4) [donne...]
- 443 HEINE : 46. *Mets sur mon cœur ta main si mignonne et si*
(Lieder, N° 8) [tendre...]
- 444 HEINE : 47. *Ah ! si les fleurs savaient quelle affreuse blessure...*
(Intermezzo, N° 23)
 Ému.
- 445 HEINE : 48. *Des hauteurs qu'elle habite à la voûte azurée...*
(Intermezzo, N° 65)
- 446 HEINE : 49. *Ils avaient avec moi les plus nobles façons...*
(Heimkehr, N° 69)
- 447 HEINE : 50. *Il en est de l'amour et de la poésie... (Nordsee II.*
Epilog)

Sans préjugés classiques, en ce qui concerne le vocabulaire — souvent très familier — et l'enjambement, nature « populaire », Buchon aurait pu composer de bonnes adaptations de lieds s'il ne s'était attaché à couler presque tous ses modèles dans le moule uniforme de l'alexandrin. Uhland presque seul a été épargné, mais Heine a vu le rythme de ses lieds alourdi et uniformisé. (V. 2^e part., p. 206 sqq.).

Martin (Nicolas) — Dans : *Les poètes contemporains de l'Allemagne*. Renouard, 1846. [Yh 3.271]

- 448 CHAMISSO : *Amour trahi*, p. 67. (*).
 Octosyllabes.
- 449 CHAMISSO : *Les trois soleils*, p. 68.
 Quatrains d'octosyllabes. Un peu gauche parfois.
- 450 CHAMISSO : *Violette de Mars (d'après Andersen)*, p. 69. (*).
 Alexandrins.
- 451 CHAMISSO : *Voyage nocturne*, p. 70. (*) (*Nächtliche Fahrt*).
 Quatrains d'octosyllabes. Quelques métaphores classiques.
- 452 KERNER (Justinus) : *Les deux tombeaux*, pp. 58-59. (*).
 Sous le dôme du vieux beffroi
 Deux vieux tombeaux dressent leur faite.
 Dans l'un dort Ottmar, le vieux roi,
 Dans l'autre dort le vieux poète.
 Quatrains d'octosyllabes. Bonne traduction.
- 453 KERNER (Justinus) : *Le son le plus lugubre*, p. 190. (*).
 Quatrains d'octosyllabes. Bonne traduction.

- 454 KERNER (Justinus) : *Le bonheur muet*, p. 61.
Alexandrins.
- 455 KERNER (Justinus) : *Hélas, la jeune mère...*, p. 61. (*).
Vers de 6 syllabes.
- 456 KERNER (Justinus) : *Le présage*, p. 62.
Alexandrins.
- 457 KERNER (Justinus) : *Chanson d'oiseau*, p. 62.
Octosyllabes vifs. Quelques tours étranges.
- 458 MÜLLER (Wilhelm) : *Le rêve de l'elfe*, p. 41. (*).
Octosyllabes. Vif. Parfois plat.
- 459 MÜLLER (Wilhelm) : *Rêve du printemps*, p. 45.
J'ai rêvé des roses fleuries
Dont mai nuance les coteaux,
J'ai rêvé des vertes prairies
Et du chœur joyeux des oiseaux.
Quatrains d'octosyllabes. 2 alex. à la fin. — Excellente adaptation.
- 460 MÜLLER (Wilhelm) : *Le zéphir*, p. 46.
Octosyllabes aisés.
- 461 PLATEN : *Charles-Quint devant Saint-Just*, pp. 102-103. (*Der Pilgrim vor St Just*).
Nuit d'horreur ! la tempête éclate avec furie :
Bons moines espagnols, ouvrez-moi, je vous prie.
Strophes de 2 alexandrins. Parfois plat.
- 462 RÜCKERT : *Le printemps fugitif m'a soupiré* : « Poète ! ... »
p. 143. (*Liebesfrühling* I, 2)
Alexandrins et octosyllabes alternés. Gracieux, classique, mais fort peu exact.
- 463 RÜCKERT : *Pleurs de la nuit*, p. 147. (*Ibid.* I, 12).
2 quatrains d'octosyllabes. Gracieux et aisé. Imité et même résumé, plutôt que traduit.
- 464 SIMROCK : (Chant populaire) : *La création de la femme*, p. 79.
Quatrains d'octosyllabes. Vocabulaire parfois étrange.
- 465 SIMROCK : *Chant et baiser*, p. 80.
Quatrains d'octosyllabes. Des expressions parfois étranges

- 466 UHLAND : *Les ruines*, p. 11.

4 alexandrins classiques.

- 467 UHLAND : *L'enfant pieux*, p. 12. (*Nachruf*, 4).

Quatrains d'octosyllabes ; gracieux. Texte modifié : il s'agit, dans l'original, d'un *ami*. — Dernière strophe ajoutée.

- 468 UHLAND : *L'enfant mourant*, p. 13. (*Ständchen*).

O mère ! écoute ces accords ;
Qu'ils sont doux au cœur, à l'oreille !
Qu'ils sont doux, ô mère ! — Et tu dors —
Mère, cette musique m'éveille.

Quatrains d'octosyllabes. Assez bonne adaptation.

- 469 UHLAND : *Le forgeron*, p. 18.

Droit près de l'enclume,
Il mouille, il allume
Le charbon qui fume
Au vent du soufflet.

Vers de 5 syllabes, vifs, mais très éloignés du texte (a a a b. c c c b.)

- 470 UHLAND : *Le droit domestique*, p. 19.

Quatrains d'octosyllabes.

- 471 UHLAND : *Chanson à boire*, pp. 20-22. (*Trinklied*, 2).

Refrain de 4 alexandrins. Strophes d'octosyllabes. (a a a b b c d d c.)
Strophes alertes et bien rythmées ; refrain trop lent et peu exact.

- 472 UHLAND : *La nonne*, pp. 22-23. (*).

Une nonne pâle et sereine
Dans les jardins du cloître errait.
La lune l'éclairait à peine.
Au bord de ses longs cils d'ébène
Une larme d'amour tremblait.

Strophes de 5 octosyllabes (a b a a b). De l'émotion et de l'harmonie, mais trop de chevilles.

- 473 UHLAND : *Le château au bord de la mer*, p. 26.

« As-tu contemplé le manoir,
Le vieux manoir sur le rivage ? »

Quatrains d'octosyllabes. Une des bonnes traductions, sauf quelques chevilles.

474 UHLAND : *Marie la faucheuse*, p. 29. (*Die Mähderin*).

Quatrains d'alexandrins. Quelques images classiques.

Nicolas Martin sent la mélodie du lied et cherche à la reproduire par la transposition en français des mètres (en général octosyllabes) et par la disposition des rimes ; il lui sacrifie même au besoin le texte littéral de son modèle. Faute de vocabulaire suffisant, il n'échappe pas toujours à la bizarrerie de certaines chevilles ni à la platitude. Il n'ose pas, comme le fera Schuré, alléger le joug de la rime en remplaçant parfois celle-ci par l'assonance.

(*Les pièces marquées (*) ont été reproduites dans les Poésies complètes de Martin sous les mêmes titres, sauf le N° 463 qui est intitulé : Signe de mort.*)

(V. *Lied allemand*, pp. 189 sqq.)

Gérard de Nerval — Dans : *La Damnation de Faust*, légende en 4 actes, musique de M. Hector Berlioz (1846).

(Note sur le titre : « *Les morceaux guillemetés de ce livret sont empruntés au Faust de Goethe et traduits par M. Gérard de Nerval* »).

475 GOETHE : *Le Rat* (V. N° 92).476 GOETHE : *La Puce* (V. N° 93).477 GOETHE : *Le Roi de Thulé* (V. N° 94, 96).478 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès* (V. N° 95).

CHAPITRE III

AU DÉCLIN DU ROMANTISME

PREMIERS RECUEILS DOCUMENTAIRES DE POÉSIES ÉTRANGÈRES TRADUITES EN VERS (1847-1858)

Poyrelle — SCHILLER : *Le Chant de la Cloche*, traduit de Schiller en 479 vers français, par Poyrelle, Docteur en droit, Avocat à la Cour d'Appel de Paris ¹. Rostock. Léopold s. d. (1848).
(*Bibl. de l'Univ. de Berlin.*)

Dans la terre, à souhait, fortement maçonnée,
La forme en est debout, de terre glaise ornée.
Aujourd'hui, à l'instant,
La cloche argentine,
A la voix divine,
Doit sortir du néant.
A l'ouvrage,
Du courage...

Ce début suffit à montrer que cette trad. en vers libres n'imité guère le rythme de l'original. Très médiocre, cette adaptation est presque toujours d'une extraordinaire platitude.
D'une « fantaisie déconcertante ». (*Egglé* II, p. 552.).

Forest (Jules) --- MENDELSSOHN-BARTHOLDI : 12 Lieder, Richault, s. d. 480 (*Déposé au Conservatoire en 1848.*)

Bélanger — MENDELSSOHN-BARTHOLDI : 12 Lieder, Richault, s. d. 481 (*Déposé au Conservatoire en 1849*) ².

1. L'auteur dut être professeur — probablement en Allemagne —, cette plaquette étant dédiée à ses élèves et conservée seulement à Berlin.

2. Le Conservatoire possède également les recueils suivants de lieds de Mendelssohn (sans nom d'édit. ni date de dépôt, mais certainement du milieu du siècle) : 6 Mélodies, paroles fr. de Bélanger (Richault), et 6 Lieder avec texte all. et trad. fr. de Delâtre, chez Grus.

Les Mélodies complètes ont paru bien plus tard, avec paroles fr. de Boutarel, chez Costallat (sans date).

Ampère (J.-J.) — Dans : *Littérature, voyages et poésies*, 2 vol., Didier, 1850. (Tome II : Allemagne, VIII). [Z. 40.275 et 76].

482 **BÜRGER** : *Le chasseur féroce*, p. 261 sqq.

« Allons, vassaux, que la chasse commence ! »
Dit le baron, baron fier et puissant.
Son cor résonne et la meute s'élance,
Son destrier se cabre en hennissant.

Du parc il franchit les barrières,
Et par les prés, les buissons, les bruyères
Meute et chasseurs suivent en bondissant.

Strophes de 7 vers (a b a b c c b) : 4 décasyllabes, 1 octosyllabe, 2 décasyllabes.

Assez habile et exact, rimes parfois faibles (trop de *ent* et *ant*).
Pas de métaphores classiques.

483 « *Légende allemande* ». *Les treize sœurs*, p. 271 sqq.

« Gardez-vous, gardez-vous de boire
L'eau de ce lac trouble et profond... »

Strophes de 8 octosyllabes. Mêmes remarques qu'au précédent

Bernard (G.) — **SCHILLER** : *La Cantate de la Cloche*, par Frédéric
484 Schiller. Essai-traduction en vers libres et métriques ou imitation de l'original allemand (3^e éd.) par G. Bernard, Prof. de langue et de littérature française. Vienne, Impr. Leopold Sommer 1855. (1^{re} éd. à Hamburg en 1850) (*Eggl.* II, 552). (*Bibl. de l'Univ. de Berlin*).

Dans un bref avertissement, l'auteur s'excuse de certaines licences poétiques (vers blancs, etc.) qu'il a dû se permettre afin de « s'écarter le moins possible d'un si bel original ».

L'argile modelant la cloche
Dans la terre est bien maçonnée ;
Ça, compagnons, l'instant approche,
La cloche doit être coulée !
Que du front plein d'ardeur
Découle la sueur !
Que l'œuvre couronne le maître !
Tout succès vient du divin Être !

Malgré la platitude de nombreux vers, cette adaptation l'emporte franchement sur celle de Poyrelle (N^o 479). La première, elle s'attache à reproduire le rythme allemand, mais le résultat est bien inférieur à celui qu'obtiendra Amiel quatre ans plus tard avec sa trad. « équi-métrique » et « équirhythmique ». (*Eggl.* juge « très médiocre, en français torturé », l'édit. de 1850. L'édit. que nous avons pu consulter a dû être retouchée.)

Carré (M.) — Dans : *Faust et Marguerite*, Drame fantastique en 3 actes et 4 tableaux, Musique de M. Couder, représenté au Gymnase le 19 Août 1850. [8° Yth 6.641].

485 **GOETHE** : *Le Roi de Thulé*.

Il était un roi de Thulé
Qui jusqu'à la tombe fidèle,
Eut en souvenir de sa belle
Une coupe en or ciselé...

La ballade est résumée en 16 octosyllabes. C'est exactement la poésie que popularisera en 1859 la mélodie de Gounod.

Wacken (Edouard) — Dans : *Fleurs d'Allemagne et Poésies diverses*, Bruxelles, Labroue, 1850. [Ye 35122]

486 **BÜRGER** : *Le moine gris et la pèlerine*, pp. 79-84.
(*Der Bruder Graurock und die Pilgerin*).

Vif.

487 **CHAMISSO** : *Les Baisers*, pp. 23-24. (*Küssen will ich, ich will küssen*).

« Mon ami, donne un baiser,
De tes lèvres je suis folle... »

488 **EICHENDORFF** : *Promenade du Poète*, pp. 21-22. (*Wandernder Dichter*).

C'est une chose singulière...

489 **FREILIGRATH** : *La Vengeance des Fleurs*, pp. 53-56.

Vers de 7 syllabes.

490 **GOETHE** : *Le Pêcheur*, pp. 85-86.

Le flot gronde, l'eau s'enfle, émue,
Au bord est le pêcheur...

Imitation correcte. Vers de 6 et de 8 pieds alternés.

491 **GOETHE** : *La Chanson de Mignon*, pp. 87-88.

Strophes de 4 octosyllabes et d'alexandrins trop classiques.

492 **GOETHE** : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 119.

Vive et spirituelle.

493 **HEINE** : *Une chanson de H. Heine* (« Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas ! »), p. 37. (*Intermezzo*, N° 12).

Décasyllabes bien rythmés.

- 494 HEINE : *Don Ramire*, pp. 39-45.
Adaptation assez faible en vers de 7 syllabes.
- 495 KAHLERT (A.) : *La maison abandonnée*, pp. 51-53.
Sais-tu la maison maudite
Dans le bois silencieux ?...
- 496 KERNER (J.) : *Le Matin*, pp. 33-34.
Vers de 7 syllabes.
- 497 KERNER (J.) : *Chant des Buveurs au mois de Juin*, pp. 35-36.
Octosyllabes. Vif.
- 498 LENAÜ : *Les Trois bohémiens*, pp. 25-26.
Octosyllabes.
- 499 LENAÜ : *A un enfant*, pp. 27-28. (*Einem Knaben*).
Octosyllabes.
- 500 MÜLLER (W.) : *Vineta*, pp. 29-30.
Au fond de l'océan, dans un abîme sombre...
- 501 PLATEN : *A un ultra*, pp. 73-74.
- 502 RÜCKERT : *Chant du soir*, pp. 31-32. (*Haus und Jahr, V. Sommer : Abendlied*)
Vif ; vers de 6 syllabes.
- 503 SCHILLER : *Le Partage de la terre*, pp. 89-90.
« A vous l'univers ! » à la tourbe humaine
Ainsi dit Jupin des hauteurs du ciel...
- 504 SCHILLER : *L'Idéal*, pp. 91-94.
O beau temps des chimères folles !
- 505 SCHILLER : *La Vierge étrangère*, pp. 95-96. (*Das Mädchen aus der Fremde*).
Quand l'alouette printanière...
Vif et gracieux.
- 506 SCHILLER : *L'Infanticide*, pp. 99-105.
Strophes de 3 alexandrins et 1 octosyllabe. Périphrases classiques.
- 507 SIMROCK : *Le Trésor englouti*, pp. 40-50.
- 508 UHLAND : *La Fille de l'Hôtesse*, pp. 57-58.
Décasyllabes.

509 UHLAND : *La Sérénade*, p. 61.

« Ma mère, entends-tu ces accords?... »

510 UHLAND : *Chant du prisonnier*, p. 63.

Rythme excellent.

511 UHLAND : *Le Cerf blanc*, pp. 65-66.

Octosyllabes.

512 UHLAND : *L'Anneau*, pp. 67-68. (*Entsagung*).

513 UHLAND : *L'Église perdue*, pp. 69-71.

Souvent dans la forêt lointaine...

Stimmung mystérieuse bien rendue.

Imitations libres, mais parfois heureuses au point de vue rythmique : l'alexandrin est exceptionnel. Heine apparaît timidement avec deux pièces. Uhland est traduit avec le plus de bonheur.

(V. 2^e p., p. 211-sqq.).

Poucy (Ch.) — Dans : *Lieds : fragments du Bouquet de Marguerites*. Toulon, Laurent impr., 1851. [Ye 49.862 pièce].

Dans ce recueil de lieds français inspirés de l'allemand et dont le poète indique curieusement la *Stimmung* (*lied légendaire, lied tableau, lied épigramme*, etc.) nous relevons ces deux pièces visiblement imitées de Goethe :

514 (GOETHE) : *Nuit d'Octobre*, pp. 7-8. (*Willkommen und Abschied*).

Mon cœur battait !... vite à cheval !

515 (GOETHE) : *Absence*, p. 10. (*An die Entfernte*).

Oui, je te sais absente, enfant pour bien des jours...

Mais je te cherche encore,

Tant nos ardeurs en pleurs retentissent toujours

Dans mon sein qui t'adore...

Passerat de la Chapelle (Ch.) — SCHILLER : *Le Chant de la Cloche*, traduction en vers français par Ch. Passerat de la Chapelle, Avocat, Metz, 1853. [Yh 3.418].

Du moule fait en terre cuite

Et dans la fosse assujetti

Doit surgir la cloche bénite ;

Courage, amis, et qu'aujourd'hui

Nos sueurs la fassent paraître...

Fort plat.

Cf. *Mémoires de l'Académie impériale de Metz*. 1854, p. 44. —

« Essai très médiocre et qui fut jugé tel ». (*Egglé* II, 553).

Arbouville (Mme d') — Dans : *Poésies et Nouvelles*, 3 vol. Amyot, 1855. [Z.40.873-75].

- 517 UHLAND : *La Fille de l'hôtesse*, I, p. 71.
 « Du vin ! nous sommes trois ; du vin, allons, du vin ! »
 Alexandrins classiques.

517 bis UHLAND : *La Sérénade*, I, p. 103. (Repr. dans *Rev. Britannique*, Mai 1855, p. 152).

Développée en 22 octosyllabes : Une strophe de conclusion assez plate est ajoutée à l'adaptation.

Pittié (Fr.) — Dans : *Le Roman de la 20^e année* (1851-1855). Fischbacher, 1882. [8^o Ye 101].

- 518 GOETHE : *Illusion déçue*, p. 90. (*Selbstbetrug*).
 Ça et là flotte le rideau,
 Le blanc rideau de ma voisine.
 Voyez ! sa prunelle assassine
 Rayonne à travers le carreau...

519 HEINE : *Ivresse*, p. 44. (*Intermezzo*, N^o 9).
 Sur l'aile de mes chants, je te transporterai...

520 HEINE : *Amour infini*, p. 56. (*Nordsee* I, 7).
 Perles, richesses de la mer !
 Joyaux du ciel ! étoiles blondes !
 Octosyllabes.

521 HEINE : *Rêves d'automne*, p. 70. (*Intermezzo*, N^o 64).

522 HEINE : *Dans les bois la nuit*, p. 72 (*Intermezzo*, N^o 67).
 La nuit était froide et muette ;
 Dans les bois dépouillés je marchais triste et seul.
 J'ai réveillé le chêne et l'orme et le tilleul,
 Et, comme pour me plaindre, ils ont hoché la tête.

523 HEINE : *Plainte*, p. 79. (*Intermezzo*, N^o 23).
 Oh ! si les fleurs pouvaient connaître
 L'immensité de mon chagrin...
 Octosyllabes et alexandrins.

524 HEINE : *Sur le rivage*, p. 94. (*Heimkehr*, N^o 8).
 Pêcheuse au courage vanté...
 Octosyllabes.

- 525 HEINE : *Traduit de l'Intermezzo*, p. 158. (*Intermezzo*, N° 70).
 La sombre nuit fermait mes yeux ;
 Un sceau de plomb fermait ma bouche...
 Octosyllabes.
- 526 HEINE : *Le Charpentier*, p. 142. (*Lieder*, N° 8).
 Sur mon cœur place ta main...
 O juste Dieu ! comme il saute !
 Quatrains de vers de 7 syllabes.
- 527 PETÆFI : *Au bord de la Fosse*, p. 118.
 Octosyllabes. — Comme N° 528, d'après une trad. allemande, sans doute.
- 528 PETÆFI : *Beauté suprême*, p. 119.
 Si, dès longtemps, je n'eusse aimé...
- 529 TANNER (Karl) : *Entretien des vagues*, p. 139.
 Les vagues parlent. L'une dit :
 Comme rapidement nous retournons au gouffre.
 Octosyllabes et alexandrins alternés.
- 530 UHLAND : *La Fille de l'orfèvre*, p. 13.
- 531 UHLAND : *La Fille de l'hôtesse*, p. 121.
 Trois amis, sur les bords du Rhin
 Entrent dans une hôtellerie...
 Ce recueil de lieds français, qui contient quelques pièces délicieuses, est si intimement pénétré du parfum de Goethe et de Heine que même les poésies originales de Pittié paraissent souvent inspirées d'un lied allemand. Nous nous en sommes tenu aux imitations indiquées par le poète : fort libres, mais aisées et bien rythmées, elles ne sentent pas la traduction et reproduisent bien la *Stimmung* de la poésie germanique.
 Theuriet les cite comme des modèles dans son art. *Sur la traduction des poètes* (*Rev. Deux Mondes*, 1^{er} février 1877).
- Lacour (Paul de). (Pseudonyme de Paul Ristelhuber) — Dans : *Bouquet de Lieder*, Berger-Levrault 1856, [Ye 16.061].
- 532 ARNDT : *Le chant du maréchal*, p. 64. (*Das Lied vom Feldmarschall.*)
 Alexandrins.
- 533 BECK (Ch.) : *Le joueur de viole*, p. 208.
 Octosyllabes. Expressions bizarres.

534. CHAMISSO : *Le Château de Boncourt*, p. 8.
 Je me prends à rêver aux jours de mon enfance,
 Et marche secouant ma tête à cheveux gris ;
 Que me revoulez-vous, doux tableau d'innocence
 Que je croyais flétris ?
- 535 CHEZY (Helmina de) : *Tannhäuser*, p. 10.
 Alexandrins.
- 536 FREILIGRATH : *La vengeance des fleurs*, p. 178.
 Octosyllabes. Expressions étranges.
- 537 FREILIGRATH : *Le prince Eugène ou le camp autrichien*, p. 182.
 (*Prinz Eugen, der edle Ritter*).
 Octosyllabes. Des bizarreries.
- 538 GEIBEL : *Charlemagne* (Légende des bords du Rhin), p. 195.
 (*Rheinsage*).
 Au Rhin, au Rhin chéri,
 La nuit est si sereine !
 La lune luit si pleine
 Sur le coteau fleuri !
 Allègre.
- 539 GEIBEL : *La perte de Tannhäuser*, p. 197. (*Tannhäuser*).
 Octosyllabes aisés.
- 540 HARTMANN (Maurice) : *Le testament de Ziska*, p. 211.
 Octosyllabes.
- 541 HEINE : *Les deux grenadiers*, p. 106.
 Deux grenadiers gagnaient la France,
 Naguère captifs des tyrans :
 Non loin des quartiers allemands,
 Ils baissent la tête en silence.
 Assez fidèle, mais parfois plat ; d'étranges chevilles.
- 542 HEINE : *Le pèlerinage à Kevlaar*, p. 108.
 Octosyllabes et vers de 6 syllabes alternés.
 Des faiblesses.
- 543 HEINE : *Le réveil de Barberousse*, p. 115.
 Octosyllabes.
- 544 HEINE : *Apparition sous-marine* ou *La revue de la bien-aimée*,
 p. 121. (*Seegespenst*).
 Vers libres, souvent plats.

- 545 HEINE : *Le Serment d'Annibal*, p. 125.
Octosyllabes.
- 546 HEINE : *La maison de chasse*, p. 129. (*Heimkehr* N^o 5)
Octosyllabes.
- 547 HERWEGH : *Vision ou le Jugement de l'Allemagne*, p. 218.
(*Den Deutschen. Eine Vision*).
Octosyllabes.
- 548 HERWEGH : *Chanson de Cavaliers*, p. 220.
L'épaisse nuit enfin nous quitte,
Nous trottons fort, nous trottons vite,
Nous trottons pour périr.
Que du matin la bise est aigre,
Hôtesse, encore un verre, allègre,
Puis mourir, puis mourir.
Alerte, mais étrange.
- 549 HERWEGH : *Le Trompette mourant*, p. 221.
Octosyllabes.
- 550 HOFFMANN DE FALLERSLEBEN : *Lamentable histoire d'un scarabée d'or*, p. 94. (*Maikäferiade*).
Vers de 8 et 6 pieds.
- 551 HOFFMANN DE FALLERSLEBEN : *Le bâton de caporal*, p. 95. ,
Rythme boîteux : 9, 8, 9, 8.
- 552 KERNER (J.) : *Deux cercueils*, p. 13.
Deux cercueils dressent leur faite
Sous l'antique beffroi.
Dans l'un gît Ottmar le roi,
Dans l'autre son poète...
- 553 KERNER (J.) : *L'ondin*, p. 15.
Au mois de mai, quand fleurettes poussaient,
A Tübingen fillettes *trémoussaient*...
Des tours étranges.
- 554 KÖRNER (Th.) : *La chasse sauvage de Lutzow*, p. 62.
Alexandrins lourds.
- 555 LÉNAU : *Les trois Bohémiens*, p. 150.
Rythme boîteux : 8, 7, 8, 7.

- 556 LÉNAU : *Le cabaret dans la bruyère*, p. 152. (*Die Haideschenke*).
Octosyllabes.

- 557 LOUIS DE BAVIÈRE : *Le Rocher pleurant*, p. 19.
Rythme 8, 5, 8, 5. Expressions bizarres.

- 558 LOUIS DE BAVIÈRE : *Le Moine d'Oberzell*, p. 21.
Strophes nostalgiques bien rythmées.

- 559 LOUIS DE BAVIÈRE : *La Nonne de Himmelspforten*, p. 23.

Dans ma cellule,
Ah ! que je brûle,
Du feu qui me parcourt !
Lugubre amante
Je me lamente,
Lorsque fleurit l'amour !

Même rythme que le précédent.

- 560 MEISSNER : *La Forge*, p. 214.
Assez plat.

- 561 MÖRIKE : *Le chœur des Sept Nixes*, p. 164. (*Vom Sieben Nixen Chor*)
Octosyllabes.

- 562 MÖRIKE : *Jung Volker (sic)*, p. 166. (*Jung Volker*)
Chanson au rythme alerte.

- 563 MÖRIKE : *Chanson de Jung Volker*, p. 167.
Octosyllabes.

- 564 MÜLLER (W.) : *Est ! Est !* p. 73. (*Est ! Est ! Romanze*)
Vers de 7 syllabes.

- 565 PLATEN : *Le Pèlerin de Saint-Just*, p. 83.
Il fait bien noir, l'orage est si violent,
Moines d'Espagne, ouvrez à qui s'approche...

- 566 PLATEN : *Alaric ou le tombeau de Busento*, p. 84. (*Das Grab im Busento*)
Alexandrins. Des étrangetés.

- 567 RÜCKERT : *Barberousse*, p. 53. (*Barbarossa*)
De gloire et de mystère
Barberousse voilé,
Dans son château sous terre
Se tient, ensorgelé...

568 RÜCKERT : *La clochette de fourvoiement*, p. 55. (*Das Irrglöcklein*)
Vers de 9 et 8 syllabes.

569 SALLET (DE) : *Michel-Ange*, p. 216.
Octosyllabes.

570 SAPHIR : *L'excellent ami*, p. 70.
Octosyllabes.

571 SCHENKENDORF : *La mort de Scharnhorst*, p. 66.
Octosyllabes. Assez plat.

572 SCHENKENDORF : *André Hofer*, p. 68.
Octosyllabes. Assez plat.

573 SIMROCK : *La mort de la Poésie*, p. 159.
Rythme 9 8 9 8.

574 STÖBER (Daniel E.) : *Hohenburg* (Sainte-Odile), p. 1.
Rythme 11 10 11 10.

575 UHLAND : *La fille de l'Orfèvre*, p. 25.
Un orfèvre dans sa boutique,
Comptait perle et joyau :
« Le bijou le plus magnifique
Que je trouve en ma fabrique,
C'est toi, mon tourtereau. »
Rythme 8, 6 8 7 6.

576 UHLAND : *Le roi aveugle*. p. 28.
Vers de 8 et 6 syllabes.

577 UHLAND : *Le château au bord de la mer*, p. 32.
As-tu vu le château,
Le château du rivage
Dont maint rosé nuage
Effleure le créneau ?
Vers l'onde miroitante
Il aime à se pencher,
Dans la nue éclatante
Il voudrait se cacher.
Rythme alerte, mais expressions bizarres, surtout pour rimer.

578 UHLAND : *Le jeune roi et la bergère*, p. 34.
Vers de 7 syllabes.

- 579 UHLAND : *Le Comte Eberhard Barbesourde* (sic), p. 43. (*Graf Eberhard der Rauschebart*)

Alexandrins.

- 580 UHLAND : I. *L'invasion de Wildbad*, p. 44. (*Der Ueberfall in Wildbad*)

Alexandrins.

- 581 UHLAND : II. *Les trois Rois à Heimsen*, p. 47.

Alexandrins.

- 582 UHLAND : *Bertrand de Born*, p. 50.

Rythme 8 7 8 7.

- 583 WACKERNAGEL : *Le salaire du ménestrel*, p. 174.

Rythme 8 7 8 7. Très bizarres expressions.

- 584 ZEDLITZ : *La revue nocturne*, p. 59.

Vers de 8 et de 7 syllabes. Expressions étranges.

- 585 IMMERMANN : *Les trois jeunes filles*, p. 78.

Vers de 8 et de 7 syllabes.

- 586 IMMERMANN : *Le Doyen du Chapitre*, p. 80.

Octosyllabes.

Sens assez fidèlement rendu, mais tournures souvent plates ou fort étranges, voire incorrectes. Efforts sincères et parfois heureux pour rendre le rythme vif des poésies allemandes. Mais le traducteur commet trop fréquemment l'erreur de mélanger dans les mêmes strophes les mètres pairs et impairs, ce qui produit un effet désagréable. (V. 2^e p. p. 213 sqq.).

(V. N^o 603).

Boulmier Joseph — Dans : *Rimes loyales*. Poulet-Malassis, 1857.
[Ye 16.034]

- 587 BRACHMANN (Louise) : *Amour fidèle*, p. 125.

- 588 HEINE : *Aimer d'amour*, p. 77. (*Heimkehr* N^o 66)

- 589 LEITNER (Charles de) : *L'océan et le cœur humain*, p. 11.

- 590 WERNER (Zacharias) : *Le voyageur*, p. 99.

De la montagne dans la plaine
Je descends fatigué, je me traîne abattu...

Mannoury-Lacour (Mme E.) — Dans : *Solitudes*, poésies, Charlieu 1857. [Ye 27.172]

- 591 (GOETHE) : *La Violette*, p. 28.

Dans un pré se cachait une humble violette.
Voici qu'un jour
Une jeune bergère accourt, leste et coquette,
Chantant l'amour...

- 592 (GOETHE) : *Le roi de Thulé*, p. 42.

Il était un roi de Thulé
Auquel en mourant sa maîtresse
Laissa, gage de sa tendresse,
Une coupe d'or ciselé...

- 593 (GOETHE) : *La Fiancée de Corinthe*, p. 66.

« Vite, esclave, debout ! on frappe à notre porte,
Informe-toi qui peut si tard venir à nous.
Eh bien ? — C'est Clinias d'Athènes ; il nous apporte
Le salut de son père, ami de notre époux... »

Dramatisé. Fort peu exact.

- 594 (SCHILLER) : *Le Partage de la terre*, p. 24.

Alors que le Seigneur, de sa droite féconde,
Eut, dans les champs de l'air, laissé tomber le monde...

Développé et curieusement christianisé.

- 595 (UHLAND) : *La Fille de l'Hôtesse*, p. 30.

Trois joyeux compagnons suivaient les bords du Rhin ;
Ils trouvent une auberge. Un d'eux pousse la grille :
— L'hôtesse, as-tu toujours bière fraîche et vin vieux ?
L'hôtesse, as-tu toujours ta belle jeune fille ?...

- 596 (UHLAND) : *Le Moine et le Berger*, p. 40.

Str. de 4 alexandrins et 1 octosyllabe.

- 597 (UHLAND) : *La Chanson du pauvre*, p. 45.

Je suis né de pauvre famille
Et pauvre je suis demeuré...

- 598 (UHLAND) : *Le Caveau des Ancêtres*, p. 63.

Un chevalier suivait sa route solitaire,
Armé de pied en cap sur son destrier noir...

Str. de 3 alexandrins et 1 octosyllabe.

Imitations fort peu exactes en général, mais souvent ingénieusement rimées. Aucun modèle allemand n'est indiqué — Plusieurs autres pièces paraissent contenir des réminiscences de lieds, tels : *Le Château du lac* qui rappelle Uhland, ou *Oh ! laisse reposer mon cœur...* et *Le soir au bord de la mer* où se retrouvent des états d'âme de Heine.

Ratisbonne (Louis) — Dans : *Au printemps de la vie*. Michel Lévy, 1857. [Ye 31.096]

599 HEINE : *Cette nuit, ô ma bien-aimée,* (Intermezzo, N° 61)
Je te voyais inanimée ;
Le rêve était désespéré,
Oh ! j'ai pleuré ! p. 38.

600 HEINE : *Pourquoi donc vous flétrir, mes fleurs, avant l'automne...*
(Intermezzo, N° 24)

601 KÖRNER (Th.) : *Prière pendant le combat*, p. 55. (*Vater, ich rufe dich*)

Rythme assez heureux : 8 12 12 12 8. (a b b b a).

602 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 40.

« Ça, du vin réchauffant !
Comment va votre belle enfant ?
— Le vin, voici qu'on vous l'apporte ;
Ma belle enfant, hélas, est morte ! »

Quatrains d'alexandrins ; texte alourdi.

Imitations aisées, mais peu fidèles, trop développées. (Cf. Betz : *Heine*, p. 213 : « *ebenso freie wie misslungene Übertragung* »).

(V. N° 970).

Ristelhuber (Paul) — *Intermezzo*, poème de Henri Heine, traduit en vers français par Paul Ristelhuber. Poulet-Malassis, 1857. [Yh 2740]

Traduction à peu près intégrale de 65 pièces (manquent les Nos 13, 28, 36, 40, 44, 46). Nous citerons l'adaptation du

603 *Sapin et du Palmier*, une des bonnes versions du célèbre lied :

Sur un mont de la Norvège,
Un pin se dresse branlant ;
Il dort, la glace et la neige
Le couvrent d'un manteau blanc.

Morne et solitaire il rêve
D'un palmier de l'orient,
Dont la couronne s'élève
Au haut d'un rocher brûlant.

Les lieds 21, 67, 68, sont particulièrement réussis.

Doué d'un sens délicat du lied sentimental, Ristelhuber a pourtant décrit en général plus qu'il n'a fait sentir, malgré la variété de ses rythmes et l'usage, hélas, trop exceptionnel, des mètres impairs qu'il manie avec habileté. Mais la langue et la prosodie qu'il utilisait n'étaient pas encore assez libérées pour qu'il pût rivaliser avec l'*Intermezzo* en prose de Gérard.

(V. 2^e p., p. 235 sqq.) (V. N°s 971-978).

Fleury (Victor) — Dans : *Faust et Marguerite d'après Gæthe*, par Victor Fleury. Le Havre, Lemale, 1858 [Yh 2.352]

604 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 11.

Il était un roi de Thulé
Qui jusqu'à la mort fut fidèle,
Il avait reçu, désolé,
Une coupe d'or de sa belle...

Nombreuses chevilles. Souvent peu fidèle.

605 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 33.

Le repos jamais ne sera rendu
A mon pauvre cœur d'amour éperdu !...

Strophes de décasyllabes ; assez exact, mais plat.

606 GOETHE : *Marguerite*, p. 45 (Cité par R. G., VI, 1859, p. 402, dans art. sur le *Faust* de Gounod) (*Zwinger*)

Abaisse, ô Mère des douleurs,
Un œil de pitié sur ma peine...

Ces pièces, assez peu poétiques, ont été imitées « de seconde main ». (Cf. dédicace de l'ouvrage à Alphonse Karr : « à l'ami bienveillant qui m'indiqua la belle traduction de *Faust*, par Gérard de Nerval, où j'ai puisé l'essai que je livre aujourd'hui à la publicité »).

(V. Nos 954-956).

Luzel (F. M.) — HEINE : *Le Pèlerinage de Keulaar*. Extrait de la *Revue des Provinces de l'Ouest*, Imp. Guéraud, Nantes, 1858-59.

Traduction assez fidèle, mais parfois plate, en octosyllabes, dans un curieux article où l'auteur dit qu'il rencontra par hasard, et suivit le convoi de Heine, en 1856, et termine par la traduction en prose du dernier lied de l'*Intermezzo*.

Vrignault (Paul) — Dans : *Landes fleuries : Poésies* (1852-1857). [Ye 32.105].

608 GEIBEL (Emmanuel) : *Le dernier soupir d'un enfant*, p. 377. (Inspiré de *Das sterbende Kind*).

Alexandrins.

609 GEIBEL (Emmanuel) : *L'automne*, p. 379. (*Herbstlieder*, 1)

Le temps des roses est passé,
Voici fleurir les chrysanthèmes.
Le ciel est bleu, d'un bleu que j'aime,
D'un bleu tendre, pâle, effacé...

Délicat et mélodieux.

- 610 GEIBEL (Emmanuel) : *La chanson de la fileuse*, p. 381. (Inspiré du *Lied der Spinnerin*)
 Tourne, fuseau, vieux philosophe...
 Imitation souvent étrange.
- 611 GOETHE : *Petite rose des bois*, p. 309. (*Heidenröslein*)
 Un enfant vit une rose,
 Petite rose des bois,
 Si pure ! elle était éclore
 Un matin du plus beau mois...
 Alerte.
- 612 GOETHE : *Devant le tribunal*, p. 316.
 Alexandrins.
- 613 GRÜN (Anastasius) : *La Patrie*, p. 353.
 La brise soufflait en poupe...
 Parfois plat.
- 614 GRÜN (Anastasius) : *Deux amours, deux regrets*, p. 357.
 Alexandrins et vers de 7 syllabes.
- 615 GRÜN (Anastasius) : *Langage des fleurs*, p. 359.
 Octosyllabes parfois plats.
- 616 GRÜN (Anastasius) : *Pleurs d'homme*, p. 361.
 Alexandrins.
- 617 GRÜN (Anastasius) : *Le cœur et l'écorce*, p. 363. (Paru même année dans *R. G.*, 1858, II, p. 604.)
 Strophes de 3 alexandrins et 1 octosyllabe.
- 618 GRÜN (Anastasius) : *A toi seule*, p. 363.
 Je pourrais à tous montrer ma blessure...
- 619 GRÜN (Anastasius) : *Façon de dire*, p. 369.
 Alexandrins.
- 620 GRÜN (Anastasius) : *En mer*, p. 373. (Paru dans *R. G.*, 1858, II, p. 604.)
 Au ciel pas un nuage !
 Quelle sérénité !
 Allègre.
- 621 HEINE : *Le message*, p. 235. (*Romanzen*, N° 8)
 Allons, mon écuyer, en selle !

- 622 HEINE : *La morte*, p. 237. (*Intermezzo*, N° 47)
 J'ai rêvé quelquefois d'une belle princesse
 Pâle comme un linceul...
 Nostalgique, mais parfois plat.
- 623 HEINE : *Le souhait*, p. 239. (*Lieder*, N° 1)
 Jeune fille aux lèvres roses,
 Au regard limpide et doux...
 Ému.
- 624 HEINE : *Lore-ly*, p. 241.
 Je ne sais ce que j'ai : je sens
 Sur mon cœur une main glacée...
- 625 HEINE : *Ni haine ni amour*, p. 231. (*Intermezzo*, N° 53)
 J'ai connu plus d'une inhumaine...
- 626 HEINE : *Sapin et Palmier*, p. 233. (*Intermezzo*, N° 35)
 Dans le Nord, sur un tertre nu
 S'élève un sapin solitaire.
 Il sommeille. D'un blanc suaire
 L'arbre robuste est revêtu...
- 627 HEINE : *C'est mon secret*, p. 243. (*Intermezzo*, N° 25)
 Les gens graves l'ont pris très haut...
- 628 HEINE : *Chaste fleur*, p. 245. (*Heimkehr*, N° 50)
 Tu m'apparais comme une fleur
 Belle, modeste et pure...
 Quelques platitudes.
- 629 HEINE : *A****, p. 247. (*Neuer Frühling*, N° 23)
 Ainsi que dans la mer, dans les flots en courroux...
- 630 HEINE : *Le rêve*, p. 249. (*Heimkehr*, N° 44)
 J'ai vu ma bien-aimée en rêve...
- 631 HEINE : *Vieille histoire*, p. 251. (*Intermezzo*, N° 43)
 Octave est amoureux d'Angèle...
- 632 HEINE : *Départ*, p. 253. (*Gute Nacht : Child Harold*)
 Je regardais l'âme attendrie...
- 633 HEINE : *Enfant, que te faut-il encore ?* (*Heimkehr*, N° 65)
 Ton coffret en perles abonde... p. 25.

- 634 HEINE : *Le cercueil*, p. 257. (*Intermezzo*, N^o 71)
 Vieilles chansons et rêves creux,
 Tout ce fardeau jaune et poudreux...
 Rythme 8 8 6 8 8 6. Parfois embarrassé.
- 635 HEINE : *La vieille larme*, p. 261. (*Heimkehr*, N^o 30)
 Que veut cette larme oubliée...
- 636 HEINE : *Tout en elle*, p. 263. (*Intermezzo*, N^o 3)
 J'aimais le soleil et la rose...
 Jolie adaptation. 8 8 4 8 8 4 8 8.
- 637 HEINE : *La voix de la montagne*, p. 265. (*Bergstimme*)
 Dans un ravin, au clair de lune,
 S'enfonce un morne cavalier...
Stimmung bien rendue.
- 638 HEINE : *L'invitation*, p. 267. (*Heimkehr*, N^o 25)
 Dans sa chambre une jeune fille...
 Bonne adaptation.
- 639 HEINE : *Trausennt !* p. 271. (*Seraphine*, N^o 14)
 Sur la pierre runique, à la chute du jour...
- 640 HEINE : *L'affligé*, p. 273. (*Intermezzo*, N^o 41)
 Les philistins endimanchés...
- 641 HEINE : *Tragédie I*, p. 275.
 Fuyons, fuyons, et sois ma femme...
- 642 HEINE : *Tragédie II*, p. 276.
 Une nuit d'avril il a blanc gelé...
- 643 HEINE : *Le sphinx*, p. 279. (Paru aussi dans *R. G.*, 1858, II, p. 604 sqq.) (*Vorrede, Buch der Lieder*).
 O vieille forêt enchantée !
 Octosyllabes parfois plats.
- 644 HEINE : *Le pèlerinage de Kevlar*, p. 283.
 A la fenêtre était la mère...
 Parfois plat.
- 645 LENAÜ : *Les trois bohémiens*, p. 333. (Paru aussi dans *R. G.*, loc. cit.)
 Strophes de 3 alexandrins et 1 vers de 6 syllabes. De l'allure.

- 646 LÉNAU : *Fini !* p. 337. (*Aus !*)
Toute joie est une colombe...
- 647 LÉNAU : *Les trois cavaliers*, p. 339. (Paru aussi dans *R. G.*, loc. cit.)
Bien rendu, en alexandrins.
- 648 LÉNAU : *La mer noire*, p. 345. (*Der schwarze See*)
Alexandrins descriptifs. (Curieux contre-sens sur le titre : *des schwarze See*).
- 649 LÉNAU : *La croix*, p. 349.
Alexandrins descriptifs.
- 650 RÜCKERT : *Douce mère*, p. 319. (*Ach ! süsse Mutter : Liebesfrühling I, 72*).
- 651 UHLAND : *S'éviter — se quitter*, p. 297. (*Wanderlieder : Scheiden und Meiden*).
Il me faut te fuir, t'éviter,
O toi le charme de ma vie !
Parfois plat.
- 652 UHLAND : *Consolations du printemps*, p. 299.
4 octosyllabes gracieux.
- 653 UHLAND : *Quand tu es endormie*, p. 301.
Lorsque jaloux tes cils s'abaissent...
- 654 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 303. (Paru aussi dans *R. G.*, loc. cit.)
Trois sveltes jeunes gens, ayant passé le Rhin,
Dans une hôtellerie entrèrent en chemin...
Simple et exact.
Les pièces publiées en même temps dans la *R. G.* (1858, II, p. 604 sqq.) étaient réunies sous le titre : *Scènes et tableaux*.
Les N^{os} 621, 623, 625, 627, 630, 632, 634 avaient paru dès le 15 Nov. 1856 dans la *R. D. M.* sous le titre *Poésies traduites de Henri Heine* ; et les N^{os} 614, 616, 618, 646, 649 le 1^{er} Janvier 1858 dans la même revue sous le titre *Un cycle élégiaque : Geibel, Grün, Lenau*.
(V, 2^e part., p. 216 sqq.)

Vrignault. — Dans : *R. G.* (1858, IV, pp. 605-611), sous le titre *Baisers*, a paru également une série de 16 poésies :

- 655 I. RÜCKERT : *A présent que le voile est levé, je m'étonne*
 En regardant mon cœur de le voir si profond...
(Liebesfrühling V, 53).
 3 alexandrins et 1 vers de 6 syllabes.
- 656 II. RÜCKERT : *Plus long sont tes baisers, meilleurs ils sont,*
(Liebesfrühling, V, 57). [cher ange...
 Quatrains d'alexandrins.
- 657 III. RÜCKERT : *On dit qu'un baiser est un badinage,*
 Un caprice, un jeu, l'essai du bonheur...
(Liebesfrühling, VI, 53).
 Quatrains d'alexandrins.
- 658 IV. RÜCKERT : *C'est vrai, je t'ai dit, l'autre jour,*
 Des mots tranchants comme des glaives...
(Liebesfrühling, II, 92).
 Quatrains d'octosyllabes.
- 659 V. RÜCKERT : *Puisque, loin des indiscrets, (Fragment ?)*
 Sous clef je ne puis te mettre...
 Quatrains de vers de 7 pieds. Vif et gracieux.
- 660 VI. RÜCKERT : *Je voudrais t'aimer comme au temps*
 Où notre ciel était tout rose...
(Liebesfrühling, II, 47).
 Quatrains d'octosyllabes.
- 661 VII. HEINE : *Quelle alliance fut plus belle que la nôtre ?*
(Neuer Frühling, N° 24).
- 662 VIII. HEINE : *Le monde est stupide et vulgaire...*
(Intermezzo, N° 16)
- 663 IX. HEINE : *Les baisers dans l'obscurité,*
 Donnés et rendus sans mesure,
 C'est, surtout quand la flamme est pure,
 Une indicible volupté. *(Neuer Frühling, N° 28)*
 Sens dénaturé par la cheville du 3^e vers.
- 664 X. HEINE : *Je mets la main sur ses yeux... (Angelique, N° 4).*
 Mélange peu réussi de mètres (7, 5...) Parfois plat.
- 665 XI. HEINE : *Tu ne m'aimes pas, tu ne m'aimes pas...*
(Intermezzo, N° 12).
 Assez plat.

- 666 XII. HEINE : *Jadis je croyais que tous les baisers...*
(*Hortense*, 1).
Décasyllabes.
- 667 XIII. CHAMISSE : *J'ai fait un long chemin ! Quelle rude journée !*
(*Gern und gerner*).
Alexandrins.
- 668 XIV. CHAMISSE : *Que de baisers ! que d'amour ! (Morgentau).*
Vers de 7 syllabes.
- 669 XV. CHAMISSE : *Encor un baiser, cher enfant... (Küssen will ich, ich will küssen).*
Allure de chanson (répétition du 1^{er} vers).
- 670 XVI. CHAMISSE : *Cher seigneur, tu descends jusqu'à la pauvre (Lebenslieder und Bilder, 14).* [femme.
Poésies souvent émues, bien rythmées, mais fréquemment déparées par des fins de vers ternes ou plates. Parmi les six pièces inspirées par les lieds de Rückert (*Liebesfrühling*) certaines sont à peu près méconnaissables et ne peuvent être identifiées avec certitude.
- Nancey (C. M.) (*pseudonyme de Ch. Marelle*). — *Poésies choisies de Henri Heine, suivies de diverses autres poésies allemandes*, trad. en vers par C. M. Nancey, Berlin, Behr, 1858¹. (Les pièces reproduites en 1879, avec certaines retouches, dans *Herrigs Archiv*, sont marquées d'une astérisque.)
- 671 HEINE : *Prologue*, p. I. (*) (*Neuer Frühling : Prolog.*).
Connaissez-vous une peinture...
- 672 HEINE : *Ainsi la Lune — son image*
Tremble dans les flots orageux... p. 3. (*)
(*Neuer Frühling*, N^o 23).
- 673 HEINE : *Le Message*, p. 4. (*) (*Romanzen*, N^o 8).
Debout, page, vite en campagne !...
- 674 HEINE : *La Noce*, p. 10. (*) (*Traumbilder*, N^o 5).
Dans mon sang pourquoi cette rage ?
Bien plat parfois.
- 675 HEINE : *Le Chevalier blessé*, p. 14. (*) (*Romanzen*, N^o 15).
Les preux chevauchent sous les armes...

1. L.-P. Betz n'a pu découvrir ce recueil dont il appelle l'auteur *Nancy* (*Heine in Frankreich*, p. 251). L'exemplaire que nous avons examiné se trouve à l'Université de Berlin.

- 676 HEINE : *J'entrai dans la salle — ô doux charmes...*, p. 16.
(*Heimkehr*, N^o 22).
- 677 HEINE : *Vieille histoire*, p. 17. (*Intermezzo*, N^o 43).
Julien aime d'amour Julie...
- 678 HEINE : *Quand je vous ai raconté mes tourments...* p. 19 (*).
(*Heimkehr*, N^o 37).
- 679 HEINE : *Mai*, p. 22. (*) (*Heimkehr*, N^o 3).
Mon cœur est plein de tristesse,
Gai, pourtant, Mai respandit ;
Du haut de la forteresse
Je vois tout qui reverdit.
Rythme impair. — De bonnes strophes, malgré des platitudes.
- 680 HEINE : *Cœur, mon cœur, ne sois pas ainsi...* p. 25 (*).
(*Heimkehr*, N^o 49).
- 681 HEINE : *Renouveau*, p. 26. (*) (*Intermezzo*, N^o 1).
Au splendide mois de Mai...
Strophes 7 7 7 8. Trad. assez bonne.
- 682 HEINE : *Eden*, p. 27. (*) (*Intermezzo*, N^o 9)
Sur l'aile de la poésie...
- 683 HEINE : *La Maison du forestier*, p. 29. (*) (*Heimkehr*, N^o 5).
Quelle orageuse et sombre nuit !
- 684 HEINE : *Les ombres d'un temps qui n'est plus*
Sortent de leur tombe oubliée... p. 31. (*)
(*Intermezzo*, N^o 42).
- 685 HEINE : *Conversation*, p. 34. (*) (*Intermezzo*, N^o 56).
Ils soupaient en fin pique-nique...
- 686 HEINE : *Invitation à la valse*, p. 36. (*) (*Heimkehr*, N^o 25).
La belle dort dans sa chambrette,
La Lune y lorgne en tremblotant :
Dehors, graille, grince et cliquette
Un air de valse inquiétant...
Vocabulaire bizarre, mais qui rend parfois bien l'étrangeté de cette histoire.

- 687 HEINE : *Clair-de-lune*, p. 38. (*) (*Heimkehr*, N^o 76).
Comme d'obscurs songes rangées
Les maisons se mirent dans l'eau...
- 688 HEINE : *Le Charpentier*, p. 40. (*) (*Lieder*, N^o 8).
Sur mon cœur mets ta maininette...
- 689 HEINE : *Novembre*, p. 41. (*) (*Intermezzo*, N^o 63).
Nuit d'automne, la vitre pleure...
Une des bonnes adaptations de la *Stimmung* de Heine.
- 690 HEINE : *Conseils*, p. 42. (*Hebräische Melodien : Epigraphe*).
Vis, ta vie est comptée,
Jouis sans différer...
- 691 HEINE : *Regret*, p. 43. (*) (*Heimkehr*, N^o 53).
Fillette à la rouge bouchette
Aux beaux petits yeux clairs et doux...
Naïveté assez naturellement rendue.
- 692 HEINE : *La Paix*, p. 45. (*) (*Nordsee*, II N^o 12).
Haut dans le ciel le Soleil rayonnait...
Vers libres.
- 693 HEINE : *Le Sosie*, p. 49. (*) (*Heimkehr*, N^o 23).
La nuit est calme et la rue est tranquille...
- 694 HEINE : *Le presbytère*, p. 51. (*) (*Heimkehr*, N^o 31).
La lune sur le cimetière
Incline son front soucieux...
- 695 HEINE : *Lacune*, p. 54. (*) (*Intermezzo*, N^o 15).
Sur les yeux de ma bien-aimée
J'ai fait des vers de cent façons...
Une des bonnes adaptations.
- 696 HEINE : *Je fais de mes grands chagrins*
Depetiteschansonnettes..., p. 55. (*) (*Intermezzo*, N^o 39).
- 697 HEINE : *Proposition*, p. 56. (*) (*Heimkehr*, N^o 78).
Sois ma femme, et l'on t'enviera...
- 698 HEINE : *Dans le Rhin clair châteaux et monts*
Se mirent mêlés aux nuages... p. 57. (*) (*Lieder*, N^o 13).

- 699 HEINE : *Un brave homme*, p. 59. (*Heimkehr*, N° 69).
Des éloges et des leçons
Autant que j'en voulais entendre...
- 700 HEINE : *Question*, p. 61. (*Intermezzo*, N° 22).
As-tu donc oublié, gentille tête blonde,
Que je l'ai possédé, ton joli compagnon...
- 701 HEINE : *Décembre*, p. 62. (*) (*Heimkehr*, N° 32).
Quel mauvais temps ce soir, quel vent !
- 702 HEINE : *Hiatus*, p. 64. (*Heimkehr*, N° 33 ?)
Cher ami, tu es amoureux,
Je le vois, le chagrin te mine...
- 703 HEINE : *Calme*, p. 65. (*) (*Nordsee*, I N° 9).
Calme est la mer. L'onde éclatante
Renvoie au soleil ses rayons...
- 704 HEINE : *Dans les eaux du Rhin, le beau fleuve...* p. 68. (*Intermezzo*, N° 11).
Bonne adaptation, surtout la dernière strophe :
C'est la sainte vierge entourée
De nuages, d'anges, de fleurs ;
Les yeux, les lèvres, les couleurs
Ressemblent à ma bien-aimée.
- 705 HEINE : *Nocturne*, p. 70. (*) (*Intermezzo*, N° 70).
La nuit couvrait mes yeux chargés...
- 706 HEINE : *Fortune et infortune*, p. 74. (*) (*Lamentationen*,
Epigraphe) La Fortune est fille frivole...
- 707 HEINE : *Ils m'ont tourmenté tour à tour...* p. 75. (*Intermezzo*, N° 53).
- 708 HEINE : *L'Asra*, p. 77. (*) (*Romancero : der Asra*).
- 709 HEINE : *Désirs contraires*, p. 79. (*) (*Intermezzo*, N° 35).
Un pin se dresse solitaire,
Au nord, sur un âpre sommet.
Il sommeille ; le froid lui met
Un blanc manteau qui traîne à terre.
- 710 HEINE : *Eclaircie*, p. 80. (*) (*Heimkehr*, N° 10).
Comme d'un voile nébuleux
La lune, claire, se dégage...

- 711 HEINE : *Concert printanier*, p. 82. (*) (*Neuer Frühling* N° 8)
Les nids trillent leur ritournelle...
- 712 HEINE : *Marie-Antoinette*, p. 84. (*) (*Romancero*).
Les fenêtres des Tuileries
Miroitent gaïment dans la cour...
- 713 HEINE : *Les deux grenadiers*, p. 90. (*).
Deux Grenadiers cheminent vers la France,
De la Russie enfin, longtemps errants ;
Pays ami ! disent-ils, espérance !
Nous arrivons aux quartiers allemands.
Passable.
- 714 HEINE : *Par la forêt*, p. 94. (*) (*Intermezzo*, N° 64).
Le vent d'automne au bois fait rage,
La nuit est froide et fond en eau...
- 715 HEINE : *Soliloque*, p. 96. (*In der Fremde*, II).
Te voilà saisi de tristesse
Comme je t'ai vu rarement...
- 716 HEINE : *Dégénération*, p. 99. (*Zeitgedichte*, N° 8).
Fort plat.
- 717 HEINE : *Jetzt wohin ?* p. 101. (*) (*Romancero*).
Où vais-je aller ? — Le pied, lui bête,
Pour l'Allemagne déjà part...
Vers libres.
- 718 HEINE : *Au coin du feu*, p. 105. (*) (*Romancero* : *Altes Kaminstück*).
L'ouragan hurle, et par la nuit
La neige à flocons pressés file...
- 719 HEINE : *Apparition marine*, p. 108. (*) (*Nordsee* II, 10).
J'étais couché sur le bord du navire...
- 720 HEINE : *La vie est le jour étouffant*,
La mort, c'est la nuit, la fraîche ombre.
Il se fait déjà sombre ;
J'ai sommeil, je suis languissant. p. 115. (*).
(*Heimkehr*, N° 99).

- 721 GOETHE : *Chant nocturne du voyageur*, p. 119.

O toi qui planes dans les cieux
Toi qui calmes toute souffrance,
Au cœur doublement malheureux
Donnant ainsi double allégeance...

Une mauvaise expression : « descends dans mes *veines* » (rime à peines).

- 722 GOETHE : *Le roi de Thulé*, p. 120.

Il était un roi de Thulé
Jusqu'à la mort amant fidèle,
A qui sa dame avait donné
Une coupe en souvenir d'elle.

Malgré la faiblesse de deux ou trois expressions cette adaptation simple et exacte est une des meilleures de la célèbre ballade. Nous la croyons digne d'être conservée.

- 723 GOETHE : *Première perte*, p. 123.

Ah ! qui me rendra les beaux jours,
Ces jours des premiers amours !...

Vers libres.

- 724 GOETHE : *Chanson de Marguerite*, p. 124.

Mon repos m'a fuie !
Mon cœur se soucie ;
Pour moi plus de paix,
Jamais, jamais !

Bien inférieur au *Roi de Thulé*.

- 725 KERNER (J.) : *Le Pays*, p. 138.

Couché sous un noir taillis
Je rêvais, l'âme accablée :
Je revoyais mon pays,
Mes montagnes, ma vallée.

Rythme impair, assez plat.

- 726 KERNER (J.) : *Le Moulin à scier*, p. 140.

J'étais assis seul, tranquille,
Dans le moulin à scier,
Regardant la scie agile,
Ecoutant le bois crier.

Parfois bizarre.

- 727 TANNER (Ch.) : *L'entretien des flots*, p. 137.

728 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 131.

Trois jeunes gars suivaient les bords du Rhin ;
Dans une auberge ils entrent en chemin...

Souvent lourd et plat.

729 UHLAND : *Jean et Margot*, p. 134.

730 UHLAND : *La Sérénade*, p. 135.

731 WYSS : *La Nostalgie*, p. 128. (*Sehnsucht*).

Cœur, mon cœur, pourquoi ta tristesse ?
Ici, vois, c'est si beau pourtant !

Simple, mais parfois plat.

Ces traductions simples et familières respectent autant que possible les idées et la mélodie de leurs modèles. L'auteur, qui vivait en Allemagne, a certainement senti le lied et a parfois réussi à en rendre la fugitive *Stimmung*, grâce à la musique de son adaptation. Par malheur, en voulant rester simple, il tombe trop souvent dans la platitude ; dans son désir de transposer les sonorités ou les alliterations germaniques, il utilise aussi des expressions étranges et peu françaises. Beaucoup d'entre elles ont été éliminées vingt ans plus tard, dans la réédition des traductions de Heine, bien supérieures — même dans ce premier recueil — aux adaptations des autres lieds, le *Roi de Thulé* excepté.

(V. 2^e partie, p. 243 sqq, à Marelle). V. aussi Nos 957 sqq. et 1334 sqq.

CHAPITRE QUATRIÈME

SOUS LE SIGNE DE L'INTERMEZZO

L'Art pour l'Art : multiplication des traductions.

Débuts des tendances symbolistes avec Schuré.

(1858-1869)

- Amiel** (Henri-Frédéric) — SCHILLER : *La Cloche*, Poème de Schiller,
732 Pour la première fois traduit de l'allemand en vers français
de même nombre, coupe, rythme et mesure que le poème ori-
ginal, 1859. — (2^e éd. Genève, Georg, 1860).

Dans le moule en brique rouge
Que, sous terre, nous fixons,
On va couler, mes garçons,
La grand'cloche ! Or ça ! qu'on bouge !

Traduction très habile, mais trop minutieusement calquée et par là
souvent fort étrange.

(V. pl. loin N^o 1312 et 2^e part. p. 223 sqq.)

- Anonyme** — Dans une traduction des *Mémoires d'un vaurien*, publiée
par la R. G. 1859, VIII et IX.

- 733 EICHENDORFF : *Sans prendre avec vous celle qui vous aime*,
Gardez-vous bien de voyager... T. VIII, p. 28.
(*Wer in die Fremde will wandern...*)

Décasyllabes et octosyllabes alternés.

- 734 EICHENDORFF : *Si j'étais un petit pinson*,
Je connaîtrais bien ma chanson... p. 35.
(*Wenn ich ein Vöglein wär'...*)

- 735 EICHENDORFF : *Les monts fidèles sont au guet*,
Qui vient là-bas par la bruyère ? T. IX, p. 47.
(*Die treuen Berg'stehn auf der Wacht*)

- 736 EICHENDORFF : *O nuit charmante, lueur pure*,
Paix rêveuse, calme enchanteur !
Dans le feuillage, quel murmure,
Quel vague réveil de mon cœur ! p. 56.
(*Schweigt der Menschen laute Lust...*)

- 737 EICHENDORFF : *Voici le bandeau virginal...* p. 57.
(*Wir bringen dir den Jungfernkranz...*)

Vers de 8 et 6 pieds alternés.

- 738 EICHENDORFF : *Si mon retour te rend heureuse...* p. 58.
(*Darum bin ich Dir gewogen...*)

Peu exact.

Habiles adaptations, en général fidèles et pleines d'émotion. Le N° 736 en particulier rend bien la *Stimmung* si délicate, le clair-obscur de la nuit italienne.

- Lorhae (Ch. de) — FREILIGRATH : *La vengeance des fleurs.* — R. G.
739 1859, T. VII.

Alexandrins descriptifs.

- Mendès (Catulle) — GOETHE : *Ma voisine.* — *L'Artiste*, 15 Octobre
740 1859.

Développement tout à fait libre de l'idée de Gœthe sur les illusions du cœur. Deux strophes seules (2 et 6) rappellent d'un peu plus près le lied allemand.

- 741 *Le Roi des Aulnes* de Gœthe a été traduit plus fidèlement par
Mendès pour la mélodie de Schubert en 1904. [Rés. M. Yh6]
(Cf. Baldensperger : *Goethe*, 652)

- Polignac (A. de) — Dans : *Le Faust de Gœthe*, trad. par le prince de
Polignac avec préf. de A. Houssaye, Libr. nouvelle, 1859.
Cit. d'après la nouv. éd. revue et augmentée de *La Nuit de
Walpurgis*. Ollendorff, 1886. [8° Yh 177]

- 742 GOETHE : *Chanson du Rat*, p. 115.

Un rat, dans une cuisine,
Vivait de graisse et de lait ;
D'un moine il avait la mine
Et le ventre rondelet...

- 743 GOETHE : *Chanson de la Puce*, p. 122.

Un jour, un de nos grands monarques
Avait un puceron chéri,
Un insecte pour favori...

Toujours le genre de *Floh* !

- 744 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 166.

Il était un roi de Thulé,
Jusqu'à son dernier jour fidèle
A la coupe en or ciselé
Qu'en mourant lui donna sa belle...

Nombreuses chevilles en général fort plates.

- 745 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 223.

Mon cœur me pèse...

- 746 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 253.

Catherine, que fais-tu là ?
Dès l'aube tu frappes déjà
Chez le traître que ton cœur aime...

Aucune qualité exceptionnelle.

Tonnellé (Alfred) — Dans l'*Introduction* par G. A. Heinrich, aux *Fragments sur l'Art et la Philosophie, suivis de Notes et Pensées diverses, recueillis dans les papiers d'Alfred Tonnellé* (1831-1858). Tours, Mame, 1859. [Z 61.654-56]

- 747 FEUCHTERSLEBEN : *L'Adieu* (*Musique de Mendelssohn*), pp. XXIII-XXIV. (*Es ist bestimmt in Gottes Rat*)

3 strophes 7 7 3 7 7 3 et une dernière de 4 octosyllabes. Aisé et ému.

- 748 GOETHE : *Le roi de Thulé*, pp. XXVI-XXVIII. (Cité aussi dans : *Histoire de la littérature allemande* de G. A. Heinrich, 2^e éd., 1889, II, p. 464).

...Et quand il l'eut vidée,
Il alla, l'œil serein,
Dans la mer azurée
La lancer de sa main.

Au sein de l'onde amère
Il la vit s'engloutir ;
Puis baissa sa paupière ;
— Il venait de mourir.

A chaque strophe allemande correspondent 2 strophes françaises.

« Les nécessités de la rime et le caractère analytique de notre langue ont... exigé quelques légères additions, et encore la dernière strophe est-elle traduite ligne par ligne avec l'énergique concision de l'allemand », (Heinrich, loc. cit.) — Une des meilleures adaptations.

- 749 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. XXV.

Je t'aimai, t'aime et toujours t'aimerai,
O douce amie, jusqu'au jour que j'mourrai.

Curieux essai pour reproduire l'allure familière et négligée du lied, en conservant les idées et le rythme de l'original.

Le réel talent de ces trois poésies sauvées de l'oubli par Heinrich fait regretter que le recueil de *Lieder* projeté par Tonnellé n'ait jamais vu le jour.

Vrignault (Paul) ¹ — Dans : R. G. VII, 1859, p. 419 sqq. sous le titre
« *Aux Mères* ».

750 I. RÜCKERT : *Croître, se transformer, c'est le sort des enfants.*
(Transposition de *An die klein Geliebten*).

Alexandrins.

751 II. WACKERNAGEL : *L'œil d'un enfant, c'est un miroir...*

Octosyllabes.

752 III. TANNER : *Bonheur maternel.*

Octosyllabes.

753 IV. KERNER (J.) : *Le tombeau d'une mère.*

Alexandrins.

754 V. LENAÜ : *A un petit garçon. (Einem Knaben)*

Octosyllabes.

755 VI. RÜCKERT : *L'Arbre de Noël. (Des fremden Kindes heiliger Christ.)*

Strophes de 5 décasyllabes sur 2 rimes. Vif et aisé.

Pièces parfois gracieuses, mais si librement imitées qu'il est souvent difficile de les identifier avec certitude.

Ackermann (Mme L.) — GOETHE : *La coupe du roi de Thulé* (1860):

756 *Œuvres*. Ed. Lemerre, s. d., p. 57. (*Der König in Thule*).

Au vieux roi de Thulé, sa maîtresse fidèle
Avait fait en mourant don d'une coupe d'or,
Unique souvenir qu'elle lui laissait d'elle,
Cher et dernier trésor.

La plus poétique adaptation de cette ballade, que M^{me} Ackermann a développée en élégie symbolique, y ajoutant trois strophes philosophiques de son cré.

Béranger (Auguste) — UHLAND : *Le château près de la mer.* — R. G.

757 1860, IX, p. 215.

Vers de 6 syllabes parfois plats. Des chevilles.

1. Avec Louis-P. Betz (*Heine*, p. 214) nous supposons que Vrignault est un pseudonyme. Mais l'hypothèse de Meissner et Nassen (*Neue Heine Funde : P. Vrignault (Urbain Didier) und A. Dupuy als französ. Heine-Übersetzer*, Leipzig, Barsdorf, 1898 p. 99 sqq.) nous paraît des plus fragiles : Urbain Didier a bien écrit sous le nom de Vrignault, mais avec un autre prénom, celui d *Henri* (cf. Lorenz, T. IV, p. 633) ; d'autre part, c'est un Charles Didier — et non Urbain — qui a collaboré, comme P. Vrignault, à la *Revue des Deux Mondes*.

Deschamps (Emile) — UHLAND : *Le roi aveugle*. — R. G. 1860, XII, p. 570.

758 Pourquoi sont-ils rangés en ligne de bataille
 Les blonds guerriers du Nord sur le bord de la mer ?
 Alexandrins classiques.

Duesberg (J.) — FEUCHTERSLEBEN : *Es ist bestimmt in Gottes Rat*.
 759 (*Musique de Mendelssohn*) — R. G. 1860, IX, p. 215.

 Le ciel le veut et rien n'y fait :
 Il faut quitter, quoiqu'on en ait,
 Sa belle...

 Bien inférieur au N° 747 de Tonnellé.

Littre (Emile) — SCHILLER : *Le partage du monde*. — R. G. 1860, IX,
 760 p. 619.

 Prenez le monde, a dit Jupin dans le nuage...

 (Rééd. en 1865 dans l'*Autographe* où M. Legrand, qui cite cette
 poésie dans la R. E. L. V. (1899-1900, p. 217) croit à tort en avoir
 trouvé la première édition).

761 SCHILLER : *Le Plongeur*. — *Ibid.*, p. 620.

 Qui de vous osera, chevaliers ou varlets...

 Alexandrins : a b a b c c.

 Ces deux ballades, ainsi que les quatre autres poésies de Schiller
 qui les accompagnent, sont exactes et correctes, mais trop intellec-
 tuelles, trop froides. (V. N° 1289-90.)

Polignac (A. de) — GOETHE : *Le Dieu et la bayadère*. — R. G. 1860,
 762 XI, p. 469.

 Essai intéressant pour rendre la strophe allemande : a b a b c d c
 d e e d (8 octosyllabes et 3 alexandrins).

 Bonne traduction.

Sabatier (F.) — GOETHE : *Pensers d'amour*. — R. G. 1860, IX, p. 215.

763 Je pense à toi quand le soleil s'élance
 Du sein des eaux...

 L'auteur dit avoir conservé « l'allure, le rythme et la rime » de
 l'original.

764 HEINE : *En s'embarquant*. — *Ibid.* (*Gut' Nacht! Child Harold*).

 Vers de 8 et de 6 syllabes alternés.

765 LENAU : *Coup d'œil dans le fleuve*. — *Ibid.* (*Blick in den
 Strom*).

 Même strophe.

 Ces traductions sont exactes et élégantes.

Villers (E. de) — **HEBBEL** : *L'enfant*. — R. G. 1860, XII, p. 55.

766 La mère était déjà couchée en son cercueil.

Alexandrins et octosyllabes alternés. Parfois plat.

767 **PFAU** (Ludwig) : *Ce qui est resté*. — *Ibid.*, p. 66.

Octosyllabes alertes.

768 **PFAU** (Ludwig) : *La chanson du vieux joueur de harpe*. — *Ibid.*, p. 68.

Alexandrins émus.

Karcher (Théodore) — **FREILIGRATH** : *Les Emigrants*. — R. G. 1861,

769 XIX, p. 590.

Alexandrins.

770 **FREILIGRATH** : *La mort du guide*. — *Ibid.*

Strophes élégiaques (5 alexandrins et 1 vers de 6 syllabes).

M....n (L.) (Léon Masson ?) — Dans : *Revue britannique*, Avril 1861, pp. 477-480.

771 **HEINE** : I. *La lune, sur les mers, de la nuit blanche reine...*
(*Neuer Frühling* N° 23).

2 strophes : 12 12 8 8.

772 **HEINE** : II. *On bat la générale, on sonne le tocsin...* (*Neuer Frühling* N° 11).

Alexandrins.

773 **HEINE** : III. *Une lampe dans sa main blanche,*
Tremblante, le feu dans le cœur,
Psyché sur la couche se penche
Où repose un divin dormeur...

(*Psyche. Romanzen* N° 15).

Octosyllabes.

774 **HEINE** : IV. *Les astres, aux pieds d'or, parcourent leur carrière...*
(*Neuer Frühling* N° 37)

12 12 8 8. *Stimmung* mystérieuse bien rendue.

775 **HEINE** : V. *Dans l'ombre, des baisers, dans l'ombre une amour*
(*Verschiedene : Seraphine* N° 9) [pure...]

Adaptation développée. Idée de la 2^e strophe modifiée.

776 **HEINE** : VI. *Que de gazouillements mêlés à des bruits d'aile!*
I l'arbre et le nid se remplissent de voix...

(*Neuer Frühling* N° 8)

Alexandrins et décasyllabes alternés.

- 777 HEINE : VII. *La douleur invisible agite aussi ta lèvre...*
(Intermezzo N^o 20 et 34)

La 1^{re} str. est la trad. de la dernière du N^o 20 (*Ja, du bist elend*) ;
la 2^e str. et les suivantes sont empruntées au N^o 34 (*Mein süßes Lieb',
wenn du im Grab*).

Adaptations vraiment poétiques, un peu développées, où prédomine l'alexandrin.

- Ristelhuber** (Paul) — Dans : *Faust, tragédie en cinq actes. adaptée à la scène française d'après Goethe*. Poulet-Malassis et de Broise, 1861 [Yh 2536]

- 778 GOETHE : *Le Rat*, p. 42.

Dans une cave était un rat
Il ne mangeait que beurre et graisse,
Il eut bientôt, le scélérat,
Un bedon digne d'une abbesse...

- 779 GOETHE : *La Puce*, p. 48.

Il était une fois un roi
Qui logeait une grande puce...

- 780 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 65.

Il la vit tomber, se remplir,
Et s'engloutir dans l'onde noire,
Puis sentit ses yeux s'alourdir...
Le vieux roi ne devait plus boire.

Fin habile.

- 781 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 91.

Ma gaité s'en est allée,
Elle ne reviendra plus
Dans ma pauvre âme troublée,
Dans mon cœur gros et confus.

Plat.

- 782 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 104

Que fais-tu devant
Le seuil du galant,
Catherine avant
Que du jour le regard ne brille ?...

En général médiocres, sauf *le Roi de Thulé* et la *Sérénade* dont certaines strophes sont habilement rendues. (V. N^{os} 971-78).

- Bécart** (Antonin-Joseph) *Etudes schillériennes*, Bruxelles (ss éd.) 3^e éd., 1862. [Yh 2. 107] (suivies d'un *Choix de morceaux d'Uhland, Goethe, Tieck, Rückert et Heine*).

- 783 GOETHE : *Le roi de Thulé*, p. 188.
 Il était un roi de Thulé
 Jusqu'au dernier soupir fidelle,
 A qui mourant sa toute belle
 Laissa coupe d'or ciselé...
 Nombreuses chevilles et bizarreries.
- 784 GOETHE : *Le salut du revenant*, p. 194.
- 785 HEINE^{es} : *Donna Clara*, p. 201.
- 786 HEINE : *Les protecteurs*, p. 204. (*Heimkehr*, N° 69).
- 787 RÜCKERT : *La fleur mourante*, p. 200.
- 788 SCHILLER : *Chant de la cloche*, p. 23.
 Dans le sol s'affermir le grand moule d'argile...
 Trop classique.
- 789 SCHILLER : *La fille infanticide*, p. 33.
 L'airain a retenti ! Voici l'heure fatale !
 Déjà je crois entendre une voix sépulcrale...
- 790 SCHILLER : *La puissance du chant*, p. 43.
 Alexandrins descriptifs.
- 791 SCHILLER : *L'Etrangère*, p. 54. (*Das Mädchen aus der Fremde*)
 Dans un riant vallon, chez de pauvres bergers,
 Au retour du printemps, aux chants de Philomèle...
- 792 SCHILLER : *Le gant*, p. 55.
 Un empereur, il avait nom François...
 Décasyllabes.
- 793 SCHILLER : *Plainte d'une jeune fille*, p. 61.
 Alexandrins.
- 794 SCHILLER : *Damon et Pythias, ou la Caution*, p. 62.
 Alexandrins.
- 795 SCHILLER : *Le Comte de Habsbourg*, p. 68.
 Strophes de 3 alex. et 1 octosyllabe.
- 796 SCHILLER : *Le chevalier de Toggenbourg*, p. 77.
 Beau chevalier, d'amour de frère
 Tu dois te contenter,
 Pour l'autre, silence et mystère,
 Je ne puis l'écouter !...

- 797 SCHILLER : *Le Plongeur*, p. 82.
 Qui d'entre vous, vassal, chevalier, page,
 Ma coupe d'or désire conquérir ?... »
- 798 SCHILLER : *Le partage de la terre*, p. 92.
 Strophes de 3 alexandrins et 1 décasyllabe.
- 799 SCHILLER : *L'hymne à la joie*, p. 95.
 O joie, étincelle des dieux, •
 O fille de l'Elysée...
- 800 SCHILLER : *Héro et Léandre*, p. 99.
 Voyez-vous ces châteaux antiques
 D'un fier regard se recherchant ?
- 801 SCHILLER : *L'attente*, p. 110.
 Alexandrins.
- 802 SCHILLER : *Le dragon de l'île de Rhodes*, p. 119.
 Décasyllabes.
- 803 SCHILLER : *Les grues d'Ibycus*, p. 135.
 Octosyllabes.
- 804 SCHILLER : *La malédiction du poète*, p. 140.
 Jadis un fier château planant sur la contrée...
- 805 SCHILLER : *Imitation de la Fantaisie à Laura*, p. 144.
 Alexandrins fort lourds.
- 806 SCHILLER : *Le Pèlerin*, p. 147.
 Décasyllabes.
- 807 SCHILLER : *L'anneau de Polycrate*, p. 170.
 Alexandrins.
- 808 SCHILLER : *Le jeune homme sur les bords du ruisseau*, p. 172.
 Alexandrins.
- 809 SCHILLER : *Réminiscence — A Laura*, p. 176.
- 810 SCHILLER : *Le chasseur des Alpes — La mère et le fils*, p. 180.
- 811 TIECK : *La nuit*, p. 189. (*Die Sterne*).
- 812 (?) : *L'empereur et l'artiste*, p. 190.

- 813 (UHLAND) : *Le petit frère*, p. 192.
- 814 UHLAND : *Uhland à lui-même*, p. 183.
Alex. et octosyllabes.
- 815 UHLAND : *La fille de l'orfèvre*, p. 184.
- 816 (UHLAND) : *Le chantre des châteaux ou le minsinger*, p. 185.
(*Der Sängcr*).
Images classiques.
- 817 UHLAND : *Le droit (Trad. littérale)*, p. 186. (*Hausrecht*).
- 818 UHLAND : *Chanson d'un pauvre*, p. 186.
- 819 (UHLAND) : *Le bois périlleux*, p. 195.
- 820 (UHLAND) : *L'heureuse mort*, p. 195.
- 821 (UHLAND) : *Mauvais voisinage*, p. 196.
- 822 (UHLAND) : *Le chevalier nocturne*, p. 196.
- 823 (UHLAND) : *La résolution*, p. 197.
- 824 (UHLAND) : *L'étudiant, plaintes d'amour*, p. 197.

Prédominance marquée des mètres classiques, alexandrin et décasyllabe. Sauf les N^{os} 814, 816 et 824, toutes les poésies de Uhland sont en alexandrins. Images mythologiques et métaphores classiques. Ce recueil retarde sur son époque.

Deschamps (Emile) — GOETHE : *La Cloche qui marche*. — R. G. 1862, 825 XXIV, p. 570.

Dans un petit village aux maisons blanches,
Il était un petit garçon, joueur et vain,
Qu'on ne voyait jamais au service divin
Et qui passait tous ses dimanches
A courir colline et ravin.

Surtout alexandrins. Pittoresque. — Catholicisé.

Fayet (Abbé) — Dans : *Les beautés de la Poésie ancienne et moderne*, Moulins, M. Place, 1862. [Ye. 15. 131].

- 826 ARNDT : *Chant de guerre*, p. 303.
- 827 ANONYME : *Volkslied : Le Moissonneur*, p. 3.
- 828 ANONYME : *Chant du Berceau*, p. 6.
- 829 ANONYME : *Chant de Noël*, p. 8.

- 830 ANONYME : *Le Noël de l'orphelin*, p. 10.
- 831 ANONYME : *L'arrivée du Printemps*, p. 15.
- 832 ANONYME : *Chanson de la fileuse*, p. 16.
 File, file, aimable fillette,
 Tes beaux cheveux pousseront,
 Et dans ton humble maisonnette
 Bonheur, sagesse habiteront.
- 833 ANONYME : *La racine mystique*, p. 18. (*Die mystische Wurzel, Wunderhorn*, I. 135).
- 834 CHAMISSE : *Le château de Boncourt*, p. 337.
 Je me reporte en rêve aux jours de mon enfance
 Et je secoue, hélas ! ma tête aux cheveux blancs...
- 835 CHAMISSE : *Le linceul*, p. 340. (*Die alte Waschfrau*, 4^e str. sqq.)
- 836 GOETHE : *Chant nocturne du voyageur*, p. 179.
 Toi qui vis dans le ciel, qui soutiens le malheur,
 Toi qui verses l'espoir sur les douleurs humaines,
 Hélas ! que le chemin est rude au voyageur !
 A quoi peuvent servir ces chagrins et ces peines !
 Viens à moi, douce paix, viens, descends dans mon cœur.
- 837 GOETHE : *Présence*. p. 180. (*Nähe des Geliebten*).
 Alexandrins et vers de 6 syllabes alternés. — Clichés classiques.
- 838 GOETHE : *Le Pêcheur*, p. 184
 L'onde bouillonne et monte ; à l'ombre, sur la rive,
 Et les yeux sur la ligne est assis le pêcheur...
 Alexandrins ; descriptif, clichés classiques.
- 839 GÜNTHER : *Enfin !*, p. 29.
- 840 HEBBEL : *La vieille maison*, p. 470.
- 841 HEBEL : *Le dimanche matin*, p. 240.
- 842 HEBEL : *La veille de Noël*, p. 244. (*Die Mutter am Christabend*).
- 843 HEBEL : *L'été*, p. 244. (*Der Sommerabend*).
- 844 HEBEL : *Le Bonjour du Nouvel An*, p. 250. (*Des Neuen Jahres Morgengruss*.)
- 845 HEBEL : *Sur un tombeau*, p. 255.
- 846 HEIDENREICH : *Le 1^{er} Mai*, p. 283.

- 847 HEINE : *Mélancolie*, p. 410. (*Intermezzo*, N° 23).
Oh ! dans les bois, les prés, si les petites fleurs
Connaissaient de mon cœur la profonde blessure...
- 848 HEINE : *La Cité de la Paix*, p. 412. (*Nordsee I*, N° 12.)
Le soleil rayonnant au ciel, de blancs nuages
De son disque brillant amortissaient les traits...
- 849 HEINE : *Le crépuscule sur les bords de la mer*, p. 415. (*Nordsee II*, N° 4).
Je m'assis tout rêveur sur le sombre rivage...
- 850 HEINE : *Salut matinal à la mer*, p. 417. (*Nordsee II*, N° 1, 3^e str. sqq.)
Mer puissante, salut ! Dans le bruit de tes ondes
Je découvre un écho de mon pays natal...
- 851 HÖLTY : *Plaintes*, p. 156. (*Klaglied*).
- 852 HÖLTY : *Chant du fossoyeur*, p. 157. (*Totengräberlied*).
Octosyllabes.
- 853 KERNER (J.) : *Le voyageur dans un Moulin à scier*, p. 347.
- 854 KERNER (J.) : *L'étoile*, p. 350.
- 855 KERNER (J.) : *Sensation matinale*, p. 352.
- 856 KERNER (J.) : *La mort du meunier*, p. 354.
- 857 KERNER (J.) : *La Sehnsucht*, p. 356.
- 858 KERNER (J.) : *Le son le plus triste*, p. 358.
- 859 KERNER (J.) : *Le Cor des Alpes*, p. 360.
Un cor des Alpes sonne et gémit dans mon cœur ;
Vient-il des monts lointains ? de la vallée en fleur ?
Sort-il du fond des bois et de leur solitude ?...
- 860 KLEIST (H. de) : *La Paix d'En Haut*, p. 330. (*Der höhere Frieden*).
- 861 KÖRNER (Th.) : *Courage ! courage !*, p. 395. (*Trost*).
Mon cœur, pourquoi faiblir dans mon sein agité ?
- 862 LENAÜ : *Plainte d'automne*, p. 431.

- 863 LÉNAU : *Les trois Bohémiens*, p. 433.
Alexandrins.
- 864 LÉNAU : *Nuit d'hiver*, p. 435.
Décasyllabes et alexandrins.
- 865 LÉNAU : *Léger nuage*, p. 437. (*Leichte Trübung*.)
- 866 LÉNAU : *A un petit garçon*, p. 439. (*Einem Knaben*).
- 867 NOVALIS : *Louanges du Sauveur*, p. 312. (*Geistliche Lieder*, I).
- 868 NOVALIS : *A la Vierge Marie*, p. 314. (*Marienlieder*, I. v. 8 sqq).
- 869 OTTE (Fr.) : *La Maison silencieuse*, p. 474.
- 870 OTTE (Fr.) : *La maison du garde-forestier*, p. 476.
- 871 RÜCKERT : *Perles d'Orient*, p. 379. (Inspiré de *Weltnot und eigne, Oestl. Rosen*).
- Malheur, malheur au cœur aride
Qui s'éteint sans avoir aimé !
Malheur au vase qui se vide
Sans avoir à la lèvre avide,
Versé son nectar parfumé.
- Imitation très libre.
- 872 RÜCKERT : *Des ailes ! des ailes !*, p. 380. (Inspiré de *Lüfteleben*).
- Très libre.
- 873 SALIS (de) : *Le Mal du Pays*, p. 275.
- 874 SALIS (de) : *L'enfance*, p. 277.
- 875 SALIS (de) : *Mélancolie du soir*, p. 280.
- 876 SALIS (de) : *Hymne au matin*, p. 281.
- 877 SCHILLER : *Aspirations*, p. 220. (*Sehnsucht*).
- Ah ! loin de la vallée où le brouillard me glace,
Si je pouvais voler !
Si, prenant mon essor, dans les champs de l'espace
Je pouvais m'en aller.
- 878 SCHILLER : *Le Plongeur*, p. 222.
- Voyez ! la mer au loin étend ses eaux profondes !
Qui de vous, chevaliers, plongera dans ses ondes ?...

- 879 SCHILLER : *Chants suisses*, p. 233. (*Wilhelm Tell* : *Lied des Fischerknaben*)
Alexandrins assez exacts.
- 880 SCHLEGEL (F. de) : *Une forêt en Bohême*, p. 317.
- 881 SCHLEGEL (F. de) : *Les Vœux de l'Enfant*, p. 319.
- 882 SCHULZE : *Chant des oiseaux*, p. 372.
- 883 STEIGENTESCH : *Le Papillon*, p. 326.
- 884 STÖBER (Auguste et Adolphe) : *Le chant d'une mère*, p. 462
Strophes de 3 alexandrins et 1 octosyllabe.
- 885 STÖBER (Auguste et Adolphe) : *Complainte d'un vieil arbre*, p. 464.
Je suis vieux, mon destin s'achève,
Pour chant je n'ai plus qu'un soupir...
- 886 STÖBER (Daniel E.) : *Le souhait*, p. 332.
- 887 STOLBERG (Fr. L. de) : *Le Torrent du Rocher*, p. 194. (*Der Felsenstrom*).
- 888 STOLBERG (Fr. L. de) : *Chanson du soir d'une jeune fille*, p. 196.
Strophes de 3 alexandrins et un octosyllabe.
- 889 STRECKFUSS : *Les Cîmes lointaines*, p. 334.
- 890 TIECK : *Chant des Fées*, p. 322.
- 891 TIECK : *La Mort*, p. 324.
- 892 UHLAND : *Chanson du pauvre*, p. 364.
Ma vie est pauvre et solitaire,
Mes jours se passent sans jouir ;
Que je voudrais me réjouir
Une seule fois sur la terre !
- 893 UHLAND : *La Chapelle*, p. 366.
Là-haut, la chapelle isolée
Est assise au flanc du coteau ;
Le pâtre au fond de la vallée
Chante gaîment près du ruisseau.
- 894 UHLAND : *Fête du Printemps*, p. 367.

- 895 UHLAND : *Eloge du Printemps*, p. 368.

Murmure des blés verts, senteur des violettes,
Vents tièdes, chauds rayons, chansons des alouettes.

- 896 UHLAND : *La Sérénade*, p. 369.

D'où partent de si doux concerts,
Ces voix, ces rumeurs infinies ?
Ma mère, entends-tu dans les airs
Passer ces vagues harmonies ?

- 897 WECKERLIN : *Sur une couronne de fleurs*, p. 25.

- 898 WERNER (Z) : *Le Voyageur*, p. 300. (*Der Wanderer*).

- 899 ZEDLITZ : *La Revue nocturne*, p. 389.

Décasyllabes.

Ce recueil, fort éclectique, d'adaptations qui ne manquent pas de talent, même pour évoquer un état d'âme, est caractérisé par l'extraordinaire abondance de pièces en alexandrins classiques (82, plus 5 en strophes de 3 alexandrins et d'un vers plus court) — donc, par une modification radicale du rythme des modèles. Il est intéressant de constater que c'est le lyrisme de Uhland — et non celui de Heine ou de Goethe — qui a inspiré au traducteur ses rythmes les plus exacts. (3 pièces en octosyllabes sur 7).

Leconte de Lisle — Dans : *Poèmes barbares*, Poulet-Malassis, 1862.

- 900 HERDER : *Les Elfes*.

Couronnés de thym et de marjolaine
Les Elfes joyeux dansent dans la plaine...

Ces deux vers aux rimes si mélodieuses sont pris comme refrain. — Original développé, surtout par addition d'épithètes pittoresques. Fin modifiée : la fiancée meurt d'abord. — Transposition magistrale.

Roget de Belloguet — ZEDLITZ : *La revue des ombres* (Ballade) —

- 901 R. G. 1862. XXI, p. 435.

A l'heure de minuit un gazon se soulève
Aux champs de Waterloo...

Alternance d'alexandrins et de vers de 6 pieds. Rythme monotone comme une litanie.

Barbier (Jules) - 50 *Mélodies de Schumann*, chant et piano avec texte allemand et traduction française. Flaxland s. d. (repris par A. Durand). (*Déposé au Conservatoire en 1863.*)

- 902 CHAMISSO : *Comment parler* (*Was soll ich sagen !*)

Très inexact. Rythme fort irrégulier.

- 903 CHAMISSO : *Clos ta paupière (An meinen Herzen).*
- 904 CHAMISSO : *Ai-je fait un rêve ? (Seit ich ihn gesehen)*
- 905 CHAMISSO : *Noble esprit, pensée altière (Er, der Herrlichste von Allen).*
- 906 CHAMISSO : *Mon cœur, tu frémis (Ich kann's nicht fassen).*
- 907 CHAMISSO : *Ah ! viens calmer ma fièvre (Du Ring an meinem Finger).*
Rythme très irrégulier.
- 908 CHAMISSO : *L'aube rayonne (Helft mir, ihr Schwestern).*
Sehnsucht non rendue.
- 909 CHAMISSO : *Tu veux lire dans mes yeux (Süsser Freund).*
Passion non rendue.
- 910 CHAMISSO : *O pleurs amers (Nun hast du mir).*
- 911 CHRISTERN (C.) : *C'est là que nous aimons (Ich wand're nicht).*
- 912 EICHENDORFF : *Au loin (In der Fremde).*
Stimmung assez bien rendue.
- 913 EICHENDORFF : *La Sorcière (Waldesgespräch).*
Très infidèle.
- 914 EICHENDORFF : *Recueillement (Die Stille).*
- 915 EICHENDORFF : *L'heure du mystère (Mondnacht).*
- 916 EICHENDORFF : *Solitude (Schöne Fremde).*
Très peu exact.
- 917 EICHENDORFF : *Dans la forêt (Im Walde).*
- 918 EICHENDORFF : *Elle est à toi (Frühlingsnacht).*
- 919 GEIBEL (E.) : *Désir (Sehnsucht).*
- 920 GEIBEL (E.) : *Fanfare (Der Knabe mit dem Wunderhorn).*
- 921 GEIBEL (E.) : *L'Hidalgo (Der Hidalgo).*
- 922 HEBBEL (F.) : *Dis-moi, pauvre hirondelle... (Sag'an, o lieber Vogel mein).*
Fort inexact.
- 923 HEINE (H.) : *Les Frères ennemis (Zwei Brüder).*
Lieds et Ballades.

- 924 HEINE (H.) : *Les deux grenadiers* (Romanzen N° 7).
Fort inexact. Vers très irréguliers.
- 925 HEINE (H.) : *Quand Mai...* (Intermezzo N° 1).
- 926 HEINE (H.) : *Mes larmes* (Intermezzo N° 2).
- 927 HEINE (H.) : *L'aurore, la rose, les lys...* (Intermezzo N° 3).
- 928 HEINE (H.) : *Quand mon œil plonge dans tes yeux* (Intermezzo N° 4).
Contre-sens général (Tout au conditionnel).
- 929 HEINE (H.) : *O fleurs, toutes mes délices...* (Intermezzo N° 7).
- 930 HEINE (H.) : *Au bord des ondes assise* (Intermezzo N° 11).
Assez fidèle.
- 931 HEINE (H.) : *J'ai pardonné* (Intermezzo N° 19).
Peu exact.
- 932 HEINE (H.) : *Si je vous parlais de ma peine* (Intermezzo N° 23).
- 933 HEINE (H.) : *Des flûtes sur la pelouse* (Intermezzo N° 21).
- 934 HEINE (H.) : *O chanson douce et tendre* (Intermezzo N° 45).
Assez bien rendu.
- 935 HEINE (H.) : *Un homme aime une femme* (Intermezzo N° 43).
Assez exact.
- 936 HEINE (H.) : *Quand l'aube renaît plus belle* (Intermezzo N° 51).
Assez exact.
- 937 HEINE (H.) : *Mes yeux pleuraient en rêve* (Intermezzo N° 61).
Assez exact.
- 938 HEINE (H.) : *En songe, dans l'ombre, je te voi* (sic) ! (Intermezzo N° 62).
- 939 HEINE (H.) : *O grâce enchanteresse* (Intermezzo N° 49).
Assez bien adapté.
- 940 HEINE (H.) : *Chansons et rêveries* (Intermezzo N° 71)
- 941 MOSEN (J.) : *Le Noyer* (Der Nussbaum)
- 942 REINICK (R.) : *Au rayon du soleil* (An den Sonnenschein)
- 943 RÜCKERT (F.) : *Le jasmin* (Jasminenstrauch)

- 944 RÜCKERT (F.) : *Chanson du matin (Volksliedchen)*
Fort peu fidèle.
- 945 RÜCKERT (F.) : *A ma fiancée (Widmung)*
Assez bien rendu.
- 946 RÜCKERT (F.) : *Chant de la fiancée (1 et 2) (Lied der Braut)*
- 947 ZIMMERMANN (G.) : *Ton regard (Nur ein lächelnder Blick)*

Le sens général est respecté, mais le détail des expressions est rarement bien rendu : les lieds sont affaiblis, affadis par la substitution des « clichés » usités dans les romances aux mots vigoureux et précis des originaux. — La prosodie française n'est guère respectée, le rythme se modelant sur celui des vers allemands pour lesquels les mélodies ont été écrites. (V. pl. 1. 2^e p. Ch. VII).

A ce choix, — le plus ancien des mélodies de Schumann traduites qui existe au Conservatoire — succéderont les recueils suivants :

- 948 En 1865, par V. Wilder, 29 *Mélodies* dédiées à la jeunesse (avec textes all. et fr.), chez Flaxland.
- 949 En 1874, par L. Pomey, *Chansons espagnoles* (Geibel : *Spanische Liebeslieder*), chez Durand (success. de Flaxland)
- 950 La même année, 30 *Mélodies* (Anon.), Durand.
- 951 En 1875, par J. Barbier, A. Larmande et V. Wilder, *Les Myrtes*, 26 *Mélodies* (paroles all. et fr.), Durand (Traductions identiques à celles du choix anon. de 1874).
- 952 Un recueil de 89 *Mélodies* détachées, publié ultérieurement (s. d.) sous le nom des quatre trad. : Barbier, Larmande, Pomey, Wilder, comprendra la plupart des lieds traduits dans les choix précédents.

Tous ces recueils présentent les mêmes caractères que ceux que nous avons notés à propos du choix de 1863.

Les quatre volumes de mélodies de Schumann, texte fr. de Boutarel, Frieda Ott et Eva Boutarel, que publieront Breitkopf et Härtel à Leipzig s. d. (1898), leur seront en général bien supérieurs par leur précision et la correction de leur langue.

- Claveau (A.) — HEINE : *Intermède, Imité on ne peut plus librement de l'Intermezzo de H. Heine.* — *Rev. contemporaine*, 15 Sept. 1863, pp. 127-141.

Dans un mois de vie et de force,
C'était, je pense, avril ou mai,
Chaque bourgeon perçait l'écorce,
Mon âme s'ouvrit, et j'aimai... (II)

L'imitateur élimine systématiquement les pensées funèbres de Heine et y substitue des traits piquants : cet *Intermède* devient un badinage galant, plus XVIII^e siècle que romantique.

De ces 30 lieds, souvent gracieux, que précède un prologue (I) imaginé par Claveau, à peine la moitié est identifiable ¹.

II (1) — III (4 et 2) — IV (14) — VI (15) — VIII (26) — X (16) — XI (38) — XIII (40) — XVI (22 ?) — XVIII (36 et 55 ?) — XIX (63 ?) — XXI (45) — XXII (43) — XXV (18 ?) — XXVIII (41) — XXX (71).

(Cf. Betz : *Heine*, pp. 217 et 309-310). (V. 2^e part., pp. 239 sqq.)

Fleury (Victor) — Dans : *Poésies*, le Havre, Lepelletier, 1863 (5 livraisons) [Ye 22.461 (1^o)]

954 HEBEL : *L'orage*, 1^{er} livre, p. 9.

Comme l'oiseau rase la route,
Vois, il ne sait où se nicher...

955 HEBEL : *Le dimanche matin*. Ibid., p. 14.

Surtout des alexandrins.

956 UHLAND : *L'Anathème du Trouvère*. 5^e livre, p. 13.

Jadis sur cette haute cime
Était un château noble et fier,
Un château dominant l'abîme,
Et qu'on découvrait de la mer...

(Voir aussi N^{os} 604-606).

Adaptations médiocres, faites probablement de seconde main.

Marelle (Charles) — Dans : *Le petit monde*, Hetzel, 1863 [Ye 27.268].

957 ANONYME : *Le Printemps (Frühlingslied)*, p. 142.

Vers de 6 syllabes.

958 ANONYME : *Les feuilles mortes (Winterlied)*, p. 159.

Voilà le jardin morne et nu ;
Plus de belles fleurs parfumées.
Le vieil hiver est revenu
Qui par terre les a couchées.

959 FRÖHLICH (A.) : *L'âne et le rossignol*, p. 99.

Ton de fable enfantine.

1. Le chiffre romain indique la pièce de Claveau, celui entre parenthèses, le lied de Heine imité.

- 960 HEY (W.) (et non Hag) : *Le Petit oiseau mort (Vögelchen, ach, da liegst du tot)*, p. 26.

Il est mort, le petit oiseau,
Hier encore, si gai, si beau...

- 961 KÖRNER (Th.) : *Les quatre sœurs*, p. 180.

Octosyllabes. Allure de fable.

- 962 UHLAND : *La jeune malade*, p. 140. (Repr. de la *Sérénade*, de Nancey. — V. N° 730)

Ce recueil d'historiettes et de chansons pour la jeunesse, qui dut avoir un certain succès, car il a été réédité 3 fois jusqu'en 1896, contient surtout des « fabulettes dialoguées » empruntées au recueil de W. Hey (50 *Fabeln für Kinder*, 1833) que Marelle qualifie dans sa préface de « vrai maître du genre ». (V. aussi N°s 1334-1336).

Poupart de Wilde (A.) — *Faust de Goethe, traduction nouvelle en vers, par A. Poupart de Wilde*. Maillet, 1863. [Yh 2.533]

- 963 GOETHE : *Chanson du Rat*, p. 67.

Certain rat dans une cuisine
Vivait ; il s'engraissa si bien
Qu'auprès de la sienne la mine
Du docteur Luther n'était rien...

- 964 GOETHE : *Chanson de la Puce*, p. 70.

Chez un roi jadis vivait
Un puceron magnifique ;
Ce roi tendrement l'aimait,
Comme on aime un fils unique...

- 965 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 166.

Octosyllabes. Additions habituelles pour les rimes. Aucun progrès sur les traductions antérieures.

- 966 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 115.

Mon âme est oppressée ;
Adieu ma douce paix ;
Félicité passée,
Je te perds à jamais.

Quatrains de vers de 6 syllabes. Assez monotone.

- 967 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 126.

Seule, aux premiers rayons du jour,
Catherine, de si bonne heure,
Que fais-tu près de la demeure
Où vit l'objet de ton amour ?...

Traductions habiles des trois chansons. Les deux lieds de Marguerite sont les moins réussis.

Chaumont (Marquis Gaston de) — SCHILLER : *La Cloche*, Poème de
968 Schiller traduit en vers français. Impr. Lainé et Havard,
1864 [Yh 3.419]. Rééd. Saumur s. éd. 1880. [Yh 3.420]

Adaptation médiocre en octosyllabes et alexandrins. Souvent bien plat :

C'est des nuages bienfaisants
Que tombent les eaux salutaires,
Gage de présents pour les terres...

Foucher de Careil (A.) — Dans : *Gœthe et son œuvre*, Caen, impr.
969 Goussiaume, 1865, p. 24 : « Ces vers... qu'une femme a tra-
duits... » [M. 26301].

Sur les hauteurs est le repos, (Ein Gleiches)
Sur les sommets les vents s'apaisent
Et respectent l'azur des eaux.
Les oiseaux eux-mêmes se taisent.

Ratisbonne (L.) — GOETHE : *Le Chant de Mignon*. — R. G. 1864,
970 XXXI, p. 357.

La connais-tu, la terre où l'oranger
Rougit son or dans la sombre verdure ?
Du ciel d'azur y souffle un air léger :
Le myrte y croît et le laurier y dure...

Traduction sans vigueur, souvent plate.

Ristelhuber (Paul) — Dans : *Rythmes et Refrains*. — Lyon, Impr. Perrin,
1864. (Dern. partie : « D'Albion et d'Allemagne ») [Ye 32.231]

971 FÖRSTER (Marie) : *Désir de mort*, p. 143.

972 HERWEGH : *Le clairon polonais*, p. 146. (V. N° 549)
(Der sterbende Trompeter)

973 HEYSE (P.) : *Réveil*, p. 145.

974 KÖRNER (Th.) : *Prière pendant le combat*, p. 137.

975 LENAÜ : *Les trois Bohémiens*, p. 140. (V. N° 555)

976 RÜCKERT : *Devant la Porte*, p. 142.

977 SIMROCK : *La mort de la Poésie*, p. 148. (V. N° 573)

978 ZEDLITZ : *La revue nocturne*, p. 133. (V. N° 584).

Mêmes qualités que les traductions de Paul de Lacour (1856) dont plusieurs lieds sont reproduits ici.

Bernard (Daniel) — Dans : *Les Virelais*. Dentu, 1865. [Ye 15.315]

Ce recueil contient une dizaine de poésies en alexandrins qui portent comme sous-titre : « *Romance de Schubert* » et qui pourtant ne s'adaptent, ni comme pensées, ni comme rythme, aux mélodies de Schubert correspondantes. Il faut supposer qu'elles ont été plutôt *inspirées* au poète par la musique de Schubert, de même que les scènes de James Tissot lui ont suggéré certaines pièces sur Faust et Marguerite (Cf. *Baldensperger : Goethe en France*. Nos 818 et 1.058). Seul, *le Roi des Aulnes* n'est pas méconnaissable.

979 (GOETHE) : *Le roi des aulnes (Romance de Schubert)*, p. 123.

« *Le cœur invisible* : Le cheval est rapide, et, d'un choc répété,
Enflamme, rugissant, les routes assombries,
Le crin baigné, l'œil fauve et les jambes
[meurtries,
Le cheval dans la nuit se dresse épouvanté.

Outrance mélodramatique.

Sont également intitulées *Romances de Schubert*, mais n'ont conservé des poésies allemandes que les titres :

980 *Gretchen*, p. 47.

981 *Le voyageur*, p. 23.

982 *L'attente*, p. 71.

983 *Désir de Printemps*, p. 99.

984 *La cloche des agonisants*, p. 148.

985 *La matinée orageuse*, p. 173.

986 *Chanson de nuit du voyageur*, p. 195.

(Religieuse. Rien de Goethe).

987 *Point de regrets*, p. 221.

988 *L'adieu*, p. 241.

Chatelain (Jean-Baptiste, Chevalier de) — Dans : *Fleurs des bords du Rhin*, Londres, 1865. — D'après 2^e éd. Londres, Rolandi, 1866. [Ye 22.412]

989 ANONYME : *Le duc Léopold d'Autriche et le Ménestrel*, p. 1.

Alexandrins et octosyllabes.

- 990 ANONYME : *L'abeille*, p. 4. (*Das Bienchen*)
Puéril.
- 991 ANONYME : *L'arbre défeuillé*, p. 5. (*Das entblätterte Bäumchen*)
Parfois plat.
- 992 BECKER (N.) : *Le Rhin allemand*, p. 6.
Des expressions triviales.
- 993 BÜRGER : *La Chasse infernale*, p. 8. (*Der wilde Jäger*)
Bizarre.
- 994 BÜRGER : *Lénore*, p. 15.
Bizarre.
- 995 CHAMISSO : *Le mendiant et son chien*, p. 28.
Alexandrins.
- 996 CHAMISSO : *Un joujou de Géant*, p. 30 (*Das Riesenspielzeug*)
Alexandrins. Expressions bizarres.
- 997 DRÄXLER-MANFRED : *Quelque part*, p. 32.
- 998 DRÄXLER-MANFRED : *Un conte bleu*, p. 34. (*Märchen*)
- 999 EBERT (K. E.) : *Dame Hitt*, p. 38.
- 1000 EICHENDORFF : *Rêve et Réveil*, p. 43. (*Nachklang*)
- 1001 FRANKL (L. A.) : *Les Funérailles du roi David*, p. 49.
- 1002 FREILIGRATH : *La Vengeance des Fleurs*, p. 51.
- 1003 FREILIGRATH : *Les Compagnons faiseurs de cercueils*, p. 56
(*Die Schreiner gesellen*)
Alexandrins.
- 1004 FREILIGRATH : *Causeries d'Hirondelles*, p. 58. (*Schwalbenmärchen*)
Octosyllabes.
- 1005 GEIBEL : *Ainsi va le monde*, p. 60. (*Wie es geht*)
Décasyllabes.
- 1006 GEIBEL : *La Négresse*, p. 62. (*Das Negerweib*)
Alexandrins.

- 1007 GOETHE : *Table ouverte*, p. 75.
Chanson alerte.
- 1008 GOETHE : *Le Roi des Aulnes*, p. 78.
Qui chevauche si vite à travers nuit et vent ?
C'est le père et l'enfant galopant en avant...
Lourdement ironique parfois. Des trivialités.
- 1009 GOETHE : *Le Jouvencel et le ruisseau*, p. 79.
Où cours-tu, cher petit ruisseau...
Vif.
- 1010 GOETHE : *La fleur de beauté merveilleuse*, p. 82. (*Das Blümlein Wunderschön*)
Octosyllabes et alexandrins.
- 1011 GRÜN (A.) : *Le dernier Poète*, p. 86.
Décasyllabes et octosyllabes.
- 1012 GRÜN (A.) : *Le vieux cabotin*, p. 88. (*Der alte Komödiant*)
Octosyllabes.
- 1013 HEBBEL (F.) : *L'enfant au bord du puits*, p. 92.
Décasyllabes.
- 1014 HEINE : *Don Ramiro*, p. 94.
Traduction intéressante.
- 1015 HEINE : *Pèlerinage à Kevlaar*, p. 100.
Des expressions bizarres ou plates.
- 1016 HEINE : *Le Chevalier Olaf*, p. 103.
Une des meilleures traductions.
- 1017 HERDER : *La petite rose sur le buisson*, p. 107. (*Röslein auf der Haide*)
Un jouvencel vit une rose,
Une petite rose au milieu d'un buisson...
Rythme irrégulier, trop lent.
- 1018 HERDER : *Rien ne se perd*, p. 108. (*Nichts verliert sich*)
- 1019 HERWEGH : *Sur la montagne*, p. 109.
Alexandrins.
- 1020 K... (H.) : *La poste pour le ciel*, p. 112.
Décasyllabes.
- 1021 KERNER (J.) : *Le Prince le plus riche*, p. 113.
Bien rendu.

- 1022 KERNER (J.) : *Un appel à la conscience*, p. 115. (*Zuruf*)
- 1023 KERNER (J.) : *Le Nix*, p. 116.
C'était fête, c'était le gentil mois de Mai...
- 1024 KERNER (J.) : *Les deux cercueils*, p. 117.
Sous la gothique cathédrale,
Sous l'œil du ciel...
- 1025 KÖRNER (Th.) : *Le chant de l'épée*, p. 127. (*Schwertlied*)
Expressions bizarres.
- 1026 KÖRNER (Th.) : *Le Château de Kynast*, p. 131 (*Der Kynast*)
- 1027 KOSEGARTEN : *Le pain de Saint-Jodocus*, p. 145.
Plat parfois.
- 1028 LANGBEIN (A.) : *Le parricide*, p. 149.
- 1029 LANGBEIN (A.) : *La rose blanche*, p. 159.
Alexandrins et octosyllabes.
- 1030 LENAU : *Jadis et Aujourd'hui*, p. 167.
Alexandrins et octosyllabes.
- 1031 LESSING : *Le Parlage*, p. 179. (*Die Beredsamkeit*)
- 1032 LINGG (H.) : *La peste noire*, p. 186. (*Der schwarze Tod*)
Alexandrins et octosyllabes.
- 1033 LUDWIG VON BAYERN : *Le sort d'un Roi*, p. 189. (*das Königloos*)
Décasyllabes.
- 1034 MARC (F.) : *La Montagne enchantée*, p. 193. (*Der Zauberberg*)
- 1035 MARC (F.) : *Départ d'émigrés*, p. 199. (*Abzug*)
Plat.
- 1036 MOTTE-FOUQUÉ (DE LA) : *Don Gayseros*, p. 44.
Bizarre parfois.
- 1037 MÜLLER (W.) : *Le repas du Printemps*, p. 205.
Qui vient donc d'étendre aujourd'hui
Des nappes blanches sur la terre ?
Ne serait-ce, dites ?... Celui
Qui trône sur la terre entière.
Alerte, mais parfois des tournures étranges.

- 1038 ORTLEPP (E.) : *La Ville verte*, p. 209.
- 1039 PLATEN (A. VON) : *Le Pèlerin devant Saint-Just*, p. 212.
Il fait nuit, noire nuit, fougueux mugit le vent...
- 1040 REINICK (R.) : *La grand'mère*, p. 214.
- 1041 RELLSTAB (E.) : *Le mendiant*, p. 218.
Familier, parfois plat.
- 1042 RELLSTAB (E.) : *Les Châteaux en l'air*, p. 222. (*Luftschlösser*)
- 1043 RÜCKERT : *Chidher*, p. 224.
- 1044 SAPHIR : *La Rose du Rocher*, p. 233. (*Eine Blume steht hoch oben...*)
Sur ce roc escarpé qui se perd dans la nue...
Alexandrins et octosyllabes.
- 1045 SCHILLER : *Le Chant de la Cloche*, p. 241.
Fortement muré dans la terre
Se tient le moule calciné...
Traduction souvent plate et étrange, d'ordinaire en octosyllabes.
- 1046 SCHILLER : *Le Plongeur*, p. 256.
Chevaliers, écuyers, varlets, quel est l'oseur ?...
Bizarre parfois.
- 1047 SCHILLER : *Le jugement de Dieu*, p. 263. (*Der Gang nach dem Eisenhammer*)
Fridolin était un varlet
Ayant de Dieu la crainte...
Vif, tour archaïque.
- 1048 SCHLEGEL (A. W.) : *Les Chanteurs captifs*, p. 272.
Octosyllabes.
- 1049 SCHLEGEL (F.) : *Si j'étais petit oiseau*, p. 274. (*Der Knabe*)
Plat.
- 1050 SCHMIDT VON LÜBECK : *Le Jouvencel et la Fleurette des bois*, p. 275. (*Knabe und Waldblümlein*)
Vif, mais souvent plat. Alexandrins et octosyllabes.
- 1051 SCHÜTZE (St.) : *Le chevalier Wido*, p. 277.

- 1052 TIEDGE : *La petite Ida*, p. 283.
- 1053 TRINIUS : *Soixante ans après*, p. 284. (*Die Bergmannsleiche*).
Alexandrins.
- 1054 UHLAND : *Le Chant du Pauvre*, p. 286.
Alexandrins et octosyllabes alternés. Assez bien adapté.
- 1055 UHLAND : *La fille de l'orfèvre*, p. 288.
Adaptation passable.
- 1056 UHLAND : *Sérénade*, p. 290.
Quels doux sons ! oh ! quels doux sons ! Mère,
Viennent m'arracher au sommeil !
Adaptation médiocre.
- 1057 UHLAND : *A la Pomme d'or*, p. 291. (*Einkehr*)
- 1058 UHLAND : *La Fille de l'Hôtesse*, p. 292.
Alexandrins,
- 1059 UHLAND : *Petit-Roland*, p. 294.
Trop familier. Octosyllabes.
- 1060 WEISS (C. F.) : *Demain ! Demain ! Pas aujourd'hui !* p. 300.
(*Der Aufschub*)
Octosyllabes.
- 1061 WETZEL (F. G.) : *Les deux Roses*, p. 302.
Allure de fable.
- 1062 ZEDLITZ : *La Revue de Minuit*, p. 306.
Quand a sonné la douzième heure,
La douzième heure de minuit...
Souvent banal.
Curieuses traductions, en général assez exactes, cherchant à imiter le rythme original, mais déparées par de plates chevilles et surtout par des expressions bizarres ou triviales. Châtelain essaie visiblement de rendre le caractère populaire — mais autrement discret — du lied, en accentuant outre mesure la vulgarité de certains termes.
(V. 2^e partie, pp. 219 sqq.).
- Linge** (Edouard de) — HEINE : *Le pin et le palmier* (cit. dans STAAFF :
1063 *La littérature française etc.*, III, vol. 6, p. 1304). Ed. Didier, 1873.
(*Préface de 1865*)
Seul, sous la brume, un pin se dresse,
Dans le nord, au flanc d'un coteau...
Traduction exacte et correcte, sauf le dernier vers. (*Où le brûle un sol plus riant*).

Perrot de Chezelles (Fr.) — *L'Intermezzo*, poème de H. Heine... *Timon*
1064 *d'Athènes*... Traduction en vers par Fr. Perrot de Chezelles.
Garnier, 1865. [Yk. 4.908]

Comme *Prélude*, le *Prologue* général du *Buch der Lieder*. —
Les lieds de Heine sont traduits dans l'ordre. Sont passés les
N^{os} 5, 13, 21, 28, 30, 32, 33, 37, 44, 46, 49, 60.

XXVIII (Heine 35) :

Un sapin tristement se dresse solitaire
Sur le sommet désert d'un âpre mont du nord ;
La glace, les frimas, chargent sa tête altière
Et la couvrent ainsi qu'un manteau blanc... Il dort !

Il rêve d'un palmier qui, brûlé, morne et sombre,
Dans l'Orient lointain se désole sans ombre. p. 197.

Adaptations en alexandrins uniformisant le rythme ; peu exactes,
elles négligent maints traits utiles et ajoutent par contre de
nombreuses épithètes et expressions imagées.

L'ouvrage de L. P. Betz ne cite pas cet *Intermezzo*.
(V. 2^e partie, pp. 241 sqq.).

Rogier (Léon) — GOETHE : *Le roi des Aulnes*, cité par STAAF dans :
1065 *La littérature française, etc.* Didier, 1873. (*Préface* de 1865) —
T. III, vol. 6, p. 963 sqq.

Après un prélude de deux strophes commence l'adaptation
développée de Goethe (en 10 strophes de 5 alexandrins) :

Voyageur, hâte-toi de gagner ta demeure,
De ton ardent cheval presse les flancs poudreux,
Réchauffe dans tes bras ton bel enfant qui pleure.
Le vent froid de la nuit est perfide, et c'est l'heure
Où murmurent tout bas les esprits soucieux.

Développement pittoresque et classique. — Une note indique que
l'auteur « publiera prochainement » des *Ballades allemandes*. Cet
ouvrage a-t-il paru ? Nous n'en avons pas trouvé trace.

Carré et Barbier — GOETHE : *La chanson de Mignon*.

1066 Dans *Mignon*, opéra-comique d'Ambroise Thomas (1866) se
trouve une adaptation fort libre de la poésie de Goethe. Les
deux couplets sur l'Italie sont seuls imités. — Le lied *Wer nie
sein Brot mit Tränen ass* a inspiré le duo du 2^e Acte : *As-tu
souffert, as-tu pleuré ?*

Duchesne (Julien) — *Chant de la Cloche ou le Poème de la Vie*, par
1067 Schiller. Histoire et traduction. Nancy, Impr. orientale de
Vve Raybois, 1866. [Yh 3.422]

« Compagnons, le sol couvre encore
Le moule où descendra l'airain ;
Mais de ce cachot souterrain
La cloche aujourd'hui doit éclore. »

Traduction habile d'un Universitaire, moins minutieuse, mais
aussi moins pénible et moins contournée que celle d'Amiel. — Rythme
haletant de l'incendie :

La foule se rue,
Inondant la rue
Que remplit la peur,
Et voit, éperdue,
Monter vers la nue
La sombre vapeur.
L'affreuse colonne.
Grandit, tourbillonne
En jets écumants...

Blaze (Henri) — Dans : *Les Écrivains modernes de l'Allemagne*, par
H. Blaze de Bury, Lévy, 1868. [M. 24217].

1067^a **ARNIM** : *Lis superbe, lis superbe...* p. 4.

Str. de 5 vers de 7 syllabes. De l'allure.

1067^b **GOETHE** : *Le Roi des Aulnes*, p. 195.

Qui donc chevauche ainsi par la nuit et le vent ?
C'est le père avec son enfant...

Trad. assez plate. Fin modifiée.

1067^c **GOETHE** : *Le Page et la Meunière*, p. 398 (Rééd. du N^o 314).

1067^d **KERNER** (J.) : pp. 318, 320, 340, (Rééd. des N^{os} 316, 317, 318).

1067^e **MÖRIKE** : pp. 381, 384, (Rééd. des N^{os} 320, 321).

1067ⁱ **MÜLLER** (W.) : pp. 394, 395 (Rééd. des N^{os} 322, 322 a).

1067^g **RÜCKERT** : *N'allons jamais nous promener, ma belle...*, p. 363.
Classique.

1067^h **UHLAND** : p. 347, (Rééd. des N^{os} 327 et 328).

Poésies intercalées *sans titre* dans les essais de Blaze (sauf les
deux de Goethe).

Mazière (S.) — Dans : *Le Faust de Gœthe, traduction nouvelle en vers*
(1^{re} éd., Leclercq, Mont-de-Marsan, 1866.) — 2^e éd., Paris,
1869. [Yh 2.527]

- 1068 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 13.

Dans Thulé régnait un bon roi
Fidèle à la mort déplorée,
De celle qui gardant sa foi,
Lui donna sa coupe dorée...

Essai malheureux pour trouver des rimes nouvelles. Inférieur aux adaptations précédentes.

- 1069 GOETHE : *Gretchen au rouet*, p. 54.

Mon âme est désolée !
Tout est fini, que de regrets ;
Je reste inconsolée
A tout jamais !

Quatrains mal rythmés, de vers inégaux (8, 6, 5 ou 4 pieds), peu exact. Une grave erreur :

Sentant sa vie
Dans ma folie
Sur ma lèvre ardente finir !

- 1070 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 73.

Que fais-tu, jeune fillette ?
Dans ce jour pur et brillant,
A la fenêtre seulette,
Attendant ton vert galant...

Assez plat.

Dumas (Alexandre, père)

- 1071 BECKER (N.) : *Le Rhin*, intercalé dans *La Terreur prussienne*. roman paru en feuilleton dans *La Situation* (1866-67), rééd., chez M. Lévy, 1868, 2 vol. (T. I, p. 12) [Y² 30.854]

1^{re} str. Corbeaux avides qui croassent,
Sur tous les tons le réclamant,
Ils ne t'auront pas, quoi qu'ils fassent,
Notre libre Rhin allemand.

Dernière strophe :

Ils n'auront pas, quoi qu'il arrive,
Notre libre Rhin allemand,
Du dernier Germain sur la rive
Vit-on le dernier ossement !

Traduction faite d'après celle, en prose, de la *Revue des Deux Mondes* (1841). Avant-dernière strophe omise et ajoutée par M.P. Pel-tier dans un art. du *Mercure de France* (1^{er} Mars 1917, p. 70 sqq).

Bouéry (André) — *Vingt mélodies* (de Schubert). Gautier s. d. (1868)
1072 (Cf. *Prod'homme*, p. 99)

(*Introuvables*. Ne sont pas au Conservatoire de Paris).

Grenier (Edouard) — Dans : *Amicis*. Lemerre, 1868. [Ye. 23580].
Cit. d'après la rééd. : *Œuvres* T. III. Lemerre, 1895-1902.
[8° Z. 14. 126]

1073 GOETHE : *Mignon's Lied*, p. 43. (Rééd : *Poésies complètes*,
Paris, 1882, p. 298).

Connais-tu la contrée où les citrons fleurissent ?
L'orange d'or mûrit sous le feuillage obscur ;
Un doux zéphyr descend du haut d'un ciel d'azur ;
Le myrte est immobile et les lauriers grandissent.

1074 « AIR ALLEMAND » : *Der Traum*, p. 47.

Je voudrais être la poussière
Que soulèvent ses pieds charmants...

Mérat (Albert) et **Valade** (Léon) — *Intermezzo, Poème traduit de Heine*,
1075 par Albert Mérat et Léon Valade. Lemerre, 1868. [Yh 2.741].

Traduction à peu près intégrale, précédée d'un *Prologue*
(non numéroté), celui du *Buch der Lieder*. Manquent 12 lieds :
5, 13, 21, 28, 30, 32, 33, 36, 44, 46, 49, 60. D'où un décalage
croissant des numéros. De plus, le N° 34 traduit *Heine* N° 64,
et le N° 52, *Heine* N° 42.

Epilogue.

J'enterre la chimère accablante et mauvaise,
Les méchantes vieilles chansons,
Qu'on me cherche un très grand cercueil, où tienne à l'aise
Ce que nous ensevelissons.

.....
Procurez-moi de plus une forte civière,
Massive et lourde comme un plomb.
O Mayence ! si long que soit ton pont de pierre,
Ce brancard doit être plus long.

.....
Et savez-vous pourquoi je le veux à la lettre
Si grand et si lourd, ce cercueil ?
C'est que, le couchant là pour jamais, j'y veux mettre
Et mon amour et tout mon deuil.

Jolie *transposition*, parnassienne, poétique et artistique, de Heine.

Son principal défaut est de se soucier peu du rythme original ; elle décrit et dramatise quand Heine se contente d'indiquer et de se plaindre discrètement. Elle enlève ainsi à l'émotion beaucoup de sa profondeur. (Cf. Betz. *Heine*, pp. 225-231).

(V. 2^e part. p. 246 sqq.)

Rodleinman (Jacobus) — *Faust, tragédie de Goethe*, traduite par Jacobus Rodleinman. Impr. Dubuisson, 1868. [8^o Yth 6.622]

1076 GOETHE : *Chanson du Rat*, p. 74. *Empruntée à Stapfer* (V. N^o 43)

1077 GOETHE : *Chanson de la Puce*, p. 78. *Empr. à Stapfer* (V. N^o 42).

1078 GOETHE : *Le Roi de Thulé*.

Jadis un vieux roi de Thulé,
Fidèle jusques au tombeau
Reçut, à la mort de sa belle,
Une coupe d'or ciselé...

Octosyllabes bien rythmés, mais sans rimes : presque autant de chevilles que les autres traductions, pcurtant. Fin fort plate.

1079 *Sérénade de Méphistophélès*, p. 146.

Gentille brunette
Que cherches-tu là,
Les yeux sur la porte
De ton amoureux ?

Vers blancs.

(*Marguerite au rouet* est traduite en prose).

Schuré (Edouard) — Dans : *Histoire du Lied ou la Chanson populaire en Allemagne, avec une centaine de traductions en vers et sept mélodies*. Lacroix, Verboeckhoven, 1868. [Yh. 3559]. (2^e éd., avec simple adjonction d'une préface paginée à part, Sandoz et Fischbacher, 1876).

CHANSONS POPULAIRES ANONYMES :

1080 *S'il est des sources jaillissantes...* pp. 76 et 118. (Uhland : *Volkslieder* I. N^o 29) (fragment).

1081 *Ah ! l'écrivain, pauvre écrivain...* p. 77. (*Wunderhorn* I, p. 33) (fragment).

1082 *Dans les sombres ravines...*, p. 85. (*Wunderhorn* II., p. 241. 1^{re} str.).

- 1083 *Quand le mai nous revient tout est jeune et joli...*, pp. 89 et 116. (*Wunderhorn* II, p. 314, str. 1 et 3).
- 1084 *Le seigneur Pierre dit à l'écuyer servant...*, p. 102. (*Ballade suédoise*).
- 1085 *Olaf la nuit au bois chevauchait hardiment...*, p. 106. (Herder : *Stimmen der Völker : Erlkönigs Tochter*).
- 1086 *Non loin de mon troupeau dormant...*, p. 113. (*Wunderhorn* I, p. 314).
- 1087 *C'est aujourd'hui le plus beau jour de fête...*, p. 171. (Uhland : *Volksl.* I, N° 8).
- 1088 *L'oiseau gris chante à la feuillée*, p. 121. (Très libre imitation de Uhland : *Volksl.* I, N° 11).
- 1089 *Je suis le gai coucou des bois...*, p. 121. (Simrock : *Volksl.* N° 121).
- 1090 *Près de la maison de mon père...*, p. 125. (Très libre adaptation de Uhland, *Volksl.* I, N° 15).
- 1091 *Charme des nuits, ô rossignol...*, p. 126. (*Wunderhorn* I, p. 129, str. 1, 2, 3, 5.)
- 1092 *Bonjour, bonjour, belle églantine...*, p. 128. (Uhland : *Volksl.* I, N° 25, str. 2 sqq.).
- 1093 *Une bergère menait paître...*, p. 131. (*Westphälisches Volkslied*).
- 1094 *Alerte ! compagnons en route !* p. 137 et 177. (Libre imitation de Simrock : *Volksl.* N° 279, *Der Gesellen Wanderlied*).
- 1095 *Le chasseur fringant et superbe...*, p. 141. (*Wunderhorn* I, p. 207).
- 1096 *Mon baiser est doux et brûlant...*, p. 143. (*Wunderhorn* I, p. 91, 2^e str. sqq.).
- 1097 *Un chasseur dans la forêt verte...*, p. 145. (Imitation libre de *Wunderhorn* I, p. 197 et de Simrock : *Volksl.* N° 95).
- 1098 *Libres sont les pensées !* p. 150. (Simrock : *Volksl.* N° 360, Str. 1, 2, 5).
- 1099 *Le forgeron du grand tilleul...*, p. 152. (*Wunderhorn* I, p. 81, str. 9, 11, 12, 13).
- 1100 *Mais elle est calme sous le glaive...*, p. 154. (fin d'une pièce sur la Comtesse Elisabeth : *Wunderhorn* I, p. 115, 12^e str. sqq.)

- II01 *Il faut partir, ô ma patrie...*, p. 156. (Imit. d'*Abschiedslied*).
- II02 *Brune fillett' jeune et jolie...*, p. 157. (Début fort librement imité; d'après *Wunderhorn* I, p. 30, str. 5, 7, 8, 9.)
- II03 *Au rempart de Strasbourg...*, p. 160. (*Wunderhorn* I, p. 94.)
- II04 *Que mon fidèle camarade...*, p. 162. (*Wunderhorn* I, p. 27, 3^e str.)
- II05 *Le matin entre trois et quatre...*, pp. 164 et 165. (*Wunderhorn* I, p. 46).
- II06 *Le soldat revient de la guerre...*, p. 166. (Simrock: *Volksl.* N°310)
- II07 *J'ai le cœur gai, leste et content...*, p. 174. (Imit. de *Neujahrslied*).
- II08 *C'était un vaillant charpentier...*, p. 179. (*Wunderhorn* II, p. 74).
- II09 *Marche en avant mon fils, mon compagnon de guerre...* p. 196 (*Chant de Zinkgref. Wunderhorn*).
- II10 *La colline aux amours...*, p. 206. (Simrock : *Volksl.*, p. 259).
- II11 *Fillette passe les prés verts...*, p. 207. (*Wunderhorn* I, p. 78.)
- II12 *Un frais ruisseau coule et murmure...*, p. 208. (Uhland : *Volksl.* I, p. 73).
- II13 *Oui, le charbon ardent couve avec moins d'ardeur...*, p. 216. (*Wunderhorn* II, p. 59 et Simrock : *Volksl.* N° 218).
- II14 *Trois cavaliers par la route sortaient...*, p. 219. (*Wunderhorn* I, p. 165, str. I.)
- II15 *Autant d'étoiles scintillantes...*, p. 219. (*Mélodie, Appendice III*) (*Wunderhorn* II, p. 198).
- II16 *Dans mon pays se berce un frêne,*
Un frêne au fond des bois..., p. 221.
(Simrock : *Volksl.*, p. 266 et *Wunderhorn* II, p. 303).
- II17 *Un tilleul à large feuillée*
Regarde au fond de la vallée..., p. 24.
(Simrock : *Volksl.*, p. 170 et *Wunderhorn* I, p. 39).
- II18 *Mon promis est un tisserand...*, p. 226. (Imité d'un *Weberlied*).
- II19 *S'envole un oiseau tendrement...*, p. 231. (Imité des lieds *Wenn ich ein Vöglein wär*).

- II20 *Le veilleur a guetté le jour...*, p. 232. (*Wunderhorn* I, p. 347).
- II21 *Il est bien loin mon seul ami...*, p. 235. (Simrock : *Volksl.* N° 23).
Très librement imité du début et de la fin.
- II22 *Rossignol, j'en entends chanter...*, p. 236. (Simrock : *Volksl.* p. 282).
- II23 *Je vois plus d'une fière belle...*, p. 237. (*Wunderhorn* III, p. 27).
- II24 *En bas dans la prairie...*, p. 239. (*Wunderhorn* II, p. 225).
- II25 *Joseph, mon cher Joseph, à quoi pensais-tu donc...*, p. 240.
(*Wunderhorn* I, p. 129).
- II26 *Oh ! dors toujours dans ta tourelle...*, p. 243. (*Wunderhorn* II, p. 230, str. 2 et 3).
- II27 *Que ne suis-je un faucon sauvage...*, p. 244. (Imitation libre de Simrock : *Volksl.* N° 92 et *Wunderhorn* I, p. 151).
- II28 *Il neige, il vente, il neige...*, p. 246. (Uhland : *Volksl.* I, N° 44).
Traduction très libre et gracieuse.
- II29 *Et quand il revient à sa porte...*, p. 249. (Fragm. de *Wunderhorn* I, p. 328).
- II30 *Quand souffle la brise...*, p. 251 (et *Appendice* IV). (*Wenn's Mailüfterl weht*).
- II31 *Oh ! batelier ! mon gentil batelier...*, p. 253. (Simrock : *Volksl.* N° 39).
- II32 *Il était deux enfants de roi...*, p. 255. (*Edelkönigskinder* : *Wunderhorn* II, 87 ; les 13 str. développées en 20).
- II33 *Pauvre femme, au front abattu...*, p. 280. (*Wunderhorn* II, p. 167).
- II34 *Le sultan avait un'fillette...*, p. 281. (*Wunderhorn* I, p. 8).
- II35 *Tannhäuser* (à partir de str. 3)... p. 284.
Beau chevalier, tu sais, je t'aime... (*Wunderhorn* I, p. 57).
- II36 *Le batelier « chanson de Styrie », Appendice I.*
La nue au ciel s'efface... (*Wie d' Wolken am Himmel*).
- II37 *Le départ, Appendice II.*
Las ! demain il faut partir... (*Morgen muss ich fort von hier*).

- II38 *Dernier adieu, Appendice III* et p. 219.
Autant d'étoiles scintillantes... (*Soviel Stern'am Himmel stehen*).
- II39 *Serment, « Chanson de la Thuringe ». Appendice IV.*
Ah ! qui jamais pourra... (*Ach wie ist es möglich denn*).
- II40 ARNDT : *Beau clairon, que dis-tu ? Francs hussards en avant!*
p. 433. (*Das Lied vom Feldmarschall*).
- II41 EICHENDORFF : *L'anneau brisé. (Musique de Silcher). Appendice V, et p. 437.*
Au fond de la prairie
Babille un frais moulin,
Ma maîtresse est partie,
Je tourne autour en vain... p. 437.
- II42 EICHENDORFF : *Le dernier salut*, p. 438.
- II43 FLEMING : *Nous posons sur ta fraîche tombe...*, p. 328.
(*Auf eines Kindes Ablèben* ; fragmt.)
Élégie transformée par Schuré en lied.
- II44 FLEMING : *Connaître un cœur fidèle et sûr...*, p. 328. (*Elsgens treues Herz* ; fragmt.)
- II45 FLEMING : *Sois courageux quand même ! et quand même*
p. 329. (Frag. inspiré librement de *Entsagung*). [invaincu !
Rythme fort ralenti.
- II46 GERHARDT : *Tête sanglante et couronnée...*, p. 305.
- II47 GOETHE : *Un garçon vit un jour fleurir...*, p. 133. (*Heidenröslein*)
- II48 GOETHE : *La nature naissante*
Resplendit tout en pleurs..., p. 370. (*Mailied*).
- II49 GOETHE : *Salut et Adieu*, p. 373.
Mon cœur battait : vite à cheval...
- II50 GOETHE : *Chant du soir du chasseur*, p. 375.
Le fusil prêt au feu, d'un pas lent et sauvage...
- II51 GOETHE : *Ne séchez pas, ne séchez pas*
Les pleurs d'un éternel amour..., p. 376. (*Wonne der Wehmut*).

- 1152 GOETHE : *Par la grêle et l'orage,*
Par la foudre et l'éclair..., p. 379. (*Rastlose Liebe*).
- 1153 GOETHE : *Je cours sans flûte et sans musette*..., p. 385.
- 1154 GOETHE : *Sur les cimes imposantes*..., p. 386. (*Ein Gleiches*).
- 1155 GOETHE : *Oui, remplis bocage et vallée*..., p. 388. (*An den Mond*)
Excellente adaptation de cette pièce toute en demi-teintes.
- 1156 GOETHE : *Trouvée !* p. 392.
Dans la forêt profonde
J'allais tout à loisir...
- 1157 GOETHE : *A la pleine lune qui se levait*..., p. 393.
- 1158 GOETHE : *La violette*, p. 397.
Sur la prairie était une fleurette...
- 1159 GOETHE : *Le Pêcheur*, p. 399.
Le flot mugit, le flot murmure...
- 1160 GOETHE : *Le chanteur*, p. 400.
Qu'entends-je aux portes du castel...
- 1161 GOETHE : *A une amie*, p. 408.
Oh ! fais vibrer pour mes amours...
(Imité sans doute librement de *An Fanny Mendelssohn, Nachlass*, Ed. Heinemann, II, p. 384).
- 1162 HEINE : *Doux amour, lorsque dans la tombe*..., p. 456. (*Intermezzo* N° 34).
- 1163 HEINE : *Quelle suave sonnerie*
Traverse mon cœur en chantant ?... p. 457.
(*Neuer Frühling* N° 6).
- 1164 HEINE : *Sur un mont chenu de Norwège,*
Un pin se dresse triste et seul,
Il dort — et l'éternelle neige
Le couvre d'un épais linceul..., p. 458. (*Intermezzo* N° 35)
- 1165 HEINE : *Le bois jaunit, le bois frissonne*..., p. 458. (*Neuer Frühling* N° 43).
Une des plus jolies imitations, fort librement traitée.

- 1166 HEINE : *La belle étoile tombe*
De son brillant séjour..., p. 459. (*Intermezzo* N° 65).
Excellente adaptation.
- 1167 HEINE : *La Lorelei*, p. 460. (*Avec musique de Silcher. Appendice VII.*)
Dis-moi, quelle est donc cette histoire
Dont mon cœur se souvient
De douce et d'antique mémoire,
Qui toujours me revient ?
- 1168 HOFFMANN VON FALLERSLEBEN : *Le coucou de sa voix*,
Enchante tout le monde...,
p. 85. (*Gesellschaftslieder* N° 150.)
- 1169 HUTTEN (Ulrich von) — (Les N° 1169 à 1172 sont des fragm. de *Clag und vormanung* etc.).
Plus de latin, langue vieillie..., p. 188. (Imit. libre des v. 262-266).
- 1170 HUTTEN (Ulrich von) : *Sois donc un homme et prends courage*...
p. 189. (Très librement imité de la fin, en part. des v. 1.472 sqq.)
- 1171 HUTTEN (U. von) : *Nul n'osa suivre leur grande âme*..., p. 190.
(V. 988 à 991).
- 1172 HUTTEN (U. von) : *Aux armes ! gens de la noblesse*..., p. 190.
(V. 933 à 940).
- 1173 HUTTEN (U. von) : *La vérité vient de renaître*..., p. 191. (*Ge-spräch büchlin*, début).
- 1174 HUTTEN (U. von) : *Je l'ai tenté dans l'âme*
Du bras je l'ai tenté..., p. 193.
(*Ich hab's gewagt*, Str..I, 2, 5, 7.)
Tous ces pamphlets de Hutten sont rimés dans le style du *Volkslied*.
- 1175 KÖRNER (Th.) : *Le chant de l'Épée*, p. 427.
Ma forte lame blanche
Tu brilles à ma hanche,
Pourquoi si doucement
Sourire à ton amant ?
- 1176 LUTHER (Martin) : *Le Dieu juste est ma forteresse*... p. 293.
(*Ein' feste Burg ist unser Gott*).
- 1177 LUTHER (Martin) : *Viens, Saint-Esprit, viens, Dieu Seigneur*...
p. 300. (*Komm, heiliger Geist, herre Gott*).

- 1178 MÜLLER (Wilhelm) : *Où vais-je ?* p. 470. (*Wohin ?*)

J'entends chanter et bruire
 Un ruisseau de cristal.
 Il bondit et va rire
 Folâtre au fond du val...

- 1179 UHLAND : *Chant de dimanche du berger*, p. 467.

- 1180 UHLAND : *Le fils de la montagne*, p. 468. (*Des Knaben Berglied*)

Je suis le pâtre, enfant des monts !
 A mes pieds les plus fiers donjons ;
 Je vois du jour le premier feu,
 Je reçois son dernier adieu.
 Je suis le fils de la montagne !

Cette centaine d'adaptations « mythiques » constitue la plus riche collection française de *Volkslieder* et probablement la plus jolie série de lieds en vers que nous possédions ¹. Schuré a non seulement senti la *Stimmung* des lieds, mais il a su, qualité autrement rare, la traduire dans notre langue sans sécheresse comme sans bizarrerie outrée. Il a toujours fait passer le rythme avant la rime, le sentiment discret avant l'éloquence : le *Volkslied*, les poésies de Gœthe et de Heine sont celles qu'il a le mieux rendues.

(Cf. Betz : *Heine*, p. 233 sqq.) (V. pl. I. p. 243 et *Le lied allemand*, p. 224 sqq.)

1. Plusieurs fragments de *Volkslieder* anonymes, dépourvus de titres, très courts et très librement traités, ne peuvent être identifiés. Nous avons jugé inutile de les faire figurer ici. — Parmi les lieds que nous citons, plusieurs paraissent d'ailleurs s'inspirer de tel ou tel type de *Volkslied* plutôt que de telle chanson particulière.

CHAPITRE CINQUIÈME

PÉRIODE CONTEMPORAINE

Prépondérance des adaptations parnassiennes.

Activité poétique des Universitaires.

(1870-1890)

Roger (Gustave) — MÜLLER (W.) : *La Belle Meunière*, recueil de Mélodies trad. de l'allemand de W. Müller par G. Roger, musique de Fr. Schubert, chez E. Heu, s. d. (*Déposé au Conservatoire en 1869*).

Bien rythmé, mais parfois plat. (Cf. *Prod'homme*, p. 99.)

Gautier (Paul) — Dans : *Pervenches et bruyères, Poésies choisies de Paul Gautier*. — Publication jurassienne. Genève, impr. Fick 1870. (Recueil posthume. Gautier était mort à 26 ans en 1869).

1182 CHAMISSE : *Nul, quand je t'embrassais, ô jeune Athénienne...*, p. 79. (*Amour trahi*, p. 269) ¹ (*Verratene Liebe*).

1183 GÖTTE : *Lorsque du fond des mers, orgueilleux et splendide*, (attribué par erreur à Heine), p. 80. (*Nähe des Geliebten*).

1184 HEINE : *Belsatzar*, (attribué par erreur à Uhland), p. 76 (p. 258).

1185 HEINE (?) : *Quand tout se tait, le soir, dans notre frais bocage*, p. 81 (p. 300).

1186 HEINE : *Non tu ne m'aimes pas ! Non tu ne m'aimes pas !* p. 82 (p. 297). (*Intermezzo* N° 12).

1187 HEINE : *Le chef d'orchestre*, p. 83 (p. 283) (*Neuer Frühling* N° 8).

Le bois est rempli d'harmonie...

1. Les titres et pages entre parenthèses sont ceux de la réédition de 1882.

- 1188 HEINE : *A elle*, p. 84. (*Feuilles d'album*, p. 273).
 Oh ! vous êtes comme une fleur
 Aimable, candide et jolie... (*Heimkehr* N° 50).
 Délicieuse adaptation.
- 1189 HEINE : *La barque*, p. 85. (p. 271) (*Zeitgedichte* X: *Lebensfahrt*).
 Oh ! rires et chansons ! Dans sa beauté féconde...
- 1190 HEINE : *Mon cœur*, p. 86. (p. 279) (*Heimkehr* N° 8).
 Charmante fille de marin...
- 1191 HEINE : *La paisible Allemagne*, p. 87. (p. 292).
 Du sommeil de Brutus nous dormons en vrais sages...
 (*Zeitgedichte* XX).
- 1192 HEINE : *Tragédie*, p. 89. (p. 287) (*Tragödie* I).
 Quitte ce bord, et sois mon épouse chérie...
- 1193 HEINE : *Un asra*, p. 91 (p. 315). (*Romanzero* : *der Asra*).
 La fille du sultan, la vierge auguste et belle...
- 1194 HEINE : *En un temps qui n'est plus vivait un fier monarque...*,
 p. 92. (*Ballade*, p. 277). (*Neuer Frühling* N° 29).
- 1195 HEINE : *Ils s'aimaient dans leur cœur, et pourtant tour à tour...*
 p. 93. (*Une femme*, p. 277) (*Heimkehr* N° 33).
- 1196 HEINE : *Au carrefour on met en terre...*, p. 94 (p. 290). (*Intermezzo* N° 68).
 Une des msilleures adaptations de Gautier.
- 1197 HEINE : *Si la fleur des prés, la bonne petite...*, p. 95 (*Intermezzo*
 N° 23). (*Mal d'amour*, p. 274).
 Décasyllabes.
- 1198 HEINE : *Deux rêves*, p. 96. (*Un rêve*, p. 295). (*Heimkehr* N° 44).
 De mon rêve l'autre nuit...
 Vers de 7 syllabes.
- 1199 UHLAND : *Le pommier*, p. 63 (p. 237) (*Einkehr*).
 Alexandrins.
- 1200 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 65. (p. 239).
 Trois jeunes cavaliers ayant passé le Rhin...
 Alexandrins.

- 1201 UHLAND : *La couronne*, p. 67. (p. 241) (*Die versunkene Krone*).
Alexandrins.
- 1202 UHLAND : *Le berger*, p. 69. (p. 256) (*der Schäfer*).
Alexandrins.
- 1203 UHLAND : *Le Tournoi lugubre*, p. 71. (p. 252) (*Der schwarze Ritter*).
Alexandrins.
- 1204 UHLAND : *Les trois chansons*, p. 74 (p. 246) (*Die drei Lieder*).
Alexandrins.
- 1205 UHLAND : *Je vous dirai mon rêve...*, p. 97 (*Un rêve*, p. 284).
(*Der Traum*).
Dans les *Poésies de Paul Gautier, avec une préface et une étude biographique par V. Rossel* (Delémont, 1882) sont reproduites la plupart de ces poésies, toutes précédées cette fois d'un titre que nous avons indiqué ci-dessus entre parenthèses avec la page de cette réédition.
Ce recueil contient en outre une douzaine de poésies inédites :
- 1206 UHLAND : *Le Brigand*, p. 244.
Octosyllabes.
- 1207 HEINE : *Oh! non, point de promesse, un baiser seulement...*
p. 276. (*Intermezzo* N° 14).
- 1208 HEINE : *Je suis venu m'asseoir dans ces bosquets touffus...*,
p. 283 (*Tragödie III*).
- 1209 HEINE : *Après le carnaval*, p. 285. (*Angélique, IX*).
Ces jours de carnaval, amoureuse démenée...
- 1210 HEINE : *Message*, p. 303. (*Neuer Frühling* N° 6).
O symphonie enchanteresse !
Pleine de rêve et d'allégresse...
- 1211 HEINE : *Loreley*, p. 304.
Une des meilleures adaptations.
- 1212 HEINE : *Retour en Allemagne*, p. 306. (*Deutschland, I*).
Novembre, triste mois, régnait sur la nature...
- 1213 HEINE : *Le revenant*, p. 311. (*Heimkehr* N° 24).
Comment en paix peux-tu dormir...

- 1214 HEINE : *Le sapin*, p. 314. (*Intermezzo* N° 35).

Vers le septentrion, sur un triste côneau...

Une des bonnes traductions de ce lied.

- 1215 HEINE : *Amoureux*, p. 230. (*Intermezzo* N° 18).

Comme Vénus sortant de l'écume de l'onde...

Sur P. Gautier, V. Rossel : *Suisse* II, p. 476-478 et *Causeries parisiennes*. (*Bibl. Univ. de Genève*, Nv. pér. 1870, pp. 129-130, appréc. anonyme (d'Eugène Rambert ?) très favorable. — Cf. aussi Betz : *Heine*, pp. 260-263.

Malgré l'emploi assez fréquent de l'alexandrin — mais d'un alexandrin simple et harmonieux, dépouillé de tout ornement classique — ces pièces serrent en général de près le lied allemand et savent faire passer dans notre langue leur charme ému et libre de tout artifice. Gautier nous offre une des plus jolies séries de transpositions « mythiques » du XIX^e siècle. (V. 2^e part. p. 249 sqq).

Collin (Paul) — Dans : *Revue britannique*. Févr. 1872, p. 336.

- 1216 GOETHE : *La violette*.

Une humble violette au fond de la vallée...

Jolie adaptation en alexandrins. Transformée en élégie :

« Je meurs, mais c'est de toi du moins que vient la mort ! »

Marc-Monnier — Dans : *Le Faust de Goethe*, traduit en vers français. Sandoz et Fischbacher 1875 [Yh. 2525]. (1^{re} éd. Genève, Richard, 1871).

- 1217 GOETHE : *La Chanson du Rat*, p. 105.

Un rat faisait mainte fredaine,

Mangeant graisse et beurre à foison...

- 1218 GOETHE : *La Chanson de la Puce*, p. III.

Il était un roi très sage,

Ayant un gros puceron...

- 1219 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 152.

Adaptation habile de la fin :

Se levant, il voulut encor
Boire un dernier souffle de vie,
Puis il jeta la coupe d'or,
Que la mer eut bientôt ravie.

Il la vit tomber, s'engloutir,
Disparaître dans l'onde noire,
Sentit ses yeux s'appesantir,
Et pour jamais cessa de boire.

- 1220 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 205.

Trad. plate et froide en str. de 2 alexandrins.

- 1221 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 228.

Où vas-tu de la sorte,
Que fais-tu si matin,
Catherine à la porte
Du joli galantin ?

Excepté *le Roi de Thulé*, ces chansons sont très médiocrement imitées.

- Marc-Monnier** — Dans : *Poésies de Marc-Monnier*, Genève, Jolimay-Desrois [Ye 27.213]. — Cit. d'après la 2^e éd., Lemerre, 1872 [Ye 27.214].

- 1222 ANONYME : *Légende*, p. 47.

Un jour un chevalier proscrit et solitaire...

- 1223 GEIBEL : *Le vaste monde*, p. 156. (*Lieder als Intermezzo VIII*).

Mai nous est revenu, l'arbuste a fleuri...

Alexandrins traduisant des vers à 4 accents avec césure.

- 1224 HEBEL : *Le Cerisier*, p. 161. (*Das Liedlein vom Kirschbaum*).

Octosyllabes.

- 1225 HEINE : *Boutade*, p. 137. (*Intermezzo* N° 3).

Perle, colombe, étoile ou rose,
Tout le charmait ; ce temps a fui...

Gracieuse adaptation.

- 1226 HEINE : *Autre boutade*, p. 138. (*Intermezzo* N° 53).

Aimé tour à tour, haï durement...

- 1227 HEINE : *Lore-lé*, p. 139.

Je suis devant ces rivages
Si triste, et ne sais pourquoi :
C'est un conte des vieux âges
Qui sans cesse est devant moi...

Une des meilleures traductions, au rythme impair.

- 1228 HERWEGH : *Vie et Mort*, p. 151.

- 1229 KERNER (J.) : *Le Prince le plus riche*, p. 149.

Plusieurs princes d'Allemagne
Célébraient, causant entre eux...

Vif.

1230 LÉNAU : *Le Sommeil*, p. 151.

1231 SCHWAB : *La Tempête*, p. 158. (*Das Gewitter*).

L'enfant et la mère et la grand'maman
Sont avec l'aïeule au foyer fumant :
L'enfant joue et rit, maman se fait belle...

1232 UHLAND : *Chanson d'un pauvre*, p. 141.

Je suis bien pauvre, et, n'ayant rien,
Vais tout seul dès l'aurore...

1233 UHLAND : *Le Château sur la mer*, p. 143.

1234 UHLAND : *L'hôte*, p. 145. (*Einkehr*).

L'hôte chez qui je m'endormis
Était un galant homme :
Sur une perche il avait mis
Pour enseigne une pomme...

1235 ZEDLITZ : *La Ronde de Nuit*, p. 161. (*Die nächtliche Heerschau*).

A minuit le tambour debout
Sort de sa tombe, et jusqu'au bout
D'un pied diligent fait sa ronde...

Traductions non sans mérite, exactes et respectant d'ordinaire le rythme, mais dont la simplicité confine parfois à la platitude.

Cf. Eugène Rambert, art. sur les *Poésies fugitives* de M-M. (*Bibl. Universelle* de Genève, Août 1872, pp. 719-726). (Très élogieux, mais ne cite que des morceaux imités de l'italien). Cf. Rossel : *Suisse*, II pp. 456-464.

Cf. aussi Betz : *Heine* (pp. 255-256) : « Rythmisch, wortgetreu und... effektiv ist die Loreley ».

Wilder (V.) — GOETHE : *La Romance de Mignon*. Musique de H. Duparc.

1236 Durand, 1871-1873.

(*Épuisé, n'est pas au Conservatoire*).

Laya (Alexandre) — Dans : *Faust de Goethe, traduction en vers*. Sandoz et Fischbacher 1873. [Yh 2.523].

1237 GOETHE : *Chanson du Rat*, p. 81. Empruntée à Stapfer (V. N° 43).

1238 GOETHE : *Chanson de la Puce*, p. 87. Empruntée à Stapfer (V. N° 42).

- 1239 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 121.

Nul progrès. Peu poétique. La dernière strophe est la plus faible :

Au moment où la coupe d'or
Tournait dans l'onde frémissante,
Alors la vague jaillissante
Du vieux roi signala la mort.

- 1240 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 181.

Je n'ai plus de repos ! Mon âme anéantie
Succombe, et pour jamais la paix en est partie !

- 1241 GOETHE : *Sérénade de Méphistophélès*, p. 201. Empruntée à Gérard. (V. N° 95).

- Pomey** (Louis) — *Cinquante Mélodies* (de Schubert) « avec annotations
1242 sous la direction de Mme Pauline Viardot ». Chez Gérard, s. d. (*Déposé en* 1873). (Cf. *Prod'homme* p. 99).

- Vuÿ** (Jules) — Dans : *Echos des bords de l'Arve*, 3^e édit., consid. augm. Genève, Cherbuliez, 1873. (Tome II) (1^e éd. en 1850).

- 1243 CHAMISSO : *Une vie de femme*, p. 66. (*Frauen-Liebe und Leben* : I)

Ah ! de lui seul émerveillée...

Adaptation parfois bien plate.

- 1244 EICHENDORFF : *Impressions d'hiver*, p. 79. (*Letzte Heimkehr*). Octosyllabes.

- 1245 GEIBEL (E.) : *La bonne nouvelle*, p. 98. (*Hoffnung* ?)

Octosyllabes.

- 1246 GEIBEL (E.) : *La mousse et les hivers*, p. 108. (Inspiré de *Neue Liebe : Juniuslieder* ?)

Octosyllabes.

- 1247 GEIBEL (E.) : *N'y touchez pas*, p. 115.

Respectez le cœur qui recèle
L'amour aux rêves délicats...

- 1248 KERNER (J.) : *Impression de printemps*, p. 39. (*Frühlingsmorgen*).

Doux gazon, riant verdure,
Feuillages frais et bien-aimés,
Après l'hiver et la froidure
Combien de cœurs vous ranimez.

Délicat et ému.

- 1249 KERNER (J.) : *La cloche de minuit*, p. 49.
Entends-tu la cloche qui sonne...
- 1250 KERNER (J.) : *Larmes inaperçues*, p. 50.
Octosyllabes.
- 1251 KERNER (J.) : *Départ*, p. 58.
Une tranquillité profonde...
- 1252 KERNER (J.) : *Poète et roi*, p. 60. (*Zwei Särge*).
A l'ombre des voûtes austères
De la vieille église — voici
Dans leurs tombeaux solitaires
Là, le roi, — le poète ici.
Sobre et exact.
- 1253 KERNER (J.) : *Préface du dernier bouquet de fleurs*, p. 64. (*Letzter Blütenstrauss, Epigraphe*).
Octosyllabes.
- 1254 KERNER (J.) : *Les quatre frères*, p. 81. (*Die vier wahnsinnigen Brüder*).
Alexandrins.
- 1255 KERNER (J.) : *C'est le trépas, le pouls qui cesse...*, p. 84 (*Todesprobe*).
Octosyllabes.
- 1256 KERNER (J.) : *Poésie*, p. 85.
Du chagrin quand l'âme saisie
Se sent atteinte dans sa fleur...
Expressions assez banales.
- 1257 KERNER (J.) : *A elle dans ses vieux jours*, p. 88. (*An Sie im Alter*, 5).
Octosyllabes.
- 1258 KERNER (J.) : *La vierge du monastère*, p. 94. (*Klosterfräulein*).
Qu'as-tu fait de ta pauvre fille,
O ma mère, quelles douleurs !
- 1259 KERNER (J.) : *Dans les ruines du château d'Heidelberg*, p. 97.
Alexandrins classiques.
- 1260 KERNER (J.) : *Les remerciements du vieillard*, p. 105. (*Dank im Alter*).
Octosyllabes.

- 1261 KERNER (J.) : *Gouttes de pluie*, p. 110. (*Regen und Tränen*).
Il a plu ; vacillant sourire
Tremblent des gouttes sur les fleurs...
- 1262 KERNER (J.) : *Hélas que je suis vieux*, p. 119. (*Wie bin ich alt!*)
Alexandrins.
- 1263 KERNER (J.) : *La dernière feuille*, p. 126. (Imité librement de
Im Spätherbst).
Octosyllabes.
- 1264 KERNER (J.) : *A un vieil arbre*, p. 130.
Sur le sol déjà tu te penches...
Des chevilles étranges.
- 1265 LÉNAU : *Le vieux saule*, p. 47. (*An einen Baum*).
Octosyllabes.
- 1266 LÉNAU : *Le malade dans le jardin*, p. 51. (*Der Kranke im Garten*).
Décasyllabes.
- 1267 LÉNAU : *Hêtre et sapin*, p. 52. (*Herbstlied*).
Déjà s'enfuit le pâle automne
Dans les bois naguère vivants.
- 1268 LÉNAU : *Nuage*, p. 57. (*Nebel*).
- 1269 LÉNAU : *Les roses du printemps* (imitation), p. 86. (*Frühlingsgrüsse*).
Adieu l'hiver et les autans...
Imitation très libre.
- 1270 PFIZER : *Les deux voix*, p. 43.
Décasyllabes expressifs.
- 1271 RÜCKERT : *L'éternel voyageur*, p. 54.
- 1272 SALIS : *Le tombeau*, p. 62.
Assez banal.
- 1273 SALIS : *Chant d'un montagnard à l'étranger*, p. 100.
Octosyllabes.
- 1274 SCHWAB : *L'orage*, p. 120.
Une chambre enfumée et noire les rassemble ;
Quatre âges différents sous ce toit sont ensemble...
Trop lent.
- 1275 TANNER : *Dans un jour sombre du mois de mai...*, p. 104.
Octosyllabes.

- 1276 UHLAND : *La chapelle*, p. 40.
Là-haut s'élève la chapelle
Silencieuse, au-dessus du vallon...
- 1277 UHLAND : *Le jour de Dieu*, p. 41. (*Schäfers Sonntagslied*).
Octosyllabes parfois plats.
- 1278 UHLAND : *Chanson de berger*, p. 77. (*Des Knaben Berglied*).
Alexandrins trop lents.
- 1279 UHLAND : *La traversée*, p. 92. (*Auf der Ueberfahrt*).
Au soleil couchant étincelle
Le château comme au temps passé...
- 1280 UHLAND : *La couronne engloutie*, p. 95.
Octosyllabes.
- 1281 UHLAND : *Poésie souabe*, p. 103. (*Der Ungenannten*).
Octosyllabes.
- 1282 UHLAND : *L'enfant mourant*, p. 107. (*Ständchen*).
Dieu ! que serait-ce ? A mon oreille
Viennent des accents purs et doux !...
Sobre et ému.
- 1283 UHLAND : *Le bon camarade*, p. 109.
Compagnon plus fidèle,
En est-il ici-bas ?...
Sobre et ému.
- 1284 UHLAND : *La malédiction du barde*, p. 111. (*Des Sängers Fluch*).
Alexandrins descriptifs.
- 1285 UHLAND : *Le retour du poète*, p. 117. (*Des Sängers Wiederkehr*).
Octosyllabes.
- 1286 UHLAND : *Le fil*, p. 123. (*Der Sommerfaden*).
Ce fil qui nos deux cœurs enlace
Léger, mystérieux, subtil,
M'apparaît comme un rêve au sein de mon exil...
- 1287 UHLAND : *Vision*, p. 124. (*Entschluss*).
Alexandrins,

- 1288 UHLAND : *Le rêve*, p. 127. (*Der Traum*)

Octosyllabes. Parfois plat.

Ces traductions conservent bien en général le rythme évocateur du lied. Seules, quelques ballades sont en alexandrins. Exactes et sobres, elles évoquent parfois nettement l'état d'âme qui inspirait le poète, mais admettent souvent des tournures banales et dénuées de poésie.

Cf. Eugène Rambert : *Trois poètes de la Suisse française*. (*Bibl. Universelle* de Genève, Mars 1873, pp. 532-547). Vuÿ est étudié comme traducteur et son adaptation de Lenau (*Herbstlied*) est citée en entier. Le critique suisse note avec raison que Vuÿ affaiblit son modèle et substitue une « douce mélancolie » à la tristesse désespérée, « effrayante », du poète autrichien.

(Cf. aussi Betz : *Heine*, p. 263.)

- Litré (E.) — Dans : *Littérature et histoire*, Didot, 1875 (2^e éd. 1877).
Réédition de :

- 1289 SCHILLER : *Le partage du monde* (V. pl. ht. N^o 760)

- 1290 SCHILLER : *Le Plongeur* (V. pl. ht. N^o 761)

- Amiel (H. F.) — Dans : *Les Etrangères*, poésies trad. de div. littératures, Neuchâtel, Sandoz, et Paris, Sandoz et Fischbacher, 1876.
[Ye 14.III] (Intéressant appendice sur la traduction en vers.)

- 1291 BÜRGER : *Lénore*, p. 129.

Refrain bizarre :

Bah ! la lune brille au ciel clair,
Les morts volent comme l'éclair.
Par la barbe du pape,
Nous franchirons l'étape !

Rythme et onomatopées, passages triviaux conservés; mais, avec beaucoup d'art, peu de simplicité.

- 1292 CHAMISSO : *Le vrai barbier*, p. 151. (*Der rechte Barbier*)

Familier.

- 1293 GOETHE : *Esprit des eaux*, p. 7. (*Gesang der Geister über den Wassern*)

Ta vie, âme immortelle,
A quoi ressemble-t-elle ?
A la cascade. — L'eau
Vient du ciel, brille et tombe,
Remonte à son berceau
Colombe,
Puis sur terre, en ruisseau
Retombe.

Imitation artistique, exacte.

- 1294 GOETHE : *Le roi de Thulé*, p. 67.

Fin : Penché, la voit plongeant des cieux
 Dans la vague farouche,
 Puis retombe et ferme les yeux ;
 Plus ne rouvrit la bouche.

Manque de simplicité.

- 1295 GOETHE : *L'apprenti sorcier*, p. 59.

...Faisons donc ici
 Le jour qu'il nous laisse,
 Un prodige aussi.
 Kourils prestes,
 Mes bidets,
 Farfadets,
 Lutins lestes,...

Imitation scrupuleuse du rythme, mais au prix de quelles bizarreries !

- 1296 GOETHE : *Eckard le bon génie*, p. 77. (*der getreue Eckart*).

Alexandrins et octosyllabes.

- 1297 GOETHE : *Ranz suisse*, p. 91. (*Schweizerlied*.)

Rythme vif conservé.

- 1298 GOETHE : *La cloche qui marche*, p. 103.

Trad. familière, au rythme exact.

- 1299 GOETHE : *Le Pêcheur*, p. III.

L'eau murmure, l'onde gazouille ;
 Au bord est un pêcheur.
 Sa ligne flotte et dans l'eau fouille ;
 Le frais lui monte au cœur...

Intellectualisé. Parfois étrange.

- 1300 GOETHE : *Nuit de lune*, p. 143. (*An den Mond*.)

De tes clartés tu remplis
 Vallon, bois et plaine,
 Et mon âme, au sein des nuits,
 Redevient sereine.

Délicatement traduit, ému.

- 1301 GOETHE : *Mignon*, p. 167.

Connais-tu le pays où la grenade en fleur
 Voit l'orange, fruit d'or, sortir du noir feuillage ?

De la préciosité.

- 1302 GOETHE : *Le divin*, p. 241. (*das Göttliche*)
- 1303 HEINE : *Belsatzar*, p. 19.
 Minuit. Dans les places, personne.
 Tout dort. L'ombre est sur Babylone...
 Bonne imitation, artistique, mais en quelque sorte *immobilisée*.
- 1304 HEINE : *Lore-ly*, p. 65.
 Mon cœur, pourquoi ces noirs présages ?
 Je suis triste à mourir.
 Une histoire des anciens âges
 Hante mon souvenir...
 Parfois cherché.
- 1306 KELLER (G.) : *Dans la forêt*, p. 217. (*Im Wald*)
- 1307 MÖRIKE : *Pressentiment*, p. 109. (*Liebesvorzeichen*)
- 1308 PLATEN : *Harmosan*, p. 211. (*Harmosan, Ballade*)
- 1309 RÜCKERT : *La citerne* (parabole), p. 121. (*Parabeln I.*)
- 1310 SCHEFFEL : *Heidelberg*, p. 171 (*Alt Heidelberg, du feine...*)
 Vieille Heidelberg, que j'aime
 Te voir en ton écrin,
 Aimable diadème
 Du Neckar et du Rhin !
- 1311 SCHILLER : *Le Punch*, p. 127. (*Punschlied*)
 Spirituel et vif.
- 1312 SCHILLER : *Le poème de la Cloche*, p. 181. (V. N° 732)
- 1313 UHLAND : *Roland Varlet*, p. 43. (*Roland Schildträger*)
- 1314 UHLAND : *Le dimanche du berger*, p. 99. (*Schäfers Sonntagsglied*)
- 1315 UHLAND : *La fille de l'hôtesse*, p. 119.
 Décasyllabes. Quelque recherche.
- 1316 UHLAND : *Le bon camarade*, p. 159.
 J'avais un camarade,
 Le meilleur d'ici-bas.
 Le tambour de bataille
 Roulait. De même taille
 Nous marquions même pas...
 Parfois étrange.

- 1317 UHLAND : *La barque*, p. 169. (*Das Schifflein*)

Au cours de la rivière
La barque fuit légère ;
A bord nul ne connaît
Personne, et tout se tait.

Alerte et gracieux.

Traductions extrêmement habiles et qui conservent presque toujours le rythme original, même le plus compliqué. Manquent en général d'émotion, et parfois de simplicité. (Le N° 1305, élégie, a été supprimé.)

(Cf. Betz : *Heine*, p. 256 sqq., et Rossel : *Suisse* II, p. 520 : « la gaucherie laborieuse est le trait caractéristique. »)

- Hasselt (André Van) — Dans : *Etudes Rhythmiques* (3^e et 5^e vol. des *Œuvres : Poésie et Prose*. Bruylant-Christophe, Bruxelles, 1876. (*Bibl. royale de Bruxelles*)).

- 1318 ANONYME : *Les grandes funérailles* « d'après une chanson allemande » : T. III, liv. II, p. 34.

Fossoyeurs, alerte ! à l'ouvrage...

Vers scandés : ○ ○ — ○ — ○ ○ — ○ ○ — ○

- 1319 ANONYME : *Oiseaux et fleurs* « d'après une chanson allemande » T. III, liv. IV, XXXIV, p. 150.

Tous les pleurs que je verse, ô mon ange,
Tous mes pleurs,
Le printemps les rassemble et les change
Tous en fleurs.

Vers scandés : ○ ○ — ○ ○ — ○ ○ — ○
○ ○ —

- 1320 ANONYME : *Le réveil du printemps* « chant d'école imité de l'allemand ». Liv. VI, XIX, p. 222 (*Frühlings Erwachen*)

Mois des fleurs, ô mois charmant,
Mois vermeil des roses,
Sous le toit du bois dormant
Toutes sont écloses.

Scandés : — ○ — ○ — ○ (?)
— ○ — ○ — ○

- 1321 GOETHE : *Le roi de Thulé*, T. V, 3^e partie : *Ballades, légendes et Paraboles*, p. III.

Il était un roi de Thulé ;
Jusqu'à la tombe il fut fidèle.
En mourant, lui légua sa belle
Une coupe d'or ciselé...

Traduction convenable, mais sans aucune nouvelle trouvaille.

- 1322 MÜLLER (W.) : *Le meunier voyageur*, T. III, Liv. V, XI, p. 194.
(*Wanderschaft*)

En route ! en route ! mot charmant,

En route !

Rester en place, amer tourment,

En route !

Scandé : ◡ - ◡ - ◡ - ◡ -

◡ - ◡

- 1323 ÆTTINGER (Ed. Mar.) : *Espoir en Dieu*

Mon cœur est pareil au navire

En proie au caprice des mers...

Développement libre.

Scandé : ◡ - ◡◡ - ◡◡ - ◡

◡ - ◡◡ - ◡◡ -

- 1324 RELLSTAB (Ludwig) : *La sérénade de Schubert.*

Ma guitare douce et tendre

Chante et pleure aussi

Viens, ma belle, viens l'entendre

Puis descends ici...

Scandé : - ◡ - ◡ - ◡ - ◡

- ◡ - ◡ -

- 1325 KIND (Fr.) : *La chanson de Gaspard (der Freischütz : Hier im ird'schen Jammertal).*

Va, vieux monde, ô val des pleurs,

Va, tu n'as rayons ni fleurs

Sans le jus de la treille.

Scandé : - ◡ - ◡ - ◡ -

- ◡ - ◡ - ◡ (?)

Imitations très libres en général — sauf pour *le Roi de Thulé*. La versification rythmique, qui étonne le lecteur français, n'est pas calquée sur celle de l'original allemand.

Van Hasselt a traduit également en vers rythmés de nombreuses mélodies de Schubert. (En collaboration avec J. R. Rongé, chez Litolf, éd., s. d., mais après 1890).

M. Baldensperger (*Goethe* N° 647) indique une imitation du *Roi des aulnes* par Van Hasselt. Elle ne figure pas dans ce recueil.

- Nancey (Alfred) — Dans : *Lieds et Ballades, imités de Uhland*, Troyes, Dufour-Bouquet, 1876. [Yh 4.212] (Extr. *Mém. Soc. acad. de l'Aube*, T. XXXIX).

- 1326 UHLAND : *Chanson d'un pauvre*, p. 3.

Je ne suis qu'un pauvre être ; au milieu des humains

Je marche solitaire...

- 1327 UHLAND : *Le Fil de la Vierge*, p. 4. (*Der Sommerfaden*)

Un jour que nous marchions à travers les chemins
Bordés de fraîches roses...

- 1328 UHLAND : *Le Manteau ducal*, p. 5. (*das Nothemd*)

Alexandrins.

- 1329 UHLAND : *Le voyageur*, p. 7. (*Wanderlied : Nachtreise*)

3 alexandrins et 1 octosyllabe.

- 1330 UHLAND : *La Fille de l'Hôtesse*, p. 8.

Trois vaillants compagnons, au printemps de leur âge,
Gais malgré la fatigue, ardents malgré l'orage,
Côtoyaient la rive du Rhin...

- 1331 UHLAND : *La Ballade du Gallois*, p. 9. (*der Waller*)

Alexandrins.

- 1332 UHLAND : *La Fille de l'Orfèvre*, p. 11.

Un orfèvre célèbre était dans son logis ;
Sous son habile main diamants et rubis
Venaient se combiner en superbe parure...

Imitations aisées, mais fort développées, à l'allure d'odes ou de fragments épiques.

Riehepin (Jean) — Dans : *Les Caresses*, Decaux 1877. [Ed. de 1882, Ye 187].

- 1333 HEINE : *Sérénade*, « Variations sur un motif de Heine ». — Floréal : V.

Chantez, chantez, ô mes chansons... (*Nordsee*, I, 1.)

Ce lied vif, passionné, en 17 strophes au rythme fort habile (884884) s'inspire très nettement de Heine, et par l'invocation du début, et par les deux idées maîtresses : prendre les astres pour parure et les poèmes pour courtisans et serviteurs de l'Aimée. Mais il ne faut pas y chercher l'imitation exacte, vers par vers, de *Krönung*.

Marelle (Charles) — *Poésies de Henri Heine*, « parues depuis vingt ans avec morceaux de Goethe, Uhland, Kerner, etc., traduites en vers français », Braunschweig, Westermann, 1879 (*Herrig's « Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen »*, LXII, p. 241 sqq.) [8° Z 12.033 (6)]

En tête de cette anthologie, quelques lignes de Marelle nous avertissent que « ces traductions ne sont pas précisément inédites. La plupart ont paru, accompagnées de divers morceaux traduits de Goethe, Uhland, J. Kerner, etc., il y a quelque vingt ans déjà ; mais, imprimées à un nombre très restreint d'exemplaires, elles ne sont guère sorties du

petit cercle d'intimes auquel l'auteur les destinait ». Nous croyions, avec L.-P. Betz, ce premier recueil introuvable, quand un coup d'œil sur les *Poésies choisies de Heine* par Nancey (1858) nous a aussitôt montré que nous étions en présence de ce premier choix de Marelle, publié sous un pseudonyme. Les poésies rééditées en 1879 sont, à peu d'exceptions près, celles de 1858. Marelle en a seulement supprimé les titres et leur a fait subir des retouches importantes et pour la plupart heureuses.

21 pièces du recueil de 1858 ne sont pas reproduites (10 de Heine, les N^{os} 676, 677, 690, 699, 700, 702, 704, 707, 715, 716, et les 11 des autres auteurs).

3 pièces sont inédites :

1334 HEINE : *Loreley*, p. 251.

Je ne sais ce que ça veut dire
Que ce vieux conte me poursuit,
Je suis si triste, je soupire —
Il ne me sort pas de l'esprit.

Traduction assez plate.

1335 HEINE : *Epilogue I*, p. 254. (Réminiscence de *Intermezzo II* ?)

Il est une belle Madone,
A M... (je n'en puis dire plus),
Elle tient, sereine et mignonne,
Dans ses bras son petit Jésus.

1336 HEINE : *Epilogue 2*, p. 254. (Imité de *Intermezzo 40*)

De regrets se nourrit l'amour.
Je ne puis, ô ma bien-aimée,
Je ne puis oublier qu'un jour,
Ame et corps, je t'ai possédée.

La moitié environ de ces 45 pièces ont subi d'habiles mais souvent insuffisantes retouches, portant sur le vocabulaire parfois si étrange des premières adaptations.

Les quelques mots de préface qui précèdent ce choix de poésies le présentaient comme les prémices d'une anthologie plus importante des lieds de Heine adaptés par Marelle. Nous avons cherché en vain ce recueil lorsque dans le tirage à part de *Herrigs Archiv* conservé à l'Université de Berlin, nous avons découvert un papillon de Janvier 1880, signé Marelle, où le traducteur dit avoir appris que Heine interdisait, dans son testament, toute adaptation de ses poésies autre que les traductions en prose publiées de son vivant. « Ce fait, que je viens seulement d'apprendre, m'oblige de renoncer à mon projet de réunir en un volume les traductions en vers dont on a ici un échantillon ».

Valade (Léon) — Dans : *Nocturnes, Poèmes imités de Henri Heine, Patay*, 1880 [Ye 34.352]

Choix très varié, comme celui de Ch. Marelle. (Süpfle dit à tort (III, p. 44) qu'il ne se compose que de lieds des *Traumbilder*).

- 1337 HEINE : *Songe fatal*, p. 5. (*Traumbilder* N° 2)
Rêve étrange ! mêlé de terreurs et de charmes...
- 1338 HEINE : *Les compliments*, p. 9. (*Traumbilder* N° 3)
L'autre nuit, dans ce vague où le rêve tournoie,
Je portais l'habit noir et le gilet de soie...
- 1339 HEINE : *La Noce*, p. 11. (*Traumbilder*, N° 5)
La fièvre de mon sang, qu'est-ce donc qui l'allume ?
Et mon cœur, d'où lui vient sa furieuse ardeur ?...
- 1340 HEINE : *Le cimetière*, p. 15. (*Traumbilder*, N° 8. *Fragment*)
Couplet du tailleur :
Je faisais mon apprentissage
Avec l'aiguille et les ciseaux ;
Je m'animais d'un grand courage
Avec l'aiguille et les ciseaux...
Rythme fort bien imité, récit en alexandrins, couplet de chaque
revenant en octosyllabes.
- 1341 HEINE : *Balthazar*, p. 23. (*Belsatzar.*)
C'était sur le minuit... A peine remuait
Babylone, enfoncée en un sommeil muet...
- 1342 HEINE : *L'évocation*, p. 27. (*Romanzen*, N° 4)
Solitaire, dans sa cellule, un soir d'hiver,
Le jeune franciscain est assis et s'applique
A la lecture d'un grimoire très antique
Intitulé : Clef de l'enfer...
- 1343 HEINE : *Une femme*, p. 29. (*Romanzen*, N° 1)
Ils s'aimaient comme louve et loup,
Voleur et voleuse...
- 1344 HEINE : *Le pauvre Pierre*, p. 31. (*Romanzen*, N° 5)
Fin : Et la tombe est bien le meilleur refuge
Où puisse dormir le pauvre amoureux
Jusques au grand jour du Souverain Juge.
- 1345 HEINE : *Tragédie*, p. 34. (*Tragödie* I)
- 1346 HEINE : *Le Pèlerinage à Kevlar*, p. 37.
Le fils est au lit, abattu,
La mère est près de la fenêtre....

- 1347 HEINE : *Les deux grenadiers*, p. 42.

Deux grognards de la garde, ayant fait la campagne
De Russie, où longtemps on les retient captifs,
Cheminaient vers la France. Et dans notre Allemagne,
Ils baissèrent le front, sombres non sans motifs !...

- 1348 HEINE : *Le chevalier Olaf*, p. 45.

Seuls, la foule faisant un grand vide autour d'eux,
Deux hommes gravement veillent devant le Dôme.
Dans de rouges manteaux ils sont drapés tous deux :
L'un est le roi, l'autre est le bourreau du royaume...

- 1349 HEINE : *Dona Clara*, p. 49.

Au jardin, que le soir vague sème d'opales,
La fille de l'alcade erre seule et rêvant.
Au fond est le château : des éclats de cymbales
Jusqu'à la promeneuse en arrivent souvent.

- 1350 HEINE : *Almanzor*, p. 53.

Sur une colonnade aux fûts droits et puissants
Le dôme de Cordoue étend son ample voûte...

- 1351 HEINE : *Les ondines*, p. 59. (*Die Nixen ; Romanzen* N° 11)

Sur le sable fin qu'argente la lune
Viennent chuchoter les flots amoureux :
Rêveur indolent, un beau jeune preux
Repose étendu sur la blanche dune...

- 1352 HEINE : *Le Roi Harald Harfagar*, p. 61 (*Neuer Frühling, Romanzen* N° 23)

C'est dans les profondeurs glauques du flot amer
Que Harald Harfagar, le roi normand, demeure...

- 1353 HEINE : *La Rencontre*, p. 63. (*Neuer Frühling, Romanzen* N° 22)

Sous les tilleuls en fleurs l'orchestre frénétique
Mêle joyeusement les filles aux garçons...

- 1354 HEINE : *Le Pénitent de Canossa*, p. 65. (*Heinrich. Zeitged.* 9)

Dans la cour du château de Canossa, Henri
Se tient, en pénitent revêtu de la haire,
Pieds nus, à la nuit froide exposé sans abri,
Et l'empereur grelotte ainsi qu'un pauvre hère...

- 1355 HEINE : *L'Ennuyé*, p. 67. (*Romanzen* N° 2. *Fragment*).

Mourir, soit ! je veux bien mourir — mais pas ici :
Que je meure du moins dans un champ noble et vaste...

Excellentes adaptations, au rythme parfois un peu ralenti, mais au charme évocateur, plutôt verlainiennes que parnassiennes. (Cf. par ex. *L'Evocation* ou *Les Ondines*). (Cf. Betz : *Heine*, p. 227. — V. pl. 1, 2^e part., p. 249, note.

- Daniel** (Augustin) — Dans : *Le Faust de Goethe*, traduction nouvelle en vers français. Plon, 1881. [Yh. 2.521]

- 1356 GOETHE : *La chanson du Rat*, p. 161.

Grugeant à loisir beurre, lard et graisse,
Au fond d'une cave un rat demeurerait.

Décasyllabes.

- 1357 GOETHE : *La chanson de la Puce*, p. 168.

Il était une fois un roi
Possesseur d'une belle puce...

- 1358 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 209.

Un roi de Thulé, fidèle à l'amour
D'une pauvre enfant sous terre endormie,
Gardait le cadeau qu'à son dernier jour
De sa pâle main lui fit son amie...

Décasyllabes qui nécessitent de nombreuses additions. Plat.

- 1359 GOETHE : *La Sérénade*, p. 279.

Qu'attends-tu, ma Catherinette,
Dès le point du jour inquiète...

- Gross** — Dans : *Faust*, traduction de Gross, Delarue, 1881 [Yh. 2.522]

- 1360 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 123.

Assez habilement traduit en vers blancs.

Fin : Il la vit tourner, s'emplir,
Et plonger dans la mer profonde.
Il pâlit, ses yeux se fermèrent,
Depuis il n'a plus jamais bu.

- 1361 GOETHE : *Chambre de Marguerite*.

Même genre d'adaptation.

- Riedmatten** (A. de) — Dans : *La tragédie du docteur Faust en vers français*. Ollendorff, 1881. [Yh 2.535]

- 1362 GOETHE : *La chanson du Rat*, p. 64.

Un rat logeait dans un cellier ;
Il y festoyait sans dépense...

- 1363 GOETHE : *La chanson de la Puce*, p. 68.

Il était une fois un roi
Possesseur d'une belle puce...

- 1364 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 93.

Il était un roi de Thulie,
Gardant toujours inconsolé,
Don suprême de son amie,
Une coupe en or ciselé...

Aucune qualité particulière. Dernière strophe fort peu réussie.

- 1365 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 120.

Octosyllabes assez plats.

- 1366 GOETHE : *La Sérénade*, p. 132.

Que fais-tu là, ma Catherine,
Lorsque le jour tombe et décline
Chez ton amant ?
Prends garde, enfant ! Si dans cet antre
Vierge l'on entre,
De même on en sort rarement...

Combes (Ernest) — Dans : *Rimes et rires*, Marpon et Flammarion, 1882 [8^e Ye 224]

- 1367 GOETHE : *Pastorale* (de *Faust*), p. 61 (V. N^o 1465)

Garni de nœuds et de rubans
Les plus roses, les plus pimpants,
Jeannot vint à la danse...

Rythme et ironie bien imités.

- 1368 GOETHE : *Le Dieu et la Bayadère*, p. 63 (V. N^o 1466)

Imitation exacte du rythme et des sentiments. Parfois plat.

- 1369 HEINE : *Encouragements*, p. 107. (V. N^o 1470) (*Heimkehr*, N^o 69)

Bons conseils ne leur coûtaient guère,
Politesses ne coûtaient rien...

Ce recueil poétique contient en outre une demi-douzaine d'épigrammes de Gœthe, Kastner, Platen. (V. appréciation N^o 1474)

Arnaud (Benoît) — Dans : *Poésies de Benoît Arnaud*. Imp. Quantin, 1884. Dernière partie : *Traductions* (Publication posthume par les soins d'Aimé Camp. Arnaud, né en 1804, est décédé à Béziers en 1879) [8^e Ye 511]

1370 BÜRGER : *La chasse du rhingrave*, p. 424. (*Der wilde Jäger.*)

Le dur comte sonne du cor :
A pied, à cheval, sus, en chasse !

1371 GOETHE : *Le compagnon orfèvre*, p. 371.

Oh ! l'adorable enfant que ma voisine...

1372 GOETHE : *La cloche qui marche*, p. 373.

Un drôle était, au fugitif instinct,
Qui ne pouvait se tenir à l'église ;
Ruse n'était qui ne lui fût de mise,
Fête et dimanche à frauder le lieu saint...

Familier et archaïque.

1373 GOETHE : *Le jeune gars et le ruisseau*, p. 375.

Décasyllabes.

1374 GOETHE : *Le chercheur de trésors*, p. 381.

Comme un foyer pâle et sans flamme,
Je languissais, pauvre toujours.
Misère est ombre sur nos jours,
Richesse, soleil sur notre âme.

1375 HEINE : *Mélisande de Tripoli*, p. 417. (*Geoffroy Rudel und Melisande von Tripoli*)

De ces fantômes gracieux
Telles les molles causeries ;
Et se jouant aux galeries,
Les suit la lune dans les cieux.

Manque de simplicité.

1376 SCHILLER : *L'anneau de Polycrate*, p. 383.

De son balcon doré considérant la ville,
Le tyran de Samos se souriait tranquille...

Imitation de la strophe (12 12 8 12 12 8. — a - a - b. - c - c - b.)

1377 SCHILLER : *Fridolin*, p. 388. (*Der Gang nach dem Eisenhammer*)

A Saverne par la comtesse,
Dans la crainte de Dieu nourri...

- 1378 SCHILLER : *Le plongeur*, p. 399.

Dans cet abîme, aux noirs remous,
Chevaliers, varlets, qui de vous
Sans terreur osera descendre ?...

- 1379 SCHILLER : *Le chevalier de Toggenbourg*, p. 405.

Chevalier, laissez la tristesse.
Ce que pour vous ressent mon cœur
N'est rien qu'une amitié de sœur.
N'exigez point d'autre tendresse...

- 1380 SCHILLER : *Le comte de Habsbourg*, p. 410.

Dans la cité d'Aix-la-Chapelle...

- 1381 UHLAND : *La chanson du mendiant*, p. 420. (*Lied eines Armen.*)

Hélas ! je ne suis qu'un pauvre homme...

Adaptations en général pleines de verve et d'humour, en une langue parfois un peu archaïque afin d'être plus savoureuse ou plus concise. Préférences pour l'allègre octosyllabe.

Camus (Jules) — GOETHE : *Chant de Mai. Revue internationale*, 1884.

- 1382 1^{re} année, II. — 4^e Livr. [8^o Z. 10.180]

Dans toute la nature
Quel éclat merveilleux !
Tout rit dans la verdure
A l'astre radieux !

Mille fleurs gracieuses
Sortent de leurs boutons
Et mille voix joyeuses
S'élancent des buissons...

Excellente adaptation où passent l'élan, la jeune passion de *Mailied*.

Vaughan (E.) et **Tabaraud** (Ch.) — *L'Intermezzo, Poème d'après*

- 1383 H. Heine, s. éd., 1884 [8^o Ye 562]

Traduction à peu près intégrale du recueil allemand. Sont passés seulement les N^{os} 13, 28, 36, 44, 46. Les N^{os} des pièces sont ainsi décalés à partir du 13^e.

- 1384 Les deux préludes, numérotés à part, sont celui du *Buch der Lieder* (I) et celui de l'*Intermezzo* (II).

Œuvre en général ingénieuse et délicate, franchement parnassienne, moins colorée que celle de Méral et Valade, entremêlée parfois de vers gauches ou ternes. — Abus de l'alexandrin : les meilleures adaptations sont celles où ce mètre n'est pas utilisé. (V. 2^e part. p. 254 sqq.).

Duchesne (Julien) — **KØRNER** (Th.) : *Larmes de la nuit*. — *R. E. L. V.*
1385 I, 1884-1885, p. 306.

Tu retrouves, quand naît l'aurore,
Les vallons plus frais, l'air plus pur :
La rose pour toi vient d'éclore ;
C'est pour toi qu'un beau soleil dore
L'horizon et le ciel d'azur...

Traduction fidèle et délicate, par un professeur de littérature française à la Faculté des Lettres de Rennes. (Cf. N° 1067).

Fortin (Gustave) — *Les Rhénanes. Poésies Alsaciennes*. — *Poésies de Heine, Gœthe, Schiller et Uhland*. — *Le Chant de la Cloche*. Berger-Levrault, 1886. (*Ne sont pas à la Bibl. Nationale*).

1386 HEINE : *Ma pauvre âme était éblouie...*, p. 55. (*Heimkehr* N° 1)
Exact, fin plate.

1387 HEINE : (*Lorelei*), p. 56. (*Heimkehr* N° 2)

Je ne sais pourquoi, ni comment,
Dans ma mélancolie,
Il est un vieux conte allemand,
Que jamais je n'oublie.

Des platitudes

1388 HEINE : *Je viens m'asseoir à l'ombre*
D'un tilleul ; c'est en mai...
Dieu que mon cœur est sombre,
Lorsque tout est si gai ! p. 57. (*Heimkehr* N° 3)

1389 HEINE : *Le bon Dieu de Berlin*, p. 59. (*Heimkehr* N° 71)
Plat, parfois trivial.

1390 GOETHE : *Le Roi des Aulnes* (1^{re} version), p. 63.

Le vent gémit, la nuit est sombre...
A travers nuit et vent,
Un coursier passe comme une ombre,
Avec le père et l'enfant...

Imitation développée.

1391 GOETHE : *Le Roi des Aulnes* (Variante), p. 67.

Qui chevauche par nuit et vent ?
C'est le père avec son enfant.
Il serre l'enfant dans sa mante,
Pour le garer de la tourmente...

Beaucoup plus concis, mais parfois plat.

- 1392 GOETHE : *Le Troubadour*, p. 69. (*Der Sänger*).

Sur le pont, devant la porte,
Mes amis, qu'entend-on ?...

- 1393 SCHILLER : *Ibicus*, p. 73. (*Die Kraniche des Ibykus*)

- 1394 SCHILLER : *Le partage de la terre*, p. 79.

Strophes mal rythmées. 12 10 10 8.

- 1395 SCHILLER : *Le chant de la cloche*, p. 95.

Ex. : L'incendie :

Pétiliante déjà s'élève
La flamme ; au loin sans trêve
Elle s'étend.
D'une ardeur de fournaise
L'air s'embrase...

Vers libres imitant ceux de Schiller, mais trop souvent dépourvus de relief.

- 1396 UHLAND : *La malédiction du trouvère*, p. 81.

Un château grand et fier, au flanc de la montagne,
Dominait autrefois cette belle campagne,
Jusqu'à la mer d'azur.

Un peu solennel parfois, mais en somme assez poétique.

Adaptations en général exactes et rythmées d'après l'original. Leur plus grave défaut est la platitude, sauf pour la traduction de Uhland.

- Lupus** (Dr Alexis) — Dans la *Nouvelle Revue*. Vol. 43, Novembre-Décembre, 1886, p. 600 sqq. [8° Z. 1.287]

- 1397 HEINE : *La Forêt mourante*. (*Neuer Frühling* N° 43)

La forêt jaunit et frissonne,
La feuille commence à tomber...

Impression de mélancolie bien rendue.

- 1398 HEINE : *Le pauvre Pierre*, « romance ».

Jean valse, il valse avec Margot...
Quel heureux mortel que cet homme !..
Pierre est triste comme un sanglot,
Il est plus pâle qu'un fantôme.

Simplicité naïve un peu trop cherchée. (V. 2^e part, p. 257).

- 1399 Ces deux lieds ont été réédités en 1895 à Saint-Petersbourg avec un troisième de Heine : *Les plus beaux yeux*. (*Heimkehr* N° 65) (8° Yh Pièce 46)

Marmier (Xavier) — Dans : *Prose et vers, 1836-1886*. Nouvelle éd., Lahure, 1890 [8° Z. 12.002] (1^{re} éd. introuvable).

1400 DIPPÉL (H.) : *Au fond du Rhin*, p. 224.

Jolie adaptation en alexandrins.

1401 EICHENDORFF : *Dans le deuil d'un enfant*, p. 306. (*Auf meines Kindes Tod*)

Voici la nuit, la nuit si sombre...

1402 FREILIGRATH : *Oh lieb', so lang*, p. 324.

Alexandrins.

1403 GOETHE : *Mignon*, p. 300 (V. N^{os} 138 et 150) (*Kennst du das Land*)

1404 GRÜN (A.) : *Scènes de la vie*, p. 347. (*Familiengemälde*)

Octosyllabes assez plats.

1405 HOFFMANN VON FALLERSLEBEN : *Chant d'hiver*, p. 264. (*Winterlieder*)

Nulle hirondelle sur la plage...

Octosyllabes (a b a b a).

1406 KERNER (J.) : *Larmes silencieuses*, p. 328.

Alexandrins.

1407 KERNER (J.) : *La chanson de l'oiseau*, p. 199. (V. N^{os} 139 et 391)

1408 MÜLLER (W.) : *Vineta*, p. 214.

Dans l'abîme de cette mer
Une cloche qui se lamente
Nous révèle dans la tourmente
Une cité jadis puissante,
Enfouie au fond du gouffre amer.

Bien rythmé.

1409 RÜCKERT : *Les portes de la vie*, p. 320.

Alexandrins et octosyllabes.

1410 UHLAND : *Le bon hôtelier*, p. 201. (*Einkehr*)

Octosyllabes spirituels et alertes.

1411 UHLAND : *Le bon camarade*, p. 213. (N^o 395 retouché)

1412 UHLAND : *La fille de l'aubergiste*, p. 231. (N^{os} 142 et 397 retouchés).

- 1413 UHLAND : *Le dimanche du berger*, p. 333. (*Schäfers Sonntagslied*)
Classique. Lamartinien.
- 1414 VOGEL : *Réverie*, p. 211.
Je voudrais mourir comme meurt l'oiseau...
(V. 2^e part., pp. 195 sqq.)
- Vallon (François) — Dans : *Ecrin de Poésies*, Lemerre, 1886. (*Institut de France* : Q. A. 677).
- 1415 EICHENDORFF : *Tristesse*, p. 9.
Alexandrins.
- 1416 EICHENDORFF : *On eût dit que le ciel pur*
Baisait la terre fleurie, p. 95. (*Mondnacht*).
Vers de 7 syllabes bien rythmés.
- 1417 EICHENDORFF : *Chant du soir*, p. 119. (*Vesper*).
Octosyllabes.
- 1418 EICHENDORFF : *Prière du matin*, p. 137.
O pieux, ô profond, ô ravissant silence :
Tout repose encor : l'homme et la terre et les airs.
- 1419 FEUCHTERSLEBEN : *Ainsi le veut du Ciel la sagesse profonde...*
p. 7. (*Es ist bestimmt in Gottes Rat*)
Forme d'élégie.
- 1420 FREILIGRATH : *Aime de toute ta force, aime...*, p. 203. (*Fragment ?*)
Octosyllabes.
- 1421 GEIBEL : *Les Etoiles*, p. 115. (*Gute Nacht*).
Alexandrins.
- 1422 GEIBEL : *Que la vague toujours d'une vague suivie* (*Distichen IX*).
Baisse et monte tour à tour,
De l'Océan c'est la vie..., p. 153.
- 1423 GEIBEL : *Mon séjour*, p. 155. (*Frühlingsoffenbarung*).
Clair matin d'été, que la terre est belle !
De l'or du soleil la forêt ruisselle...
Vif et coloré.
- 1424 GEIBEL : *L'Enfant d'Espagne au pays du Nord*, p. 247. (*Der Zigeunerbube im Norden*).

- 1425 GOETHE : *Le roi des Aunes*, p. 3.
 Qui chevauche si tard, par la forêt sauvage ?
 C'est un père embrassant son enfant adoré ;
 Pour le mettre à l'abri du froid et de l'orage,
 Il le tient sur son cœur étroitement serré.
 Habile, mais rythme lent.
- 1426 GOETHE : *La cloche qui marche*, p. 23.
 Peu réussie.
- 1427 GOETHE : *Heureux qui, sans humeur chagrine*,
 Loin des cités a fui..., p. 149. (*Fragment ?*)
- 1428 GOETHE : *Sur tous les sommets*
 Règne la paix..., p. 157. (*Ein Gleiches*)
- 1429 HEBBEL : *L'Enfant à la Fontaine*, p. 99.
 12 8 12 8.
- 1430 HEINE : *Du haut des cieux calmes, sans voiles*
 Tombe une étoile là-bas.
 De l'amour, c'est la douce étoile
 Que je vois tomber, hélas !, p. 103.
 (*Intermezzo*, N° 65).
- 1431 HEINE : *Balthazar*, p. 107.
 Strophes de 2 alexandrins.
- 1432 HEINE : *Quand deux amis au seuil se quittent*,
 Tremblants, ils se donnent la main..., p. 156.
 (*Intermezzo*, N° 55).
- 1433 HEINE : *Lurline*, p. 261. (*Loreley*).
 Je ne sais pourquoi la tristesse
 A ce point m'assombrit.
 Un conte des vieux jours sans cesse
 Me revient à l'esprit.
 Bonne adaptation.
- 1434 HENZEL (Louise) : *Le cri de la Caille*, p. 65. (*Wachtelruf*).
 Le cri est traduit en latin : *dic cur hic ?*
- 1435 HENZEL (Louise) : *Les arbres*, p. 139.
 Alexandrins descriptifs.
- 1436 KERNER (J.) : *Tu te lèves et te promènes*, (*Stille Tränen*).
 Des vallons respirant l'air pur..., p. 59.

- 1437 LÉNAU : *Le Printemps*, p. 185. (*Der Lenz*).
 Le Printemps, enfant qu'on baise
 Tant il est frais, attrayant,
 Voici qu'il vient, sautant d'aise,
 Et salue en souriant !
- 1438 LÉNAU : *Les Larmes*, p. 233.
 Alexandrins.
- 1439 MEYER : *Il faut* est une dure noix, pp. 153 et 154.
- 1440 MÜLLER (W.) : *Le Tilleul*, p. 11.
 Près du ruisseau s'élève
 Un tilleul dans le bois...
 Alerte.
- 1441 MÜLLER (W.) : *C'est en me posant sur la chaise...*, p. 225.
 (*Rast ; Reiselieder* II).
 Souvent plat.
- 1442 PLATEN : *Remords*, p. 15. (*Romanzen und Jugendlieder* N° 34).
 Alexandrins.
- 1443 PLATEN : *Le Pèlerin de Saint-Just*, p. 25.
 Alexandrins.
- * 1444 REDWITZ : *Chantez, oiseaux, chantez...*, p. 93.
 Décasyllabes.
- 1445 RELLSTAB : *Mon séjour*, p. 155. (*Aufenthalt*).
 Alexandrins.
- 1446 SCHEUERLIN : *Le sapin*, p. 197.
 Octosyllabes vifs.
- 1447 SCHILLER : *L'Espérance*, p. 67.
- 1448 SCHMIDT (von LÜBECK) : *Voyageur*, p. 131.
 Je viens des monts : la plaine fume.
 La mer au loin mugit, écume...
- 1449 SEIDL : *Les yeux du Ciel*, p. 83.
 Octosyllabes aisés.
- * 1450 STRACHWITZ : *La Mer*, p. 85.

- 1451 STURM (J.) : *Non là-bas*, p. 17.

Alexandrins.

- 1452 STURM (J.) : *Sur les grands monts, les plaines basses*
La nuit met son voile béni..., p. 223.

- 1453 UHLAND : *Le berger de la montagne*, p. 19.

Octosyllabes.

- 1454 UHLAND : *La Chapelle*, p. 125.

En haut s'élève la Chapelle.
Muette, elle paraît songer :
En bas, près de la cascabelle
Gaîment chante un jeune berger.

- 1455 UHLAND : *Du jour à peine on sent l'approche*, p. 156.
(*Wanderlieder* N° 4 : *Morgenlied*).

- 1456 UHLAND : *L'Eglise perdue*, p. 157.

Alexandrins.

- 1457 UHLAND : *Chant d'un pauvre*, p. 183.

Octosyllabes.

Ce recueil ne figure ni au catalogue de la Bibliothèque Nationale, ni dans la bibliographie de Lorenz. Il n'est mentionné que par L. P. Betz (*Heine*, pp. 238-239) qui cite intégralement *Du haut des cieux calmes* et *Lurline*, les qualifiant de « getreu und in schöner Sprache dem Original angepasst ». D'allure parnassienne, ces pièces sont parfois bien réussies, mais trop souvent déparées par des rimes prosaïques ou étranges. — A noter la surprenante opinion de Vallon qui prétend être le premier Français qui édite une anthologie de poésies étrangères (anglaises, allemandes, italiennes et espagnoles).

(Comptes rendus élogieux de la *Darmstädter Ztg.*, 30 Novembre 1886 et *Tägliche Rundschau*, 21 Janvier 1887.)

- D*** (Duchesne Julien) — GOETHE : *Le Roi des Aulnes*, « imité de G. ».
1458 — *R. E. L. V.* III, 1886-87, pp. 1-2.

Qui chevauche sous bois par la nuit, par la neige ?
C'est le père avec son enfant...
Pâle enfant que la fièvre assiège,
Ton père inquiet te défend !
Contre le froid, contre le vent
Son manteau serré te protège !...
Ils vont... Mais du bois sombre hôtes mystérieux
Les fantômes légers voltigent autour d'eux...

Développement habile en vers inégaux. Aucune imitation du rythme.

L*** GOETHE : *Chanson de Mignon*. — *Ibid.*, p. 33.

1459 Connais-tu le pays où fleurit l'oranger,
Dont le fruit merveilleux décore maint verger...

Imitation classique, avec quelques « clichés ».

Ollivier (P.) — GOETHE : *Le Barde*. — *Ibid.*, p. 160. (*Der Sänger*).

1460 Quelle est donc cette voix à nulle autre pareille
Que j'entends sur le pont, au-delà du rempart ?...

Strophes de 6 alexandrins et 1 octosyllabe. — Classique et en général exact.

Basch (Victor) — GOETHE : *Le Pêcheur*. — *Ibid.* IV, 1887-88, p. 30.

1461 Le flot bruit, le flot se lève
Un pêcheur assis sur la grève
Regarde l'hameçon.
Son âme est froide comme l'onde.
Il écoute le vent qui gronde,
Il attend le poisson...

Imitation vive et spirituelle, au rythme rapide comme celui de l'original.

(Blaze H.?) — Dans : GOETHE et BEETHOVEN, Perrin 1892 [8° M 7525]
(Publ. posthume, Blaze étant mort en 1888).

1461 bis GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 30.
Il était un roi dans Thulé,
Fort tendre et jamais consolé,
A qui sa belle en trépassant
D'une coupe d'or fit présent.

Cette adaptation qui n'est pas divisée en strophes, mais comporte le même nombre de vers que l'original, est vraisemblablement de Blaze, car celui-ci la cite sans indiquer de nom d'auteur. Parsemée de chevilles souvent plates ou trop familières, elle est plutôt inférieure au *Roi de Thulé* paru dans la Trad. du *Faust de Goethe*. (V. N° 241).

Combes (Ernest) — Dans : *Profils et types de la littérature allemande*.
Fischbacher, 1888. [8° Oo 1316 A].

1462 EICHENDORFF : *In einem kühlen Grunde*, p. 423. (*Das zerbrochene Ringlein*).

Dans un frais ravin
J'avais une amie,
Meunière au moulin :
Elle s'est enfuie...

Bonne adaptation.

- 1463 EICHENDORFF : *Wer hat dich, du schöner Wald...*, p. 423.

Forêt, qui te fit naître
Si belle sur les monts...

- 1464 GOETHE : *Le pêcheur*, p. 328.

L'eau bruit, l'eau s'enfle et le pêcheur
Hume, béatement placide,
Dans la limpidité liquide
La délicieuse fraîcheur...

Humoristique.

- 1465 GOETHE : *Pastorale* (de *Faust, Kermesse*), p. 331. (Réimpr. du N° 1367)

- 1466 GOETHE : *Le Dieu et la Bayadère*, p. 334. (Réimpr. du N° 1368).

- 1467 GRÜN (A.) : *Conte marin*, p. 446. (*Seemärchen*).

Sur l'océan la lune est claire,
Le vaisseau vogue vers le port...

Humoristique.

- 1468 GRÜN (A.) : *L'enveloppe et le noyau*, p. 446.

- 1469 HEINE : *Fichtenbaum und Palme*, p. 466. (*Intermezzo* N° 35).

Un sapin du Nord surgit seul
Sur le flanc dur de la montagne.
Le froid l'endort, la mort le gagne,
La neige lui pose un linceul.

Bonne adaptation.

- 1470 HEINE : *Encouragements*, p. 466. (Réimpr. du N° 1369).

- 1471 IMMERMANN : *Sehnsucht*, p. 426.

Oh ! si jamais je la trouvais
Au fond des bois, bien loin du monde...

Ému.

- 1472 UHLAND : *Le Rêve*, p. 439.

Fin : Elle, hélas ! languit dans un monastère ;
Lui se meurt loin d'elle au fond d'un cachot.

Une certaine gaucherie.

- 1473 UHLAND : *Le Batelet*, p. 442.

Il fallait passer la rivière.
Un bateau prit les passagers...

Strophe alerte bien imitée.

- 1474 WALTER von der VOGELWEIDE : *Sous les tilleuls*, p. 87.

Sous les tilleuls,
Sur la bruyère,

On a dormi : nous étions seuls... (*Minnelieder* N° 16).

Rythme fort bien imité.

Certaines pièces se ressentent du caractère ironique — parfois déplaisant — de l'ouvrage où elles sont enchâssées. Traduites avec exactitude et avec le souci du rythme, elles sont souvent délicatement émues et savent éviter la préciosité et la platitude.

- Beltjens** (Ch.) — HEINE : *Intermezzo* (et d'autres pièces). Dans L.-P. Betz : *Heine in Frankreich*, p. 235 sqq.¹.

Recueil resté probablement inédit, par un poète hollandais. A dû être prêt pour la publication entre 1885 et 1889. L.-P. Betz nous en a seulement conservé 4 pièces qu'il a copiées dans le manuscrit.

- 1475 HEINE : *Loreley*.

Assez habile.

- 1476 HEINE : *Les Deux Grenadiers*.

Nombreuses chevilles.

- 1477 HEINE : *Intermezzo* N° 34.

Curieux essai d'anapestes ; peut-être scandé à l'imitation de Van Hasselt.

- 1478 HEINE : *Sapin et Palmier*. (*Intermezzo* N° 35).

La meilleure pièce, en décasyllabes.

(V. 2^e part., p. 255 sqq).

- D-H** (Dharmenon?) — Dans : *R. E. L. V.*, T. V, 1888-89.

- 1479 HEINE : *Ein Fichtenbaum*, p. 274. (*Intermezzo* N° 35).

La neige au loin couvre la terre.

Captif dans les glaces du Nord,

Un bouleau triste et solitaire

Sous le givre frissonne et dort...

- 1480 KERNER (J.) : *Der reichste Fürst*, p. 274.

A Worms, dans la grand'salle d'armes

Maints princes allemands assis...

1. La traduction de Heine par Charles Beltjens n'a été retrouvée ni à la Bibliothèque royale de Bruxelles, ni à celle de La Haye. Deux œuvres de lui sont seulement à la bibliothèque de l'Université de Groningue [*Le condor captif* et *Aurore*, idylle (1885), et *Inferno* (1886).] Une biographie succincte du poète est donnée dans Molhuysen et Blok : *Nieuw Nederlandsch biografisch woordenboek* (T. II).

- 1481 UHLAND : *Der Wirtin Töchterlein*, p. 275.

Fin émue :

Le dernier releva le voile sans pleurer
Et posant sur sa bouche un douloureux baiser :
« Je t'ai toujours aimée et te reste fidèle
Et morte ? t'aimerais d'une amour éternelle ».

- 1482 UHLAND : *Droben steht die Kapelle*, p. 276. (*Die Kapelle*).

Sur la hauteur l'humble chapelle
Calme, se dresse vers les cieux :
Au vallon, près l'eau qui ruisselle,
Le pâtre émet ses chants joyeux...

Ces traductions sont exactes, mais assez froides (sauf la *Fille de l'Hôtesse*) et contiennent parfois des expressions qui ne sont pas heureuses.

- S. D. — HEINE : *La Loreley*. — *Ibid.*, p. 53.

- 1483 Je ne sais quelle tristesse
En ce jour mon âme envahit :
Un vieux récit de ma jeunesse
Ne peut me sortir de l'esprit...

Exact, mais parfois plat. Des additions étranges.

- Anonyme. — REINECKE (Karl) : *Kinderlieder*. Ed. Breitkopf, N° 1055, Leipzig s. d. (1889).

- 1483bis Recueil avec traduction française, depuis longtemps épuisé et introuvable. C'est la première publication de lieds avec texte français par Breitkopf et Härtel : ces éditeurs ne commenceront que 9 ans plus tard à publier leurs édit. bien connues des mélodies de Schumann, Schubert, Lœwe, etc. (*Renseignements dus à l'obligeance des éditeurs*).

- Tisseur (Clair) — Dans : *Pauca Paucis* (Mâcon, s. éd. 1889. [8° Rés. p. Ye 159]). Nouv. éd. 1894. Lyon, Bernoux et Cumin. [8° Ye 3.578].

- 1484 HEINE : *Le Pèlerinage de Kevlaar*.

Près du lit se tenait la mère :
Allons, mon Wilhelm, sois bien sage !
Ne veux-tu donc pas te lever,
Pour voir le beau pèlerinage ?

— Je suis si malade, ô maman !
Je ne sais pourquoi j'ai si peur :
Je pense à la Gretchen, la morte,
Et cela me brise le cœur.

L'auteur dit en note avoir conservé deux vers rimant sur quatre

comme dans l'original. Traduction classique d'allure, un peu mièvre, parfois bien plate. (Tisseur est visiblement plus à l'aise pour traduire en alexandrins une élégie romaine de Goëthe, *Amyntas*).

Daniaux (J.) (Carpentier Paul).

- 1485 HEINE : *Le Retour*, traduction en vers français par J. Daniaux avec une introduction inédite par Marcel Prévost. Lemerre 1890. [8^o Yh. 308].

Traduction intégrale des 100 lieds numérotés de 1 à 90, avec supplément de 10. (Nos 18, 80, 67, 68, 77, 79, 88, 96, 87, 86 de l'édition définitive de Heine).

En bon Parnassien, le traducteur accentue la note plastique et recherche la jolie rime plutôt que le rythme évocateur. Un quart des lieds sont en décasyllabes ou alexandrins. Supprime les expressions familières et tout ce qui rappellerait une histoire *vécue*. Mutile parfois les pièces par une concision outrée. Plusieurs poésies sont excellentes. (7, 23, 33, 40, 44, 61, 81, 82, 87, 88, 89).

Carpentier a publié aussi sous le même pseudonyme en 1894 *Nouveau printemps* et *Angélique*, d'après Heine, chez Lemerre.

(V. 2^e part., p. 261 à 264).

Durdilly (Louis) — *Faust*, drame en quatre actes avec prologue et épilogue sur le poème de J. W. Goëthe. Adaptation française en vers libres. (Dactylographiée, s. l. n. d.) (1890). [4^o Yh 48]

- 1486 GOETHE : *Chanson du Rat*, p. 19.

- 1487 GOETHE : *Chanson de la Puce*, p. 23.

Analogue à la chanson de Gérard de Nerval.

- 1488 GOETHE : *Le Roi de Thulé*, p. 43.

Un roi de Thulé fidèle
A l'aimée, après sa mort,
Avait, en souvenir d'elle,
Conservé sa coupe d'or.

Adaptation sans relief ni poésie. Fin particulièrement faible et infidèle.

- 1489 GOETHE : *Marguerite au rouet*, p. 62.

Douce paix qu'envie
Mon cœur triste, hélas !
Jamais dans ma vie
Tu ne reviendras...

Nombreuses additions de rimes, comme dans la poésie précédente.

- 1490 GOETHE : *La Sérénade*, p. 73.

Refrain imité de Gérard : « Sans la bague au doigt ».

E. B. — HEINE : *Sur le Brocken (Harzreise)*, — *R. E. L. V. T. VI*, 1889-90.

- 1491 Il fait déjà plus clair, là-bas, à l'Orient,
Et le soleil levant colore l'aube rose ;
Le brouillard opalin prête un aspect morose
Aux cimes qui, bien loin, percent l'azur riant...

Traduit avec délicatesse et émotion.

Durdilly (V.) — Dans : *Franz Schubert*, 25 mélodies célèbres. Nouvelle édition d'après le texte original. Paroles françaises de V. Durdilly. Léopold Cerf, s. d. (*Déposé au Conservatoire en 1890*).

- 1492 CLAUDIUS : *La mort et la jeune fille* (N° 16 du recueil).

- 1493 COLLIN : *Nuit et songes* (19).

- 1494 CRAIGHER : *La jeune Religieuse* (25).

- 1495 GOETHE : *Le Roi des Aulnes* (1).

Hâtant son coursier, un soir d'orage...

Bien rythmé ; vers inégaux ; relativement exact, malgré quelques chevilles.

- 1496 GOETHE : *Marguerite au rouet* (2).

Mêmes remarques.

- 1497 HEINE : *Son image* (7) (*Heimkehr* N° 26).

- 1498 HEINE : *La pêcheuse de perles* (22). (*Heimkehr* N° 8).

- 1499 MAYRHOFER : *Le Nautonier* (8). (*Der Schiffer*).

- 1500 MÜLLER (W.) : *La poste* (6).

- 1501 MÜLLER (W.) : *Le Tilleul* (12).

- 1502 MÜLLER (W.) : *La jolie Meunière : La Couleur aimée* (15).

- 1503 MÜLLER (W.) : *La jolie Meunière : Où vas-tu ?* (17). (*Wohin ?*)

- 1504 MÜLLER (W.) : *La jolie Meunière : Le Voyage* (20).

- 1505 MÜLLER (W.) : *La jolie Meunière : Impatience* (21) ;

- 1506 MÜLLER (W.) : *La jolie Meunière : Le Meunier et le Ruisseau* (24)

- 1507 RELLSTAB : *Sérénade* (13).
 1508 RÜCKERT : *Tu es le repos* (11).
 1509 SCHILLER : *Les plaintes de la jeune fille* (10).
 1510 SCHLEGEL (A. W.) : *Eloge des larmes* (4).
 1511 SCHMIDT VON LÜBECK : *Le Voyageur* (3).
 1512 SCHUBART : *La Truite* (23).
 1513 UHLAND : *Au printemps* (18).

Adaptations en vers irréguliers, mais bien rythmés d'après la mélodie. Souvent le texte original n'est pas suivi de près ; il est surtout dilué et affadi par l'introduction des clichés trop habituels aux faiseurs de livrets.

Ropartz (J. Guy) et **Hirsch** (P. R.).

- 1514 HEINE : *Intermezzo*, d'après le poème d'Henri Heine. Lemerre 1890. [8° Ye 2.477].

Traduction à peu près complète de 64 pièces sur 71. (Sont omis les lieds Nos 13, 28, 29, 36, 40, 44, 46). Sous le nom de *Prélude*, l'avant-propos du *Buch der Lieder* est substitué au Prologue de l'*Intermezzo*.

Bien qu'encore Parnassiens par leur souci d'une forme un peu précieuse, les poètes ne s'attachent plus à la froide image plastique et expriment souvent dans leurs chants leur émotion en charmante mélodie.

(V. 2° part., p. 258-261.)

Pesch (Edouard) — Dans : *Le Chant de la Cloche* (Schiller) et *Lénore* (Bürger) traduits en vers équimétriques et équirythmiques. Préface de M. L. de Fourcaud. W. Hinrichsen. 1891. (fin 1890) [8° Yh 410].

- 1515 BÜRGER : *Lénore*, p. 37 sqq.

Lénore échappa d'un effort,
 Vers l'aube, à rêve et transe :
 « Wilhelm, es-tu félon ou mort ?
 Finis ce long silence ! »
 Or Fritz, son roi, l'avait mené
 Sous Prague, au combat acharné ;
 Depuis ce jour, la belle
 N'en avait eu nouvelle...

Refrain :

« La lune éclaire les halliers...
 Hourra ! les morts, quels cavaliers !
 Crains-tu les morts, ma mie ?...
 — Non ! mais n'en parle mie !...

De la vivacité, mais une recherche de la concision qui pousse le poète à employer d'étranges tournures, par exemple à supprimer les articles.

1516 SCHILLER : *La Cloche*, p. 3.

Enchâssé comme une roche
 Dans le sol, le moule attend :
 Holà donc ! fondons la cloche,
 Compagnons, voici l'instant !...

Transposition en somme supérieure à la précédente. L'harmonie imitative du glas est, par exemple, fort bien conservée :

Le son tombe
 De la tour ;
 Lent et lourd
 Chant de tombe !

— Tentative analogue à celle d'Amiel, mais moins bien réussie. Le poète tombe souvent dans la bizarrerie ou la platitude. D'après une réponse inédite à Weber, critique du *Temps* (21 Janvier 1891) encartée dans notre exemplaire, Pesch est imbu des principes parnassiens ; il admet les équivalents, pour les images et le vocabulaire, mais condamne l'assonance : la rime doit être riche et régulière. Ses scrupules l'ont trop fréquemment empêché d'être simple et naturel.

DEUXIÈME PARTIE

EXEMPLES DE TRADUCTIONS

CHAPITRE PREMIER

EXEMPLES DE TRANSPOSITIONS PRÉ-ROMANTIQUES :

Sévelinges — Charles Nodier — Chênedollé.

PREMIÈRES IMITATIONS ROMANTIQUES :

Albert Stapfer et Sainte-Aulaire — Mme Morel — Paul Halévy.

Nous savons que, pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle notre public lettré, épris de *nature* et de *vertu*, cherchait un aliment à sa passion dans les poèmes idylliques ou moraux des Haller et des Gessner, des Klopstock et des Gellert. C'est au milieu de nuées d'odes et de fables, de fragments de poèmes bibliques ou descriptifs que l'on découvre, çà et là, dans les Almanachs du temps, quelques poésies légères, du genre anacréontique, « imitées de l'allemand ». Les premiers lieds et ballades, empruntés aux jeunes génies du *Sturm und Drang*, n'apparaissent guère qu'au temps de l'Émigration ou au début du nouveau siècle. Mais sous quels vêtements d'emprunt qui les rendent parfois méconnaissables ! Il leur faut, pour être admis en France, dépouiller la tenue simple et quelque peu négligée de l'enfant du peuple ou de l'étudiant voyageur pour endosser le galant costume du troubadour ou même des oripeaux antiques, renoncer souvent à l'allure souple et variée de la chanson pour adopter la lourde et monotone démarche de l'alexandrin. Un émigré anonyme nous a donné à Weimar un exemple de ce curieux travestissement ¹. Nous pouvons, pour nous faire une idée plus complète de cette période primitive, y joindre l'œuvre d'un autre exilé, A. de N., qui publie une adaptation délayée et édulcorée du *Gant* de Schiller dans le *Spectateur du Nord* ².

1. V. pl. ht. n^o 2.

2. 1799. Tome IV. p. 178-181. V. pl. ht. n^o 4.

La ballade débute ainsi :

Au tems où les plaisirs étaient moins raffinés,
 Les hommes tous soldats, les femmes moins timides,
 Les combats des lions et des tigres perfides
 Amusaient les Français et leurs chefs couronnés.
 Dans une enceinte à ces jeux consacrée,
 François premier se rend un jour ;
 Il est environné des seigneurs de sa cour ;
 Mainte beauté pompeusement parée,
 Du luxe de ce règne étalant tout l'éclat,
 Prend place à des balcons pour le sanglant combat.
 Le Roi fait signe ; et tout frémit d'impatience.
 La porte s'ouvre : un lion sort, s'avance
 D'un pas tranquille et mesuré.

Le rythme de Schiller, si bien adapté aux mouvements souples et vifs des félins, disparaît sans laisser de traces dans l'imitation en alexandrins entremêlés de décasyllabes :

Deux animaux encor s'agitaient dans leur cage.
 On donne le signal pour leur faire passage :
 Un double guichet s'ouvre et vomit à la fois
 Deux léopards à la peau bigarrée ;
 De combats et de sang leur rage est altérée :
 Contre le tigre ils osent se risquer.

Citons enfin les derniers vers de la ballade : ils montrent comment les anciens traducteurs se croyaient autorisés à embellir leur modèle, soit par l'addition de métaphores ou de traits d'esprit de leur crû :

Et défiant la mort que sa marche intimide...
 Lui-même, en le portant, jouit de sa valeur...

soit par la suppression ou l'atténuation de passages qu'ils jugeaient capables de scandaliser le lecteur français :

Donc, le chevalier descend dans l'arène,

Et défiant la mort que sa marche intimide,
 Il relève le gant d'une main intrépide.
 Dames et chevaliers en frémissent d'horreur :
 Lui-même, en le portant, jouit de sa valeur.
 Son éloge bientôt vole de bouche en bouche :
 Alix, dont cet exploit fait triompher l'orgueil,
 Reçoit de Lorge avec tendre coup d'œil,
 Présage sûr qu'à son bonheur il touche.

Le Chevalier s'incline et d'une noble voix :
 « Madame, de l'honneur j'attends ma récompense,
 « Et je vous quitte ici de la reconnaissance ».
 Il dit, et vit Alix pour la dernière fois.

Plus de gant jeté au visage. Une ironique révérence a remplacé l'affront.

Une adaptation fort médiocre de *Wilhelm Meister*, parue en 1802 sous le titre d'*Alfred*, renferme d'autres modèles du genre admis à cette époque. L'auteur de ce long roman, C. L. de Sévelinges¹, noble Amiénois, gendarme dans l'armée des émigrés et auteur de nombreuses traductions, n'ose pas conserver le nom de *Wilhelm*, ni même — chose plus étrange — celui de *Mignon* ; il baptise ses personnages *Alfred* et *Fanfan*. Il travestit également plus ou moins les six lieds qu'il met en vers et fait suivre des mélodies de Reichardt.

Wer nie sein Brot mit Tränen ass est encore reconnaissable :

« Qui n'a jamais, au sein des pleurs,
 Trainé ses nuits dans l'insomnie,
 Jamais n'a connu les douleurs,
 Ni les plaisirs de cette vie. »²

De même, il est facile d'identifier la romance de *Mignon*. Bien que fort alanguie et parsemée des fades expressions dont le style pseudo-classique est coutumier, elle mérite d'être citée en entier : c'est la première imitation poétique d'une chanson qui devait, avec l'opéra-comique d'Ambroise Thomas, acquérir chez nous droit de cité :

La connais-tu cette heureuse contrée,
 Où croît l'olive et l'orange dorée ;
 Où le laurier, le myrte, toujours verts,
 De leur feuillage égayent les hivers ?
 Mon bien-aimé, partons, partons bien vite ;
 Qu'attendre encor, quand l'amour nous invite ?

1. Charles Louis de Sévelinges (Amiens 1768-Paris 1832), rentré en France en 1802. « Versé dans les langues étrangères.., Nous a donné *plusieurs traductions* qui ne sont pas sans mérite ». En plus d'*Alfred*, un *Werther* (1803), des *Soirées allemandes* (3 vol.) « recueil de romans, nouvelles, pièces de théâtre et ouvrages de tout genre » (1801), une traduction de *l'Histoire de la campagne de 1800 en Allemagne et en Italie par Bülow*, une histoire du brigand allemand *Schinderhannes*, etc. (Quérard).

2. *Alfred*, I. p. 194 et 195. V. pl. ht n°s 8 à 11.

Les connais-tu ces temples, ces portiques,
 D'un peuple roi ces vestiges antiques,
 Ces fiers débris, qui, la gloire des arts,
 Parlent au cœur en charmant les regards ?
 Mon bien-aimé, partons, partons bien vite ;
 Qu'attendre encor, quand l'amour nous invite ?

Les connais-tu ces montagnes altières,
 Du doux pays imposantes barrières ?
 Viens, leur hauteur ne peut m'intimider,
 Dans leurs détours je saurai te guider.
 Mon bien-aimé, partons, partons bien vite ;
 Qu'attendre encor, quand l'amour nous invite ? ¹

Dans l'adaptation de *Heiss mich nicht reden, heiss mich schweigen*, la déformation d'une poésie simple et touchante, devenue une élégie prétentieuse et plate, apparaît dans toute son horreur :

« Ah ! respectez un funeste mystère,
 L'œil d'un mortel ne peut le découvrir :
 L'arrêt des cieus m'ordonne de me taire,
 Lorsque mon cœur est tout prêt à s'ouvrir. » ²

Bornons-nous à ces trois citations : les autres lieds sont trop défigurés pour pouvoir passer pour des adaptations ³.

Malgré les mélodies qui les accompagnaient, à la fin du 3^e volume, ces médiocres romances n'ont pas dû acquérir une notoriété suffisante pour piquer d'émulation les traducteurs.

Il faudra attendre, après 1830, Xavier Marmier pour rencontrer une bonne imitation poétique des célèbres stances tirées de *Wilhelm Meister*.

La Violette de Goethe fait son apparition dans la poésie française deux ans après la romance de Mignon. Charles Nodier, qui la traduit

1. Ibid. I, p. 201.

2. Ibid. II, p. 70.

3. Voici par exemple la première strophe de la ballade du harpiste, *Der Sänger*. Comment la reconnaître dans cette puérile et banale romance de style troubadour ?

Bon troubadour, sans nul souci,
 Peut se mettre en voyage ;
 Partout il trouve un doux abri,
 Partout joyeux visage.
 Le châtelain le fait chanter,
 Fillette accourt pour l'écouter :
 Que faut-il davantage ? (I. p. 186-188).

en prose et en vers dans les *Essais d'un jeune barde*¹, l'avait-il connue — puisqu'il ignorait l'allemand — par ses amis Benjamin Constant ou Bonneville ? En avait-il entendu fredonner l'air ? Nous ne savons. Mais on peut bien supposer que la popularité de cette petite pièce est due à son charme idyllique un peu mièvre — bien XVIII^e siècle — que souligne encore la mélodie de Mozart.

Nodier écrit :

La violette ingénue,
Au fond d'un vallon obscur,
Déployait sur l'herbe émue
Son frais pavillon d'azur.

De sa vapeur fugitive
Les airs étaient parfumés ;
Elle reposait craintive
Sous ses voiles embaumés.

« On m'oublie, on me délaisse,
Au fond d'un vallon obscur,
Et le zéphyr seul caresse
Mon frais pavillon d'azur.

« En vain le jour qui s'éveille
Enflamme les cieux ravis,
Et de sa clarté vermeille
Inonde au loin leurs parvis.

« Jamais l'œil de la bergère
Au fond du vallon obscur
N'épîra sous la fougère
Mon frais pavillon d'azur.

« Voici Lise, qu'elle est belle.
Que ne puis-je, heureuse fleur,
Briller un instant pour elle,
Et mourir près de son cœur. »

Mais Lise qui marche errante,
Au fond du vallon obscur,
Foule sa tige mourante,
Et son pavillon d'azur.

« Le déclin de la journée
Avait flétri mes couleurs,
Plus belle et plus fortunée,
C'est par Lise que je meurs.

1. Paris et Besançon, An. XII.

« Quand tu reviendras, fidèle,
 Au fond du vallon obscur,
 Zéphyr, reçois sur ton aile
 Mon frais pavillon d'azur. » ¹

Le ton est simple et familier, la répétition d'un vers donne au petit poème l'allure de la chanson. Mais quel développement (36 vers au lieu de 21) ! Et pourquoi cette neuvième strophe, ajoutée par le traducteur et qui ne signifie à peu près rien ? Avec ses expressions bizarres (le *pavillon d'azur* de la violette, la *vapeur fugitive* de son parfum, les *voiles embaumés* de ses pétales, etc.), avec le délayage du texte, la *Violette* de Nodier rentre bien dans la catégorie des *imitations* gauches et assez lointaines pratiquées à cette époque.

Opposons à ces fragments une dernière citation empruntée à un des poèmes suisses de la période « pré-staëlienne » ². Il va nous donner une note différente et nous montrer qu'il était possible, dès cette époque, de rendre approximativement, à l'aide de vers libres, le ton familier de la poésie allemande. C'est le préambule du *Lied von der Glocke* :

La terre docile
 Renferme en son sein
 La forme d'argile
 Propre à mon dessein.
 Fondons notre cloche,
 Venez, Compagnons,
 Le moment approche ;
 Que la sueur baigne nos fronts. —
 Toi, bénis nos efforts, Dieu que nous implorons. ³

Certes, il y a des chevilles, (*docile* — *propre à mon dessein*) ; l'énergique inversion du début : *Est gemauert in der Erden steht die Form...* est remplacée par des vers bien mous. Mais le rythme n'est pas dénué de vivacité et le traducteur ne recule pas devant le mot

1. *Essais d'un jeune barde*, (V. pl. ht. n° 14).

2. V. pl. ht. n° 15.

3. M. C. A. M. de V. 1

« Imitation libre du poème de la *Cloche* et de l'*Hymne au Plaisir* du célèbre poète allemand Schiller. »

L'auteur désigné par les 5 lettres est Maurice de Vattel (1765-1827), fils du célèbre jurisconsulte. Il fut au service de la Hollande jusqu'en 1796, puis rentré à Neuchâtel, sa patrie, y devint avocat général et conseiller d'État. A cultivé la poésie fugitive, (*Mes premiers pas*, 1791). Cf. Rosset : *Hist. litt. de la Suisse Romande* II. p. 289).

propre (*argile — cloche — sueur*), courage bien rare en ces premières années du XIX^e siècle !

Inutile de multiplier les exemples. A la fin du XVIII^e siècle et sous l'Empire, les rares lieds ou ballades traduits en vers français sont affadis, privés de leur sève, de leur verdeur populaire, et si bien ajustés à la mode parisienne qu'ils pourraient passer pour des romances ou des idylles composées sur les bords de la Seine. Certains émigrés, quelques soldats des armées impériales avaient eu déjà l'intuition de la poésie du Nord, vaguement entrevue en France grâce à Ossian et aux ballades écossaises ; mais seule l'*Allemagne* de M^{me} de Staël sera capable de révéler à l'ensemble de notre public lettré l'esprit même de cette poésie. Longtemps encore, les préjugés classiques et l'ignorance presque générale des langues étrangères vont s'opposer à la transposition à peu près exacte en français de la forme naïve du lied. Aussi, pendant la période de préparation du Romantisme, nos traducteurs, incapables en général de se documenter directement, s'en tiendront-ils, à peu d'exceptions près, aux poésies résumées par M^{me} de Staël : il suffira que celle-ci ait fait connaître une pièce pour qu'on l'imite très fréquemment. *Le Pêcheur* et *Lénore* sont les plus frappants exemples de cet engouement pour les poésies citées dans l'*Allemagne*.

*
* *

Parmi les disciples immédiats de M^{me} de Staël, Charles de Chénedollé mérite une mention particulière pour avoir le premier présenté dans ses *Etudes poétiques* (1820) une série de cinq adaptations d'après des poésies lyriques allemandes¹. Malgré son séjour prolongé à Hambourg, au milieu des émigrés français, ce gentilhomme normand paraît n'avoir pas bien su l'allemand et n'avoir pas eu une connaissance suffisante de la langue littéraire pour recourir aux textes originaux.

La note jointe à trois de ses traductions semble bien être un aveu d'ignorance : « J'ai quelques mots à dire sur les trois odes du premier livre, intitulées *le Pêcheur*, *la Jeune Femme parmi les ruines de Rome*, et *la Violette*. Je ne leur ai point donné le nom d'*Imitations*, bien que Goethe ait fait trois petites pièces de vers qui portent le même titre, et roulent sur le même fond d'idées. Mais je ne les

1. V. pl. ht. nos 28 à 30.

connais ni en original ni en traduction. Je n'ai fait que les entrevoir à travers les légères et rapides indications qu'en a données M^{me} de Staël dans son livre sur l'Allemagne... »¹. En réalité, deux de ces poésies seulement sont composées d'après les résumés de l'*Allemagne*: par une étrange étourderie, Chénedollé dit avoir trouvé chez M^{me} de Staël la *Violette* qui n'y est même pas mentionnée. Il a dû en connaître une des imitations qui circulaient dans les Almanachs de l'époque. *L'Aigle et le Cygne* semble par contre calqué — bien que le poète ne le dise pas — sur la traduction de M^{me} de Staël. La cinquième pièce, tirée de *Guillaume Tell*, est probablement imitée de quelque traduction de cette tragédie.

Les deux lieds de Goethe et celui de Schiller, transformés en odes, font bien ressortir les obstacles insurmontables qu'opposait le style dit classique à la traduction des sentiments simples et naturels empruntés à la poésie populaire. Chénedollé ne saisit pas la *Stimmung* des pièces et en détruit toute l'intimité.

Les onze strophes d'octosyllabes qui composent le *Pêcheur* mériteraient plutôt le qualificatif de « poésie légère » ou « fugitive » que celui d'*ode*. Avertis par l'auteur même, nous n'avons pas à chercher dans cette poésie une imitation fidèle de Goethe ; mais le ton de l'original aurait pu être conservé. Il n'en est rien. L'esprit élémentaire et perfide du folklore germanique se mue en nymphe galante, semblable à celles qui peuplaient les bosquets ou les bassins de Versailles :

Soudain, de sa grotte azurée,
Belle, nue, et sans ornemens,
Une nymphe sort entourée
De ses plus doux enchantemens².

Au lieu de reprocher sévèrement à l'homme sa cruauté et de chercher à le convaincre en lui citant des exemples tirés de la nature, elle lui adresse une invitation galante :

« Au sein de ma grotte profonde
Tu trouveras la volupté
Qu'offrent les délices de l'onde
Durant les chaleurs de l'été ».

1. Chénedollé : *Études poétiques*, p. 215. Note relative à la p. 32.

2. Ibid. p. 7. — Chénedollé, fait remarquer M^{me} de Samie (Thèse, Paris, 1922), ignorait la traduction en vers de M^{me} de Staël et n'a été séduit que par le résumé donné dans l'*Allemagne* (p. 336).

Et elle poursuit son discours en une strophe contournée qui est un modèle de poncif pseudo-classique :

La vierge modeste et timide
Du Lion évitant l'ardeur,
Se plonge en mon cristal humide
Sous la garde de la pudeur.

On ne saurait décrire une baignade en termes plus choisis ! ¹

La nymphe évoque ensuite, « *L'Astre à la flamme étincelante* », puis « *De Phébé les rayons paisibles* », et le pêcheur énamouré s'abandonne au vertige :

Elle dit : du vague prestige
Il a senti les traits puissans :
Un mol et magique vertige
Égare et trouble tous ses sens.

A son erreur, il s'abandonne ;
Et vaincu par ce fol amour,
Aux bras de la nymphe il se donne,
Glisse et disparaît sans retour.

La Violette, qui suit d'aussi loin l'original, est fort délayée ², encombrée de clichés tels que : *la majesté du lis superbe*, *l'éclat vermeil*, *la mousse bocagère*, *les beaux doigts d'albâtre*, *le pied qui l'outrage*. Le rythme en est moins vif que celui du *Pêcheur* (8-12-12-8). C'est vraiment l'ode, bien pompeuse pour conter les malheurs d'une fleurette. La violette parle comme un berger enrubanné d'opéra-comique ³ :

« Peut-être pourrais-je en ces lieux
Captiver les regards de la jeune bergère
Qui traverse ces bois, et, d'un pas gracieux,
Foule la mousse bocagère.

1. Le jugement de M^{me} de Samie, « la pensée de Goethe est reproduite intégralement, mais l'expression manque de force » (Op. cit. p. 337), est certainement trop favorable. La pensée de Goethe disparaît sous tous ces oripeaux pseudo-classiques.

2. Elle comprend 8 quatrains. — Celle de Nodier est certainement supérieure. C'est aussi l'avis de M^{me} de Samie (Op. cit. p. 338).

3. La différence des genres introduit d'ailleurs une invraisemblance de plus ; la violette, étant du neutre en allemand, peut être l'amoureux de la bergère.

Avant qu'on m'eût vu me flétrir,
 Je me serais offerte à ses beaux doigts d'albâtre
 Elle m'eût respirée, et j'eusse été mourir
 Près de ce sein que j'idolâtre..... »

La poésie se termine sur l'extraordinaire tableau d'une fleur qui meurt « en s'applaudissant » :

Mais il ne fut pas sans attrait
 Ce trépas apporté par la jeune bergère,
 Et l'on dit que la fleur s'applaudit en secret
 D'une mort si douce et si chère.

Qui reconnaîtrait dans cette sorte de lourde « moralité » le cri d'amour suprême du lied : « C'est par elle, par elle que je meurs, et à ses pieds » ?

Nodier, malgré ses insuffisances, était bien plus simple et plus naturel¹.

Le *Chant du Chasseur des Alpes*, extrait de la première scène de Guillaume Tell, a le même rythme que la *Violette* : c'est toujours l'ode grandiloquente, substituée à la chanson alerte et hardie, c'est la description préférée à l'action :

L'éclair luit, les tonnerres grondent
 Sur ces monts que l'hiver n'abandonne jamais ;
 Et les torrens lointains en mugissant répondent
 Aux bruits partis de leurs sommets.

Ici encore, un lied bref sert de prétexte à de longs développements ; cette première strophe est inspirée par une moitié de vers : *Es donnern die Höhen*. L'imitateur introduit même au milieu de l'ode une strophe de son crû, laquelle contient ce modèle de style abstrait :

Le péril du chasseur se change en doux transports,

paroles bien naturelles, n'est-ce pas, dans la bouche d'un rude chasseur suisse du XIV^e siècle !

1. Cette gracieuse allégorie ne sera pas reprise avant la bonne traduction de Marmier. Chose curieuse, le pendant de la *Violette*, l'*Églantine* (*Heidenröslein*) n'a tenté personne avant la seconde moitié du siècle, excepté les adaptateurs de Schubert. Serait-ce parce que le premier recueil de poésies de Goethe, traduites par M^{me} Panckoucke, l'avait négligée ? Nous aurions là une nouvelle preuve de l'inexpérience des versificateurs, obligés de recourir presque toujours à des traductions en prose.

Malgré son réel talent de versificateur, malgré sa curiosité éveillée, Chénedollé, littérateur de transition comme Charles Nodier, qui ne craint pas de traiter avec des moyens classiques des motifs romantiques importés d'outre-Rhin, reste incapable, dans ses poèmes, de briser l'écran de métaphores conventionnelles qui l'isole de la réalité. Il appartient à la race — encore vivante aujourd'hui — des poètes qui admettent bien des inspirations nouvelles, mais répugnent à modifier la forme qu'ils leur donnent ¹.

*
* *

Avec la troisième décade du siècle s'ouvre l'ère des importantes traductions où pourront se documenter et le grand public et certains de nos adaptateurs, peu versés dans les études germaniques. De Barante s'attaque aux œuvres de Schiller ², tandis que C. J. (Camille Jordan neveu), publie une vaste anthologie lyrique du même poète ³. Stapfer entreprend une édition française des *Œuvres dramatiques de J. W. Goethe* auxquelles la collection des *Chefs-d'œuvre des Théâtres étrangers* fait une large place. M^{me} Panckoucke traduit sans fidélité, en prose, une quarantaine de poésies du patriarche de Weimar. C'est enfin le recueil de *Ballades allemandes, tirées de Bürger, Kærner et Kosegarten*, que publie Ferdinand Flocon ⁴.

Notons au passage, dans les *Faust* de Stapfer et de Sainte-Aulaire ⁵, les deux premières versions poétiques d'une des plus populaires chansons de Goethe, *le Roi de Thulé*. Cette ballade n'était pas même mentionnée dans l'*Allemagne*. Mais la vogue de la tragédie dans laquelle elle était enchâssée, son caractère moyenageux et mélancoli-

1. « La poésie de Chénedollé est une poésie de transition... On y trouve beaucoup de Delille un peu de Lamartine ». (Ibid. p. 444).

2. « *Théâtre de Schiller* » précédé d'une Vie du poète. (Ladvocat 1821) Cf. *Egglé* : II. p. 19-21.

Ulrich Guttinger en a tiré en 1825 (*Mélanges poétiques*) une romance, d'après la traduction de *Wallenstein* « *Adieu la vie* », en y ajoutant des strophes de son cru.

3. *Poésies de Schiller*, trad. de l'all. par C. J. (Brissot-Thivars, 1821) Cf. *Baldensperger* : *Schiller et Camille Jordan* (*Rev. Germ.* 1905 p. 555 sqq.). L'auteur était le neveu et fils adoptif de l'homme politique. Peut-être a-t-il mis à contribution des notes de son oncle réfugié à Weimar. Cf. *Egglé* : II. pp. 24-28.

4. 1827.

5. *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*. (1823).

que, bien conforme au genre troubadour (Berlioz la qualifiera de « gothique ») l'ont vite répandue en France. Les premières traductions de *Faust*, le recueil de M^{me} Panckoucke la feront connaître. Elle reparaitra bien souvent chez nos poètes. Pendant la période romantique, Émile Deschamps (1828), Mélanie Waldor (1829), Xavier Marmier (1835) en donneront des adaptations, auxquelles s'ajouteront celles des nouveaux traducteurs de *Faust*, Gérard (1828), et plus tard Alphonse de Lespin et Blaze. Comme *Mignon*, *le Roi de Thulé* devra à la musique — à Schubert, à Berlioz et surtout à Gounod — sa large diffusion dans notre pays.

La traduction de Stapfer¹ est caractérisée par un mètre très court, analogue à celui de l'allemand, mais trop bref pour pouvoir contenir sans gêne visible toutes les idées de l'original. Le style de la poésie y gagne une apparence de sécheresse étrangère à Goethe. Cette première adaptation est relativement fidèle, sans surcharges inutiles. La rime impose naturellement au traducteur quelques modifications au texte. La plus curieuse est la substitution de *Labrador* à *Thulé* pour rimer avec *or*. De même, le roi a l'*âge* de mourir (pour rimer avec *héritage*), les flots sont *amers* (rime à *Pairs*), le vieux buveur *Pousse quelques sanglots* (rime à *flots*) ; enfin *Si l'on en croit l'histoire* vient à propos pour rimer avec *boire*. Somme toute, les vers de Stapfer, malgré ces quelques infidélités et leur concision exagérée, ennemie de cette « rondeur » qu'affectionne notre langue littéraire, sont bien supérieurs aux poésies que nous avons citées plus haut et font bonne figure au milieu des nombreuses imitations ultérieures du *Roi de Thulé*.

La traduction de Sainte-Aulaire (1823)², bien qu'écrite sur un mètre plus commode — l'octosyllabe — qui sera presque toujours adopté par les autres adaptateurs de cette ballade, est inférieure à celle de Stapfer, surtout par le prosaïsme de ses 4 dernières strophes. Il est curieux de constater que, dès cette seconde version, nous rencontrons dans les deux couplets du début les paires de rimes — et même certains vers entiers — qui reparaitront par la suite presque toujours. La traduction va, hélas, en empirant, et si la strophe initiale (Str. 1 et 2 de l'original) est exacte malgré une certaine platitude, la seconde et surtout la troisième sont encom-

1. V. pl. lit. n^o 45.

2. V. pl. lit. n^o 37.

brées d'expressions banales qui viennent alourdir et défigurer la délicate simplicité du chant de Gretchen¹ :

On conte qu'un roi de Thulé,
Qui jusqu'au tombeau fut fidèle,
Avait un vase ciselé,
Dernier souvenir de sa belle,
Avec soin il le conservait ;
Y boire avait pour lui des charmes,
Et chaque fois qu'il y buvait,
Ses yeux se remplissaient de larmes.

Et près du *terme de ses maux*,
Il donne au prince héréditaire
Tout, ville, *domaines, châteaux*,
Tout, mais non la coupe si chère.
Il commande un banquet pompeux.
Avec lui la cour y prend place,
Dans le palais de ses aïeux,
Dont la mer *baigne la terrasse*.

Convive à partir préparé,
Son dernier plaisir en ce monde
Est de boire au vase sacré,
Et puis il le jette dans l'onde.
Il le voit tomber, se remplir,
Descendre au fond de *l'onde amère* ;
Il ferme l'œil, *pousse un soupir*,
Et ne toucha plus aucun verre,

Mais il s'agit là de poésies isolées, enchâssées comme les lieds de Mignon dans des traductions en prose². Le premier choix, composé exclusivement de pièces lyriques allemandes mises en vers français, est l'œuvre de M^{me} Morel³. C'est une anthologie de dix-sept poèmes de Schiller comprenant un morceau d'importance, le *Chant de la Cloche*.

1. Faust (1823). T. I, p. 126.

2. *Marguerite au rouet* est aussi traduite avec assez de platitude, en vers de 6 et 8 syllabes.

3. Isabelle de Gélieu (1779-1834), mariée en 1801 au pasteur Morel, quitta Neuchâtel pour le Jura bernois. « Ses vers originaux sont moins appréciés — et avec raison — que ses imitations et, entre autres, ses traductions d'un certain nombre de pièces de Schiller, qu'elle publia en 1825 ». (Rossel. *Suisse* II. p. 289).

Cf. aussi Egli. II. p. 32.

Ces imitations, — d'une honnête fidélité pour l'époque¹ et pour des adaptations poétiques — sont à peu près exemptes de métaphores classiques, mais n'échappent pas à la platitude ni à la pauvreté des rimes. Soit, comme exemple, le début du *Gant* :

Un empereur, il avait nom François,
 Était assis au balcon de l'arène
 Où des lions, des ours, la troupe se démène,
 Combat et se met aux abois
 Pour divertir l'espèce humaine².

Trop souvent, le rythme des ballades est plus lent que celui de l'original, par suite de la prédilection de l'auteur pour l'alexandrin :

« Qui parmi vous, soit chevalier, soit page,
 Ma coupe d'or bien voudrait conquérir?
 En ce noir gouffre au delà du rivage,
 Mon bras la jette, elle va s'engloutir.
 Si quelque preux descend et la rapporte,
 Elle est à lui, je consens qu'il l'emporte. »³

La Fille infanticide commence aussi lourdement :

« Ce son lugubre et sourd des cloches réunies,
 L'entendez-vous ? voyez-vous fuir le temps ?
 L'aiguille a fait son tour ; au maître de nos vies
 Obéissons, allons où la mort nous attend. »⁴

Le rythme de la *Cloche* est bien moins alerte que celui de l'imitation suisse examinée plus haut :

« Le moule est fixé dans la terre,
 Et l'argile attend le métal ;
 La cloche aujourd'hui doit se faire.
 Courage, amis, vite au travail ;
 Il faut que la sueur sans cesse
 Coule du front de l'ouvrier ;
 Qu'à son œuvre on le reconnaisse :
 Dieu le protège en son métier. »⁵

1. M^{me} Morel dit dans la préface s'être fait aider « d'un professeur allemand, poète lui-même, et admirateur passionné de Schiller. » Eggli suppose qu'il s'agit « probablement » de C. Ph. Bonafont. (II. p. 31). Nous croyons, pour notre part, que cette collaboration est certaine. Comment expliquer autrement que Bonafont ait osé insérer dans son recueil maintes poésies qui figurent également dans l'anthologie de M^{me} Morel, et cela sans indiquer qu'elles étaient l'œuvre d'un autre ? (V. pl. ht. n^{os} 59 à 73).

2. *Choix de poésies fugitives de Schiller* (1825), p. 39.

3. Ibid. p. 21.

4. Ibid. p. 81.

5. Ibid. p. 94.

Schiller, il faut le dire, se prête plus que tout autre à des adaptations d'allure un peu solennelle : la plupart de ses poésies sont à la limite du lied et touchent déjà à l'ode ou au petit poème épique.

L'émouvante et morale histoire de Fridolin est pourtant contée en octosyllabes :

Chez la Contesse de Saverne
Servait le jeune Fridolin,
Enfant pieux et que gouverne
L'amour de Dieu, puis du prochain. ¹

Une seule ballade, *le Chevalier de Toggenbourg*, présente la particularité d'être écrite sur une cadence rapide, impaire (7-5-7-5), et en ce style archaïsant qui se retrouvait dans maintes romances « féodales » :

« Chevalier, d'amour de frère
Faut vous contenter ;
D'autre amour il faut se taire,
Ne puis l'écouter.
D'un œil sec, d'un cœur tranquille
Vous verrai partir,
La tristesse est inutile,
N'y puis compatir ». ²

Par la simplicité relative d'un style déjà exempt, en 1825, des métaphores traditionnelles, le *Choix* de M^{me} Morel témoigne des progrès du style poétique dans le sens de la libération ; aussi valait-il la peine, croyons-nous, de signaler au passage ce recueil aujourd'hui tombé dans l'oubli.

*
* *

A la veille de la publication des *Etudes françaises et étrangères* paraît un recueil de titre analogue : *Poésies européennes* ³ (1827). Il renferme une série de 6 pièces allemandes traduites en vers et mérite que nous nous y arrêtions quelques instants. Le poète Léon Halévy, frère du célèbre compositeur et père du dramaturge Ludovic Halévy, avertit le public dans son avant-propos, que « les poésies

1. Ibid. p. 50. *La Forge*.

2. Ibid. p. 28.

3. V. pl. ht. n^o 81-85.

populaires ont fixé de préférence le choix de l'auteur » (P. VI). Il se défend de vouloir rien prouver et présente des faits ; or, son choix de poésies germaniques montre bien quelles étaient les illusions de son temps, dues en grande partie à M^{me} de Staël : *pas une de ces poésies* n'est populaire. Halévy nous présente, avec deux ballades, un fragment de *Luise* de Voss, et trois poèmes qu'on ne peut guère qualifier de lieds (*le Partage de la terre*, *l'Apparition*, d'après Schiller, et *l'Etoile*, d'après Th. Körner). La première des ballades, *Le Chevalier de Toggenburg*, de Schiller, est traitée en style troubadour, avec les clichés habituels : *sa belle, la tourelle* du château, *le cloître saint, noble asile de paix* etc. :

« J'aurai pour vous un tendre amour de sœur,
Mais ne puis vous en donner davantage :
Peine d'amour a déchiré mon cœur.
Beau chevalier, allons, prenez courage.
J'aurai pour vous un tendre amour de sœur. »

La seconde pièce est *La Fille du pasteur*, tragique et rude ballade de Bürger. Adaptée également en décasyllabes, elle en devient plus languissante et plus monotone. Le rôle qu'y jouent les spectres devait plaire à nos premiers romantiques :

A Taubenheim, au jardin du pasteur,
Est un bosquet dont la pâle verdure
Languit et meurt sans ombrage et sans fleur ;
De noirs esprits en chassent la fraîcheur ;
Là, chaque nuit, s'exhale un sourd murmure,
Un bruit étrange, un long cri de douleur,
Dernier accent d'une voix expirante,
Et l'on dirait la colombe tremblante,
Qui se débat sous l'autour en fureur.

.

Toutes les nuits, une pâle figure
Quitte la roue avec un long murmure,
Et du poteau s'échappe lentement ;
Après la flamme elle court pour l'éteindre ;
Ses froides mains s'allongent sans l'atteindre :
Poussant alors un sourd gémissement,
Elle remonte au triste monument.

La pauvre héroïne de ce drame s'appelle Betty, et non Rose comme dans l'original. Serait-ce la réminiscence d'une autre adap-

tation ? En tout cas, il semble bien que l'auteur a dû recourir à des versions en prose, car il cite loyalement celle de Ferdinand Flocon, et avait du reste prévenu le lecteur, dès la préface, que certaines poésies de son recueil avaient déjà été traduites en prose.

Léon Halévy a eu, comme M^{me} Morel, le mérite d'être un des premiers traducteurs-poètes du Romantisme, mais il n'apporte à sa tâche ni qualités exceptionnelles, ni méthode nouvelle.

CHAPITRE DEUXIÈME

QUELQUES TRADUCTEURS ROMANTIQUES :

Xavier Marmier — Eugène Borel — Fidèle Delcroix — Max Buchon.

Xavier Marmier, voyageur et écrivain infatigable, a été un traducteur bien plus fécond que son contemporain Gérard de Nerval ; il lui a, hélas, manqué d'être un poète. Il a surtout travaillé à élargir le cercle des connaissances répandues par M^{me} de Staël, en ouvrant au Romantisme des horizons nouveaux sur les lointains pays nordiques. Il a aussi contribué, au cours des années 30, donc avant les études de Blaze, à faire mieux connaître en France le lied goéthéen et le chant populaire. Mais chez lui, la valeur de l'essayiste dépasse de loin les mérites du traducteur : son principal défaut est d'utiliser à l'excès les mètres classiques ; l'alexandrin le hante encore, et malgré quelques adaptations en décasyllabes ou en octosyllabes, il ne paraît pas se préoccuper d'imiter en français le rythme des poésie originales.

Les traductions de Xavier Marmier s'étendent sur près de soixante ans, depuis celles de la *Nouvelle Revue Germanique* (1831-1833) et de ses *Études sur Goethe* (1835), jusqu'aux lieds contenus dans *Prose et Vers* (1890). On n'y découvrira pas de contre-sens ni même de faute de goût, nous voulons dire de ces ornements « empruntés » dont se paraît notre néo-classicisme. Mais quelle platitude parfois ! Quelle banalité dans la rime que l'originalité du rythme ne rachète pas ! Comparons seulement son *Rideau de ma voisine* à celui de Musset ; arrêtons-nous à ces vers :

Sans doute qu'elle veut savoir
S'il est possible de me voir.

ou :

Je vois le rideau se mouvoir,
Hélas ! mais c'est au vent du soir. ¹

et nous nous demanderons si ce n'est pas de la prose..

1. *Études sur Goethe*, p. 430. (V. pl. ht. n° 154).

La délicieuse adaptation de Musset se trouve dans les *Poésies nouvelles*, (V. pl. ht. n° 305).

Et pourtant, leur mesure n'est guère plus lente que celle du lied allemand.

*Le Roi de Thulé*¹ est écrit sur le même rythme (octosyllabes) :

Là brillait sa coupe bénie,
Ce vase d'or, ce don si cher,
Il y but un reste de vie,
Et la lança loin dans la mer.

Il la vit tournoyer, descendre,
Au fond des gouffres inconnus,
Puis il cessa de voir, d'entendre,
Et désormais il ne but plus.

Tout est traduit, les additions sont réduites au minimum, mais l'harmonie manque... La *Plainte de Marguerite*² présente les mêmes qualités et les mêmes défauts, mais le rythme s'écarte ici franchement du mètre germanique :

« Mon cœur est lourd. Le repos que j'aimais,
Je ne l'ai plus jamais, jamais. »

Si je ne le vois pas, la terre
Est à mes yeux comme un cercueil.
Sans mon amour, la vie entière
Est pleine de fiel et de deuil... »

Trop d'alexandrins dans *le Roi des Aunes*³ ; on peut en juger par la fin :

« — Je t'aime, *doux* enfant, tes beaux traits m'ont séduit,
Et si tu ne viens pas, je t'enlève à la terre.
— Mon père, le voilà qui *me prend*, me saisit,
Ah ! comme il me fait mal, mon père ».

Le père hâte sa marche et presse *sur son sein*
L'enfant qu'un *mauvais rêve* alors semble *poursuivre*,
Et lorsqu'à leur demeure ils arrivent enfin,
Son fils avait cessé de vivre.

Bien qu'obligé de remplir ces longs vers à l'aide de mots inutiles, Marmier n'en a pas moins négligé la plupart des expressions qui

1. Ibid. p. 438.

2. Ibid. p. 195.

3. Ibid. p. 436.

donnaient à la ballade sa vigueur farouche : *so brauch'ich Gewalt ; ein Leids getan* (comme il me fait mal, quel affadissement !) *Dem Vater grauset's ; das ächzende Kind ; mit Müh'und Not...* Et surtout ce *tot* qui résonne comme un cri de brusque désespoir et que Schubert a si bien souligné ! Délayé, il perd tout son accent rythmique dans cet « *avait assez de vivre* » si plat et si long...

La Violette, malgré les deux octosyllabes qui terminent chaque strophe, se traîne à côté des couplets alertes de Goethe :

Hélas ! hélas ! la bergère cruelle
Ne songe point à ces humbles couleurs,
Et sans la voir brise la fleur fidèle
Qui tombe, et chante et dit dans ses douleurs :
« Oh oui ! c'est vrai, je meurs par elle ;
Mais c'est à ses pieds que je meurs ». ¹

Certes, la traduction est plus exacte que celle de Chénedollé, mais peut-on dire qu'elle lui soit supérieure pour le rythme ?

Charler Nodier, pourtant si peu fidèle au texte, avait mieux reproduit l'allure un peu mièvre du lied de Goethe.

La meilleure adaptation contenue dans les *Etudes sur Goethe*, est, croyons-nous, la chanson de Mignon ². Ses alexandrins nous choquent moins, parce que les vers allemands comportent eux aussi une césure ; ainsi, la mesure du poème n'est guère modifiée. Le texte en est légèrement allongé, bien que les détails superflus soient réduits au minimum. Mais chaque vers amène une nouvelle proposition trop dénuée de couleur et de relief, et le ronronnement de l'alexandrin en accentue encore la monotonie :

Connais-tu la montagne élevée au nuage ?
Le mulet y poursuit son chemin nébuleux ;
Le dragon y repose au fond d'un antre affreux,
Et le torrent bondit avec le roc sauvage.
La connais-tu ? C'est là, mon père, oh ! dis-le moi,
C'est là qu'il te faudra m'emmener avec toi.

Mignon avait déjà paru dans la *Nouvelle Revue Germanique* ³, de même que presque toutes les poésies citées plus haut. D'autres adaptations de Marmier illustrent les numéros de cette revue, en

1. Ibid. p. 439.

2. Ibid. p. 40.

3. Avril 1833.

particulier le long article consacré à Uhland ¹. Ces poésies — jointes à des pièces inédites — seront réimprimées plusieurs fois ; elles figureront à la fin des *Lettres sur l'Islande* (1844), et bien plus tard, en 1890, après avoir subi parfois des retouches, dans *Prose et vers : 1836-1886*. Dans ce dernier recueil, les alexandrins seront un peu moins nombreux, sans qu'il soit possible de dire que Marmier a évolué vers la musicalité du lied.

Dans le premier ouvrage, il est rare de rencontrer des lieds en octosyllabes, tels que le *Sommeil*, traduction convenable de *Ständchen* de Uhland ², ou l'adaptation moins heureuse de *Schloss Boncourt* ³ :

Seul, le début du lied de Chamisso est assez réussi :

Je viens rêver à mon jeune âge,
Et je porte des cheveux blancs ;
Tu me réponds, riante image
Que je crus oublier longtemps.

Parmi les lieds les mieux rythmés de *Prose et vers*, nous pouvons citer *Le bon hôtelier* (Uhland) :

Dans mes voyages d'écolier
Un soir, j'ai fait un heureux somme,
Sous le toit d'un brave hôtelier.
Son enseigne était une pomme.
Ce bon hôte était un pommier. ⁴

ou *Vineta*, d'après W. Müller ⁵.

Dans l'abîme de cette mer
Une cloche qui se lamente
Nous révèle dans la tourmente
Une cité jadis puissante,
Enfouie au fond du gouffre amer.

Mais Marmier revient avec plaisir à l'alexandrin, témoin *Sehnsucht* qui ne manque pas de sentiment, mais rappelle l'élégie plus que la chanson :

1. Ibid. 2^e série, T. I. 1834, pp. 3-17.

2. *Lettres sur l'Islande et Poésies* (1844), p. 395.

3. Ibid. p. 362.

4. *Prose et Vers* (1890) p. 201.

5. Ibid. p. 214.

« J'ai quitté pour ces lieux mon pays de montagne,
J'ai traversé les bois, les fleuves et les mers,
Et nulle part, hélas ! la paix ne m'accompagne,
Et mon cœur est bien las de ses songes amers. » ¹

La Fille de l'Hôtesse est traduite en alexandrins — l'on sait que la ballade allemande se compose de strophes de deux longs vers à césure —, mais *Le bon camarade*, au rythme pourtant bien plus vif, se présente chez Marmier sous la même forme : l'alexandrin est ici tout à fait discutable. Ces deux poésies de Uhland ont été modifiées entre 1844 et 1890 ; la mélodie du lied n'y a rien gagné. Le traducteur a simplement essayé de serrer le texte de plus près, de supprimer quelques expressions bizarres, mais, comme Gérard de Nerval corrigeant ses lieds de *Faust*, il a du même coup fait perdre à la poésie le peu de vivacité primesautière qu'elle pouvait avoir conservé dans son adaptation. Nous laissons au lecteur le soin d'en juger d'après quelques exemples :

J'avais un camarade ardent, brave et fidèle,
Sans égal au bivouac, comme dans les combats,
La trompette a sonné, le tambour nous appelle,
Nous marchons à la fois tous deux du même pas.
(Version de 1844)

Le 2^e vers devient en 1890 :

Modeste à la caserne et superbe aux combats.

Eine Kugel kam geflogen !

« A qui s'adresse-t-elle ? Est-ce à nous ? Est-ce à toi ?
Hélas ! elle a frappé mon compagnon, mon frère,
Qui s'affaiblit, chancelle et tombe devant moi. » (1844)

« Lequel de nous doit-elle atteindre dans son vol ?
Hélas ! elle a frappé mon compagnon, mon frère,
Qui tressaille, chancelle et tombe sur le sol. » (1890)

Plus loin :

Il veut serrer ma main et je la lui présente...

devient :

Il veut serrer ma main dans sa main tremblottante...

1. Ibid. p. 361.

Notons enfin quelques corrections à la *Fille de l'hôtesse* :

Trois voyageurs, errant le long du Rhin,
Sur le seuil d'un hôtel s'arrêtent en chemin.
(1844)

Trois honnêtes garçons, errant le long du Rhin,
Dans un bon vieil hôtel s'arrêtent un matin.
(1890)

Et plus loin, les paroles de l'hôtesse :

« — Ma bière est bien choisie et mes vins sont connus,
Quant à ma jeune fille, hélas ! elle n'est plus »,
(1844)

deviennent :

« — De mon vin, de ma bière, éloges superflus,
Ma douce, chère fille, hélas ! elle n'est plus. » ¹
(1890)

Gains et pertes, nous semble-t-il, s'équilibrent.

Malgré sa connaissance des pays du Nord, de leurs langues, de leur folklore, Xavier Marmier, quand il a traduit en vers, a donc été surtout desservi par la vieille habitude française de l'alexandrin, et aussi, il faut l'avouer, par un tempérament bien peu poétique. Libéré à peu près complètement des métaphores classiques, il ne les a remplacées ni par l'épithète pittoresque de certains Romantiques, ni par la grandiloquence sentimentale de certains autres. Ses vers, dépouillés de la musicalité germanique sans acquérir en retour le coloris français, sont froids et ternes ; ils conservent souvent encore moins de poésie que ne l'aurait fait une bonne traduction en prose.

* * *

Quittons un instant la France pour l'Allemagne du Sud ; nous y découvrirons les premiers lieds de Uhland publiés en vers français dans la patrie du poète souabe. En 1840 paraît en effet

1. Le reste de la ballade n'est pas modifié.

chez le célèbre éditeur Cotta un recueil de traductions poétiques, œuvre d'un Suisse alors inconnu, Eugène Borel, vraisemblablement professeur de français en Allemagne¹. Cette importante anthologie dut passer inaperçue chez nous. C'est un choix très éclectique : 37 auteurs y sont représentés par 93 pièces, dont beaucoup sont des lieds.

Les grands classiques y tiennent fort peu de place ; mais cette collection est remarquable par l'importance qu'elle accorde au lied de Uhland. Ce poète fournit au traducteur 25 chants, plus du quart du recueil ! Heine lui aussi apparaît, mais fort timidement, avec 3 poésies, à la fin de l'ouvrage.

Aucun *Volkslied*, naturellement. *Lénore* et la ballade en général sont aussi laissées de côté. Borel préfère — goût exceptionnel chez les traducteurs français du temps — les pièces de lyrisme pur. Mais il est presque toujours incapable de conserver dans ses vers la mélodie intime du lied. Ses adaptations revêtent l'aspect de poésies fugitives, de fables, parfois d'odes. Le ton en reste simple et familier. Borel n'use pas de la périphrase classique, mais ne se permet aucune hardiesse de vocabulaire ou de rythme. Il revient toujours avec plaisir aux mètres classiques de 10 et 12 pieds. Son *Pêcheur* est ainsi écrit en octosyllabes et décasyllabes alternés :

La mer s'enflait, s'agitait, murmurante ;
Penché sur la rive, un pêcheur
Calme, de l'œil suivait sa ligne errante ;
Rien ne faisait battre son cœur.²

La troisième traduction de Goethe, *Mignon*, est en alexandrins :

Connais-tu cette terre, où les citrons fleurissent,
Où, sous l'ombrage obscur, brille l'orange d'or.³

1. Eugène Borel, *Échos lyriques* (1840). Nous n'en connaissons pas de compte rendu paru en France. (Cf. *Eggli* II, pp. 546-47). — V. pl. ht. nos 245 à 298. L'auteur termina sa carrière dans les hautes fonctions de Procureur Général à Neuchâtel.

2. Ibid. p. 3. *Der Fischer* est, on le sait, écrit en vers alternés de 4 et 3 accents, à rimes croisées. Borel a donc essayé d'imiter la forme prosodique de son modèle, mais en a ralenti le rythme. Le décasyllabe, avec ses deux hémistiches à nombre impair de pieds, produit d'ailleurs toujours un effet peu agréable, quand il est mêlé à des rythmes pairs.

3. Ibid. p. 9.

La Jeune Étrangère de Schiller devient une ode en décasyllabes. Dans son *Fragment de la Cloche*, Borel entremêle ses octosyllabes d'alexandrins :

La cloche, d'un accent de fête,
Salue un enfant adoré,
Dont le sommeil penche la tête
Aux premiers pas qu'il fait dans le monde ignoré....¹.

Presque la moitié des lieds de Uhland sont adaptés en alexandrins et en décasyllabes, soit seuls, soit associés à des mètres plus vifs². *Le Chant d'un jeune pâtre montagnard*³ ou *l'Église perdue*⁴, en décasyllabes, prennent ainsi l'allure trop guindée de *la Jeune Étrangère* :

Au sein des airs, dans la forêt lointaine,
Souvent l'oreille entend frémir l'airain....
(*L'Église perdue*, p. 161)

Si la chanson *A une danseuse* est aussi bien lourde⁵, *Pendant la nuit*⁶, le *Chant d'hiver du Berger*⁷, le *Chant d'un berger le dimanche*⁸ ou même la *Sérénade*⁹ peuvent donner au lecteur une idée du rythme de leurs modèles. *Le Castel au bord des mers* est peut-être le meilleur lied du recueil :

N'as-tu pas vu sur ces rivages
Un castel dominer les mers ?
L'or et la pourpre des nuages
Sur ses tours glissent dans les airs.¹⁰

Par son choix fort éclectique et surtout par le style de ses traductions, Borel est un auteur de transition — certes plus avancé que Chénedollé ou même qu'Émile Deschamps, mais bien éloigné

1. Ibid. p. 55-57. Le baptême.

2. Sur 25 poésies, 5 sont en alexandrins, 4 en décasyllabes, 3 en strophes de vers de 12 et 8 ou 6 et 10 pieds. Soit, au total, 12, contre 10 en octosyllabes, 2 en vers de 8 et 6 pieds et 1 en vers de 7 pieds.

3. Ibid. p. 133-135.

4. Ibid. p. 161-165.

5. Ibid. p. 189. En décasyllabes. Et quelle abondance de *en* dans la 1^{re} strophe !

6. Ibid. p. 177.

7. Ibid. p. 191-193.

8. Ibid. p. 185.

9. Ibid. p. 183.

10. Ibid. p. 189-191.

encore des adaptateurs dont les œuvres paraîtront entre 1843 et 1848. Son principal mérite est d'avoir, le premier, tenté de faire passer dans notre langue le délicat et mélodieux lyrisme de Uhland ¹.

*
* *

Arrêtons-nous un instant aux *Fleurs d'Outre-Rhin* ² de Fidèle Delcroix : elles le méritent, non point tant par leur valeur poétique plutôt mince que par certains défauts typiques. Elles vont nous fournir en effet l'occasion d'étudier cette regrettable *uniformisation* qu'un style sans variété et une prosodie sans souplesse peuvent imposer à des textes de nature toute différente. Delcroix déclarait avoir voulu composer son recueil comme un bouquet, c'est-à-dire des fleurs les plus diverses. Mais, hélas, habillés en français par ses soins, Heine et Schiller, Goethe et Uhland prennent un air de famille, tant leurs costumes sont analogues... ³

Delcroix a dû posséder une certaine connaissance de l'allemand, car pour donner à son travail « une couleur plus originale et plus vraie », il a tenu à visiter lui-même « les lieux et les sites qui furent le théâtre de la plupart de nos légendes ». D'autre part, quand il a mis en vers une traduction française en prose — comme pour *l'Oiseau bleu*, de Blaze ⁴ —, il le dit expressément ; enfin il reconnaît ses obligations envers de « fort bonnes traductions en prose » ⁵ qui lui ont souvent permis, suivant son expression, de « préciser le sens de notre auteur, et de nous inspirer mieux de sa pensée » ⁶. Ainsi, Delcroix a dû essayer de traduire lui-même, mais sans négliger de consulter les versions antérieures.

1. Egli (loc. cit.) loue Eug. Borel de n'avoir pas copié servilement ses modèles mais d'avoir cherché à en saisir la *physionomie*, ce qui était le principe d'A. Chénier. Il range ses traductions « parmi les plus heureuses tentatives ». Nous ne nierons pas que Borel ait essayé de rendre l'impression que faisaient sur lui ses modèles ; mais il est regrettable que si souvent il leur ait donné une physionomie trop classique.

2. Paris, 1843. V. pl. ht. n° 342 à 378.

3. Une vingtaine de poètes — sans compter quelques *Volkslieder* anonymes — sont représentés dans cette anthologie.
Voir pl. ht p. 58.

4. Op. cit. Intr. p. XVII. *Les Bords du Rhin*, 1 à 18 (Juin 1840).

5. Il cite Séb. Albin, Flocon, C. Jordan (pour Schiller), Gérard. Ibid. p. XVII-XVIII. Note.

6. Ibid. p. XVII.

A parcourir son recueil, il est impossible de ne pas être frappé tout d'abord de l'excessive uniformité du rythme. L'alexandrin revient sans cesse, accompagné parfois de quelques octosyllabes.

Si le rythme est peu varié, le style ne l'est guère davantage. Sans tomber dans le « style troubadour » ou la préciosité, Delcroix est cependant incapable de résister à la tentation de transposer les faits matériels en images abstraites — procédé classique incompatible avec la simplicité et le « réalisme naïf » (*Sachlichkeit*) du lied.

Il assaisonne aussi parfois son imitation de traits pittoresques ou de réflexions spirituelles, sans paraître s'apercevoir qu'il détruit par ses commentaires le vague charmant ou l'atmosphère sentimentale des légendes.

Ces déformations du style et du rythme étant les mêmes pour tous les poèmes imités par Delcroix, il s'ensuit que des ballades aussi différentes que *le Gant*, *la Fille de l'Hôtesse*, *Lénore* ou *le Double Rêve*, paraissent toutes sur le même plan.

Der Handschuh, nous avons déjà eu l'occasion de le dire, a été écrit par Schiller en strophes d'une coupe très particulière, dont le rythme devient par instants très vif.

Delcroix l'« imite » ainsi :

Cependant, appelé par un nouveau signal,
De sa loge vomi, un tigre affreux s'élance.
Il a vu le lion : et, près d'un tel rival,
Il veut en vain, cherchant un combat inégal,
De sa férocité dompter la violence.¹

Der Wirtin Töchterlein est composée de strophes de deux longs vers rimant ensemble. *La Fille de l'Hôtesse* de Delcroix débute ainsi :

Trois compagnons, près de passer le Rhin,
Entrent dans un logis, sur le bord du chemin.
— Holà, sous ce berceau de verdure nouvelle,
Mère hôtesse, pour nous bonne bière et bon vin !
Votre fille jolie, hôtesse, où donc est-elle ? »²

Le reste de la ballade est écrit en octosyllabes et alexandrins irrégulièrement disposés, ce qui détruit la si émouvante simplicité de lignes de la poésie allemande.

1. *Le Gant*, p. 69.

2. *La Fille de l'Hôtesse*, pp. 137-139.

Lénore, dont nous connaissons la strophe assez compliquée (vers de 4 et 3 accents), est rendue en alexandrins parsemés de quelques rares octosyllabes. Le rythme ne suit nullement l'allure de la chevauchée :

Oh ! comme, à droite, à gauche, en leur rapide essor,
S'envolent mille objets dans les vastes campagnes :
Les villages, les bois, les plaines, les montagnes !...

— Des morts, quoi ! ma chérie, as-tu peur avec moi ?
— Non, laisse en paix les morts. — Hourra ! la lune est claire.
C'est notre habitude ordinaire,
Les morts vont vite : allons, mon coursier, hâte-toi ! »¹

Par sa cadence, cette adaptation rappelle la version en alexandrins de Gérard. Mais Delcroix, s'il atténue à l'occasion comme son devancier la rudesse de l'original², ne supprime aucun détail et en ajoute même parfois d'inutiles. Il insiste aussi sur la moralité de cette funèbre histoire, que Gérard passait sous silence :

— Patients, résignés, vous qui souffrez, prudence !
Même lorsqu'il se brise, un cœur humilié
Dans ta voie, ô Seigneur, sans blasphémer doit vivre.
Et que Dieu maintenant, qui du corps te délivre,
Prenne l'âme en pitié !³

Der Traum, de Uhland, est la simplicité même : trois quatrains de vers brefs, aucun détail superflu. Un décor à peine esquissé : « *im schönsten Garten* », « *ins Blumenland* », les joies de l'amour, et subitement, le coup de théâtre du reveil :

— Sie lag in der Klosterzelle,
Er fern in Turmesgründ...

Quel drame d'amour font soupçonner ces deux vers !

1. *Lénore*, p. 104.

2. Par ex. les paroles brutales de Wilhelm au prêtre et au sacristain :
« Bedeau, viens avec nous ! — Quittez ce corbillard ;
Le défunt peut attendre... A ma noce au plus vite,
Ma jolie épousée avec moi vous invite.
Prêtre, pour nous bénir viens aussi sans retard » (p. 105)

3. Ibid. p. 109.

Où le poète souabe se contente d'indiquer, Delcroix décrit et commente :

Deux cloches à la fois résonnent : c'est le jour !
 Le double rêve a fui.... Déception amère !
Elle, est dans sa cellule, en un saint monastère ;
Lui, toujours est captif dans le fond de la tour ¹.

Quand exceptionnellement Delcroix s'est délivré du joug de l'alexandrin, il a pu être bien plus fidèle à l'esprit de ses modèles : ainsi, la *Sérénade* est fort supérieure au *Double Rêve* : c'est même un des meilleurs lieds du recueil. Malgré certaines faiblesses, elle peut être comparée aux versions de Gérard et de Blaze ².

— Ma mère, entends-tu ces accords ?
 Qui charme ainsi notre demeure ?
 Quelle musique du dehors
 Nous vient donc si tard, à cette heure ?

— Je n'entends rien, je ne vois rien ;
 Dors en paix. Nulle sérénade
 Ne s'adresse ici, crois-le bien,
 A toi, mon pauvre enfant malade.

— Du ciel jusqu'à moi parvenu,
 Le doux concert se renouvelle :
 Ma mère, adieu, j'ai reconnu
 La voix des anges qui m'appelle. ³

Les *Fleurs d'Outre-Rhin* montrent qu'en plein Romantisme, un auteur qui n'était pas sans talent, qui comprenait la poésie germanique et savait se documenter, pouvait demeurer incapable de conserver dans ses traductions le ton et l'allure du lied. Nouvelle preuve que, chez nous, la marche des idées fut, dans cette première moitié du XIX^e siècle, beaucoup plus rapide que l'assouplissement de la forme lyrique.

*
* *

Le poète franc-comtois Max Buchon ⁴ mérite une place à part dans le groupe de nos traducteurs romantiques. Attaché au terroir

1. *Le Double Rêve*, p. 118.

2. V. *Lied Allemand*, p. 158.

3. *La Sérénade*, pp. 77-78, V. pl. ht. N° 373.

4. Cf. Champfleury : Préface à l'éd. de 1878 des *Poésies* de Buchon, et aussi, du même, *Le Réalisme* (1857).

natal, il a été un des premiers ¹ à vouloir, par sa triple activité littéraire, rapprocher des humbles la nouvelle école trop aristocratique et trop parisienne. Ses adaptations de lieds empruntés tous au rustique Hebel ², procèdent du même désir que ses poésies et son petit roman campagnard ³, ou que le choix de chansons populaires recueillies dans sa province ⁴.

Buchon fut initié, vers 1843, aux poèmes alémanniques de Hebel par un ouvrier ébéniste badois qui habitait Salins. « Encore au début le plus élémentaire de la grammaire allemande, raconte le jeune poète, il m'était bien impossible de mordre à un texte patois »⁵.

Il dut se faire expliquer mot à mot les poésies par ce maître improvisé qui savait à peine le français et chaque fois qu'il avait obtenu, « au milieu des scies et des rabots », quelques morceaux complets, — il se mettait à les versifier.

Or, « à cette époque, notre jeunesse s'enfiévrant avec amour de tous les produits d'Outre-Rhin »⁶ ; d'autre part, « les paysanneries littéraires plus ou moins frelatées qui nous ont inondés depuis n'étaient point écloses »⁷. Doublement attiré par le germanisme et la naïveté rustique des *Poèmes alémanniques*, Buchon passa un hiver « dans des ravissements littéraires inexprimables ». Dans ce brave pasteur, né comme lui au milieu d'une nature alpestre, participant « à la fois de la clarté française, de la bonhomie germanique et de la jovialité de la Suisse allemande »⁸, il avait reconnu un ami, un frère. « Hébel, Monsieur — lui écrivait de l'exil Victor Hugo — c'est presque vous, allemand. Il vous a été facile de le traduire, car vous pensez l'un comme l'autre dans la même région. Vous êtes deux esprits divers, cependant, et très originaux : mais une profonde fraternité vous unit »⁹.

Il existait donc, entre Max Buchon et son modèle, cette parenté spirituelle qui est assurément l'une des conditions indispensables

1. *Les Essais Poétiques*, par Max B..., (Besançon, Impr. Sainte-Agathe) sont de 1839.

2. Et aussi à Auerbach et Gotthelf.

3. *Le Matachin* (R. D. M. 1854) réimpr. 1857 et aussi *Le Gouffre gourmand*. (même année).

4. *Noëls et chants populaires de la Franche-Comté* (1863).

5. *Poésies* (éd. 1878 — I, p. 174).

6. Ibid. p. 174.

7. Ibid. p. 175.

8. Ibid. p. 171.

9. Cité par Buchon : ibid. p. 2.

de la bonne adaptation poétique. D'autre part, la Muse de Buchon ne reculait devant aucune hardiesse de vocabulaire, — il suffit de lire *Le Cochon*¹ pour s'en convaincre ; elle n'ignorait pas non plus les cadences légères et mélodieuses du lied. Son *Clair de Lune*² est digne de Gérard ou d'un Symboliste :

C'est l'heure où les amoureux
Regardent plus langoureux
La lune indolente,
Si calme et si lente.

Et pourtant, il a commis lui aussi la faute grave de jeter pêle-mêle tous les poèmes de Hebel dans un moule uniforme.

Il compense bien parfois la longueur de ses vers en traduisant par 4 alexandrins une strophe allemande de 6 vers courts :

Ne sachant plus où fuir, l'oiseau tout tremblant rase
Le sol, tandis qu'au front d'un ciel qui vous écrase,
Reste, comme une mer, l'orage suspendu...
Quels bruits par la montagne ! Avez-vous entendu ?³

Cette méthode peut sembler commode, car elle diminue le nombre des rimes à chercher : elle n'en fausse pas moins d'un bout à l'autre la mélodie de la poésie traduite : les lieds les plus alertes de Hebel sont mis sur le même plan que ses poèmes idylliques qui paraissent détachés d'une épopée villageoise. Son hymne à la joie, aux strophes dansantes de 7 petits vers de 2 ou 3 accents, ne se distingue plus de *la Wiese* ou de *la Bouillie d'Avoine* ; travesti en vers classiques, il est méconnaissable.

1. Ibid. p. 56.

2. *Poésies allemandes* (1846) p. 42-44. — Cf. aussi : *Nouveau Printemps*. Ibid. p. 95 et même *Souvenir*, pourtant en alexandrins (p. 150). (V. pl. ht. n° 399 sqq.).

3. Ibid. p. 41. *L'Orage* :

Der Vogel schwankt so tief und still,
Er weiss nit, woner anc will.
Es chunnt so schwarz und chunnt so schwer
Und in de Lüfte hangt e Meer
Voll Dunst und Wetter. Los, wie's schallt
Am Blauen, und wie's wiederhallt.

(*Das Gewitter*, Ed. Reklam p. 115).

Ah ! comme la chanson est une bonne chose !
L'oiseau dans les buissons et l'ange dans le ciel
Sont bien de mon avis, du moins je le suppose ;
Avoir le cœur content, c'est là l'essentiel.¹

Souvent aussi, hélas, pour remplir des vers trop longs, Buchon alourdit son texte d'explications inutiles ou, quand il le peut, (il n'est pas romantique pour rien) de détails pittoresques :

A Mullheim, à l'hôtel de la Poste, corbleu !
Quels fameux vins l'on boit dans des pots d'étain bleu...²

Un seul lied, sur une trentaine de traductions de Hebel, fait exception : c'est *Jean et Véronique* que Buchon a adapté en octosyllabes. Mais si le rythme est, cette fois, moins déformé, la naïve *Sehnsucht* de l'original est transposée en piquante gaieté française :

Je n'aime qu'une jeune fille,
Mais pour elle, vraiment je grille...
Autour de sa taille gentille,
Si j'avais les bras arrondis.
Je me croirais en paradis.³

1. *Poésies* (Ed. 1878) I pp. 193-194.

Ne G'sang in Ehre,
Wer will's verwehre ?
Singt's Thierli nit in Hurst und Nast,
Der Engel nit im Sterne-Glast ?
E freie, freie Muth,
E gsund und frölich Blut
Goht über Geld und Gut.

(*Freude in Ehren*. Ed. Reklam, p. 12).

2. *Préférence* (*Poésies allemandes*, 1846, p. 24).

Z Müllen an der Post,
Taussigsappermost !
Trinkt me nit e guete Wi !
Goht er nit wie Baumöl i,
Z Müllen an der Post.

(*Der Schwarzwälder im Breisgau*, Ed. Reklam, p. 167 sqq).

3. *Ibid.* p. 25.

Es gfallt mer eini,
Und selli gfallt mer gwis !
O wanni doch das Meidli hatt,
Es ich so flink und duundersnett.
So duundersnett,
I wär im Paredies !

(*Hans und Verene* : *Ibid.* p. 55).

Lieds et Ballades.

Il suffit, croyons-nous, de comparer ces quelques citations aux textes pour voir que Buchon n'imité pas Hebel dans le détail : il se contente de construire une strophe reproduisant à *peu près* la suite des idées du couplet allemand. Le rythme du lied n'est pas conservé, mais le *ton* en est d'ordinaire juste, grâce à cette similitude de génie dont parlait Victor Hugo : la bonhomie familière et sereine du pasteur badois transparaît encore dans les vers faciles, souples et sans façon du poète franc-comtois.

Le recueil des adaptations de Hebel se termine par quelques lieds imités de Th. Kœrner, Uhland et H. Heine. Mais comme la Muse de Max Buchon se sent moins à l'aise quand elle doit reproduire les accents tragiques d'un Kœrner ! Avec quelle gaucherie elle chante dans *la Chasse de Lutzow*¹ ou gémit dans les *Adieux à la Vie*².

Buchon a, hélas, imposé l'alexandrin à Heine, comme à Kœrner, comme à Hebel. Uhland seul s'est vu parfois épargner cette fatale uniformisation rythmique : le *Chant du Berger*³, par exemple, reproduit avec assez de bonheur le mètre et les strophes de l'original :

Quand l'ouragan traverse l'air,
C'est à mes pieds que luit l'éclair,
Et je chante sous le ciel clair,
Sans avoir peur qu'il ne me gagne...
Je suis l'enfant de la montagne.

Mais ces rares exceptions dont a bénéficié Uhland ne suffisent pas à modifier l'impression générale : Max Buchon, nature sensible à la poésie de la vie quotidienne et capable de l'en dégager, versificateur habile et délivré de tout préjugé classique touchant le vocabulaire ou l'enjambement, avait les qualités nécessaires pour transposer le lied. Il possédait le sens de la chanson populaire : pourquoi a-t-il renoncé à reproduire le rythme allègre de ses modèles alors qu'il eût été capable de le faire ? Nous posons la question sans la résoudre.

Insensible aux séductions de la capitale, obligé de s'expatrier pendant cinq ans après le coup d'État du Deux Décembre, le poète provincial, malgré l'amitié fidèle d'écrivains connus, tels que Champfleury, n'a ni recherché, ni atteint la notoriété. Il n'a donc pas contribué, comme il aurait pu le faire, à répandre chez nous la poésie rustique d'outre-Rhin.

1. Ibid., p. 45.

2. Ibid., p. 47.

3. Ibid., p. 51.

CHAPITRE TROISIÈME

AUTRES TRADUCTEURS ROMANTIQUES :

Édouard Wacken, Paul de Lacour (Ristelhuber), Paul Vrignault

Au lendemain de la Révolution de 1848, pendant la période du XIX^e siècle la plus pauvre chez nous¹ en imitations d'œuvres germaniques, la jeune Belgique nous apporte elle aussi ses *Fleurs d'Allemagne*². Leur auteur, E. Wacken, mérite d'être mentionné ici pour la conscience avec laquelle il s'efforce d'acclimater en pays de langue française les rythmes étrangers. Ses tentatives ne sont naturellement pas toujours heureuses ; mais à côté de pièces déparées par des platitudes ou des lourdeurs, comme son *Pêcheur* qui n'est guère réussi, le poète belge a composé de vrais lieds, alertes et mélodieux. Le *Chant du prisonnier*, d'après Uhland, est du nombre :

Vive alouette,
Ta chansonnette
Monte et s'épanche en mille accents joyeux.
Mon âme folle
Chante et s'envole...²

Ou encore la *Sérénade* de Méphistophélès :

L'amant moqueur
Prend votre cœur
Et court, vainqueur,
A d'autres épousailles.

1. Le Premier Empire excepté, naturellement.

2. Edouard Wacken, *Fleurs d'Allemagne et poésies diverses*. Bruxelles, 1850. Le recueil contient 31 traductions, de 16 auteurs. Uhland et Schiller sont les plus favorisés, avec 6 pièces chacun, mais plusieurs poèmes de Schiller ne sont pas des lieds.

Sur Wacken et ses deux drames (*l'Abbé de Rancé* et *André Chénier*) cf. Rossel. *Littér. française* (p. 237). Cf. aussi une étude de Pierard, parue dans *l'Expansion belge* (août 1913). (V. pl. ht. n° 486 sqq.).

3. Ibid. p. 63.

Pour votre bien
N'accordez rien
Qu'en tenant bien
L'anneau des fiançailles.¹

Un coup d'œil sur les deux poésies originales suffit à montrer que Wacken, sans s'attacher à la fidélité littérale, s'est ici préoccupé de transposer dans notre langue le rythme de ses modèles.

L'alexandrin est exceptionnel ; mais quand il reparait, comme dans *Mignon*, c'est pour ramener avec lui son cortège de périphrases et d'épithètes classiques :

Les marbres animés ont reconnu leur sœur...,
ou : Sur ce roc escarpé tombe un fleuve en courroux :
L'engeance des dragons dans ses flots noirs habite².

Même les strophes de Uhland composées de deux longs vers sont traduites en décasyllabes :

Trois compagnons ont passé le Rhin ;
Chez la dame hôtesse ils entrent soudain :
« Hôtesse, goûtons ta bière et ton vin !
Ta fille jolie, on la cherche en vain. »³

ou même en octosyllabes :

Trois chasseurs allaient se parlant,
Ils allaient chasser le cerf blanc..⁴

Wacken, qui a introduit dans son recueil deux pièces de Heine, nous paraît s'être surtout bien adapté au génie de Uhland. Les quelques citations que nous venons de faire suffisent-elles à le prouver ? La *Sérénade* supporte d'être comparée aux meilleures adaptations de ce petit lied si aimé en France. Bornons-nous à citer cette strophe de *l'Église perdue* d'où la mystérieuse *Stimmung* ne s'est pas évaporée dans la traduction :

Souvent dans la forêt lointaine
Un son vague descend des cieux :
D'où vient-il ? la légende à peine
En dit un mot mystérieux..⁵

1. Ibid. p. 119.

2. Ibid. pp. 87-88. *La chanson de Mignon*.

3. Ibid. p. 57. *La fille de l'hôtesse*.

4. Ibid. p. 65. *Le cerf blanc*.

5. Ibid. p. 69.

L'âme flamande de Wacken, plus proche, comme l'âme alsacienne, du *Gemüth* germanique, a bien pénétré l'esprit du lied, et le talent du poète a su parfois le faire passer dans notre langue.

Paul Ristelhueber,¹ Alsacien comme Ratisbonne ou comme Schuré, a essayé, lui aussi, et parfois avec succès, de faire chanter le lied germanique dans notre langue.

Sous le pseudonyme de Paul de Lacour, Ristelhuber a d'abord publié en 1856 un *Bouquet de Lieder*. Cette gerbe de 74 « fleurs » est fort panachée : à côté des roses magnifiques de Heine, de Rückert ou de Uhland, elle nous apporte des fleurs plus modestes d'Arndt ou de Geibel, et d'autres encore moins éclatantes de Michel Beer, de Zedlitz, de Gaudy ou même de Louis de Bavière. Ni productions de grands classiques, ni fleurettes sauvages du *Volkslied*. Le poète alsacien, non seulement comprend bien ses modèles, mais en sent aussi la discrète mélodie. Il cherche à la rendre en français, la plupart du temps par des octosyllabes, quelquefois par des vers de 4, de 6 ou même de 7 pieds. Décasyllabes et alexandrins sont exceptionnels. Son erreur la plus grave, au point de vue rythmique, est d'avoir associé dans les mêmes strophes un mètre pair à un mètre impair : la mesure prend alors une allure boiteuse qui surprend l'oreille. Tels sont *les Trois Bohémiens*² de Lenau (8-7-8-7) :

Un jour que libre de contrôle,
J'allais battre les chemins,
Je trouvais trois Bohémiens
Couchés à l'ombre d'un saule.

ou encore *Deux cercueils*³, d'après J. Kerner, (7-6-7-6) :

Deux cercueils dressent leur faite
Sous l'antique beffroi :
Dans l'un gît Ottmar le roi,
Dans l'autre son poète.

1. Ristelhuber prit l'habitude de supprimer cet *e* d'inflexion que les Français prononçaient. Il s'exposa à être appelé Ristelhouber en Alsace et outre-Rhin.

Né en 1834 à Strasbourg, Ristelhuber s'est fait connaître sous le Second Empire par son activité de critique et de journaliste, à Lyon dans *La France littéraire de Lyon* (1859-1860) et à Strasbourg, comme rédacteur en chef du *Bas-Rhin* (1860) et collaborateur au *Bibliographe alsacien* (1862). En plus de ses trad. de lied et de l'*Intermezzo*, la littérature française lui doit une *Marie-Stuart* (1859) et un *Faust* traduits en vers (1861). (V. pl. ht. n° 532 sqq).

2. Ibid. p. 150.

3. Ibid. pp. 13-14.

Le roi jadis avec bruit,
S'asseyait sur son trône :
A son bras le glaive luit,
Sur son front la couronne.

A côté de son seigneur
Le vieux barde repose ;
Sa main presse sur son cœur
Sa lyre en bois de rose.

Tombez, châteaux d'alentour,
Eclatez, cris de guerre,
Du vieux roi le cimenterre
A notre alarme est sourd.

Que le souffle du zéphyr
Effleure la vallée,
Et sur la lyre éveillée
Flotte un lointain soupir.

Un coup d'œil jeté sur ce lied permet d'y découvrir le plus grave défaut de Ristelhuber, l'impropriété, ou même l'emploi vicieux de certaines locutions : le *faîte* des cercueils, *sa lyre en bois de rose*, à *notre alarme est sourd*, *flotte un lointain soupir* — autant d'expressions étranges et d'une correction douteuse. C'est le plus souvent la rime qui est responsable de ces bizarreries. Ainsi, dans le célèbre *Château au bord de la Mer*, « La reine et son *époux* » ont des « *man-teaux roux* », « leur jeune et belle *fille* » est « Plus fraîche que l'*or-mille* », etc..

Mais nous nous en voudrions de nous borner à des critiques. Certains lieds unissent à la correction de la langue l'exactitude et la légèreté du rythme ; la si populaire chanson de Geibel sur *Charle-magne*¹ est du nombre. En voici le début :

Au Rhin, au Rhin chéri,
La nuit est si sereine !
La lune luit si pleine,
Sur le côteau fleuri !

Sur le côteau chemine
Le spectre d'un héros
Avec sombre manteau
Et couronne argentine.

1. Ibid, pp. 195-196.

C'est messir'Charlemagne
Dont le bras si puissant
A dominé longtemps
La teutonne campagne

Il est parti soudain
Loin de sa couche insigne ;
Il bénit chaque vigne
Et hume le raisin.

On nous permettra d'y joindre *La Nonne de Himmelspforten*,¹ de Louis de Bavière, qui nous a paru une des poésies les plus parfaites comme mesure et comme mélodie. Malgré les faiblesses de la dernière strophe, il s'en dégage vraiment une impression de mélancolie désespérée :

« Dans ma cellule,
Ah ! que je brûle,
Du feu qui me parcourt !
Lugubre amante,
Je me lamente,
Lorsque fleurit l'amour !

Vous, goutte à goutte,
Vous faites route,
O vagues, vers la mer ;
Ainsi trainée,
Chaque journée
Me laisse un fruit amer.

Pour ne plus vivre,
Je veux vous suivre,
Vagues, d'un pas léger...
Mais prisonnière
Sur cette terre,
Mon sort ne doit changer.

Ma force baisse,
Mon œil s'affaisse,
Je succombe aux douleurs ;
Je puis me plaindre,
Mais non éteindre
Ma flamme dans les pleurs.

1. Ibid., pp. 23-24.

Mais sur la rive
 Au port j'arrive,
 Mon âge reverdit ;
 Sous notre étoile,
 Un large voile
 A toujours nous unit ».

Dans son *Bouquet de Lieder*, Paul de Lacour s'est ainsi parfois élevé, dès 1856, au niveau que devaient atteindre les traductions de son compatriote Édouard Schuré, mais sans jamais puiser ses inspirations à la source même de la chanson germanique — au *Volkslied*. Son second livre d'adaptations poétiques sera en effet consacré au *Kunstlied* de Heine ¹.

Landes fleuries, recueil de vers publié en 1858 par Paul Vrignault ², contient une soixantaine de pièces traduites de l'allemand ; Heine en fournit à lui seul près de la moitié. On chercherait en vain dans cette anthologie les expressions rares et précieuses, fréquentes chez Amiel, ou les locutions triviales qui nous choquent parfois chez Chatelain. Pas de contrèsens, non plus. C'est une traduction sage, correcte, sans graves défauts, mais aussi, il faut l'avouer, la plupart du temps privée de souffle et de relief : la platitude, plus encore que « l'ignoble » menace sans cesse le poète français qui veut rendre la langue simple et familière du lied !

Vrignault transpose dans ses vers la forme rythmique de ses modèles ; les alexandrins sont rares, presque tous réservés à la traduction de poèmes autres que des lieds. L'octosyllabe domine, entremêlé par exception de vers plus brefs :

J'aimais le soleil et la rose
 Et la tourterelle et le lis
 Au temps jadis,
 Et je n'aimais pas autre chose.
 Aujourd'hui j'aime éperdûment
 Mignonne enfant :
 Mais en l'aimant, je vois en elle
 Soleil, lis, rose et tourterelle. ³

1. V. pl. loin p. 235 sqq.

2. Il nous a été impossible d'identifier l'auteur qui se cache probablement ici sous un pseudonyme et qui a collaboré sous ce même nom à la *R. G.* et à la *R. D. M.* L'hypothèse de Nassen n'est, en effet, nullement prouvée. (V. pl. ht. n° 608. sqq et note).

3. *Tout en elle*, p. 263.

(Heine : *Die Sonne, die Rose...*)

Deux chansons aux rythmes impairs sont parmi les meilleures.
C'est d'abord *Petite rose des bois* : ¹

Un enfant vit une rose,
Petite rose des bois,
Si pure ! elle était éclos
Un matin du plus beau mois....

C'est ensuite le lied de Rückert, frémissant de toutes les ardeurs
de la jeunesse et du printemps :

O douce mère,
Je ne puis filer ;
Dans notre chaumière
Je ne puis rester..... ²

Lore-Ly ³, plus monotone, est moins bien réussie :

Le Rhin coule tranquille et grand,
L'air est frais, les ombres s'allongent ;
Dans les derniers feux du couchant
Les plus hautes cimes se plongent.

Les rythmes vifs conviennent mieux à Vrignault que les longs vers,
souvent traînants ou plats. Sa *Fille de l'hôtesse*, bien qu'écrite en
alexandrins, est pourtant fort acceptable ⁴ :

Trois sveltes jeunes gens ayant passé le Rhin
Dans une hôtellerie entrèrent en chemin :
« Dame hôtesse, avez-vous de bon vin qui pétille
Et de la bière fraîche ? — Où donc est votre fille ? »

Nous préférons cette traduction, dans sa simplicité, aux autres
imitations, de Lenau, de Geibel et surtout de Goethe où la monoto-
nie de la cadence, et, par instants, le *poncif* classique ou romantique,
donnent l'impression du « déjà vu » ou « déjà entendu » ⁵. Influence

1. p. 309. (Goethe : *Heidenröslein*).

2. p. 319.

3. p. 241.

4. p. 303.

5. Le début d'une imitation de Geibel est particulièrement remarquable par
ces défauts :

« Tout parle ici de toi ! — Voici ton banc rustique,
Ton jardin, la terrasse où tu rêvais le soir,
Ta couche virginale et le prie-Dieu gothique
Où tu t'agenouillais, ange du vieux manoir ».

(*Testament*, p. 389).

toute-puissante du rythme qui réagit même sur le vocabulaire poétique ! On a peine à croire que certaines de ces imitations soient l'œuvre du même poète qui a si légèrement traduit certains lieds. Mais où trouver une anthologie composée exclusivement de traductions parfaites ? L'imitateur ne peut s'adapter aussi bien au génie de tous ses modèles. Paul Vignault a été surtout inspiré par les pièces de Heine et par les *Kunstlieder* légers et délicats, de facture analogue à celle de l'*Intermezzo*. Ses *Landes fleuries* renferment quelques suaves fleurettes qui méritent d'être sauvées de l'oubli.

CHAPITRE QUATRIÈME

DEUX TYPES OPPOSÉS DE TRADUCTEURS POST-ROMANTIQUES :

Le Chevalier de Chatelain — Henri-Frédéric Amiel.

Établi en Angleterre depuis 1838, le chevalier de Chatelain, dont les premiers ouvrages remontaient à 1822, publia en 1865 à Londres une anthologie fort peu connue et devenue aujourd'hui introuvable. Ces *Fleurs des bords du Rhin*,¹ qu'une similitude de titre pourrait faire aisément confondre avec les *Fleurs d'Outre-Rhin* de Delcroix, étaient, paraît-il, la quarante-deuxième publication de ce farouche anti-bonapartiste². Beaucoup plus important que celui de Delcroix, le recueil de Chatelain comprend des traductions versifiées de cinquante-six poètes allemands. Pas plus que les adaptateurs précédents, Chatelain n'est allé chercher ses modèles dans le *Volkslied* ; par contre, son choix s'étend aux écrivains antérieurs au *Sturm und Drang* — Pfeffel, Gleim, Gellert, Klopstock, Lessing, etc. — dont les vers francisés voisinent avec les adaptations de contemporains comme Heine ou Louis de Bavière. Lieds et ballades sont ainsi mêlés à des poèmes de type classique. Aucun auteur n'est l'objet d'une faveur particulière : Chatelain suit l'ordre alphabétique, et si Schiller l'emporte sur tous — grâce à la longueur du *Chant de la Cloche* —, il n'est pas mieux traité que Goethe ou que Heine³.

Il se dégage des *Fleurs* rassemblées par Chatelain une impression analogue à celle que produit le *Bouquet de Lieder*, composé par Paul

1. 2^e éd. Londres, Rolandi, 1866. Seule à la Bibl. nationale. (V. pl. ht. n^o 989 sqq).

Le Chevalier Jean-Baptiste-François-Ernest de Chatelain, littérateur, né à Paris en 1802, a traduit surtout des œuvres anglaises : 920 trad. de 421 auteurs, de Chaucer au XIX^e s., dans 4 recueils : *Beautés de la poésie anglaise* (I et II, 1857) ; *Rayons et reflets* (III, 1863) ; *Le Fond du sac* (IV, 1865). Il a traduit à part les *Canterbury Tales*, les Fables de Gray, *Evangeline* de Longfellow, diverses pièces de Shakespeare. (Cf. Lorenz. — Quérard n'en parle pas).

2. Cf. note page 6 (à propos du *Rhin allemand* de Becker) ; Napoléon y est ainsi qualifié : « le plus éhonté criminel des temps modernes ».

3. Schiller a 4 pièces traduites, Goethe 4, et Heine 3.

de *Lacour* : le texte est presque toujours compris, mais rendu par des expressions parfois bien étranges — et c'est encore la rime qui est la coupable !

Le comte du Rhin, le Wildgrave
Donna du cor : « Holà ! vite à moi, francs chasseurs ! »
Son coursier se dressa, *hennissant ses ardeurs*,
Et le suivit *tout son conclave*¹.

Ailleurs :

Au castel de Niedeck, l'ex-castel du Géant,
Habite maintenant le *monde du néant*,
Le mont sis en Alsace est *peuplé par le vide*,
Il n'est plus de géants sur son sommet aride².

Citons enfin les dernières paroles de l'infortuné Sire Olaf ; l'adaptation y devient du travestissement :

De ma vie à l'instant va s'éteindre *le cierge*³.

elle nous permet de saisir aussi sur le vif le second défaut du langage poétique de Chatelain — la lourdeur et l'étrangeté de certaines inversions.

Dans les traductions de lieds, quelque familiarité ne messied pas ; un peu de négligence dans la tenue peut ainsi donner à la beauté un charme plus piquant. Mais le chevalier de Chatelain, au tact moins délicat que Ristelhuber, ne voit pas toujours le point où il faut s'arrêter et tombe alors dans le mauvais goût ou la vulgarité.

C'est ainsi qu'une expression triviale dépare la médiocre adaptation de la *Sérénade*⁴ et celle, bien plus acceptable, de la *Fille de l'Hôtesse*⁵.

1. Ibid. p. 8. Bürger : *La chasse infernale*. Un conclave à cheval ! C'est de la parodie.

2. Ibid. p. 30. Chamisso : *Un joujou de géant*.

3. Ibid. p. 106. Heine : *Le chevalier Olaf*.

4. Ibid. pp. 290-291.

5. Sauf l'abus des participes présents et des adverbes, surtout dans les 5^e, 7^e et 8^e str. ! L'idée de terminer la pièce par le baiser à la morte modifie quelque peu la fin de la ballade, mais n'en est pas moins une trouvaille. (Ibid. pp. 292-293).

Trois joyeux compagnons traversèrent le Rhin
Devers un cabaret en quête de bon vin.

« Et ta bière et ton vin, sont-ils bons, Dame hôtesse ?
Et la fillette, où donc *perche* l'enchanteresse ? »

Cette ballade de Uhland, nous l'avons déjà fait remarquer, supporte d'être traduite en alexandrins, de même que *le Nix* ¹.

C'était fête, c'était le gentil mois de Mai,
De Tübingen l'essaim le plus fou, le plus gai,
Donc s'escrimait au bal. Dessous la verte allée,
Tout autour d'un tilleul sautillait l'assemblée...

Malheureusement, Chatelain abuse de ce mètre trop lent et trop monotone. Son *Roi des Aulnes* se traîne, surchargé, comme celui de Latouche, de détails et d'explications oiseuses ² :

Qui chevauche si tard à travers nuit et vent ?
C'est le père et l'enfant galopant en avant.
Dans ses bras avec soin, il tient l'enfant, le père,
L'étreignant sur son cœur au froid pour le soustraire.

Les meilleures adaptations sont assurément celles où Chatelain n'emploie que l'octosyllabe : telles sont les ballades de Heine ³, *Don Ramiro*, *le Pèlerinage à Kevlaar*, et surtout *le Chevalier Olaf* (1^{re} partie) ⁴ :

Deux hommes sont devant l'Église,
Écarlate est des deux la mise,
L'un portant superbe manteau,
C'est le Roi, — l'autre le bourreau....

ou encore, *le Prince le plus riche*, de J. Kerner :

A Worms un jour, nombre de Princes
Dans la salle de l'Empereur
De leurs domaines et provinces
Faisaient l'éloge avec chaleur ⁵....

le Jugement de Dieu, d'après Schiller ⁶, et surtout *le repas du Printemps*, de W. Müller, dont certaines strophes conservent toute la vivacité :

1. Ibid. p. 116-117. De Kerner.

2. Il est considéré, ainsi que *la Cloche* et *l'Espoir* de Schiller, comme une des poésies manquées, par certains articles de critique (V. p. suiv. N. 2.)

3. Ibid. pp. 94-99.

4. Ibid. pp. 103-106. La 2^e partie est sur le rythme 12-12-12-12-8.

5. Ibid. pp. 113-114.

6. Ibid. pp. 263-271. *Histoire de Fridolin (der Gang nach dem Eisenhammer)*

Qui vient donc d'étendre aujourd'hui
 Les nappes blanches sur la terre ?
 Ne serait-ce, dites ?,... Celui
 Qui trône sur la terre entière ? ¹

La verve parfois un peu triviale de Bürger devait convenir à Chatelain : sa *Lénore*, en strophes de 8 octosyllabes à rimes croisées ² ne manque pas de mérite et peut parfois se comparer — malgré certaines expressions étranges — aux bonnes adaptations de cette ballade :

A l'aube s'éveilla Lénore
 Sous le poids d'un affreux souci :
 « Wilhelm, es-tu fidèle encore
 Ou mort ? que tu n'es point ici ?
 Il n'avait, parti pour l'armée
 Contre Prague, avec Frédéric,
 Écrit un mot à son aimée,
 C'était d'un mauvais pronostic.
 Le Roi n'ayant plus le caprice
 De faire occire ses sujets,
 Avait avec l'Impératrice
 Pour en finir, conclu la paix....

Dans les dernières strophes du poème, les défauts de Chatelain redeviennent par malheur bien plus visibles ; c'est une Lénore travestie :

Maintenant au clair de lune
 Ils dansèrent là les Esprits
 En cercle, en rond, sans gêne aucune
 En beuglant comme des bandits :
 « Il faut toujours que l'on évite
 Contre Dieu de lever le pié :
 Du corps enfin te voilà quitte...
 Que Dieu de ton âme ait pitié ! »

Somme toute, les *Fleurs des bords du Rhin* sont l'œuvre d'un écri-

1. Ibid. pp. 205-206.

2. Ibid. pp. 15-23.

Lénore est considérée comme une des poésies les mieux rendues par *The Aberdeen Free Press and Buchan News* (June 2, 1865). Le *Sunday Times* (May 7, 1865) juge *very happy* les traductions de Bürger, comme celles de Chamisso, de Heine et de La Motte Fouqué.

(Cf. Préface de la 2^e édit.)

vain qui savait bien l'allemand¹ ou qui, tout au moins, s'était entouré de renseignements puisés à bonne source : mais elles offrent au lecteur un curieux mélange de restes classiques — goût de l'alexandrin, de l'inversion —, et de hardiesses de vocabulaire dépassant de beaucoup celles de nos Romantiques. Faut-il voir dans ce rapprochement du grave et du trivial un écho de Heine ? Il s'en dégage en tout cas, parfois, comme chez le poète allemand — la fin de *Lénore* en est une preuve — un parfum très net d'ironie. En dépit de ses faiblesses, le chevalier de Chatelain, oublié aujourd'hui, occupe, grâce à cette légère tendance au grotesque, sans nul doute voulue, une place à part au milieu des poètes-traducteurs de la période post-romantique.

*
* *

Henri-Frédéric Amiel était de la race de ces intellectuels suisses, animés comme M^{me} de Staël, Albert Stapfer ou Marc-Monnier, du noble désir de rapprocher les deux mondes qui se rencontrent et s'unissent dans leur petite patrie². Nul ne paraît avoir été plus qualifié que lui pour la tâche d'interprète, de traducteur : Suisse romand, maître de toutes les ressources de notre langue, il a étudié cinq ans en Allemagne³. Il y a pris le goût de l'érudition patiente, systématique, sans cesser pour cela d'apprécier la distinction naturelle, les aperçus lumineux d'un Voltaire ou d'un Sainte-Beuve⁴.

1. « treu im Gedanken, wie im Versmass ; groben Misverständnissen, wie sie sonst bei Übersetzungen der Franzosen nicht selten sind, sind wir bei unserer Vergleichung begegnet ». Nous souscrivons à ce jugement de la *Weser Zeitung* (Bremen, 7 Mai 1865) en ce qui concerne seulement la fidélité aux idées, car la fidélité au rythme est loin d'être toujours observée.

(Cité dans la Préface)

2. « Le petit pays romand... placé au confluent de deux langues, de deux races, de deux puissants courants qui partent, l'un du Nord, l'autre du Midi, est un terrain neutre où, sous les plis du drapeau fédéral, se mêlent sans se heurter violemment les deux civilisations auxquelles l'Europe occidentale sert de champ de bataille. Presque toujours, il a été comme un jardin d'acclimatation où les idées germaniques font un stage avant de pénétrer et de s'implanter en France ; presque toujours, il a produit des penseurs qui se sont chargés d'initier les Français casaniers aux doctrines de l'Allemagne ».

(Georges Renard, cit. par Rossel, *Suisse*, II. pp. 614-615).

3. Cf. pour les renseignements biographiques : B. Vadier, *H.-F. Amiel* 1886, et *Fragments de Journal intime* d'Amiel, notice préliminaire d'Edm. Schärer (I. pp. I-LXXVI) (9^e éd. 1905).

4. A propos de l'*Histoire de l'Esthétique* par Lotze. « Les Allemands entassent les fagots du bûcher, les Français apportent les étincelles etc. » (Ibid. II. p. 26) — Sur la vulgarité moyenne d'une race poétique et intelligente. (Ibid. II. pp. 112-113).

Il sait reconnaître à la fois, et la pesanteur de la dialectique allemande, et la superficielle légèreté qu'affectent trop souvent nos littérateurs en mal de *parisianisme* ou *d'art pour l'art* ¹. Il aime aussi le lyrisme germanique, mais la poésie de terroir, le lied en qui toutes les classes sociales communient outre-Rhin ², non les pastiches d'un Goethe jouant au Grec antique ³. Son *Journal intime* abonde en passages qui révèlent un *Gemüt* vraiment germanique, sensible à la musique ⁴ comme aux spectacles de la nature. Pour exprimer ces émotions intimes, il a su trouver parfois des accents dignes de Verlaine :

« Je reviendrai », m'avez-vous dit ;
C'est l'heure.
Te souviens-tu ? Je me souviens.
Maître de ma vie, oh ! reviens,
Je pleure. ⁵

Il est enfin capable d'unir une extrême subjectivité de sentiment à une faculté, tout aussi développée, de *dépersonnalisation*, d'*objectivation*. Il reconnaît que ce *protéisme* est le trait dominant de son esprit ⁶. Mais n'est-ce pas là une des qualités maîtresses du traducteur ?...

Et pourtant, malgré tout leur mérite, les lieds traduits par Amiel ne sont pas en général ce qu'ils devraient être. Le poète s'est penché avec trop de minutie sur le texte allemand ; il en a analysé les idées et le rythme. Mais quand il a voulu, à force de labeur et de science ⁷, reconstruire une poésie française semblable, le souci des détails — et des détails que ne pouvait contenir un cadre trop étroit — a

1. « Le talent est prestigieux, mais le fond est vidé » (sur le Parnasse. Ibid. II. pp. 243-244).

« Nous avons tout à perdre à nous franciser et à nous *parisianiser*... » (Ibid. II. p. 293.)

2. A propos de la *Loreley* entendue à Ems. (Ibid. II. pp. 239-240).

3. Ibid. II. pp. 120-122.

4. Ibid. II. p. 77.

5. Cit. par Rossel : *Suisse* II, p. 521.

« Cf. aussi : *Journal intime*, II. p. 147 :

« En quel songe
Se plonge
Mon cœur et que veut-il ?

6. « L'extrême objectivité de la pensée s'unissait en lui à l'extrême subjectivité « du sentiment ». (Ibid. I. p. XXXV-XXXIX)

7. « C'est de la science appliquée à la poésie ». (Ibid. II. p. 204)

tué l'inspiration. Transposer plutôt que photographier¹, tel était son programme ; il ne lui est guère demeuré fidèle : désireux de reproduire intégralement le rythme allemand, il a laissé souvent s'évaporer le naturel et la fraîcheur du lied pour nous donner à la place une poésie ingénieuse, mais étrange ou guindée.

A part quelques adaptations mêlées à des poésies originales dans *Grains de Mil*², Amiel n'a pas publié de traduction importante avant celle de la *Cloche*,³ « modeste guirlande de fleurs » qu'il a déposée en 1859 « au milieu des mille couronnes amoncelées autour de la statue de Schiller ». C'est la première imitation — et le poète s'en flatte — qui soit écrite « en vers français de même nombre, coupe, rythme et mesure que le poème original »⁴. Cette méthode qui tend à transposer aussi exactement que possible la forme prosodique étrangère « n'est, au surplus, — nous déclare Amiel — que celle qu'on applique en Allemagne à la reproduction des poèmes étrangers de toute langue »⁵.

L'exactitude formelle poussée si loin est-elle toujours le meilleur moyen d'atteindre cette *similitude d'impression*, but de la traduction en vers ?⁶ On peut en douter, car Amiel, malgré toute la finesse méticuleuse de son talent, ne peut pas toujours, éviter les tournures bizarres ou même les platitudes auxquelles un peu plus de liberté lui aurait sans doute permis d'échapper. D'autre part, l'allemand étant plus synthétique, donc plus concis que le français, il est impossible de ne pas retrancher dans la traduction quantité de détails et de nuances, si l'on veut ne pas déborder le cadre rythmique de l'original⁷. Prenons un des passages les mieux venus ; un coup d'œil sur le texte allemand nous montrera aussitôt combien d'idées et d'images le poète a dû laisser de côté :

Où va si tard par le val,
Ce passant au pied rapide ?...
Il revient au toit natal.

1. *Les Étrangères* : Préface p. 3.

2. 1854.

3. 2^e éd. Georg, Genève 1860 (V. pl. ht. N^o 732)

4. Sous-titre de la *Cloche*.

5. Ibid. préf. p. 9.

6. V. *Lied allemand*, Introduction ; *passim*.

7. Amiel est même obligé parfois, malgré la promesse du sous-titre, d'ajouter des vers ou de supprimer des idées.

Les brebis, troupe timide,
 En bêlant,
 Les grands bœufs de la prairie
 A pas lent
 Ont rejoint la métairie.

 Dans les cours,
 Ployant sous les blondes gerbes,
 Ceints de fleurs, rentrent, superbes,
 Les chars lourds.
 Garçons, filles,
 Forment, jetant leurs faucilles,
 Des quadrilles.¹

Quel progrès pourtant sur les alexandrins d'Émile Deschamps !
 Deux passages, l'un de sentiment, l'autre descriptif, vont achever de
 nous en convaincre.

D'abord la naissance de l'amour :

Mais voici, dans l'absence éclose,
 Belle et modeste, ange aux yeux bleus,
 Devant lui, rougit, fraîche rose,
 La compagne des premiers jeux.

Un trouble inconnu, dès cette heure,
 L'agite ; il cache son transport ;
 Aux bois, il erre seul ; il pleure,
 Soupire et combat.... vain effort !

Timide, il la cherche au passage.
 Elle sourit : il est heureux.
 Bientôt un bouquet, doux message,
 Trahit son secret et ses vœux....

Printemps du cœur, saison d'ivresse,
 Où l'homme, éperdu de tendresse,
 Des dieux habite le séjour,
 Pourquoi sitôt, enchanteresse,
 T'enfuir, heure de l'allégresse,
 Age d'or du premier amour ?²

Voici maintenant l'incendie :

1. Ibid. p. 33.

2. Ibid. p. 17.

Nuit d'effroi !... le tocsin gronde
 Au beffroi.
 Le ciel rougit, —sombre aurore,
 Qui n'annonce point le jour !...
 Au feu ! tous ! — voyez ! il dore
 La grand'tour !

.
 L'air, comme aux bouches d'un four,
 Brûle ; les vitres grésillent ;
 Poutres, toits, craquent, pétillent ;
 Mère, enfant, bétail, surpris,
 Courent ; il sort des débris
 De longs cris.
 La nuit brille. Sans parole,
 Chacun sert, court, prend son rôle.
 Lourds mais prompts, de mains en mains,
 A la ronde,
 Les seaux volent. A jets pleins
 Les pompes font jaillir l'onde...¹

Ces quelques vers — d'ailleurs fort habilement tournés — suffisent à montrer que le poète-traducteur ne tient pas toujours la promesse inscrite en tête de son opuscule : le rythme original est *en somme* respecté, mais il ne faut pas y regarder de trop près...

La *Cloche* constituera, si l'on peut dire, la pièce de résistance des *Étrangères*², au milieu de 37 autres traductions de poésies allemandes, presque toutes des lieds ou ballades. Amiel ne change pas de méthode : il veut avant tout rester fidèle à la mesure de l'original. Voici deux types de strophes qu'il est bien malaisé de reproduire en français : celle de *l'Apprenti sorcier* :

Enfin la maison il quitte,
 Le malin, le vieux sorcier !
 Évoquons les esprits vite !
 Car nous sommes du métier.

J'ai vu la finesse,
 Faisons donc ici,
 Le jour qu'il nous laisse,
 Un prodige aussi.

1. Ibid. pp. 25-27.

2. Parues en 1876. V. pl. ht. N° 1291 sqq.

Kourils prestes,
 Mes bidets,
 Farfadets,
 Lutins lestes,
 Apportez à baquet plein,
 L'eau qu'il faut pour faire un bain. ¹

celle du *Ranz suisse* (Gœthe) :

Sur les coteaux
 Tranquilles,
 Vu les agiles,
 Oiseaux ;
 Ils chantent, volent,
 Et caracolent,
 Puis ont bâti
 Leur nid.

Dans le bois, plein
 D'herbettes,
 Vu des avettes
 L'essaim ;
 L'essaim foisonne,
 Vibre et bourdonne,
 Fait bien et bel
 Son miel. ²

Le rythme est conservé, mais n'est-ce pas au prix du naturel ?

La traduction de *Lénore* — qui compte parmi les moins imparfaites adaptations de ce poème — nous suggère des réflexions analogues ³:

D'un songe affreux, à l'aube, sort
 Lénore la vaillante :
 « Wilhelm est infidèle ou mort,
 « Insupportable attente ! »

1. Ibid. p. 59

2. Ibid. p. 91. Ce sont les 2 premières strophes du *Schweizerlied* :

Uf'm Bergli
 Bin i gesässe,
 Ha de Vögle
 Zugeschaut ;
 Hänt gesunge,
 Hänt gesprunge,
 Hänt's Nestli
 Gebaut.

3. Ibid. pp. 129 sqq.

Soudard de Fritz, le roi madré,
 Wilhelm, sous Prague, avait sabré ;
 Mais du dragon, la belle
 N'avait plus de nouvelle.

Voici la traduction des vers fameux qui reviennent comme un refrain :

« Bah ! la lune brille au ciel clair,
 Les morts volent comme l'éclair.
 Par la barbe du pape,
 Nous franchirons l'étape ! »

Et le coursier noir, hopp ! hopp ! hopp !
 Des quatre pieds part au galop.
 Sous les fers qu'ils harcèlent
 Les cailloux étincellent.

On sent trop l'effort dans la recherche de la rime — et de la rime riche. Les deux dernières strophes sont parmi les meilleures :

Jetant du feu par les naseaux,
 Rapp se dresse et se cabre,
 Il a, parmi les froids tombeaux,
 Sombé, cheval macabre.
 Des hurlements tombent des airs,
 Des clameurs montent des enfers ;
 Cheveux dressés, Lénore
 Seule respire encore.

Autour d'elle, mornes, glacés,
 Blancheurs dans les ténèbres,
 Tourbillonnent les trépassés,
 Chantant leurs chants funèbres :
 « Femme rebelle, cœur de feu,
 Malheur à qui lutte avec Dieu !
 La fosse te réclame,
 Que le ciel ait ton âme ! »

On peut remarquer que la nécessité d'entasser le plus d'idées possibles dans un cadre trop étroit amène souvent Amiel à des énumérations de substantifs privés d'articles. Cette sorte de « style télégraphique » se retrouve même dans des poésies de rythme plus lent :

Minuit. Dans les places, personne.
 Tout dort. L'ombre est sur Babylone.
 Mais au palais du roi, grand jour :
 Flambeaux, rumeurs, gala de cour.¹

Un traducteur, surtout s'il veut calquer la coupe de ses vers sur celle de la poésie étrangère, est obligé de modifier les idées du texte. Amiel, nous le savons, n'échappe pas à cette loi générale. Comme tout imitateur, il déforme son modèle suivant une certaine « équation personnelle » que nous pouvons jusqu'à un certain point déterminer : à son goût pour la rime riche, il ne joint pas, comme nos Romantiques ou nos Parnassiens, celui du mot pittoresque. Quand une rime lui manque, il aurait plutôt tendance à introduire dans sa traduction un terme assez vague, désignant une notion abstraite ou une qualité morale.

Les reproches très précis de l'Ondine au *Pêcheur* (*mit Menschenwitz und Menschenlist*) deviennent ainsi :

« Homme cruel, songeur morose »²

De même, l'expression si vigoureuse et si imagée qui décrit l'émotion du pêcheur (*sein Herz wuchs ihm so sehnsuchtsvoll wie bei der Liebsten Gruss*) perd sa force et sa précision :

Le cœur lui bat, bat sans mesure,
 Plein d'un trouble inconnu.

La même remarque s'applique à plusieurs vers de *Mignon* : ³

« Connais-tu le pays où la grenade en fleur
 Voit l'orange, fruit d'or, sortir d'un noir feuillage ?
 Où dans un ciel d'azur souffle un vent de bonheur ?
 Où le myrte au laurier se mêle ? doux rivage !

Le connais-tu ?... Mon bien-aimé,
 Fuyons au pays embaumé. »

« Connais-tu la maison ? le toit gai rit à l'œil ; »

« Le roc se précipite et le torrent fait rage. »

1. *Belsatzar*. Ibid. p. 19.

2. Ibid. p. 111.

3. Ibid. p. 167.

Dans *Vieil Heidelberg* ¹

Stadt fröhlicher Gesellen,
An Weisheit schwer und Wein,

— résumé exact s'il en fut de la vie d'étudiant ! — devient

La science profonde,
Chez toi, rit au vin vieux ;

Ici, nous rejoignons l'image des classiques. C'est un cas-limite, exceptionnel ; Amiel n'en est pas moins toujours enclin à *intellectualiser* le lied, quand la forme poétique l'oblige à en modifier les idées. Il lui enlève alors cette fraîcheur d'impression, cette objectivité qui en fait le charme. Penseur plus qu'imaginatif, il se sentira plus à l'aise dans les adaptations de lieds symboliques où idées et visions s'entrecroisent comme les deux motifs d'une symphonie : *L'Esprit des eaux* et *Nuit de lune*, ² de Goethe, *Pressentiment*, ³ de Mörike, sont parmi les meilleures poésies des *Étrangères* — de celles qu'enveloppe, tel le brouillard de la cascade, une mystérieuse émotion.

Autour d'elle, en buée,
D'une molle nuée
Luit le voile changeant... ⁴

Avec plus de distinction, plus de science qu'Édouard Schuré, Henri-Frédéric Amiel a moins bien réussi que le poète alsacien ses traductions de lieds. Il n'a pourtant pas osé s'attaquer au *Volkslied* ; mais même le *Kunstlied* était, somme toute, trop peu intellectuel encore pour son talent. Technicien consommé, il a voulu reconstituer en français les poésies étrangères à force d'analyse et de science, et il a été desservi dans sa tâche par un esprit trop méticuleux, trop attaché au détail, à l'imitation servile du mètre étranger, hanté aussi, il faut le dire, par des théories prosodiques fort contestables. ⁵ « Ne raffinons pas », écrivait Amiel, un an avant sa mort,

1. Ibid. p. 117.

2. Ibid. pp. 7 et 143.

3. Ibid. p. 109.

Le *bon camarade* de Uhland (p. 159) est aussi des plus réussis.

4. Ibid. p. 7.

5. Cf. *les Étrangères*. Appendice (p. 246-267). Amiel déplore les difficultés de la prosodie française et, pour économiser 2/3 ou 3/4 des rimes, propose d'utiliser des

dans son *Journal intime*.¹ Il mettait le doigt sur la plaie. Raffiner a été le principal défaut de sa méthode de traduction — comme du reste celui de toute son existence. *Les Etrangères*, premier recueil de « poésies universitaires », exagèrent les qualités et les faiblesses de ce genre littéraire — conscience scrupuleuse et manque de souffle vivifiant... On a comparé les poésies traduites en prose à des fleurs séchées : les fleurs du bouquet d'Amiel sont presque toutes l'œuvre d'un habile orfèvre, gracieuses, parfois étranges, mais toujours délicatement ciselées, tels les prix traditionnels qu'offre Clémence Isaure. Il leur manque, hélas, trop souvent, le parfum et la vie...

vers plus longs que l'alexandrin, mais segmentés par 2 ou 3 césures. On voit que cette réforme utopique ne s'exerçait pas du tout dans le sens de la musicalité libre et vive du lied.

1. 31 Mars 1880. *Fragments du Journal intime*. (II p. 284.).

CHAPITRE CINQUIEME

SOUS LE SIGNE DE L'INTERMEZZO

1) Traducteurs de Heine avant 1870.

Pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, Henri Heine a joui en France d'une popularité sans égale : ses ballades, ses lieds — surtout ceux de l'*Intermezzo* — ont toujours séduit et tentent encore aujourd'hui nos traducteurs-poètes, même ceux qui, par bonheur, ne travaillent pas pour quelque éditeur de musique. Heine a fait naître, à partir de la dernière décade du Second Empire, autant et peut-être plus de recueils poétiques que tous les autres lyriques allemands réunis. Aussi nous sera-t-il bien permis de nous reporter un instant en arrière, au temps où le lied de Heine apparut dans notre littérature. Nous n'avons pas l'intention, hâtons-nous de le dire, de reprendre ici une histoire déjà esquissée, pour Heine en général, par Louis-P. Betz ¹, et, pour l'*Intermezzo*, par M^{me} Emma Schill ² ; notre intention est simplement de rapprocher, dans leur ordre de succession, les diverses traductions de Heine et d'examiner la teinte générale — l'atmosphère, si l'on peut dire — des plus importantes et des plus caractéristiques d'entre elles.

La liste chronologique des imitations en vers de Heine se divise, dès le premier coup d'œil, en trois périodes que séparent deux coupures fort nettes : l'appauvrissement général des apports de l'étranger vers 1850, et la guerre de 1870-1871.

La révélation d'un Heine, chanteur de l'amour, date de l'admirable traduction en prose de l'*Intermezzo*, publiée par Gérard en 1848 dans la *Revue des Deux Mondes*, ³. Jusque-là, le poète génial du

1. *Heine in Frankreich* (Thèse Zurich 1895).

2. Les traductions françaises de l'*Intermezzo* de Henri Heine (Thèse Univ. Paris 1928).

3. V. *Lied allemand en France*, p. 211.

Buch der Lieder ne nous était connu que par *De la France* ¹ et *De l'Allemagne* ², par les *Reisebilder* ³, par *Die Harzreise* ⁴, et par *l'Etat actuel de la littérature en Allemagne* ⁵. Ce n'était pas l'unique traduction d'un de ses ouvrages en vers, *Atta Troll* ⁶, qui pouvait effacer dans l'esprit du public littéraire l'image d'un Heine spirituel et caustique, journaliste amusant plus qu'essayiste sérieux, polémiste plus que penseur ! Mais si Gérard a été le premier, grâce à son intuition du lied et à la diffusion de la *Revue des Deux Mondes*, à répandre largement en France la chanson de Heine, celle-ci avait déjà fait son apparition dans quelques recueils d'imitations poétiques.

Dès 1839, Michiels avait adapté en prose élégante la pièce initiale du Voyage dans le Harz et *Donna Clara*, et en prosaïques alexandrins ⁷ *Les deux Grenadiers* et *Les Protecteurs* (*Heimkehr* N° 69), à la suite d'une étude où il vantait sans insister les mérites du *Buch der Lieder* ⁸. L'année suivante, c'était — nous l'avons vu — Eugène Borel qui insérait à la fin de son recueil trois lieds de l'*Intermezzo* traduits avec une exactitude rythmique bien supérieure ⁹. Mais ses *Echos lyriques* passèrent inaperçus, de même que les *Poésies* de Max Buchon, parues en 1846. Nous connaissons la fâcheuse prédilection du poète franc-comtois pour l'alexandrin : ses onze adaptations de Heine n'échappent pas, hélas, au mètre classique. Elles y gagnent des enjolivements plus ou moins pittoresques, destinés à remplir de longs vers d'où toute la grâce légère et vaporeuse du lied s'est évanouie ; telle est par exemple l'adaptation du N° 11 de l'*Intermezzo* :

1. 1833. Renduel.

2. R. D. M. 1834 (1^{er} Mars, 15 Nov., 15 Déc.). 1835, Renduel.

3. 1834, Renduel.

4. 1832 R. D. M. (15 Juin) D'autres fragments (*le Tambour Le Grand, les Bains de Lucques*), 1^{er} Sept. et 15 Déc.

5. 1833, *Europe littéraire* (8 N° à partir du 24 Mai).

6. 1847. R. D. M. 15 Mars. (trad. anonyme. : Ed. Grenier).

7. Cf. Betz. Op. cit., p. 202.

8. *Études sur l'Allemagne* II, p. 178 sqq. « Un seul de ses ouvrages, le *Livre des Chants*, n'a pas encore obtenu (en France) toute la renommée à laquelle son mérite lui assure des droits inaliénables. » (V. pl. ht. N° 229 sqq.).

9. *Asile* (*Intermezzo* N° 9.), *Regrets mutuels* (*Intermezzo* N° 35) et *Une demande* (*Intermezzo* N° 17), traduits en octosyllabes. (Borel, Op. cit., p. 267 à 273.)

Dans le Rhin, ce grand fleuve aux transparentes ondes,
Cologne la dévote et splendide cité,
Mire orgueilleusement ses belles filles blondes
Et son dôme imposant comme l'immensité.¹

Ainsi Heine est bien compris de ses premiers imitateurs, les versions de cette période initiale qui aboutit aux traductions de Gérard en font foi. Mais — exception faite pour les trois petites pièces presque inconnues de Borel — nos poètes sont encore incapables d'adapter à son lied la prosodie française ; d'où la frappante supériorité poétique des traductions en prose. Il faudra attendre près de dix ans pour que l'Alsacien Paul Ristelhuber essaie — le premier après le Suisse Eugène Borel — de rendre fidèlement dans notre langue la forme rythmique de ce nouveau *Kunstlied*.

*
* * *

Au lendemain de la mort de Heine, alors que l'attention des littérateurs se tourne de nouveau vers l'Allemagne, les traductions en vers du grand lyrique² vont se multiplier. Cette période si féconde s'étendra jusqu'à la guerre de 1870. Deux excellentes adaptations de l'*Intermezzo* la dominent : l'une, romantique, de Ristelhuber ; l'autre, parnassienne, de Méral et Valade. Entre ces deux recueils vraiment poétiques s'échelonnent quantité d'autres imitations, isolées ou en séries, mais toutes d'importance moindre, de par leurs dimensions restreintes ou leur manque de fidélité.

Paul Ristelhuber, dont nous connaissons déjà la valeur, publie en 1857 un *Intermezzo* à peu près intégral³, supérieur au *Bouquet* de Paul de Lacour où nous avons découvert pourtant quelques jolies fleurs. Nous n'irons pas disséquer les lieds si délicats du poète alsacien pour les apprécier après en avoir éliminé toute vie poétique ! Contentons-nous de lire l'*Intermezzo* de Ristelhuber après celui de Heine, et nous constaterons qu'il produit, dans l'ensemble, sur notre sensibilité la même impression que le recueil allemand. Le rythme en est vif ; les alexandrins sont rares, réservés à la traduc-

1. Buchon. *Poésies*, p. 92 — V., pl., ht., N° 437.

2. La belle période du Romantisme est alors passée, Texte a donc pu dire avec raison que Heine a été traduit trop tard pour agir sur le lyrisme purement romantique. (*L'Influence allem. dans le Romantisme français*, R. D. M. 1^{er} Décembre 1897, p. 623).

3. V. pl. ht. N° 603.

tion des vers les plus longs¹. Par contre, l'octosyllabe est très fréquent ; si l'on rapproche les poésies françaises des lieds originaux, on pourra même reprocher à Ristelhuber d'avoir souvent rendu par les mêmes octosyllabes des vers de 4 ou 3 accents, fort différents de rythme. Ainsi, *Lehn'deine Wang'an meine Wang'* (N° 6), lent et lassé, et *die Lotosblume* (N° 10), vaporeux et passionné, ne se ressemblent guère ; et pourtant, le poète français les traduit par des strophes de même mesure.

Le lotus à la fleur cachée
Redoute l'éclat du soleil,
Et morne, la tête penchée,
Attend la nuit dans le sommeil.²

et :

Applique ta joue à ma joue,
Et nos larmes se confondront ;
Que mon cœur sur ton cœur se cloue,
Et puis ensemble ils brûleront.³

La première pièce est excellente, la seconde adaptation demeure incomplète et insuffisante.

La douloureuse nostalgie de l'*Intermezzo* paraît s'exprimer particulièrement bien en mètres impairs. Le traducteur utilise fort peu les vers de 5, 7 ou 9 pieds, et c'est dommage, car il sait les manier avec habileté. Tel ce lied au rythme 7-5-7-5 :

Le brûlant été palpite
Sur ta joue en fleur ;
L'hiver glacial habite
En ton petit cœur.

Un jour en un tour de roue,
Ce sera changé :
L'hiver sera sur ta joue,
Dans ton cœur l'été⁴

ou le spirituel *Je monterai sur la montagne*⁵ (en vers de 7 pieds), ou

1. P. ex. : *Die Rose, die Lilje, die Taube, die Sonne* (N° 3) fort bien traduit : *La colombe, le lis, la rose, le soleil* (p. 15).

2. Ibid. p. 21.

3. Ibid. p. 17.

4. Ibid. p. 60. (*Intermezzo* N° 54).

5. Ibid. p. 43. (*Intermezzo* N° 59.)

encore le célèbre lied du *Sapin et du Palmier* ¹, une des meilleures adaptations de ce poème si souvent imité.

Une seule fois — tentative malheureuse à notre avis — Ristelhuber a voulu associer dans la même strophe un rythme impair à une mesure paire (9-6-9-6.) :

Un jeune homme aime une jeune fille
Qui d'un autre a fait choix ;
L'autre en aime une autre aussi gentille
Et va subir ses lois. ²

Quant aux rimes allemandes, Ristelhuber ne s'en préoccupe guère ; il ne cherche que très rarement à en imiter la disposition ³. Il se contente de rimes en général croisées, correctes sans être toujours bien riches. La tâche est déjà si malaisée qu'il doit éviter de la compliquer encore. Ristelhuber s'est débarrassé, dans l'*Intermezzo*, de la plupart des tournures bizarres qui déparaient son *Bouquet de lieder*. Celles qui reviennent encore parfois sous sa plume lui sont imposées par la rime ⁴.

Mais que pèsent ces quelques imperfections dans une œuvre de cette étendue qui contient des perles comme celle-ci :

Zon, trompette et timbale,
Voyez la balancer,
Ma belle est à danser
La danse nuptiale.

1. Ibid. p. 43. (*Intermezzo* N° 35.)

2. Ibid. p. 50. (*Intermezzo* N° 43).

3. Dans *Intermezzo* N° 3 (p. 15) *La colombe, le lis, la rose, le soleil*, les rimes allemandes a a b b a a sont exactement reproduites par aa bb a (avec un vers de moins), mais c'est exceptionnel. — La strophe du N° 33, (a a a a b b) p. ex. n'est nullement imitée (a a b c b c b).

4. Nous avons vu le cœur qui *se cloue* ; dans le N° 11 de l'*Intermezzo*, Cologne, dans le Rhin

Se joue ainsi qu'en une glace
Avec son dôme qu'elle enlace... (Ibid., p. 22).

le portrait de la Madone est peint « sur un tissu satiné » (et non sur cuir) pour rimer avec rayonné. Dans le N° 61 de l'*Intermezzo*, le poète pleure en rêve :

Je m'éveillai, puis de leur sève
Mes pleurs l'arrosèrent à flots (Ibid., p. 67).

A la strophe suivante, il se lamente sur une grève, toujours à cause de ce rêve qui réclame une rime ! — Dans l'avant-dernière pièce (*Intermezzo* N° 70) « le jour céleste est enfanté », bien étrange expression pour désigner le Jugement dernier : il faut bien une rime à « l'éternelle félicité ». (Ibid., p. 77).

Et ce conte qu'une fée agence (rime à magnificence) et où un daim broute les herbes salutaires (rime à solitaires) ! (Trad. de : *Intermezzo* N° 52, p. 57).

Zon, flûte et chalumeaux,
 Quel concert de louanges !
 Cependant les bons anges
 Etouffent leurs sanglots... ¹,

ou, dans un tout autre genre :

La nuit était froide et muette,
 J'errais en gémissant au fond de la forêt ;
 Aux arbres j'ai dit mon secret,
 D'un air compatissant ils ont hoché la tête. ²

Dans ce lied, comme dans *la Fleur du pauvre pêcheur* ³ ou dans maint autre, Ristelhuber a vraiment su faire passer un peu de l'âme douloureuse de Heine.

Malgré sa connaissance, son sens supérieur de l'allemand, le poète alsacien est resté au-dessous de Gérard, faute de posséder le don génial de l'inspiration poétique, et ce tempérament musical qui avait déterminé son devancier à rejeter, pour traduire l'*Intermezzo*, le joug de la prosodie. Nous ne croyons pourtant pas devoir souscrire aux jugements trop sévères de L.-P. Betz ⁴ et de M^{me} Emma Schill ⁵, trop pénétrés de la valeur de Heine pour juger avec indulgence ses imitateurs. Si Ristelhuber — comme ils le lui reprochent — décrit plus qu'il ne sent, si l'élément mélodique manque parfois dans ses lieds traduits de Heine, c'est qu'il écrit en vers français, à une époque où ceux-ci ne sont pas libérés de leurs entraves ; c'est que notre langue, avant tout claire et précise, s'avère trop souvent incapable de rendre le monde nébuleux et mouvant de Heine sans y projeter un faisceau de lumière qui l'illumine — mais l'immobilise en même temps. La transposition que Ristelhuber a fait subir aux mélodies de Heine ne lui était pas tant imposée par son

1. Ibid. p. 31. (*Intermezzo* N° 21.)

2. Ibid. p. 75. (*Intermezzo* N° 67.)

3. Ibid. p. 75. (*Intermezzo* N° 68.)

4. Op. cit. p. 210-211.

Le critique reconnaît d'ailleurs, comme nous, que l'*Intermezzo* est supérieur au *Bouquet de Lieder* (« Der Autor tritt uns hier entschieden mit einer besseren Arbeit entgegen. »)

5. Les traductions françaises de l'*Intermezzo* p. 124. Son jugement paraît calqué sur celui de Betz.

tempérament personnel que par le timbre de l'instrument dont il lui fallait bien se servir.

*
* *

Inutile de nous arrêter aux deux lieds, imités fort librement de l'*Intermezzo*, (N^{os} 23 et 61) que publie en 1857 un autre Strasbourgeois, Louis Ratisbonne, ou aux nombreuses poésies de Heine que Paul Vri gnault donne l'année suivante à la *Revue Germanique* et édite dans ses *Landes fleuries*. Arrivons à 1863 ; nous trouvons dans la *Revue Contemporaine* un nouvel *Intermède*, œuvre d'A. Claveau ¹. Cette série de 30 pièces que le « traducteur » fait précéder d'un *Prologue* de son crû ne rappelle que de fort loin l'*Intermezzo*. Mais avons-nous le droit de reprocher à Claveau son infidélité ? — Il a la franchise de prévenir le lecteur par son sous-titre : « *imité on ne peut plus librement de l'Intermezzo de H. Heine* ». *On ne peut plus librement* est bien l'expression exacte ! Claveau s'est inspiré de H. Heine, mais ses poésies, alertes et souvent gracieuses, s'écartent à tel point de leurs modèles qu'il est presque impossible de les identifier. En général, le poète français choisit le début d'une pièce comme thème pour le développer à sa manière, reprenant contact de temps en temps — et parfois rarement — avec son modèle. Ainsi, l'*Intermède* N^o II ² rappelle le lied de Heine par sa première strophe, mais s'en écarte ensuite. Un coup d'œil sur la pièce suivante ³ suffit à montrer à quel point l'imitateur brouille les idées de Heine pour y mêler ses inventions personnelles :

Si tu me dis ce mot : « Je t'aime »,
Soudain je suis heureux vraiment ;
Si tu me dis ce mot, le même,
Soudain je pleure amèrement.

Redis-le toujours, ma mignonne,
Et je te donnerai mes pleurs,
Toutes les larmes que je donne
En tombant se changent en fleurs.

1. A. Claveau s'est fait un nom comme critique à la *Revue contemporaine*. C'est dans cette Revue (15 sept. 63) qu'a paru son recueil. Betz apprécie ses traductions en ces termes : « die meisten Lieder sind kaum zu erkennen », mais il ajoute : « nicht ohne Reiz ». (Op. cit. p. 217.)

(V. pl. ht N^o. 953.)

2. Ibid. p. 128. Il correspond à l'*Intermezzo*, N^o 1 ; Claveau compte en effet le *Prologue* comme N^o 1 de son recueil.

3. Même page. *Intermède* 111, correspondant à *Intermezzo* N^o 4

Les deux premiers vers résument le premier quatrain de Heine : les deux suivants correspondent aux deux derniers vers du lied allemand. Quant au début de la 2^e strophe, il est sorti de l'imagination de Claveau, et la gracieuse image des deux derniers vers est tirée d'un autre lied, le N^o 2 de l'*Intermezzo*.

Aus meinen Tränen spriessen
Viel blühende Blumen hervor...

L'*Intermède* n'est pas voilé de sombre mélancolie comme l'*Intermezzo* ; le poète français a bien conservé la donnée funèbre de la conclusion :

Allez me chercher un cercueil,
Tandis que mon âme est en deuil,
Pour mettre ce que j'ai dans l'âme ;
Allez me chercher un cercueil
Plus grand que les tours Notre-Dame... ¹

Mais ces obsèques solennelles tournent à la farce macabre ; le poète réclame *un croque-mort géant* pour ce *convoi de première classe* qui doit porter en terre un amour,.

Défunt, par hasard, l'autre jour,
D'une mort un peu trop subite...

C'est bien le ton de l'*Intermède* ; Claveau en a systématiquement éliminé toutes les pièces empreintes d'un morne désespoir. Il a, par contre, exagéré les traits d'esprit et ajouté au texte des détails pittoresques ou drôles :

Devant ta robe de satin
Brillant sous ton voile de tulle,
Je crois que Properce et Catulle
Perdraient déjà tout leur latin. (XXV) ²

ou bien ailleurs :

Comme ils sont gais, les bons bourgeois
Dans leurs beaux habits des dimanches,
Trop longs des pans, trop courts des manches,
Comme ils sont gais les villageois !... (XXVIII) ³

1. Ibid. p. 140.

2. Ibid. p. 137. — S'inspire, pensons-nous, du N^o 18.

3. Ibid. p. 138. Imité du N^o 41.

La robe et le voile, Catulle et Properce, pas plus que les pans et les manches ridicules, ne se trouvent dans les originaux.

Ainsi, la nostalgie qui donne au lyrisme de l'*Intermezzo* une coloration si particulière fait ici place à une tristesse bien superficielle, mise en petits vers souvent élégants et légers, à un badinage galant assaisonné de lamentations sur la cruauté d'une maîtresse. Les pathétiques accents d'un sombre romantisme se muent en soupirs souvent ironiques d'amoureux du XVIII^e siècle, en marivaudage un peu mièvre, rappelant la manière de Banville. Cette curieuse transposition du lied de Heine en chanson légère méritait, croyons-nous, d'être signalée.

*
* *

Tout autre est le travestissement que Perrot de Chezelles impose en 1865 à 59 pièces de l'*Intermezzo*¹ : tous ces lieds au rythme si délicatement nuancé sont revêtus du même costume classique, correct, mais dénué de grâce et de souplesse. Nous soupçonnons le traducteur d'avoir préféré l'alexandrin, non seulement par goût personnel, mais aussi parce que ce long vers réduisait au minimum le nombre des rimes. Presque toutes les poésies comportent ainsi bien moins de vers que leurs modèles. Les idées d'un quatrain au rythme rapide tiennent dans deux alexandrins :

En mai, quand les bourgeons naissants rompaient l'écorce,
L'amour s'épanouit dans mon cœur avec force.
Quand les oiseaux chantaient, en mai, mois des beaux jours,
À ma belle j'osai confesser mes amours.²

Les vers du N^o 3 de l'*Intermezzo* étant plus longs, le traducteur ne raccourcit la pièce que d'un tiers :

Je ne les aime plus, mes anciennes délices,
Soleils, colombes, lis, roses, charmants calices
De mes fleurs du printemps ! — À toi seule mon cœur ;
Toi seule es tout pour moi, roses, lis et bonheur !³

Mais hélas, cette poésie, pas plus que le N^o 19,

Non, je ne t'en veux pas, malgré tous mes tourments,

1. V. pl. ht. N^o 1064.

2. Perrot de Chezelles : *Intermezzo*, p. 187, N^o 1.

3. *Ibid.*, p. 187.

auquel le rythme lent de l'alexandrin peut encore convenir, ne se distinguent dans ces conditions de pièces au rythme rapide, telles que le N^o 35 :

Un sapin tristement se dresse solitaire,...

ou le N^o 28 :

Lorsque les malheureux sont morts du suicide...

La traduction du N^o 43 nous montre enfin, mieux que toute autre, comment la simplicité voulue — nous dirions presque : affectée — du lied allemand peut, sous une plume française, devenir un récit classique, agrémenté de toutes sortes d'épithètes et de formules consacrées :

Hermann, au cœur ardent, Hermann est amoureux ;
Plein d'une folle ivresse, il adore Julie,
Et celle-ci Wilhelm, lequel épouse Ellie.

Julie, en l'apprenant, de dépit douloureux,
Dans les bras d'un époux, sans attendre, se jette ;
Et la jalouse enfant prend le premier venu.
Hermann pleure l'ingrate, et son cœur la regrette.

C'est un conte nouveau, bien que déjà connu :
Malheureux le héros d'une histoire semblable !
Que sa vie est amère et triste et misérable !¹

Sommes-nous bien en 1865, après la révolution romantique ? Nous pourrions en douter ; le ton de cette adaptation ne nous replonge-t-il pas en plein classicisme ? *L'Intermezzo* de Perrot de Chezelles, qu'ignorent les travaux de L.-P. Betz et de M^{me} Emma Schill; nous présente ainsi, non seulement une traduction fort peu fidèle des idées de Heine¹, mais même une adaptation sans valeur au point de vue rythmique. Il nous fournit un nouvel exemple d'œuvre retardant sur son époque, comparable à ce titre aux *Fleurs d'Outre-Rhin* de Fidèle Delcroix.

* * *

A la veille de la guerre franco-allemande, les traductions poétiques

1. *Ibid.*, p. 200.

1. Malgré les additions qui allongent son texte, Perrot de Chezelles passe beaucoup d'idées de Heine.

de Heine vont toujours se multipliant ¹ : c'est Chatelain qui adapte en 1866 trois longues ballades — *Don Ramiro*, *Le Pèlerinage à Kevlaar*, et surtout *Le Chevalier Olaf* ² — dans sa langue étrange, parfois vigoureuse, mais déparée par la vulgarité. C'est, deux ans plus tard, Édouard Schuré qui nous apporte, hélas, trop parcimonieusement, quelques délicieuses imitations³, presque aussi délicieuses que leurs modèles par l'union intime de la mélodie verbale et de la *Stimmung* qui s'en dégage. Toutes mériteraient d'être citées. Nous nous bornerons à donner le N^o 35 de l'*Intermezzo* et le début de *Lorelei* ⁴ :

Sur un mont chenu de Norwége,
Un pin se dresse triste et seul,
Il dort — et l'éternelle neige
Le couvre d'un épais linceul.

Il rêve d'un palmier splendide,
Qui loin dans l'Orient vermeil,
Languit seul sous un ciel torride,
Sur son roc brûlé du soleil.....

Dis-moi, quelle est donc cette histoire
Dont mon cœur se souvient
De douce et d'antique mémoire,
Qui toujours me revient ?

La brise fraîchit, il fait sombre,
Le vieux Rhin coule en paix :
Tout dort, tout grisonne ; dans l'ombre
S'embrasent les sommets...

*
* * *

En 1879, paraissait en Allemagne, dans les *Archives de Herrig*, ⁵

1. Sainte-Beuve place en 1867 le maximum de popularité de Heine. (Cf. Texte Op. cit. p. 623.)

2. *Fleurs des bords du Rhin*, pp. 94-99 ; 100-103 ; 103-106.

La 1^{re} partie d'*Olaf* est la meilleure de ces traductions. (V. pl. ht. N^o 1016)

3. Il y en a 6. (*Histoire du lied*, p. 456 sqq.)

(V. pl. ht. N^{os} 1162 à 1167).

4. Ibid. p. 458 et p. 460-461.

5. L'article de *Herrigs Archiv* (LXII) comprend 43 pièces. Toutes, sauf une, figuraient dans le recueil de Nancey, publié en 1858, que L.-P. Betz (Op. cit. p. 251) n'avait pu découvrir. Nous avons pu en examiner l'exemplaire conservé à l'Université de Berlin. (V. pl. ht. N^o 1334 à 1336).

un choix de poésies de Heine mises en vers français. Ces pièces, imprimées une vingtaine d'années auparavant dans un recueil devenu introuvable, avaient subi de fortes corrections et devaient être éditées en volume, si l'on en croit l'avant-propos de cette petite anthologie. Nous avons appris que, par respect pour les volontés de Heine, le traducteur Charles Marelle avait renoncé à cette publication.

Marelle prend ses modèles dans tous les recueils du *Buch der Lieder*, mais semble marquer quelque préférence pour l'*Intermezzo* et die *Heimkehr*. Bien supérieur à Claveau et à Perrot de Chezelles, mais moins harmonieux que Schuré, il peut être comparé, souvent à son avantage, à Ristelhuber. Simple et familier, Marelle respecte son modèle autant que la rime le lui permet ; il sait en général éviter les bizarreries, non sans pencher parfois vers le prosaïsme. Son vers de prédilection est l'octosyllabe qu'il essaie une fois de marier — union malheureuse — au décasyllabe et au vers de 6 pieds en une strophe 10-8-6-8 :

La vie, hélas ! c'est le jour étouffant ;
 La mort, c'est la nuit, la fraîche ombre.
 Il se fait déjà sombre .
 J'ai sommeil, je suis languissant. ¹

Ailleurs, il l'associe d'une manière étrange au vers de 7 pieds, en une assez jolie pièce :

Au splendide mois de Mai,
 Quand tout bourgeon rompt l'écorce,
 L'amour déployant sa force,
 Surgit dans mon cœur enflammé,
 Au splendide mois de Mai.
 Alors que tout oiseau chante,
 Elle écoutait complaisante,
 Vœux, désirs, j'ai tout exprimé. ²

Quelques lieds de Marelle sont remarquables par certains diminutifs un peu mièvres et vieillots qui ne déparent pas les traductions de Heine, telle cette pièce à l'allure d'épigramme :

Sur les yeux de ma bien-aimée
 J'ai fait des vers de cent façons ;
 Sur sa bouchette parfumée
 J'ai fait les plus belles chansons ;

1. *Heimkehr* N° 99,

2. *Intermezzo* N° 1.

Sur sa maininette fleurie
 J'ai fait des stances qu'on connaît;
 Que n'a-t-elle un cœur, la chérie,
 Je ferais dessus un sonnet. ¹

ou encore cette chanson dont le début rappelle la Pléiade :

Fillette à la rouge bouchette,
 Aux beaux petits yeux clairs et doux,
 Ma chère petite fillette,
 Quand donc nous retrouverons-nous ? ²

Le poète traducteur essaie parfois, non sans hardiesse, de faire passer en français les allitérations et les onomatopées de Heine comme dans la 1^{re} strophe de la macabre pièce de *Heimkehr* (N° 25) :

La belle dort dans sa chambrette,
 La lune y lorgne en clignottant ;
 Dehors graille, grince et cliquette
 Un air de valse inquiétant...

Les rares ballades que Marelle a traduites ³ ne sont pas ses morceaux les mieux réussis. Nous aimons bien mieux ses lieds proprement dits, où le paysage esquissé en quelques traits suggère nettement un état d'âme, par la seule musique de l'expression. Bornons-nous à trois exemples, tous différents :

Calme plat (Nordsee N° 6) :

Calme est la mer. L'onde éclatante
 Renvoie au soleil ses rayons ;
 Dans cette lumière flottante
 La barque ouvre de verts sillons.

Le presbytère (Heimkehr N° 31) :

La lune sur le cimetière
 Incline son front soucieux
 C'est l'automne, le presbytère
 Est là seul et silencieux.

1. *Intermezzo* N° 15.

2. *Heimkehr* N° 53.

3. *Les deux Grenadiers, Loreley, Marie-Antoinette.*

Au coin du feu (Altes Kaminstück, Romancero) :

L'ouragan hurle, et par la nuit
La neige à flocons pressés file ;
Dans ce riant petit réduit
Qu'il fait bon là, seul et tranquille.

Sans nul doute, ce poète français¹ qui enseignait à Berlin a compris et senti l'émotion intime de ces lieds ; il a même réussi parfois — succès bien rare chez nos poètes — à nous en communiquer la fugitive *Stimmung* par les seules sonorités de ses vers. La valeur de quelques-unes de ces pièces suffirait à nous faire déplorer que le recueil de traductions projeté par Marelle n'ait jamais vu le jour.

*
* *

« Parmi les jeunes hommes qui logeaient ou venaient souvent à l'hôtel du *Dragon Bleu*, raconte Catulle Mendès dans sa *Légende du Parnasse contemporain*², — il y avait deux amis, deux inséparables, presque deux frères : Albert Mérat et Léon Valade. On était si accoutumé à les voir ensemble qu'on avait pris l'habitude de mêler leurs noms comme ils mêlaient leur vie, et on les appelait volontiers Albert Valade et Léon Mérat. Ce sont là des amitiés charmantes de la vingtième année.

Ils travaillaient ensemble à une traduction de l'*Intermezzo* de Henri Heine... »

Marelle n'avait rien d'un Parnassien : il s'intéressait visiblement à la ligne mélodique de la poésie plutôt qu'au pittoresque de l'expression ou à la richesse de la rime ; l'*Intermezzo* des deux amis, publié cette même année 1868, est au contraire une des œuvres caractéristiques du Parnasse : vers plastiques et de coupe souvent hardie, tournures recherchées, mots rares, expressions imagées, rien n'y manque. Le lied allemand, d'ordinaire si simple et si concis, est allongé et compliqué afin de pouvoir fournir matière à visions colorées et à rimes riches. Dès la première pièce, on est frappé de l'abondance des épithètes caractéristiques :

Au mois de mai splendide et rose,
Quand la fleur rompt l'abri soyeux,
L'amour fécond, l'amour joyeux
A dilaté mon cœur morose.

1. Né à Méry-sur-Seine (Aube) en 1827.

2. 1884, p. 191 (V. pl. ht. N° 1075.)

Au mois de mai *rose* et splendide,
 Parmi les gammes des pinsons
 J'ai mis pour elle des chansons
 Et des soupirs *plein mon cœur vide* ¹.

Citons au hasard quelques autres expressions pittoresques ajoutées délibérément au texte : *Die Toten stehen auf* (*Intermezzo* N° 34) devient :

Le *noir* troupeau des trépassés
 Au jour du jugement se lève ².

D'un des quatrains du N° 64, exprimant la tiédeur suave d'une intimité féminine, se dégage dans l'adaptation française une impression de *blancheur* :

Dans une chambre où, parfumée,
Brille au fond la blancheur des draps,
Blanche, m'attend la bien-aimée
 Et je me jette dans ses bras... ³

Dans *le Sapin et le Palmier* (*Intermezzo* N° 35), la *brûlante falaise* se change en *plage vermeille* ⁴.

Mérat et Valade ne cachent pas leurs préférences pour l'alexandrin : le long vers leur permet de développer leurs images, d'introduire, hélas, au milieu de la simplicité du lied, quelque gracieuse comparaison ou quelque vers pathétique qu'ils jugent bien frappé :

Je voudrais me plonger dans la coupe *embaumée*
 D'un lis blanc et mystique *ainsi qu'un encensoir*... (N° 7) ⁵
 L'ombre nous versera le sommeil et les songes
 Et je boirai la douce ivresse des mensonges... (N° 9) ⁶

1. Ibid, N° 1.

Inutile d'insister sur le contre-sens du dernier vers.
 (*J'ai mis plein mon cœur*, pour *j'ai avoué*).

2. Ibid. N° 27.

3. Ibid. N° 34.

4. Ibid. N° 28.

5. Ibid. N° 6 de Heine.

Ich will meine Seele tauchen
 In den Kelch der Lilje hinein...

6. Ibid, N° 8 de Heine.

Und Lieb' und Ruhe trinken
 Und träumen seligen Traum...

(Cette pièce pourrait du reste être citée tout entière comme exemple de développement parnassien d'un lied).

Et surtout cette *chute* de *Sapin et Palmier* qu'on croirait empruntée à quelque sonnet de Hérédia :

Le Sapin rêve

.....de là-bas, la terre sans pareille
Et d'un palmier qui *hait*, *captif* du roc brûlant,
L'implacable splendeur de la plage vermeille.¹

L'alexandrin convient mieux à la traduction des pièces écrites en vers plus longs, comme le célèbre lied *Ich grolle nicht* (N° 19). On nous permettra d'en citer la première strophe, fort bien traduite, mais où perce toujours le souci d'évoquer des images chatoyantes et de désarticuler l'alexandrin :

Va, je ne t'en veux pas ! Et si mon cœur se brise,
Toi que je perds, *ô toi que j'aime et qui m'aimais*,
Non, je ne t'en veux pas... Maint diamant *irise*
Ton voile nuptial, et mainte perle : mais
Perles ni diamants n'ont de rayon qui luise
Dans la nuit de ton cœur ténébreux à jamais.

Chaque quatrain est ainsi développé en 6 vers. La traduction donne à la douleur du poète, d'autant plus poignante qu'elle est contenue, une véhémence toute dramatique : mais plus prolix et grandiloquent, l'émotion paraît plus superficielle. Nous touchons d'ailleurs ici du doigt le défaut capital de Mérat et Valade, traducteurs : quand Heine sent, ils décrivent ; quand il indique, ils expliquent. Leur œuvre exagère ainsi les défauts et les qualités de toute adaptation française qui est toujours plus ou moins une explication².

Une fois admise cette transposition de la mélodie en vision, du confus en distinct — transformation que supporte d'ailleurs mieux que tout autre le *Kunstlied* hybride de Heine, — il faut reconnaître que le recueil des deux Parnassiens contient de véritables perles. Nous nous bornerons à en citer trois, de genre très différents — un lied gracieux (3), un descriptif (10) et une sombre hallucination roman-

1. Ibid. N° 28 de Heine.

2. Cf. Betz, *Heine* p. 226.

tique (56) ¹. Ces exemples achèveront, espérons-le, de faire sentir que ce cinquième *Intermezzo*, ciselé sans doute bien moins par Mérat que par le sensible et délicat Valade ², possède, malgré ses infidélités à l'esprit et au rythme du lied, l'élément primordial, indispensable à toute traduction en vers, mais si souvent, hélas, déficient — la véritable inspiration poétique.

*
* *

Pendant l'Année terrible paraît à Genève, dans les poésies posthumes d'un jeune écrivain mort prématurément, toute une série de

-
1. N° 3 Les colombes, les lis, les roses, le soleil,
 Je les aimai longtemps d'un amour sans pareil.
 Je ne les aime plus ; j'aime tout autre chose :
 C'est toi, claire, petite, immaculée et rose,
 Toi, ma source d'amour à qui rien n'est pareil ;
 — Ma colombe, mon lis, ma rose, mon soleil !

N° 10 (11 de Heine) Dans l'eau du Rhin, claire et sacrée,
 Avec son grand dôme vanté,
 Se joue, opulente cité,
 Cologne sainte et vénérée.

 Peint sur un fond de cuir doré,
 Sous le dôme est un doux visage,
 Qui dans la vie, ardu passage,
 M'a bien doucement éclairé.

 C'est un portrait de Notre-Dame :
 Des fleurs, des anges sont autour.
 Elle a tes lèvres, mon amour,
 Et tes yeux où flotte mon âme.

N° 56 (68 de Heine). Après la mort qu'il s'est donnée,
 Tout suicidé au carrefour
 Est enterré. — Bleue, à l'entour,
 Croît la fleur de l'âme damnée.

 Au carrefour je me trouvai.
 Froide nuit ! La lune, ô vertige,
 Me fit voir, tremblant sur sa tige,
 La pauvre fleur du réprouvé.

2. Le tempérament poétique de Valade se rapproche beaucoup plus de Heine que celui de Mérat, ce « Millet » des poètes. D'ailleurs, Valade a publié peu de temps avant sa mort prématurée — et sans la collaboration de Mérat — un petit recueil de poèmes imités de Heine (*Nocturnes*, chez Patay, 1880). Ces pièces sont toutes des ballades ou romances auxquelles s'adapte moins bien le talent sentimental de Valade : elles n'ajoutent guère à la réputation du traducteur, mais leur manière, identique à celle de l'*Intermezzo* de 1868, paraît bien prouver que Mérat n'a guère influencé la traduction qui porte le nom des deux amis. Cf. Betz, *op. cit.* pp. 227-230 (V. pl. ht. N°. 133789q.).

pièces de Heine ¹. Comme Léon Valade, le jeune jurassien Paul Gautier, disciple de Musset, était fait pour comprendre le lyrisme romantique du *Buch der Lieder*. Virgile Rossel, si sévère pour Amiel, considère Paul Gautier comme « un virtuose dans la traduction en vers » et regrette avec Eugène Rambert que la mort ait empêché le jeune artiste, en qui brillait l'étincelle du génie, de traduire en français la meilleure partie de Uhland ². Paul Gautier n'est pas un Parnassien, il ne recherche ni la rime rare, ni l'épithète pittoresque. Il ne néglige pourtant pas la forme. S'il laisse parler son cœur, après l'avoir pénétré des sentiments de son modèle, son langage, bien que simple et naturel, n'en reste pas moins châtié. Mais la beauté ne se prouve pas, elle s'éprouve ; mieux que tout commentaire, la traduction du célèbre lied n° 50 de *Heimkehr*, *Du bist wie eine Blume*, nous permettra d'apprécier la limpidité cristalline du lied de Gautier :

Oh ! vous êtes, comme une fleur,
Aimable, candide et jolie !
Je vous regarde, et dans mon cœur
Se glisse mélancolie.

Parfois.... oh ! je voudrais lever
Ma main sur votre front sans ride ;
Prier Dieu de vous conserver
Aimable, jolie et candide ³.

On nous permettra de citer deux autres poésies :

Mon cœur (das Fischermädchen) :

Charmante fille du marin,
Sur le bord tire ta nacelle ;
Viens t'asseoir près de moi, la belle,
Et causer, ta main dans ma main !

1. *Pervenches et Bruyères, Poésies choisies* de Paul Gautier. Publication jurassienne, Genève, Fick, 1870.

Paul Gautier, né en 1843, était mort en 1869. L'édition de ce recueil est due à l'écrivain et professeur vaudois Eugène Rambert, rédacteur à la *Bibliothèque Universelle*. Cette anthologie contient 16 pièces de Heine, 7 de Uhland, 1 de Chamisso, 1 anonyme (Un lied, de Goethe, est par erreur attribué à Heine).

2. Cf. Rossel, *Suisse II*, p. 478.

Eugène Rambert a écrit dans la *Bibliothèque Universelle* (1870, p. 129-130) quelques lignes élogieuses sur ces traductions.

3. *Ibid.*, p. 84, V. pl. ht. Nos 1182 à 1215.

Mets sur mon cœur ta blonde tête
N'hésite pas : chaque matin
Tu vas confier ton destin
Sans crainte à la vague inquiète.

Et mon cœur est comme la mer :
Il a sa brume et ses tourmentes,
Et bien des perles éclatantes
Roulent avec son flux amer.

Intermezzo n° 68 :

Au carrefour on met en terre
Celui qu'a repoussé le ciel
Le malheureux qui désespère
Et cherche dans la mort un repos criminel
Sur cette place abandonnée
Est éclos une pâle fleur :
C'est la fleur du pauvre pêcheur,
C'est la fleur de l'âme damnée.

Au carrefour mon pied s'arrête
Et je soupire amèrement.
La nuit est glacée et muette,
La lune brille à peine au fond du firmament
Et la pâle fleur inclinée
Frissonne à sa froide lueur,
Triste fleur du pauvre pêcheur,
Triste fleur de l'âme damnée.

Nous aimerions pouvoir y joindre cette *Loreley* que Rossel jugeait supérieure même à l'adaptation de Marc-Monnier¹. D'autres traductions nous révéleraient que Paul Gautier n'hésite pas à utiliser l'alexandrin, mais quel alexandrin simple et harmonieux, pur de toute image ou de toute métaphore conventionnelle !

Ils s'aimaient dans leur cœur ; et pourtant, tour à tour,
Ils ne se dirent pas leur brûlante pensée.
Elle ne lui parlait que d'une voix glacée,
Et, comme elle, il voulait se consumer d'amour².

Il est difficile de mieux pénétrer les sentiments du poète allemand

1. Rossel, *Suisse*, p. 478.

2. *Heimkehr* N° 33. Ibid. p. 93.

et de mieux rendre en même temps dans notre langue « ce charme qui n'a rien d'artificiel, cette poésie sincère qui est faite, non point seulement de mots mélodieux, mais des cris, des plaintes, des rêves et des sourires de l'âme » ¹. Avec les lieds de Paul Gautier, poète romantique tendre et sentimental comme Musset ou Lamartine, mais exempt de toute recherche et de toute emphase, la seconde période des traductions de Heine se clôt sur de délicieux chefs-d'œuvre.

1. Rossel, *Suisse* II, p. 47⁸.

CHAPITRE SIXIEME

SOUS LE SIGNE DE L'INTERMEZZO

II) Traducteurs de Heine après 1870.

Au lendemain de la guerre de 1870-71, le chantre de l'*Intermezzo* n'échappe pas au discrédit jeté par la défaite sur tout ce qui est germanique : il faudra attendre une dizaine d'années pour voir paraître timidement un mince recueil, aujourd'hui introuvable, les *Nocturnes, poèmes imités de Henri Heine*¹, publiés par Valade peu de temps avant sa mort prématurée. Cette délicate anthologie, par ses strophes mélodieuses et teintées de rêve, surpasse souvent l'*Intermezzo* traduit en collaboration avec Mérat :

Sur le sable fin qu'argente la lune
Viennent chuchoter les flots amoureux ;
Rêveur indolent, un beau jeune preux
Repose étendu sur la blanche dune...

Mais pendant la période où nos traducteurs en deuil gardent le silence, les Suisses romands, fidèles à leurs nobles traditions, continuent à interpréter dans notre langue les mélodies de Heine. C'est Marc-Monnier qui nous donne, dans ses *Poésies* de 1872², une gracieuse *Perle, colombe, étoile ou rose*³ et une *Lore-lé*, au nostalgique rythme impair, qui, malgré quelques platitudes, peut compter parmi les meilleures adaptations du célèbre lied :

L'air est frais, voici la brume,
Et le Rhin coule sans bruit ;
Le sommet du mont s'allume
Au dernier rayon qui fuit....⁴

1. *Nocturnes*, poèmes imités de Henri Heine (Paris, Patay 1880)

(V. pl. ht. N° 1337 sqq)

2. Chez Lemerre

(V. pl. ht. N° 1222 sqq)

3. Sous le titre *Boutade*. Il a traduit aussi le N° 53 de l'*Intermezzo* sous le titre *Autre boutade*.

4. 2^e str. p. 130.

Les Etrangères d'Amiel (1876) renferment aussi, rappelons-le, les traductions distinguées, mais froides, de deux poésies narratives de Heine ; nous n'y reviendrons pas ¹. Hâtons-nous d'arriver à la sixième traduction de l'*Intermezzo* publiée treize ans après la guerre par E. Vaughan et Ch. Tabaraud. Cette adaptation à peu près intégrale ² ne représente pas un progrès par rapport aux précédents *Intermezzo*, dirons-nous, d'accord avec L.-P. Betz. Pourtant, les lieds ne sont pas méconnaissables comme ceux de Perrot de Chezelles. Betz les juge *imités*, non *traduits* ; mais cette appréciation un peu sévère ne peut s'appliquer à toutes les pièces du recueil. Dès la première poésie, la cause principale des infidélités de Vaughan et Tabaraud saute aux yeux : pour rendre des quatrains de petits vers à 4 accents, nos deux poètes choisissent l'alexandrin. Faussant le rythme, ils sont obligés du même coup de bourrer leurs vers trop longs d'images adventices et de mots imposants :

C'est l'antique forêt pleine d'enchantements.
On y respire, au bord de leurs frêles calices,
Le doux parfum des fleurs. Les clairs rayonnements
De la lune en mon cœur versent mille délices ³.

L'alexandrin revient assez souvent, tantôt seul, tantôt entremêlé de quelques octosyllabes, et son abus entraîne toujours les mêmes inexactitudes.

Quant aux lieds traduits qui ont eu la chance de conserver le rythme alerte de l'original, ils sont presque toujours gracieux et suffisamment exacts. Tels sont : la pièce XXI (*Intermezzo* n° 22) :

Ton petit cœur si doux, si traître,
Rien n'est plus traître ni plus doux ! ⁴ ;

la poésie suivante, dont la cadence est modifiée avec art :

1. *Belsatzar et Loreley* (V. pl. ht. p. 223 sqq)

2. Chez Baillère 1884. — 5 lieds seulement sont passés. Par contre, l'ouvrage est précédé de 2 *préludes* — le prologue de l'*Intermezzo* (N° 11) et l'*Avant-Propos* du *Buch der Lieder* (N° 1) — que Guy Ropartz et Hirsch adopteront seuls.

(V. pl. ht. N° 1383 et 84)

3. Ibid. prélude 1. (*Das ist der alte Märchenwald*)

4. Ibid. p. 49.

Aux prés verdis, aux plaines blondes,
 Si les bonnes petites fleurs
 Savaient combien sont mes douleurs
 Profondes,
 Dans leur compatissant émoi
 Elles pleureraient avec moi ¹.

ou encore la pièce XXXVIII (*Intermezzo* N^o 41) au rythme analogue :

Endimanchés, des bourgeois,
 Parmi les prés et les bois
 S'esbaudissent.
 Saluant le renouveau
 Légers comme le chevreau,
 Ils bondissent ².

Le lied XXXIII (*Intermezzo* n^o 35) est un des meilleurs *Sapin et Palmier* que nous ayons en français ³.

Mais même quand ils s'abstiennent de trop modifier la forme rythmique de leur modèle, les deux traducteurs n'hésitent pas à s'écarter du texte pour introduire dans leur poésie une rime riche. Ils font preuve, sur ce point, d'une ingéniosité de Parnassien. Ils ne recherchent pas, autant que Mérat et Valade, l'image colorée, pittoresque, mais ne savent pas éviter comme eux certains vers gauches et ternes où le poème retombe à plat après une série de vers gracieux ou brillants. D'un *parnassisme* — si l'on peut dire — atténué, ce recueil ne marque aucun progrès sur le précédent et ne fait nullement présager encore le mouvement qui allait, au cours des années suivantes, engager le lyrisme français dans de nouvelles voies.

*
* *

Aux environs de 1885 a dû paraître une autre adaptation de l'*Intermezzo* que nous n'avons pu examiner, mais dont L.-P. Betz avait eu la chance de retrouver la trace à Zurich ⁴. Cette traduction, œuvre du Hollandais Ch. Beltjens, devait être à peu près complète ;

1. Ibid. p. 51

2. Ibid. p. 83.

3. Ibid. p. 73.

4. Le Dr Ziesing, Privatdozent à cette Université, possédait les épreuves de cette traduction que l'auteur l'avait chargé de revoir ; il les communiqua à L.-P. Betz, ainsi que des lettres échangées avec le poète hollandais. (Betz, *op. cit.* p. 234. Note)

Cf. Seipgens : *Eine französ. Heine-Uebersetzung* (Mag. f. die Litt. des In- u. Auslandes, 1884, p. 336-7)

elle était même accompagnée de poésies empruntées à d'autres recueils, puisque le chapitre de *Heine in Frankreich* consacré à Beltjens nous a conservé une habile traduction de *Loreley* :

Je ne sais d'où vient la tristesse
Qui me trouble ainsi jour et nuit ;
Un conte, un vieux conte, sans cesse,
De son souvenir me poursuit....¹

ainsi qu'une version des *Deux Grenadiers*, à notre avis bien moins réussie.

D'après L.-P. Betz, qui a eu entre les mains non seulement la traduction, mais les lettres où Beltjens exposait ses projets, le poète hollandais a voulu avant tout imiter fidèlement le rythme des lieds, lui sacrifiant au besoin l'exactitude littérale. Excellente intention ! Mais le traducteur paraît avoir voulu trop raffiner et introduire dans notre prosodie des mètres tellement inusités qu'il doit scander ses vers pour nous permettre de les goûter. Telle est cette curieuse adaptation du N° 34 de l'*Intermezzo*², en anapestes :

3—3—3—3
3—3—3

Mon amour / quand sera / ton cher corps / au tombeau,
Etendu / sur sa cou / che de glace,
Je viendrai, triomphant de la nuit sans flambeau,
Près de toi m'emparer de la place.

Je te tiens, toi si froide et si pâle, en tremblant
Et mon âme en extase est ravie ;
Fou d'amour, je t'embrasse et te presse, exhalant
Mes sanglots, mes baisers et ma vie.

Si nous rapprochons ce lied de son modèle, nous constatons que chaque pied allemand (iambique) a été ainsi allongé d'une syllabe, mais que les rapports entre les vers de chaque strophe sont restés les mêmes. La tentative est ingénieuse et habilement exécutée, mais son étrangeté ne détruit-elle pas le charme poétique ? — Comme nous préférerons l'autre pièce de l'*Intermezzo* citée par Betz,

1. Betz, pp. 235-236. (V. pl. ht N° 1.475 sqq.).

2. Beltjens : XXXII.

Nous reproduisons, après Betz, les indications typographiques de l'original. Nous avons trouvé chez Van Hasselt la trace d'une tentative analogue. (V. pl. ht. N° 1318 sqq.)

le *Sapin et le Palmier*¹ écrit en décasyllabes coupés 4-6, probablement pour correspondre à la division analogue des vers allemands en 2 hémistiches inégaux². Ses deux quatrains rendent bien la morne désolation du lied de Heine. Les quatre pièces conservées par l'ouvrage de L.-P. Betz nous donnent en effet l'impression d'un travail habile³, mais qui sent parfois la recherche comme celui d'Amiel.

Moins exact, François Vallon est plus émouvant. Son *Ecrin de poésies*⁴ contient, entre autres pièces de Heine, une *Lurline* mélodieuse et pleine de grâce :

Nocher, barque enfin, j'imagine,
Sous les ondes d'argent
Sombrent. — Voilà ce que Lurline
A fait avec son chant...⁵

et aussi une charmante adaptation parnassienne du N° 65 de l'*Intermezzo*⁶ :

Le cygne chantant vogue et *mire*
Dans les flots bleus son cou blanc.
Sa voix baisse, *tremble et soupire* ;
Il tombe au fond de l'étang⁶.

En cette même année 1886, la *Nouvelle Revue* publie deux imitations réussies de Heine, le *Pauvre Pierre* et la *Forêt mourante* par le Dr. Alexis Lupus⁷. Ces chansons alertes et fort librement adaptées sont écrites sur un ton familier bien différent de celui de Vallon ;

1. Ibid. XXXIII.

2. Nous n'en avons trouvé nulle trace, même à la Bibliothèque royale de Bruxelles ou à celle de La Haye. — Deux œuvres poétiques de Beltjens sont conservées à l'Université de Groningue — mais pas de traduction de Heine. (Renseignements dus à l'obligeance de M. le Bibliothécaire royal de La Haye).

3. Lemerre 1886. A peu près introuvable. Est conservé seulement à la Bibliothèque de l'Institut de France.

(V. pl. ht. N° 1415 sqq.)

4. Sir Ruppert (*The fearless, a legend of Germany*, p. 220) a, paraît-il, fourni au poète cette variante du nom de Loreley (Cf. Betz, *op. cit.* p. 239.)

5. Et non 59 comme l'indique Betz. (« *Es fällt ein Stern herunter* »)

6. *Taucht ins Flutengrab* n'est, hélas, pas traduit. Mais l'expression est-elle traduisible ?

7. *Nouvelle Revue* : Déc. 1886. p. 600 sqq (et non 1890 p. 400, indic. de Betz, p. 241.) Réimpr. en 1895 avec une 3^e pièce de Heine, *Les plus beaux yeux* (*Heimkehr* N° 65), en plaquette à S^t Pétersbourg. (V. pl. ht N° 1297 sqq.)

le Pauvre Pierre en particulier, avec sa simplicité émue et son ironie désespérée, se ressent de la réaction anti-parnassienne qui gagne tant de terrain à cette époque :

Margot et Jean vont s'épouser,
Ils sont en brillante toilette ;
Pierre est d'humeur à tout briser,
Il n'est point en habit de fête.

Il dit, les contemplant tous deux
En proie au chagrin qui l'accable :
« Je me pendrais, là devant eux,
Si je... n'étais si raisonnable ! »¹,

On pourrait reprocher au Dr. Lupus de n'avoir guère conservé les expressions du lied allemand, mais on conviendra qu'il en a transposé les sentiments en français avec assez de bonheur.

*
* *

Au début de la dernière décade du siècle paraissent enfin plusieurs recueils de lieds de Heine ; nous allons essayer d'en décrire en quelques pages la physionomie.

C'est d'abord un *Intermezzo* — le huitième à notre connaissance — œuvre de J. Guy Ropartz et P. R. Hirsch². Une fois de plus — il nous le faut constater, hélas — les poètes traducteurs, fort peu préoccupés du rythme original³, ont traduit la grande majorité des pièces en vers de 12 pieds et il est bien rare qu'ils fondent plusieurs vers en un seul⁴, comme dans leur traduction du N° 1 :

Au mois de Mai,
Quand les bourgeons rompaient l'écorce,
| L'amour s'épanouit
| En mon cœur avec force.

Au mois de Mai,
Quand les oiseaux chantaient en chœur,
| A ma belle j'ai dit
| Le désir de mon cœur.

1. *Romanzen* N° 5. str. II et III.

2. Lemerre 1890. (V. pl. ht. N° 1514.)

3. Betz le souligne également. (*Op. cit.* p. 244.)

4. Il est tout à fait exagéré de dire « *Meistens sind zwei Verse Heines in einen Alexandriner verschmolzen*, » (Ibid. p. 244). Cette transformation est au contraire exceptionnelle.

En coupant, comme nous le faisons ici, les alexandrins en deux hémistiches, on voit du premier coup d'œil que chaque vers français correspond fort bien à deux petits vers de Heine et qu'ainsi le texte allemand n'a pas été amplifié. Mais c'est malheureusement l'exception : les idées et les images de Heine sont en général développées par les traducteurs ; ceux-ci conservent le tronc et les grosses branches, mais y greffent — fort habilement d'ailleurs — des rameaux étrangers. Tel est ce *Prélude*, que L.-P. Betz croit imaginé par les deux poètes ¹, et qui n'est en réalité que l'*Avant-Propos* (*Vorrede*) du *Buch der Lieder* :

C'est l'antique forêt, forêt d'enchantement
Où les tilleuls fleuris ont des chansons très douces ;
Où quand la lune épand ses clartés sur les mousses,
Mon cœur s'épanouit délicieusement.

Les douze strophes françaises ² correspondent bien aux treize de Heine ; la suite des idées est respectée, mais que d'images adventices !

Au milieu des alexandrins sont quelquefois intercalés des octosyllabes destinés à en rompre la monotonie. Nous trouvons ce mélange de rythmes dans le N° 3 (*Roses, soleils, colombe et lis aux blancs calices*), le N° 12 (*Oh ! tu ne m'aimes pas ! non, tu ne m'aimes pas !*) les N° 8 et 15 (16 de Heine). Le N° 7 offre en même temps l'exemple d'un procédé de développement qui convient bien à la simplicité du lied, mais que Guy Ropartz et Hirsch emploient avec trop de discrétion, c'est le rappel d'un vers ou d'une partie de vers :

Dans la corolle d'un lis blanc
Si je pouvais plonger mon âme, ô bien-aimée,
Une chanson vers toi monterait, parfumée
De la corolle du lis blanc.

Les deux poètes sont d'adroits rimeurs ; ils savent éviter les platitudes, mais leur vocabulaire, souvent destiné à frapper l'imagination ou à leur procurer une rime riche, sent alors la recherche :

Écoutez la flûte et le violon
Et l'appel strident du buccin sonore !
C'est la ronde de noce où celle que j'adore
Fait crier le sol sous son haut talon. (20 ; *Intermezzo* N° 21.)

1. Cf. *op. cit.* p. 242.

2. 11 quatrains et 1 sixain, le total des vers est donc à peu près le même qu'en allemand. (13 quatrains)

La chanson dit :

« Si j'étais le chiffon de *vélín*... »

(34 ; *Intermezzo* N° 37.)

Parfois même, quelque métaphore trop ingénieuse vient s'intercaler dans la traduction du lied :

Si les fleurs savaient, les bonnes petites,
Quel regret s'attache aux plaisirs défunts,
 Elles verseraient, lis ou clématite,
 Pour me consoler, leurs plus doux parfums.

(22 ; *Intermezzo* N° 23.)

et surtout :

La nuit égrène un noir rosaire d'heures froides...

(61 ; *Intermezzo* N° 67)

De telles erreurs sont exceptionnelles.

Cet *Intermezzo*, malgré l'infidélité du rythme, est un des plus poétiques ; supérieur à celui de Vaughan et Tabaraud, il ne recherche pas l'image plastique et colorée des Parnassiens. Il s'attache plutôt à développer l'expression des sentiments¹, et le fait toujours avec délicatesse. Quand les deux artistes se décident à abandonner le mètre trop lent, ils nous donnent d'excellentes adaptations. Tels sont le *Lotus* (*Intermezzo* N° 10) :

Le lotus souffre à l'heure où le clair soleil luit
 Et son rêve appelle la nuit...,

le *Sapin* et le *Palmier*, et surtout la délicieuse chanson :

La pluie et le vent d'automne
 Dans la nuit,
 Font un bruit
 Monotone....

(57 ; *Intermezzo* N° 63)

Ce petit chef-d'œuvre qu'aurait pu signer Verlaine suffit à montrer le chemin parcouru par notre poésie depuis Bauville et Mendès.

Cet *Intermezzo* est dédié à François Coppée : ce doit être là plus qu'une simple politesse ; c'est un témoignage de reconnaissance et de fidélité de deux disciples à leur maître. Comme Coppée, Guy Ropartz et Hirsch, encore attachés au Parnasse par leur souci d'une forme

1. p. ex. le N° 6

« Mets tes yeux sur mes yeux pour que nos pleurs pâmés
 Se mêlent ; que ton cœur contre mon cœur se presse... »

un peu précieuse, abandonnent pourtant la froide image plastique pour laisser pénétrer dans leurs chants le sentiment, l'émotion intime qui s'exprime parfois en mélodie.

*
* *

En 1890, paraît également chez Lemerre *Le Retour*, traduit par J. Daniaux qui devait donner quatre ans plus tard, chez le même éditeur, *Nouveau Printemps* et *Angélique*¹. Nous avons encore affaire à une adaptation parnassienne — plus parnassienne même que celle de Guy Ropartz et Hirsch : le pittoresque intéresse Daniaux plus que la musique, la rime plus que le rythme. Pourtant, le poète n'abuse pas des longs vers : un quart à peine de ses lieds sont écrits en alexandrins ou en décasyllabes.

Daniaux prend plaisir à transformer le sobre cadre du lied en un grand décor pittoresque quand l'alexandrin le lui permet :

Tandis que le couchant *pâlit et se recule*,
La ville, *que couronne une forêt* de tours,
Comme un mirage *sombre aux étranges contours*,
Se profile *dans l'or noyé du crépuscule* :

Le vent plus frais du soir *crispe les mille plis*,
La surface du fleuve, *où rien ne se reflète...*
L'aviron, lassé, *pend dans l'onde violette*,
Et ma barque s'endort dans un léger roulis. (18)².

Mais notre poète ne développe pas toujours les strophes de Heine ; il choisit parfois au contraire un rythme si rapide que ses vers ne peuvent contenir toutes les idées de l'original. Telle est sa *Lorelei* :

Je ne sais d'où cette tristesse
Me peut venir :
Un conte ancien hante sans cesse
Mon souvenir (2).

Le célèbre lied est moins mutilé qu'une demi-douzaine d'autres (20, 26, 28, 35, 62), trop condensés, mais en général simples et gracieux, comme le N° 51 (52 de Heine) :

1. V. pl. ht. N° 1485.

2. N° 19 de Heine, (*Am fernen Horizonte*).

Quand la nuit fugace
Envahit l'espace,
Dans le clair-obscur
De mon rêve, passe
Un fantôme pur.

Chaque soir, à peine
Muette et sereine
Elle a clos mes yeux,
L'ombre me ramène
Mon songe joyeux.

Le souci de la rime rare ou pittoresque se retrouve presque partout :

La lune *irise de rais bleus*
La mer calme à *peine embrumée*... (9)

Sur votre sein *paré d'opale*
Laissez ma tête reposer... (10)

Assis sur la falaise *grise*...
.... Soudain le sommet du phare
Étincela d'un rayon d'or... (7)

Sa gorge *palpite inquiète*
Hors de son *écharpe d'azur*... (14) etc. etc.

Par exception, Daniaux introduit des images romantiques occupant tout un vers :

Comme un oiseau que l'ombre effare..... (7)
... Et l'horreur plane sur la mer. (14)

Pas plus que chez les autres traducteurs, nous n'irons compter les quelques erreurs de sens dont se rend coupable — soit par inadvertance, soit à cause des nécessités du vers — le poète français. Certaines transpositions qui tendent à modifier légèrement l'aspect du recueil sont plus intéressantes à relever, car elles dévoilent telle ou telle tendance profonde de l'adaptateur. Daniaux — et c'est bien là un trait parnassien — s'efforce d'atténuer le ton passionné de Heine : d'une histoire *vécue*, contée avec simplicité au passé, il cherche bien souvent à tirer des poésies qui possèdent une valeur, non plus épisodique, mais générale, symbolique. Il préfère décrire les scènes au présent, supprimer les expressions trop familières ou les refrains, remplacer le tutoiement par le *vous* — pourtant bien

cérémonieux pour le lied et les amours de Heine ¹ ! — et même à l'occasion par la troisième personne :

Elle a la grâce d'une fleur,
L'enfant douce, pure et jolie,
Dont le clair regard enjôleur
Me remplit de mélancolie.... (49; Heine 50)

Plus d'apostrophe directe, partant plus d'émotion !

Ne tenons pas rigueur au poète de ses quelques faux-sens et de certaines fautes de goût. Arrêtons-nous plutôt, avant de le quitter, à quelques lieds excellents, qui rendent bien et l'atmosphère de clair-obscur de Heine, et la mélancolique *Stimmung* qui s'en dégage : les dernières pièces du recueil sont de ce nombre (Nos 87, 88, 89, 90 : Nos de Heine : 97, 98, 99, 100). Dans 87 et 88, Daniaux peut, sans trahir son modèle, satisfaire discrètement son goût pour les images plastiques :

Tandis que le couchant s'endort
Sur les forêts et les prairies,
Dans le ciel bleu, la lune d'or
Invite aux molles rêveries:

Le grillon chante au bord des eaux,
D'où s'élève un vague murmure :
Un souffle monte des roseaux
Dans l'atmosphère à peine obscure.

Seule, dans le flot nonchalant,
Une elfe se baigne à la brune ;
Son col de neige et son bras blanc
Sont nacrés des rayons de lune.... (87)

Dans le lied 90 (Heine, N° 100) enfin, le poète se montre capable de faire passer dans ses vers à cadence impaire la beauté simple et tragique du dernier lied de *Heimkehr* :

Hélas ! ma lèvre est bien close ;
Mon cœur est froid, triste et sourd ;
Ce livre est l'urne où repose
La cendre de mon amour.

Avec J. Daniaux, la série des imitateurs de Heine n'était pas

1. Cf. Betz, *Heine* p. 249.

close --- pas plus que celle des traductions poétiques en général. A côté des poètes, les Universitaires¹, suivant l'exemple d'Amiel, allaient de plus en plus s'adonner à la traduction en vers et chercher bien souvent leurs modèles dans le *Livre des chants* : la collection de la *Revue de l'Enseignement des Langues vivantes* en fait foi. Dès 1884-85, celle-ci publie dans son premier tome plusieurs lieds imités de ce poète, en attendant un *Intermezzo* intégral que lui donnera en 1895 M. Taverdet. Mais nous dépassons ici les bornes de notre étude.. Sur nos poètes comme sur nos germanistes, le génie si complexe de Heine, à la fois romantique d'allure et pur de forme, n'est pas près de perdre sa force de séduction : depuis 1890 il ne s'est pas passé de lustre que quelque *Intermezzo* ou quelque *Romancero* ne soit venu s'ajouter à la collection déjà riche de nos lieds francisés, si bien que Heine paraît en être devenu le principal pourvoyeur.

1. Sur les qualités de la « poésie universitaire », qui sont aussi celles de ces traductions (« c'est un écho exquis, mais c'est un écho des grandes sensibilités d'hier : ce n'est pas l'éveil des grandes sensibilités de demain »), cf. Henry Bérenger, *La France intellectuelle*, 1899, p. 174. (sur : *La jeune poésie française en 1897*)

CHAPITRE SEPTIÈME

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LES LIEDS

TRADUITS POUR LE CHANT

Il serait, pensons-nous, facile de négliger dans une étude littéraire les traductions destinées au chant¹ ; il suffirait d'invoquer l'insigne faiblesse ou même la nullité de beaucoup d'entre elles. Pourtant, une revue des principaux types de poésies françaises imitées des lieds allemands ne serait pas complète si elle omettait tout à fait un genre décrié, mais des plus curieux par la complexité des problèmes délicats qu'il soulève. D'ailleurs le lied n'est-il pas fait pour le chant ? La musique n'en est-elle pas la suprême consécration ? La mélodie ne peut-elle pas, seule, prêter ses ailes au *Kunstlied* pour lui permettre de retourner au peuple d'où les artistes l'ont tiré ? En France, comme de l'autre côté du Rhin, la musique a été pour le lied allemand un puissant facteur de diffusion... Mais, remarquons-le, le *Volkslied*, qui est inséparable de sa mélodie, a bien rarement franchi notre frontière et s'il chante par-ci par-là dans quelques *Échos d'Allemagne*, il n'a pas plus tenté nos éditeurs de musique que nos traducteurs-poètes. Le public français qui entre 1833 et 1835 s'éprenait du lied chanté, a en somme toujours eu affaire à des *Kunstlieder*. Ceux-ci, écrits indépendamment de toute musique, avaient inspiré des génies — Beethoven, Schubert ou plus tard Schumann — qui en avaient développé l'intime mélodie et en avaient dégagé en quelque sorte les *harmoniques* éveillés dans leur âme, pour composer

1. Cf. pour ce chapitre le très juste article de M. Jean Boyer (*Traductions à chanter*) dans la *Rev. Ens. des L. V.* (Mai 1923). Ses conclusions sont absolument les nôtres, il a seulement négligé la question du nombre des syllabes, pourtant capitale pour la prosodie française. S'il est toujours possible de chanter deux syllabes sur une note longue en remplaçant celle-ci par deux notes de moitié plus brèves, on ne peut abuser de ce procédé, sous peine de modifier complètement l'aspect du morceau. Dès le début, nos adaptateurs ont senti la nécessité de substituer dans nos lieds chantés le *rythme* à la mesure, le compte des *fortes* au compte de toutes les syllabes.

au chant un complexe décor musical. Ainsi, le point de départ de ces synthèses était le *poème* — et un poème en général de valeur —, non la *musique*, quelque gracieuse mélodie à laquelle un librettiste adapte un texte plat ou ridicule, méritant à peine le nom de poésie. Ce fait doit être rappelé pour comprendre toute l'importance d'une traduction qui ne dégrade pas trop l'original. Quand Sévelinges faisait suivre son *Alfred* des divers lieds intercalés dans *Wilhelm Meister*¹, en les accompagnant de leurs mélodies composées par Reichardt, il soupçonnait peut-être déjà le rôle décisif que pourrait jouer la musique pour imposer les lieds allemands à l'attention et à la mémoire du public. Mais il était en même temps, hélas, le précurseur de cette lignée d'obscurs rimeurs qui ont répandu chez nous des « paroles » de lieds aussi étrangères au texte primitif qu'au bon sens, au point de faire croire que Goethe ou Heine n'écrivaient que des platitudes ou des insanités. Si la musique a largement diffusé en France les lieds des grands poètes allemands, ce service a été payé cher, car elle n'en a presque jamais fait connaître que les pires adaptations.

Ne jugeons pourtant pas ces œuvres avec une excessive sévérité : nulle tâche n'est plus ardue que celle des adaptateurs de lieds pour le chant. Il ne leur suffit pas de rester à peu près fidèles — comme les traducteurs-poètes — au texte étranger ; il leur est interdit de modifier la suite des idées ou l'allure de l'original sous peine de se mettre en désaccord avec l'expression et le rythme de la mélodie, et de commettre ainsi des infidélités encore plus flagrantes que les faux-sens. L'intérêt que présente, au point de vue littéraire, la traduction destinée au chant, vient précisément de ce joug de la mesure inexorablement imposé par la musique. Quand Schubert, par exemple, rythme sa mélodie de *Marguerite au Rouet* d'après le lied de Goethe, sa composition constitue un calque exact de la forme rythmique et expressive du poème ; toute traduction écrite pour la musique de Schubert devra donc respecter scrupuleusement ce cadre qui n'est autre que celui de la prosodie étrangère : mesure, accents, ponctuation devront coïncider dans les deux textes. Quel exercice d'assouplissement pour notre métrique si rigide ! Tous les obstacles qui s'opposent à la traduction en vers français des lyriques allemands se dressent ici, bien plus redoutables, car le musicien interdit à l'adaptateur de les tourner.

1. V. pl. ht. N° 8 sqq.

« Le maintien de la forme est indispensable », se dira parfois le malheureux librettiste, incapable de faire cadrer l'expression des idées avec la prosodie étrangère, « fabriquons une poésie de notre crû. Elle n'aura de commun avec l'original que le titre, les idées en seront toutes différentes ? Qu'importe, si ces paroles sonnent bien et si leur rythme, calqué sur celui du lied, permet d'en utiliser convenablement la mélodie ! » A cette solution simpliste, la musique trouve peut-être son compte, mais au prix d'une véritable supercherie littéraire ; Sévelinges en donnait déjà l'exemple quand il substituait à tel lied de *Wilhelm Meister* une fade romance « troubadour »¹. Que de librettistes ont opté comme lui pour le « moindre effort » ! Ad. de Larmande, chargé de « traduire » le N° 64 de *Heimkehr* pour la mélodie de Mendelssohn, fait passer ainsi sous le nom de Heine une barcarolle d'opéra-comique qui n'a pas une seule idée commune avec la nostalgique poésie allemande.

« Ich wollt', meine Lieb' ergösse,
Sich all' in ein einzig Wort,
Das gäb'ich den luft'gen Winden,
Die trügen es lustig fort », ².

soupre Heine. De Larmande rime la strophe suivante :

Le ciel sourit au flot limpide,
La voile s'entr'ouvre au zéphir,
Viens, suis-moi sur l'esquif rapide,
Discret asile du plaisir.
Glissons sur cet azur limpide,
Gaîment bercés par le zéphyr ;
Vogue, vogue, léger zéphyr. ³

A cet « embarquement pour Cythère » l'adaptateur suivant, Victor Wilder, substituera une rêverie romantique tout aussi éloignée de Heine :

Le souffle embaumé de la brise
Réveille les flots endormis ;
Il s'exhale une odeur exquise
Des calices épanouis ;

1. V. pl. lit. N° 11.

2. Mendelssohn a atténué la mélancolie de Heine en substituant *Lieb* à *Schmerzen* dans le 1^{er} vers, et *Lieberfüllt* à *Schmerzerfüllt* dans la 2^e strophe.

3. *Échos d'Allemagne*, s. d. chez Flaxland.

Aux feux de mille et mille étoiles
 L'onde semble un vivant trésor
 Que la nacelle ouvrant ses voiles,
 Fait jaillir en poussière d'or.¹

La seule excuse que pourraient invoquer les auteurs de ces décevantes substitutions serait l'exactitude rythmique et expressive de leurs textes. Mais, hélas, dans le cas qui nous occupe, ils n'ont même pas respecté la métrique de l'original. Tous deux ajoutent une syllabe à chaque vers allemand ; ils bouleversent parfois les temps forts dont l'importance pour le chant est capitale et modifient aussi la ponctuation. Wilder se montre d'ailleurs, à ce point de vue, plus habile ou plus scrupuleux que Larmande. Quant à l'accent logique, aucun mot de ces fades poésies ne mérite de le porter ; que deviennent alors les nuances, le relief de la mélodie ? Ainsi, dans les deux premiers vers, deux mots importent :

Ich wollt', meine *Lieb'* ergösse
 Sich all' in ein *einzig* Wort....

Mais c'est un non-sens que de placer l'accent sur les syllabes correspondantes du texte français qui n'ont aucune valeur logique :

Le ciel sourit *au* flot limpide
 La voile s'entr'*ouvre* au zéphir...

ou :

« Le souffle embaumé de la brise
 Réveille les *flots* endormis.....

Les *Echos d'Allemagne* de Larmande, comme les mélodies de Schumann traduites par Wilder, pourraient nous fournir quantité d'exemples analogues. Il nous suffira de citer un quatrain du *Chant de Suleika*, tiré de ce dernier recueil ; nous y verrons ce que peut être une poésie rendant *exactement* le rythme original, mais sans *aucun* rapport d'idées avec le lied allemand.

A : Süßes Dichten, laute Wahrheit,
 Fesselt mich in Sympathie !
 Rein verkörpert Liebesklarheit
 Im Gewand der Poesie³.

1. Chez Litolf.

2. *West-östlicher Divan* : Buch Suleika N° 47 : *Suleika* (Wie mit innigstem Behagen...).

correspond :

L'eau reflète ton image
Et l'écho répond pour toi,
Jusqu'au ciel, les jours d'orage,
Qu'il te pleure comme moi.

La mesure trochaïque est respectée, mais ces vers ont-ils un sens ? Le librettiste est impardonnable de n'avoir pas composé un poème raisonnable qui conserve au moins l'idée générale de son modèle. Autant vaudrait vocaliser l'air qu'articuler ces pauvretés !

Beaucoup de traducteurs, tout aussi désireux d'esquiver les difficultés, mais plus sages, conservent l'idée principale du lied, mais en modifient à leur gré les expressions ou même les idées secondaires. Nous nous bornerons à citer un curieux exemple de cette si fréquente déformation : Durdilly, adaptant *die liebe Farbe* de W. Müller pour la mélodie de Schubert, garde bien la pensée-maîtresse du poète, la couleur préférée, mais substitue le *rose* au *vert* ; pour un banal jeu de mots il a sacrifié le sens profond du lied et même ses rapports avec tout le cycle de la *Belle Meunière* : comment, à propos de *rose*, parler du *vert* chasseur, rival heureux du garçon meunier ? Aussi Durdilly a-t-il dû sauter le 2^e couplet, et délayer en deux strophes l'idée de la 3^e.

W. Müller écrit :

In Grün will ich mich kleiden
In grüne Tränenweiden :
Mein Schatz hat's Grün so gern. (bis)
Will suchen einen Cypressenhain,
Eine Heide von grünem Rosmarein ;
Mein Schatz hat's Grün so gern. (bis)

Durdilly l'« imite » ainsi :

Son nom charmant : c'est Rose,
Elle est toujours en rose ;
Elle aime cette fleur, (bis)
Et moi dans la nature
Je n'aime fraîche et pure
Que la rose couleur. (bis)

Même au prix d'un tel travestissement, il n'a pas su conserver

les 4 accents des vers 4 et 5, ni faire porter le 2^e accent du dernier vers sur une autre syllabe que sur un *e* muet ! La même strophe, traduite par Amédée et Frieda Boutarel, va nous permettre de comparer à cette imitation défectueuse une adaptation plus fidèle et métriquement plus exacte :

En vert je veux me mettre,
Des saules, ou d'un hêtre,
J'adopte le beau vert,
Elle aime tant le vert !
Je cherche un bosquet de plaintif cyprès,
Des verts romarins, émaillant les prés.
Elle aime tant le vert ! (bis)¹

Les vers 5 et 6 ont cette fois leurs 4 accents ; ils pèchent par excès d'une syllabe, mais la traduction a conservé leur cadence plus rapide, d'accord avec la mélodie.

Hâtons-nous d'arriver aux traducteurs dignes de ce nom, qui ne s'avouent pas vaincus d'avance et osent — comme A. et F. Boutarel — aborder de front les obstacles. Ils s'efforcent de mettre sur pieds une traduction en vers aussi exacte que possible, tout en conservant le rythme original du lied.

L'accent français a beau être faible, il veut être respecté ; et chanter

Que la rose couleur

est un non-sens

De ce principe fondamental de *correspondance des deux rythmes* en dérivent deux autres² :

1^o : L'alternance de nos rimes masculines et féminines doit correspondre à celle des terminaisons sourdes (*stumpf*) et sonores (*klingend*) des vers allemands.

1. Ed. Costallat. *La Belle Meunière*. N° 16.

2. Nous pourrions même en citer un troisième, mais nous le négligeons ici parce qu'il est sans influence sur la prosodie, c'est la correspondance des *arrêts* dans la diction et dans la musique (virgules et silences etc.), qui impose à la traduction la ponctuation étrangère. Il va sans dire que cette loi est souvent, hélas, bien peu respectée. Un des plus fâcheux exemples de traductions mal ponctuées est celui du *Noyer* (trad. J. Barbier pour la mélodie de Schumann) :

Neigend, /beugend zierlich zum Kusse, /die Häuptchen zart.

Les gazouillements, /les soupirs, /les propos charmants.

Et inversement :

sehrend /während...

et sou /pire, et...

Nourrit, pour traduire *la Jeune Religieuse*¹, réduit ainsi au minimum les rimes féminines, son modèle n'en présentant pas :

L'orage grossit et s'avance en grondant,
Les murs ébranlés sont battus par le vent,
L'éclair brûle au loin l'horizon pâlisant,
Puis partout l'ombre Et la nuit sombre,
Deuil et terreur — Souvenir de douleur !

20 : Peu important la pauvreté ou la disposition des rimes *pourvu que le rythme soit sauvegardé*. Ce principe, absolument opposé à celui de maints Romantiques, aurait pu contrebalancer quelque peu les tendances « parnassiennes », de si bonne heure nuisibles à notre lyrisme, si les traductions pour le chant, plus habilement versifiées, avaient été prises au sérieux. Mais qu'elles fussent imitées de chefs-d'œuvre comme les lieds de Goethe ou de décourageantes platitudes comme le livret du *Freyschütz*, on les abandonnait aux librettistes. A part Musset, écrivant pour un air allemand le mélancolique *Rap-pelle-toi*, nous ne voyons qu'Émile Deschamps qui n'ait pas craint de compromettre sa réputation d'homme de goût et d'artiste en traduisant une quinzaine de lieds pour une édition de Schubert. Sa tentative, assez heureuse si nous considérons ses poésies en elles-mêmes, nous paraît pourtant démontrer qu'un poète trop respectueux du texte étranger et des règles étroites de notre prosodie, se trouve pris entre des exigences souvent contradictoires et *ne peut pas* bien adapter des paroles françaises à la mélodie d'un lied germanique.

Dans son alerte adaptation de *la Truite*, nous rencontrons, par exemple, des vers que la musique nous oblige à accentuer ainsi :

Moi, j'étais **sur** la **rive**...
(Die **stand** an dem **Gestade**)

Un **pêcheur** **sur** sa **ligne**...
(Ein **Fischer** mit der **Ruthe**)

De la **bête** **maligne**...
(Und **sah's** mit **kaltem** **Blute**)

Par contre les rimes sont soignées et souvent même riches.

1. En manuscrit, déposé au Conservatoire, Févr. 1835.

(Paru chez Richault, 1835 (signé « Ad. N*** ») V. pl. ht. N° 125 bis

Dans le *Chant de la caille*, Ém. Deschamps s'est risqué à violer une des lois de notre versification : il n'a pas utilisé une seule rime féminine, pour que ses vers tombent d'accord avec les rimes sourdes de l'original. Mais le cri de la caille, qui est un dactyle — les Anciens l'avaient déjà noté — ou une forte et deux faibles (*fürchte Gott, liebe Gott, danke Gott*), lui fait introduire en français l'accentuation allemande : *Aimez Dieu, Louez Dieu, Priez Dieu*.¹ Il s'est seulement préoccupé, semble-t-il, d'amorcer par ce cri un alexandrin, alors que le rythme allemand aurait exigé ensuite un nombre impair de syllabes : correct à la lecture, le vers de Deschamps est faux quand on veut le chanter et nécessite des retouches au rythme de la mélodie.

Liebe Gott, Liebe Gott, er ist so gütig und mild
Aimez Dieu, Aimez Dieu, le pasteur et le père de tous

A. Boutarel au contraire n'hésite pas devant un vers de 13 pieds pour demeurer fidèle à la mesure du lied²,

Aime Dieu, Aime Dieu et que nos vœux soient comblés

Ces vers boiteux qui commencent par le cri de la caille et reviennent deux fois à chaque strophe soulèvent une des questions les plus délicates de la traduction pour le chant. La métrique allemande, on le sait, ne se préoccupe guère que des syllabes accentuées et, quand il s'agit de poésies d'allure populaire, peu lui importe le nombre des syllabes atones séparant des temps forts. Notre prosodie au contraire repose sur le compte de toutes les syllabes non élidées. Il est donc la plupart du temps impossible de calquer exactement une poésie française sur le texte d'un lied sans y introduire des vers inégaux ou même faux ; sinon, il faudra faire subir des retouches toujours regrettables à la mélodie allemande.

Prenons *Erkönig*. Son rythme est des plus réguliers. Pourtant aucune strophe française en vers égaux ne peut cadrer avec la tragique composition qu'il a inspirée à Schubert. La première adaptation, par Bélanger, en 1835, admet ainsi des vers de 8, de 9, de 10 et de 11 syllabes et même un ou deux alexandrins !

1. A. Boutarel respectera au contraire l'accent français en traduisant :
Crois en Dieu — Gloire à Dieu — Aime Dieu — Grâce à Dieu.

2. Il commet d'ailleurs une autre erreur en accentuant *que*.

Mon fils, pourquoi me cacher ton visage ?
 Mein Sohn, was birgst du so bang dein Gesicht
 Mon père !... là !... je viens de le voir !...
 Siehst, Vater, du den Erlkönig nicht ?
 Le Roi des Aulnes, le spectre noir !...
 Den Erlenkönig mit Kron'und Schweif ?
 Mon fils ! c'est un brouillard du soir,
 Mein Sohn es ist ein Nebelstreif. —

Exactement rythmée — à part un accent du dernier vers — une strophe comme celle-ci est un monstre si nous la jugeons d'après nos règles prosodiques. Mais elle peut se chanter, alors que les meilleures traductions de la ballade de Goethe ne s'adaptent pas à la mélodie de Schubert.

Nous avons choisi des exemples de l'époque romantique pour montrer que, dès le début, les traducteurs-librettistes ont dû renoncer à des règles prosodiques qui paraissaient intangibles pour s'attacher à suivre le rythme musical du lied. Ceux qui ont cherché — comme Emile Deschamps — à écrire des vers à peu près réguliers ont été rares, et ç'a été un bonheur, car la musique y aurait perdu. L'essentiel était le rythme ; ils lui ont sacrifié, avec une hardiesse croissante, l'alternance des rimes, la versification syllabique et finalement la rime elle-même, déjà si lourde aux épaules du traducteur-poète, mais souvent intolérable au librettiste-imitateur. Les meilleures adaptations de Wagner, comme celles de Judith Gauthier et de Maurice Kufferath, sont ainsi en vers blancs et les récentes traductions par Louis Weill de *l'Amour et la Vie d'une Femme* ou des *Amours du poète*, ne présentent presque jamais de rimes. Seul, le détachement de la forme prosodique traditionnelle a permis le perfectionnement des traductions destinées au chant : Mieux vaut un texte en vers blancs bien rythmés, assez fidèles aux idées de l'original et adaptés à la mélodie, qu'une poésie respectueuse de la versification, mais bourrée de platitudes et de clichés d'opéra-comique étrangers au lied et qui se chantent mal !

En face des exigences de la musique calquée sur la forme étrangère et des idées contenues dans le poème allemand, notre rigide prosodie a dû céder, s'assouplir. Il a bien fallu avouer que le vers fondé sur le seul rythme pouvait exister aussi en français. Qui pourra mesurer l'influence diffuse, mais certaine, qu'ont dû exercer les traductions destinées au chant des lieds de Schubert et de Schumann

ou des drames lyriques de Wagner, sur la genèse du mouvement symboliste et la libération du vers ? — Et combien cette action eût été plus forte si les *paroles* traduites n'avaient été presque toujours si médiocres, partant si méprisées ! Quelle belle tâche, digne de tenter un *poète, germaniste et bon musicien*¹, — les trois conditions sont indispensables — que de réhabiliter en France le *texte* du lied allemand chanté !

¹1. Il faut naturellement connaître à fond les exigences du chant et ne pas mettre une nasale ou une voyelle aiguë (i, u, é) sur les notes les plus hautes. Chose étrange, même les traducteurs spécialisés dans les livrets commettent souvent des erreurs de ce genre.

Vu le 8 Novembre 1933,
Pour le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
J. VENDRYÈS.

Vu et permis d'imprimer,
Le Recteur
de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES TRADUCTEURS FRANÇAIS

(Les N^{os} renvoient aux rubriques)

A

Anonyme 1796 : 2.
 » 1802 : 7.
 » 1810 : 18.
 » 1829 : 100.
 » 1859 : 733-8.
 » 1874 : 950.
 » 1889 : 1483 bis.
 ACKERMANN (M^{me}) : 756.
 AMIEL : 732, 1291-1317.
 AMPÈRE : 482-3.
 ANGLEMONT (d') : 76, 185-6.
 ARBOUVILLE (M^{me} d') : 517, 517 bis.
 ARNAUD : 1370-81.

B

B*** (voir Louvorie M^{me} de) : 21.
 BARBIER : 902-47.
 (v. aussi CARRÉ et BARBIER).
 BARBIER, LARMANDE, WILDER : 951.
 BARBIER, LARMANDE, POMEY, WILDER :
 952.
 BARTHÉLÉMY et MÉRY : 341.
 BASCH : 1461.
 BÉCART : 783-824.
 BÉLANGER : 126-131, 148, 167, 388, 481.
 BELTJENS : 1475-8.

BÉRANGER : 757.
 BERNARD (D.) : 979-88.
 BERNARD (G.) : 484.
 BLAZE : 166, 239-44, 310-28, 1067^a -
 1067^b, 1461 bis.
 BONAFONT : 33-4, 168-81.
 BOREL : 245-98.
 BOUÉRY : 1072.
 BOULAY-PATY : 117.
 BOULMIER : 587-90.
 BOUTAREL : 1483 bis (note).
 BOYS (du) : 121.
 BROT : 118-9.
 BUCHON : 399-447.
 BUSONI : 120.

C

CAMUS : 1382.
 CARNOT : 25-7.
 CARPENTIER (v. Daniaux).
 CARRÉ : 485.
 CARRÉ et BARBIER : 1066.
 CHASTEL : 1.
 CHATELAIN : 989-1062.
 CHAUMONT : 968.
 CHÊNEDOLLÉ : 28-30.

CLAVEAU : 953.

CLERC : 182.

COLLIN : 1216.

COMBES : 1367-9, 1462-4.

CONSTANTIN : 398.

CREVEL de CHARLEMAGNE : 184.

D

D. H. (Dharmenon ?) : 1479-83.

D. P. : 183.

D** de S*** et O' NEDDY : 132.

DANIAUX : 1485.

DANIEL (A.) : 1356-9.

DELCROIX : 77-8, 101, 342-78.

DESCHAMPS (E.) : 89-91, 187-228, 329-38, 379, 758, 825.

DUBOURG d'Isigny : 79-80.

DUCHESNE : 1067, 1385, 1458.

DUESBERG : 759.

DUMAS (Alex. père) : 1071.

DUPUY : 298^a-298^e.

DURDILLY (L.) : 1486-90.

DURDILLY (V.) : 1492-1513

E

E. B. : 1491.

F

FAYET : 826-99.

FLEURY : 604-6, 954-6.

FONTANEY : 102.

FOREST : 480.

FORTIN : 1386-96.

FOUCHER de CAREIL : 969.

FRÖBEL : 19.

FROLY : 299.

G

GAUDY : 22.

GAUTIER (P.) : 1182-1215.

GÉRARD (de Nerval) : 92-8, 103-5, 122, 475-8.

GRENIER : 1073-4.

GROSS : 1360-1.

GUTTINGER : 40-41.

H

HALÉVY (L.) : 81-5.

HASSELT (van) : 1318-25.

HIRSCH : (v. ROPARTZ et HIRSCH).

K

KARCHER : 769-70.

KÜSTER (*Voir* X.) : 17.

L

L*** : 6.

L. : 1459.

LA BÉDOLLIÈRE : 339.

LACOUR (de) (*V. aussi* RISTELHUBER) : 532-6.

LAMARQUE (de) : 100.

LATOCHE (de) : 24, 133-4.

LAYA : 1237-41.

LECONTE de LISLE : 900.

LEHR : 149.

LESPIN (de) : 300-4.

LINGE (de) : 1063.

LITTRÉ : 760-1, 1289-90.

LORHAC (de) : 739.

LOUVORIE (M^{me} de) (*Voir* B.***) : 21.

LUDOVIC : 340.

LUPUS : 1397-9.

LUZEL : 607.

M

MANNOURY-LACOUR (M^{me}) : 591-8.
 MAQUART : 31.
 MARC-MONNIER : 1217-35.
 MARELLE (*V. aussi* NANCEY C. M.) : 957-62, 1334-6.
 MARMIER : 123-34, 135-44, 150-9, 389-97, 1400-14.
 MARTIN (N.) : 448-74.
 M...N (L.) (Masson Léon ?) : 771-7.
 MASSOT : 23.
 MAZIÈRE : 1068-70.
 MENDÈS : 740-1.
 MÉRAT et VALADE : 1075.
 MICHIELS : 229-38, 385.
 MONTCHEVREAU (de) : 74.
 MOREL (M^{me}) : 59-73.
 M^t (de) : 125.
 MOUFFLE : 20.
 MUSSET (A. de) : 305, 386.

N

N. (de) : 4.
 NANCEY (A.) : 1326-32.
 NANCEY (C. M.) (*V. aussi* MARELLE) : 671-731.
 NODIER : 14.
 NOURRIT : 125 bis.

O

OLLIVIER : 1460.
 O' NEDDY (voir D*** de S***) : 132.
 OSTROWSKI : 387.

P

PAPION DU CHATEAU : 145-6.
 PASSERAT DE LA CHAPELLE : 516.
 PERNAY : 3.
 PERROT DE CHEZELLES : 1064.

PESCH : 1515-6.
 PÉVRIEU : 86-8.
 PICHON : 147.
 PITTIÉ : 518-31.
 POLIGNAC (de) : 742-6, 762.
 POMEY : 949, 1242.
 POUCY : 514-5.
 POUPART DE WILDE : 963-7.
 POYRELLE, 479.

R

RATISBONNE : 599-602, 970.
 REGNAULT-BEAUCARON : 5.
 REIFFENBERG (de) : 75.
 RICHEPIN : 1333.
 RIEDMATTEN : 1362-6.
 RISTELHUBER (*V. aussi* DE LACOUR) : 603, 778-82, 971-8.
 RODLEINMANN : 1076-9.
 ROGER : 1181.
 ROGET DE BELLOQUET : 901.
 ROGIER : 1065.
 ROPARTZ (Guy) et HIRSCH : 1514.

S

SABATIER : 763-5.
 SAINTE-AULAIRE (de) : 35-9.
 SAINTE-BEUVE : 107, 306-8.
 SAINT-FÉLIX (de) : 99.
 SCHURÉ : 1080-1180.
 SÉVELINGES (de) : 8-11.
 SIVOL : 160-3.
 STAËL (M^{me} de), 12-13.
 STAPFER : 42-58, 380-3.
 S. D. : 1483.

T

TARDIF : 309.

TISSEUR : 1484.

TONNELLÉ : 747-9.

TOUSSENEL : 108-15, 380.

V

VALADE : 1337-55. (*V. aussi MÉRAT et VALADE*).

VALLON : 1415-57.

V...L (de) (M. de Vattel) : 15-16.

VAUGHAN et TABARAUD : 1384.

VILLERS (de) : 766-8.

VRIGNAULT : 608-70, 750-5.

VUY : 1243-88.

W

WACKEN : 486-513.

WALDOR (Mélanie) : 116, 164-5.

WILDER : 948, 1236.

X

X. (voir Küster) : 17.

X. : 32.

INDEX DES LIEDS TRADUITS

PAR NOMS D'AUTEURS¹

A

ARNDT (M.). — Das Lied vom Feldmarschall : 532, 1140. — Kriegslied : 826.

ARNIM (Achim von) : 1067a.

B

BECK (Ch.). — Der Geigenspieler : 533.

BECKER (N.). — Der deutsche Rhein : 992, 1071.

BRACHMANN (Luise). — [Treue Liebe] : 587.

BRUCHMANN. — Am See : 203. — Im Haine : 202.

BÜRGER. — glieds : 1. — Der Bruder Graurock und die Pilgerin : 486. — Der wilde Jäger : 345, 482, 993, 1370. — Des Pfarrers Tochter von Taubenhain : 81. — Lenore : 21, 86, 102, 103, 104, 105, 132, 149, 299, 339, 344, 994, 1291, 1515.

C

CASTELLI. — Das Echo : 188.

CHAMISSO (A. von). — Abends : 135. — An meinem Herzen : 903. — Das Riesenspielzeug : 996. — Der Bettler und sein Hund : 995. — Der rechte Barbier : 1292. — Die alte Waschfrau : 835. — Die drei Sonnen : 449. — Du Ring an meinem Finger : 907. — Er, der Herrlichste von Allen : 905. —

Geh'nur hin : 136. — Gern und gerener : 667. — Helft mir, ihr Schwestern : 908. — Ich kann's nicht fassen : 906. — Küssen will ich, ich will küssen : 487, 669. — Märzveilchen : 450. — Mein güt'ger Herr, du willst (Liebeslieder, 14) : 670. — Morgentau : 668. — Nächtliche Fahrt : 451. — Nun hast du mir : 910. — Schloss Boncourt : 346, 389, 534, 834. — Seit ich ihn gesehen : 904, 1243. — Süsser Freund : 909. — Veratene Liebe : 448, 1182. — Was soll ich sagen : 902.

CHÉZY (Helmina von). — Tannhäuser : 535.

CHRISTERN (C.). — Ich wand're nicht : 911.

CLAUDIUS. — Der Tod und das Mädchen : 130, 205, 1492. — Rheinweinslied : 1. — Wiegenlied : 204.

COLLIN (H.). — Nacht und Träume : 1493.

CRAIGHER. — Die junge Nonne : 125 bis, 206, 329, 1494.

D

DIPPEL (H.). — [Im Rhein] : 1400.

DRÄXLER-MANFRED (Karl). — Irgendwo : 997, — Märchen : 998.

E

EBERT (Karl Egon). — Frau Hitt : 999.

(1) Les titres entre crochets sont ceux que nous n'avons pu vérifier et que nous avons reconstitués d'après le français.

EICHENDORFF. — Auf meines Kindes Tod : 1401. — Darum bin ich dir gewogen : 738. — Das zerbrochene Ringlein : 1462. — Der Jäger Abschied : 1463. — Der letzte Gruss : 1142. — Die Stille : 914. — Die treuen Berg'stehn auf der Wacht : 735. — Frühlingsnacht : 918. — Im Walde : 917. — In der Fremde : 912. — Letzte Heimkehr : 245, 1244. — Mondnacht : 915, 1416. — Morgen- gebet : 247, 1418. — Nachklang IV : (Mir träumt'ich ruhte wieder) : 246, 1000. — Schweigt der Menschen laute Lust : 736. — Schöne Fremde : 916. — Vesper : 1417. — Waldesgespräch : 913. — Wandernder Dichter : 488. — Wehmut : 1415. — Wenn ich ein Vöglein wär : 734. — Wer in die Fremde will wandern : 733. — Wir bringen dir den Jungfernkranz : 737.

F

FELLINGER. — Die Sterne : 207.
FEUCHTERSLEBEN. — Es ist bestimmt in Gottes Rat : 747, 759, 1419.
FLEMING (P.). — Auf eines Kindes Ableben : 1143. — Elgens treues Herz : 1144. — Entsagung : 1145.
FÖRSTER (Marie). — Sterben möcht'ich, wenn der Mai : 971.
FRANKL. — König Davids Leichenzug : 1001.
FREILIGRATH. — Der Blumen Rache : 489, 536, 739, 1002. — Der Tod des Führers : 770. — Die Auswanderer : 769. — Die Schreiner gesellen : 1003. — Oh lieb', so lang : 1402. — Prinz Eugen, der edle Ritter : 537. — Schwalbenmärchen : 1004. — Fragment ? 1420.
FRÖHLICH (A.). — Der Esel und die Nachtigall : 959.
FRÖHLICH (H.). — [Auf Wiedersehen] : 248.

G

GEIBEL (E.). — Das Negerweib : 1006. — Das sterbende Kind : 608. — Der

Hidalgo : 921. — Der Knabe mit dem Wunderhorn : 920. — Der Zigeunerbube im Norden : 1424. — Distichen IX : 1422.

Frühlingsoffenbarung (Jugendgedichte) : 1423. — Gute Nacht (Jugendgedichte) : 1421. — Herbstlieder I. : 609. — [Hoffnung] : 1245. — Lied der Spinnerin : 610. — Lieder als Intermezzo (VIII) : 1223. — Neue Liebe (Juniuslieder) : 1246. — Rheinsage : 538. — Rühret nicht daran (Jugendgedichte) : 1247. — Sehnsucht : 919. — Tannhäuser : 539. — Wie es geht : 1005.

GERHARDT. — O Haupt voll Blut und Wunden : 1146.

GESSNER. — Der Frühling : 20.

GÖTHE. — An den Mond : 1155, 1300. — An die Entfernte : 515. — An Fanny Mendelssohn (*Nachlass, Ed. Heinemann II.* p. 384) : 1161. — An Mignon : 112, 330. — Das Blümlein Wunderschön : 1010. — Das Göttliche : 1302. — Das Veilchen : 14, 29, 51, 158, 384, 591, 1158, 1216. — Dem aufgehenden Vollmonde : 1157. — Der Abschied : 153. — Der Edelknabe und die Müllerin : 55, 314. — Der Fischer : 12, 28, 80, 87, 99, 121, 125, 133, 164, 210, 249, 334, 490, 838, 1159, 1299, 1461, 1464. — Der getreue Eckart : 1296. — Der Goldschmiedsgesell : 1371. — Der Gott und die Bajadere : 13, 762, 1368, 1466. — Der Junggesell und der Mühlbach : 56, 381, 1009, 1373. — Der Musensohn : 1153. — Der Schatzgräber : 1374. — Der Zauberlehrling : 22, 182, 1295. — Die Braut von Korinth : 53, 89, 332, 379, 593. — Die wandelnde Glocke : 825, 1298, 1372, 1426. — Ein Gleiches : 969, 1154, 1428. — Erlkönig : 24, 54, 79, 120, 137, 148, 156, 212, 335, 347, 741, 979, 1008, 1065, 1390, 1391, 1425, 1458, 1495. — Erster Verlust : 47, 155, 211.

Faust. 1. Ach ! neige... (Zwinger) : 98, 152, 243, 606. — 2. Der Floh : 35, 42, 93, 240, 301, 476, 743, 799, 964,

1077, 1218, 1238, 1357, 1363, 1487. — 3. Der König in Thule: 37, 45, 90, 94, 96, 116, 157, 165, 241, 302, 336, 348, 477, 485, 592, 604, 722, 744, 748, 756, 780, 783, 965, 1068, 1078, 1219, 1239, 1294, 1321, 1358, 1360, 1364, 1461 bis, 1488. — 4. Die Ratte, 36, 43, 92, 239, 300, 475, 742, 778, 963, 1076, 1217, 1237, 1356, 1362, 1486. — 5. Gretchen am Spinnrad: 38, 40, 46, 97, 151, 209, 242, 303, 333, 605, 724, 745, 781, 966, 1069, 1220, 1240, 1361, 1365, 1489, 1496. — 6. Tanz und Gesang (Vor dem Tor): 1367, 1465. — 7. Was machst du mir (Sérénade): 44, 95, 244, 304, 478, 492, 746, 782, 967, 1070, 1079, 1221, 1241, 1359, 1366, 1490.

Gefunden: 1156. — Geistergruss: 48, 784. — Gesang der Geister über den Wassern: 1293. — Heidenröslein: 611, 1147. — Hochzeitlied: 315. — Jägers Abendlied: 1150. — Mahomets Gesang: 49. — Mailied: 57, 382, 1148, 1382. — Mit Pfeilen und Bogen, (Liebetrant. Götz II): 39. — Nähe des Geliebten: 2, 3, 250, 763, 837, 1183. — Neue Liebe: 6. — Off'ne Tafel: 1007. — Prometheus: 50. Rastlose Liebe: 1152. — Rettung: 58, 383. — Schäfers Klagelied: 199. — Schweizerlied: 1297. — Sehnsucht: 208. — Selbstbetrug: 154, 305, 518, 740. — Suleika II: 166, 213. — Vor Gericht: 612. — Wanderers Nachtlid: 721, 836.

Wilhelm Meister: 1. An die Türen will ich schleichen: 113. — 2. Der Sänger: 11, 108, 1160, 1392, 1460 — 3. Heiss mich nicht reden: 10, 114. — 4. Kennst du das Land: 8, 32, 111, 138, 150, 331, 380, 387, 491, 970, 1066, 1073, 1236, 1301, 1403, 1459. — 5. So lasst mich scheinen, bis ich werde: 115. — 6. Wer nie sein Brot mit Tränen ass: 9, 109. — 7. Wer sich der Einsamkeit ergibt: 110.

Willkommen und Abschied, 514, 1149. — Wonne der Wehmut, 1151. — Fragments ?, 159, 1427.

GÖTZ (Johann) — Madrigal: 252.

GRÜN (Ä.). — Auf dem Meere: 613. — Botenart: 619. — Der alte Komödiant: 1012. — Der letzte Dichter: 1011. — Dir allein: 618. — Familiengemälde: 1404. — Kern und Schale: 617, 1468. — Kränze: 615. — Mannesträne: 616. — Meerfahrt: 620. — Seemärchen: 1467. — Verschiedene Trauer: 614.

GRÜNEISEN (K.). — [An den Mond]: 253.

GÜNTHER (Joh.). — Trostlied: 839.

H

HADLOUB. — Als ich sach si triuten wol ein kindelin (*Kürschner* T. 8. I. 253): 306.

HARTMANN (Moritz). — Ziskas Vermächtnis: 540.

HAUFF (W.). — Reiters Morgenlied: 349.

HEBBEL (Fr.). — Das alte Haus: 840. — Das Kind: 766. — Das Kind am Brunnen: 1013, 1429. — Sag'an, o lieber Vogel mein: 922.

HEBEL (J.). — An den Pfarrer Jäck in Triberg: 417. — Auf einem Grabe: 423, 845. — Das Gewitter: 422, 954. — Das Habermus: 407. — Das Liedlein vom Kirschbaum: 400, 1224. — Das Spinnlein: 406. — Dem aufrichtigen und wohlerfahrenen etc.: 421. — Der Abendstern: 419. — Der allzeit vergnügte Tabakraucher: 402. — Der Jenner: 418. — Der Käfer: 414. — Der Morgenstern: 409. — Der Nachtwächter: 350. — Der Schwarzwälder im Breisgau: 411. — Der Sommerabend: 404, 843. — Der Winter: 413. — Der zufriedene Landmann: 408. — Des neuen Jahres Morgengruss: 416, 844. — Die Feldhüter: 420. — Die Mutter am Christabend: 415, 842. — Die Wiese: 399. — Gespenst an der Kanderer Strasse: 401. — Geisterbesuch auf dem Feldberg: 410. — Hans und Verene: 412. — Sonntagsfrühe: 403, 841, 955. — Wächterruf: 350, 405.

HEIDENREICH. — Der erste Mai : 846.

HEINE

Buch der Lieder :

Vorrede (Das ist der alte Märchenwald) : 643, 1064, 1075, 1384, 1514.

Traumbilder : 2. (Ein Traum, gar seltsam) : 1337. — 3. (Im nächt'gen Traum) : 1338. — 5. (Was treibt und tobt) : 674, 1339. — 8. (Ich kam von meiner Herrin Haus) : 1340.

Lieder : 1. (Du bist so schön) : 623. — 8. (Lieb Liebchen) : 443, 526. — 13. (Berg'und Burgen), 698.

Romanzen : 2. Der Traurige : 1355. — 3. Bergstimme : 637. — 4. Zwei Brüder : 923. — 5. Der arme Peter : 1344, 1398. — 7. Die Grenadiere : 229, 541, 713, 924, 1347, 1476. — 8. Die Botschaft : 621, 673. — 9. Don Ramiro : 494, 1014. — 11. Belsazer : 1184, 1303, 1341, 1431. — 15. Der wunde Ritter : 675.

Gut' Nacht (Childe Harold) : 622, 764.

Lyrisches Intermezzo : *Traductions plus ou moins complètes* : 603, 953, 1064, 1075, 1383, 1477, 1514.

Lieds isolés : 1. (Im wunderschönen Monat) : 681, 925. — 2. (Aus meinen Tränen) : 926. — 3. (Die Rose, die Lilje) : 636, 927, 1225. — 4. (Wenn ich in deine Augen) : 351, 442, 928. — 6. (Lehn deine Wang') : 440. — 7. (Ich will meine Seele) : 929. — 9. (Auf Flügeln des Gesanges) : 254, 519, 682. — 11. (Im Rhein, im schönen) : 437, 704, 930, 1335? — 12. (Du liebst mich nicht) : 493, 665, 1186. — 14. (O schwöre nicht) : 1207. — 15. (Auf meiner Herzliebsten) : 695. — 16. (Die Welt ist dumm) : 662. — 17. (Liebste, sollst mir) : 256. — 18. (Wie die Wellenschäumgeborene) : 1215. — 19. (Ich grolle nicht) : 931. — 20. (Ja, du bist elend) : 777 (fragm.) — 21. (Das ist ein Flöten) : 933. — 22. (So hast du ganz) : 700. — 23. (Und wüsstest's die Blumen) : 444, 523, 847, 932, 1197. — 24. (Warum sind denn) : 600. — 25. (Sie haben dir) : 627. — 34. (Mein süßes Lieb) : 441, 777, 1162,

1477. — 35. (Ein Fichtenbaum) : 255, 626, 709, 1063, 1164, 1214, 1469, 1478, 1479. — 37. (Ach, wenn ich nur) : 438. — 39. (Aus meinen grossen) : 696. — 40. (Ich kann es nicht) : 1336? — 41. (Philister) : 640. — 42. (Manch Bild) : 684. — 43. (Ein Jüngling liebt) : 631, 677, 935. — 45. (Hör'ich das Liedchen) : 934. — 47. (Mir träumte) : 622. — 49. (Aus alten Märchen) : 298^e, 939. — 51. (Am leuchtendem) : 936. — 53. (Sie haben mich gequälet) : 625, 707, 1226. — 55. (Wenn zwei von einander) : 1432. — 56. (Sie sassen) : 685. — 61. (Ich hab' im Traum) : 599, 937. — 62. (Allnächtlich) : 938. — 63. (Das ist ein Brausen) : 689. — 64. (Der Herbstwind) : 298 d, 521, 714. — 65. (Es fällt ein Stern) : 445, 1166, 1430. — 67. (Die Mitternacht) : 522. — 68. (Am Kreuzweg) : 1196. — 70. (Nacht lag) : 525, 705. — 71. (Die alten bösen Lieder) : 634, 940.

Die Heimkehr : *traduction complète* : 1485.

Lieds isolés : 1. (In mein gar zu dunkles Leben) : 1386. — 2. Loreley : 624, 1167, 1211, 1227, 1304, 1334, 1387, 1433, 1475, 1483. — 3. (Mein Herz, mein Herz) : 679, 1388. — 5. (Die Nacht ist feucht) : 546, 683. — 8. (Du schönes Fischermädchen) : 129, 524, 1190, 1498. — 10. (Auf den Wellen) : 710. — 16. (Das Meer erglänzte) : 128. — 22. (Ich trat in jene Hallen) : 676. — 23. (Still ist die Nacht) : 693. — 24. (Wie kannst du) : 1213. — 25. (Die Jungfrau schläft) : 638, 686. — 26. (Ich stand in dunklen Träumen) : 1497. — 30. (Was will die einsame Träne) : 635. — 31. (Der bleiche, herbstliche) : 694. — 32. (Das ist ein schlechtes Wetter) : 701. — 33. (Man glaubt, dass ich mich gräme) : 702? — 36. (Sie liebten sich beide) : 1195. — 37. (Und als ich euch) : 678. — 44. (Im Traum sah ich) : 630, 1198. — 49. (Herz, mein Herz) : 680. — 50. (Du bist wie eine Blume) : 439, 628, 1188. — 53. (Mädchen mit den roten) : 298a, 691. — 65. (Du hast Diamanten) : 298b, 633. — 66. (Wer

zum erstenmale) : 588. — 69. (Gaben mir Rat) : 230, 446, 699, 786, 1369, 1470. — 71. (Mir träumt) : 1389. — 76. (Wie dunkle Träume) : 687. — 78. (Und bist du erst) : 697. — 94. (Ueber die Berge) : 298 c. — 99. (Der Tod, das ist) : 720. — Donna Clara : 785, 1349. — Almansor : 1350. — Die Wallfahrt nach Kevlaar : 542, 607, 644, 1015, 1346, 1484.

Aus der Harzreise. — Auf dem Brocken : 1491.

Die Nordsee. I. — 1. Krönung : 1333. — 7. Nachts in der Kajüte : 520 (fragm.). — 9. Meerestille : 703. — 10. Seegespenst : 544, 719. — 12. Frieden : 692, 848.

II. — 1. Meergruss : 850 (fragm.). — 4. Untergang der Sonne : 849. — Epilog : 447.

Romanzero :

I. *Historien.* — Marie-Antoinette : 712. — Der Asra : 708, 1193. — Geoffroy Rudel und Melisande v. Tripoli : 1375.

II. — *Lamentationen.* — Epigraphe : 706. — Altes Kaminstück : 718. — Jetzt wohin ? 717.

III. *Hebräische Melodien* : Epigraphe : 690.

Neuer Frühling :

Prolog (In Gemäldegallerieen) : 671. — 6. (Leise zieht) : 1163, 1210. — 8. (Es erklingen) : 711, 776, 1187. — 11. (Es drängt die Not) : 772. — 23. (Wie des Mondes Abbild) : 629, 672, 771. — 24. (Es haben unsre Herzen) : 661. — 28. (Küsse, die man stiehlt) : 663. — 29. (Es war ein alter König) : 1194. — 37. (Sterne mit den goldnen) : 774. — 43. (Spätherbstnebel) : 1165, 1397.

Verschiedene :

Seraphine : 9. (Schattenküsse) : 775. — 14. (Es ragt in's Meer) : 639.

Angelique : 4. (Ich halte ihr) : 664. — 9. (Dieser Liebe) : 1209.

Hortense : 1. (Eh'mals glaubt'ich) : 66. *In der Fremde* II. (Du bist ja heut') : 715.

Tragödie :

I. (Entflich mit mir) : 641, 1192, 1345. — II. (Es fiel ein Reif) : 642. — III. — (An ihrem Grab) : 1208 ?

Romanzen :

I. Ein Weib : 1343. — 4. Die Beschwörung : 1342. — 10. Ritter Olaf : 1016, 1348. — 11. Die Nixen : 1351. — 15. Psyche : 773. — 22. Begegnung : 1353. — 23. König Harald Harfagar : 1352.

Zeitgedichte :

8. Entartung : 716. — 9. Heinrich : 1354. — 10. Lebensfahrt : 1189. — 20. Zur Beruhigung : 1191.

Deutschland :

Kap. I. (Im traurigen Monat) : 1212. — Kap. XIV (Ein feuchter Wind) : 543.

Atta Troll :

Kap. X (Zwo Gestalten) : 545.

HENZEL (Louise). — [Die Bäume] : 1435. — Wachtelruf : 1434.

HERDER. — Die Blume : 257. — Die Elfen : 900. — Nichts verliert sich : 1018. — Röslein auf der Haide : 1017.

HERWEGH. — Auf dem Berge : 1019. — Den Deutschen : eine Vision : 547. — Der sterbende Trompeter : 549, 972. — [Leben und Tod] : 1228. — Reiterslied, 548.

HEY (W.). — Vögelchen, ach, da liegst du tot : 960.

HEYSE (P.). — Vor Tage weckte mich... : 973.

HOFFMANN VON FALLERSLEBEN. — Der Korporalstock : 551. — Maikäferiade : 550. — Gesellschaftslieder, n° 150 : 1168. — Winterlieder : 207.

HÖLTY. — Die Geliebte : 258. — Klaglied : 851. — Mainacht : 259. — Totengräberlied : 852.

HUTTEN (U. von). — Clag und vormanung... (fragmts) : 1169-70-71-72. — Gespräch büchlin (fragm.) : 1173. — Ich hab's gewagt : 1174.

I

IMMERMANN. — Sehnsucht : 1471. — [Der Dombherr] : 586. — [Die drei Mädchen] : 585.

J

JACOBI. — Sagt, wo sind die Veilchen hin : 27.

JEITTELES. — An die ferne Geliebte : 183.

K... (H.). — Himmelspost : 1020.

K

KAHLERT (A.). — Das verlassene Haus : 495.

KELLER (G.). — Im Wald : 1306.

KERNER (Justinus). — Abschied : 1251. — Alphorn : 353, 859. — Alte Heimat : 725. — An Sie im Alter (N^o 5) : 1257. — Auf der Schlossruine zu Heidelberg : 1259. — Dank im Alter : 1260. — Der alte Baum : 1264. — Der Gärtner auf der Höhe : 318, 1067d. — Der Mutter Grab : 753. — Der reichste Fürst : 352, 1021, 1229, 1480. — Der schmerzreiche Ton : 453, 858. — Der tote Müller : 856. — Der Wanderer in der Sägemühle : 726, 853. — Der Wassermann : 316, 354, 553, 1023, 1067d. — Die Mitternachtglocke : 260, 1249. — Die vier Wahnsinnigen : 1254. — Die zwei Särge : 452, 552, 1024, 1252. — Frühlingsmorgen : 1248. — Ha! wie ist doch zumute (Reiseschatten II) : 319. — Herr von der Haide : 317, 1067 d. — Im Spätherbst : 1263. — Jünglings- trauer : 854. — Klosterfräulein : 1258. — Letzter Blütenstrauß (Epigraphe) : 1253. — Morgengefühl : 496, 855. — Poesie : 1256. — Regen und Tränen : 1261. — Sehnsucht : 857. — Stille Tränen : 1406, 1436. — Stummsein der Liebe : 454. — Todesprobe : 455, 1255. — Trinklied im Juni : 497. — Trost : 355. — Verborgene Tränen : 1250. — Vogellied : 139, 391, 457, 1407. — Vorgefühl : 456. — Wie bin ich alt ! 1262. — Zuruf : 1022.

KIND (Fr.). — Hier im ird'schen Jam- mortal, 1325. (*Air du Freyschütz*).

KLEIST (H. von). — Der höhere Frie- den : 140, 357, 392, 860.

KLOPSTOCK. — Hermann (Auf diesem Stein der alternden Moose) : 309.

KÖRNER (Th.). — Der Kinast : 356, 1026. — Der Stern : 82, 119. — Die Sonnen- wende (?) : 1835. — Die vier Schwes- tern : 96. — Lutzows wilde Jagd : 337, 424. — Schwertlied : 425, 1025, 1175. — Treuer Tod, : 26. — Trost : 861. — Vater ich rufedich : 601, 974. — Wiegenlied : 131.

KOSEGARTEN (L.). — Das Brot des heiligen Jodocus : 1027. — Die Er- scheinung : 215, 261. — Die Täu- schung : 214.

KOTZEBUE (A. von). — Das beste Mittel : 5.

L

LA MOTTE-FOUQUÉ (de). — Don Gay- seros : 1036.

LANGBEIN. — Der Vaternörder : 1028. — Die weisse Rose : 1029.

LEITNER (Karl von). — Weltmeer und Menschenherz : 589.

LENAU. — Am Grabe Hölty's : 264. — An einen Baum : 1265. — Aus : 646. — Blick in den Strom : 765. — Das Kreuz : 649. — Der Kranke im Gar- ten : 1266. — Der Lenz : 1437. — Der Schlaf : 1230. — Der schwarze See : 648. — Die Drei : 647. — Die Drei Zigeuner : 498, 555, 645, 863, 975. — Die Haideschenke : 556. — Die Tränen : 1438. — Die Wurm- linge Kapelle : 262. — Einem Kna- ben : 499, 754, 866. — Einst und Jetzt : 1030. — Frühlingsgrüsse : 1269. — Herbstklage : 862. — Herbst- lied : 1267. — Leichte Trübung : 865. — Nebel : 1268. — Sehnsucht nach Ver- gessen : 263. — Winternacht : 846.

LESSING. — Die Beredsamkeit : 1031.

LINGG (H.). — Der schwarze Tod : 1032.

LUDWIG VON BAYERN. — Das Königlos : 1033. — Der Mönch in Oberzell : 558. — Der weinende Fels : 557. — Die Nonne in Himmelsporten : 559. — Herbstlied : 265. — *Anthologie* : 121 bis.

LUTHER. — Ein' feste Burg ist unser Gott : 1176. — Komm, heiliger Geist, Herre Gott : 1177.

M

MARC (F.). — Abzug : 1035. — Der Zauberberg : 1034.

MATTHISSON. — Adelaïde : 398.

MAYRHOFER. — Abendlied der Fürstin : 217. — Der Alpenjäger : 216. — Der Schiffer : 1499.

MEISSNER. — Die Schmiede : 560.

MEYER. — [Ich muss ist eine harte Nuss] : 1439.

MÖRIKE. — Frage und Antwort : 266. — Jung Volker : 262. — Jung Volkers Lied : 263. — Liebesvorzeichen : 1307. — Vom Sieben Nixen Chor : 320, 561, 1067e. — Zwei Liebchen : 321, 1067e.

MOSEN. — Der Nussbaum : 941.

MÜLLER (W.). — Das Frühlingsmahl : 1037. — Der Elfentraum : 458. — Der greise Kopf : 190. — Der Lindenbaum : 1440, 1501. — Der Zephir : 460. — Die Post : 126, 220, 1500. — Est ! Est ! (Romanze) : 564. — Esther und Johann : 323. — Frühlingsstraum : 459. — Gefrorene Tränen : 219. — Jägers Lust : 460. — Rast (Reiselieder II), 1441. — Vineta : 500, 1408. — Cycle : Die Schöne Müllerin : *Entier* : 1181. — Das Wandern : 189, 1322, 1504. — Wohin ? : 191, 1178, 1503. — Ungeduld : 218, 1505. — Der Jäger : 322, 1067f. — Die liebe Farbe : 192, 1502. — Der Müller und der Bach : 322a, 1506. — Des Baches Wiegenlied : 322b.

N

NOVALIS. — *Bergmannslieder*, I : 324 ; II : 325. — *Geistliche Lieder* : I (Ohne ihn...) : 867 ; VI (Wenn alle...), 267. — *Marientlieder* I : 868.

O

ÖTTERING (Ed. Mar.). — [Hoffnung], 1323.

ORTLEPP (E.). — Die grüne Stadt : 1038.

OTTE (Fr.). — [Das Forsthaus] : 870. — [Das stille Haus] : 869.

P

PETRELLI. — Hätte ich sie nicht geliebt... : 528. — Mit verschlungenen Händen stand... : 527.

PFAU (L.). — Des Harfners Lied : 768. — Kleine Lieder vom Herzen, II : 767.

PFEFFEL. — Elegie : 100.

PFIZER (G.). — Das Mitleid des Engels : 268. — Die Sterne : 269. — [Die zwei Stimmen] : 1270.

PLÄTEN. — An einen Ultra : 501. — Das Grab im Busento : 566. — Der Pilgrim vor St. Just : 270, 358, 461, 565, 1039, 1443. — Harmosan : 1308. — Romanzen u. Jugendlieder XXXIV : 1442.

PYRKER. — Das Heimweh : 221.

R

REDWITZ (O.). — [Singt, Vögel, singt] : 1444

REINECKE (K.). — Kinderlieder : 1483 bis.

REINICK (R.). — An den Sonnenschein : 942. — Die Grossmutter : 1040.

RELLSTAB (E.). — Abschied : 201. — Aufenthalt : 1445. — Der Bettler : 1041. — Kriegers Ahnung : 200. — Luftschlösser : 1042. — Ständchen : 127, 222, 1324, 1507.

ROCHLITZ (Fr.). — Alinde : 160.

RÜCKERT. — Abendlied (Haus u. Jahr V.) : 502. — Ach, süsse Mutter : 650. — Amaryllis (Zugaben V.) : 326. — An die Kleingebliebenen : 750. — Barbarossa : 359, 567. — Chidher : 1043. — Das Irrglöcklein : 568. — Des fremden Kindes heiliger Christ : 755. — Die sterbende Blume : 271, 787. — Du bist die Ruh' : 223, 1508. — Jasminenstrauch : 943. — *Liebesfrühling* : I. N° 2 : 462 ; N° 12 : 463. — II. N° 47 : 660. — N° 92 : 658. — V. N° 53 :

655; N° 57: 656. — VI, N° 53: 657. — *Fragmt*: 659. — Lied der Braut (I, II): 946. — Lüfteleben: 872. — Parabeln I: 1300. — Volksliedchen: 944. — Vor den Türen: 976, 1409. — Widmung: 945.

S

SALIS (J. GAUDENZ v.): [Abendwehmut]: 875. — Das Grab: 393, 1272. — Die Kindheit: 874. — Lied eines Landmanns in der Fremde: 873, 1273. — [Morgenlied]: 876.

SALLET (FR. VON). — Michel-Angelo: 569.

SAPHIR. — [Der beste Freund]: 570. — Eine Blume steht hoch oben: 1044.

SAUTER. — Der Wachtelschlag: 167, 193.

SCHEFFEL. — Heidelberg: 1310.

SCHENKENDORF. — Andreas Hofer: 572. — Scharnhorst's Tod: 571.

SCHUEERLIN. — Der Fichtenbaum: 1446.

SCHILLER. — An die Freude: 16, 19, 799. — An Emma: 18. — Das Geheimnis der Reminiscenz: 809. — Das Ideal: 504. — Das Mädchen aus der Fremde: 33, 88, 168, 273, 505, 791. — Des Mädchens Klage: 224, 793, 1509. — Das Siegesfest: 71, 179. — Der Alpenjäger: 76, 185, 810. — Der Gang nach dem Eisenhammer: 65, 175, 1047, 1377. — Der Graf von Habsburg: 73, 181, 365, 795, 1380. — Der Handschuh: 4, 25, 63, 77, 173, 361, 792. — Der Jüngling am Bache: 78, 362, 808. — Der Kampf mit dem Drachen: 802. — Der Pilgrim: 106, 806. — Der Ring des Polykrates: 807, 1376. — Der Taucher: 31, 60, 146, 170, 360, 761, 797, 878, 1046, 1290, 1378. — Des Sängers Fluch: 804. — Die Bürgschaft: 60, 101, 176, 363, 794. — Die Erwartung: 62, 107, 118, 172, 272, 307, 801. — Das Lied von der Glocke: (*trad. intégrale ou fragmts*): 15, 17, 23, 72, 91, 145, 180, 274, 338, 479, 484,

516, 732, 788, 968, 1045, 1067, 1312, 1395, 1516. — Die Hoffnung: 1447. — Die Kindermörderin: 70, 178, 340, 506, 789. — Die Kranische des Ibykus: 64, 174, 803, 1393. — Die Macht des Gesanges: 790. — Die Teilung der Erde: 32, 34, 69, 74, 75, 84, 147, 177, 503, 594, 760, 798, 1289, 1394. — Eine Geisterstimme (Thekla): 85. — Fantasie an Laura: 805. — Hero u. Leander: 59, 169, 800. — Cassandra: 68. — Klage der Ceres: 67. — Lied des Fischerknaben (De Wilhelm Tell): 879. — Lied des Jägers (*Ibid.*): 30. — Lied von Thekla (Des Piccolomini, III. VII): 41. — Punschlied: 1311. — Ritter Toggenburg: 61, 83, 171, 364, 796, 1379. — Schützenlied: 186. — Sehnsucht: 877.

SCHLEGEL (A. W.). — Die gefangenen Sänger: 1048. — Die Rose: 195. — Lob der Tränen: 1510.

SCHLEGEL (Fr.). — Der Knabe: 881, 1049. — Im Spessart: 880.

SCHMIDT VON LÜBECK. — Der Wanderer: 163, 196, 1448, 1511. — Knabe u. Waldblümlein: 1050.

SCHUBART. — An den Tod: 225. — Die Forelle: 161, 197, 1512. — Der Gefangene: 275. — Kaplied: 366.

SCHULZE (Ernst.). — Vogelgesang: 882.

SCHÜTZE (St.). — Ritter Wido: 1051.

SCHWAB (G.). — Das Gewitter: 367, 1274. — Erinnerung: 141, 394. — Trost: 276.

SEIDL (Joh.). — Das Züenglöcklein: 162, 198. — [Geheimnis]: 277. — [Die Sterne]: 1449.

SIMROCK. — Der versunkene Schatz: 507. — Die Schöpfung des Weibes: 464. — [Gesang u. Kuss]: 465. — Tod der Poesie: 573, 977.

SPITTA. — Geduld: 278.

STEIGENTESCH. — Der Schmetterling: 883.

STÖBER (Aug. et Ad.). — Des alten Baumes Klage: 885. — Die Mutter: 884.

STÖBER (D.). — [Der Wunsch]: 886.
— Hohenburg (Ottilienberg): 574.

STOLBERG (F. L. von). — Abendlied
eines Mädchens: 888. — Auf dem
Wasser zu singen: 226. — Der Fel-
senstrom: 887. — Fröhlich tönt der
Becher Klang: 1. — Lied eines alten
schwäbischen Ritters an seinen Sohn:
369.

STOLL. — An die Geliebte: 227.

STRACHWITZ. — Das Meer: 1450.

STRECKFUSS (A.). — Die fernen Berge:
889.

STURM (J.). — Der Abend: 1452. —
[Nicht dort]: 1451.

T

TANNER (K.). — Das Gerede der Wel-
len: 529, 727. — Trübe Maitage:
1275. — Mutter: 752.

TIECK (L.). — Gesang der Feen: 890. —
Nacht: 370, 811. — Tod: 891.

TIEDGE (Ch. A.). — Die kleine Ida:
1052.

TRINIUS. — Die Bergmannsleiche: 1053.

U

UHLAND (L.). — Abendwolken: 436. —
An eine Tänzerin: 296. — An Sie:
290. — Auf der Überfahrt: 1279.
— Bertrand de Born: 582. — Das
Nothemd: 1328. — Das Schiffein:
1317, 1473. — Das Schloss am Meer:
292, 473, 577, 757, 1233. — Der
blinde König: 576, 758. — Der Graf
von Greiers: 435. — Der gute Kame-
rad: 395, 1283, 1316. — Der junge
König u. die Schäferin: 578. — Der
nächtliche Reiter: 235, 822. — Der
Räuber: 308, 428, 1206. — Der Ro-
sengarten: 434. — Der Sänger: 124,
816. — Der Schäfer: 1202. — Der
Schmied: 469. — Der schwarze Rit-
ter: 1203. — Der Sommerfaden:
1286, 1327. — Der Traum: 328,
374, 1205, 1288, 1472. — Der Über-

fall in Wildbad: 580. — Der Unge-
nannten: 1281. — Der Waller:
1331. — Der weisse Hirsch: 511.
— Der Wirtin Töchterlein: 142,
378, 429, 508, 517, 531, 595, 602,
654, 728, 749, 1058, 1200, 1315,
1330, 1481. — Des Goldschmidts Töch-
terlein: 236, 530, 575, 815, 1055,
1332. — Des Hirten Winterlied: 297,
— Des Knaben Berglied: 280, 371,
427, 1180, 1278, 1453. — Des Kna-
ben Tod: 233, 819. — Des Sän-
gers Fluch: 231, 385, 956, 1284,
1396. — Des Sängers Wiederkehr:
1285. — Die drei Könige zu Heim-
sen: 581. — Die drei Lieder: 1204.
— Die Kapelle: 286, 377, 893, 1276,
1454, 1482. — Die Mähdlerin: 430,
474. — Die Nonne: 375, 472. — Die
Rache: 433. — Die Ruinen: 466.
— Die Schlummernde: 298, 653.
— Die Vätergruft: 376, 598. — Die
verlorene Kirche: 288, 513, 1456.
— Die versunkene Krone: 1201,
1280. — Drei Fräulein: 432. — Ein-
kehr: 1057, 1199, 1234, 1410. —
Entsagung: 512. — Entschluss: 237,
823, 1287.

Frühlingslieder: 2: 1513; 3: 281;
4: 283, 894; 6: 652; 7: 285. —
Graf Eberhard der Rauschebart:
579. — Hans u. Grete: 729. — Haus-
recht: 470, 817. — Klein Roland:
1059. — Liebesklagen I (Der Stu-
dent): 238, 824. — Lied des Armen:
279, 372, 426, 597, 818, 892, 1054,
1232, 1326, 1381, 1457. — Lied des
Gefangenen: 287, 510. — Lob des
Frühlings. 895. — Mönch u. Schä-
fer: 295, 596. — Mutter u. Kind. 813.
— Nachruf: 4, 467. — Nachts: 291.
— Roland Schildträger: 1313. —
Ruhetal: 396. — SchäfersSonntagslied:
294, 1179, 1277, 1314, 1413. —
Schicksal: 123, 282. — Schlimme
Nachbarschaft: 234, 821. — Seliger
Tod: 232, 820. — Sterbeklänge: I.
Ständchen: 122, 293, 327, 373,
431, 468, 509, 517 bis, 730, 896, 962,
1056, 1067h, 1282. — II. Die Orgel:
431. — III. Die Drossel: 431. —
Trinklied II: 471. — Uhland (à lui-
même): 814. *Wandertlieder*: Lebewohl:

289; Nachtreise : 1329; Morgenlied : 1455; Scheiden u. Meiden : 651.

V

- VOGEL (N.). — [Träumerei] : 1414.
 WALTER V. DER VOGELWEIDE. Under der linde (Minnelieder, 16) : 1474.
 VOSS (J.). — Des Jahres letzte Stunde ertönt : 143.
 WACKERNAGEL (W.). — Des Spielmanns Lohn : 583. — Das Kindesauge : 751.
 WECKERLIN. — Ueber einen Krantz : 897.
 WEISS (C. J.). — Der Aufschub : 1060.
 WERNER (Z.). — Das Wandern : 590, 898. — Jagdlied : 228.
 WETZEL (F. G.). — Die beiden Rosen : 1061.
 WYSS. — Sehnsucht : 731.
 ZACHARIÄ (I.). — An die Nachtigall : 7.
 ZEDLITZ (J. Ch. VON). — Die nächtliche Heerschau : 117, 341, 368, 584, 899, 901, 978, 1062, 1235.
 ZIMMERMANN (W.). — Nur ein lächelnder Blick : 947.
 ZINKGREF (J.). v. *Volkslied* : 1109.

* *

Volkslieder. — Das Bienchen : 990. — Das entblätterte Bäumchen : 991. — Das Lied der Spinnerin : 832. — Das Todaustreiben (3^e str.) : 312. — Der Freischütz (Gaspard) : 1325. — Der mystische Wurzel : 833. — Der Schnitter : 827. — Der Schweizer : 343. — Der Tod und das Mädchen : 310. — Der Traum : 1074. — Des Frühlings Erwachen : 1320. — [Des Waisens heiliger Christ] : 830. — [Die dreizehn Schwestern] : 483. — Die Lore Ley : 342. — [Frühling] : 831. — Frühlingslied : 957. — Herzog Leopold v. Osterreich u. der Minnesänger : 989. — Legende : 1222. — Schäferlied : 311. — Sehnsucht : 144, 390. — Trinklied : 313. — Vergiss

mein nicht : 386. — [Vögel u. Blumen] : 1319. — Weihnachtslied : 829. — Wiegenlied : 187, 828. — Winterlied : 958. — Zinkgrefs Lied : 1109.

* *

- Volkslieder du recueil d'Ed. Schuré; Herder (Stimmen der Völker)* : Olaf : 1085. — *Wunderhorn* ¹ : I. p. 8 : 1134; p. 27 : 1104; p. 30 (*str. 5 sqq*) : 1102; p. 33 : 1081; p. 39 : 1117, p. 46 : 1105; p. 57 : 1135; p. 78 : 1111; p. 81 (*str. 9, 11, 12, 13*) : 1099; p. 91 (*str. 2 sqq*) : 1096; p. 94 : 1103; p. 115 (*str. 12 sqq*) : 1100; p. 129 : 1125; p. 151 : 1127; p. 165 (*str. 1*) : 1114. — p. 197 : 1097; p. 207 : 1095; p. 314 : 1086; p. 328 : 1129; p. 347 : 1120.
 II. p. 59 : 1113; p. 74 : 1108; p. 87 : 1132; p. 167 : 1133; p. 198 : 1115; p. 225 : 1124; p. 230 (*Str. 23*) : 1120; p. 241 (*1^e str*) : 1082; p. 303 : 1116; p. 314 (*Str. 1, 3*) : 1083. (IV. p. 27 : 1123) ².
Simrock (die deutschen Volkslieder, s. d.) : N° 121 : 1089. — N° 279 : 1094. — N° 95 : 1097. — N° 360 (*str. 1, 2, 5*) : 1098. — N° 310 : 1106. — N° 237 : 1121. — N° 39 : 1131. N° 218 : 1113. — (p. 259 : 1110. — p. 266 : 1116. — p. 170 : 1117 p. 282 : 1122) ².
Uhland (Alte hoch- u. niederdeutsche Volkslieder) (2 éd. 1881) : I. N° 8 : 1087; N° 11 : 1088; N° 15 : 1090; N° 25 (*str. 2*) : 1092; N° 29 : 1080; N° 44 : 1128. — (I. p. 73 : 1112).
Cités sans autres références : Ballade suédoise : 1084; Westphälisches Volkslied : 1093. — *Avec musique* : Wie d'Wolken am Himmel : 1136. — Morgen muss ich fort von hier : 1137. — Soviel Stern'am Himmel stehn : 1138. — Ach wie ist es möglich denn : 1139. — *Lieds-types* : Abschiedslied : 1101. — Neujahrslied : 1107. — Weberlied : 1118.

1. Ed. Bode (Bong, s. d.) 2 vol.

2. Références données par Schuré, non identifiées.

INDEX DES COMPOSITEURS

- | | |
|---|--|
| BEAUPLAN (Amédée de), 40. | REICHARDT (Joh. Fried.), 8-11. |
| BEETHOVEN (L. van), 387, 398 et note. | REINECKE (Karl), 1483 bis. |
| BERLIOZ (Hector), 92-95, 120, 475-78. | SCHNEIDER (Lorenz), 386. |
| COUDER (Michel), 485. | SCHUBERT (Franz), 125 bis, 126-31, 148,
160-63, 187-228, 388 et note, 741,
979-88, 1072, 1242, 1325 (note), 1483 bis
(note), 1492-1513. |
| DUPARC (H.), 1236. | SCHUMANN (Rob.). 902-17, 948-52,
1483 bis (note). |
| GOUNOD (Ch.), 485. | SILCHER (Fried.), 1141-67. |
| LÆWE (Carl), 1383 bis (note). | THOMAS (Ambroise), 1066. |
| MENDELSSOHN-BARTHOLDI (F.) 480,
481 et note, 747, 759. | WEBER (Karl Maria von), 1325. |
| MEYERBEER (G.), 166. | |
| MONPOU (Hippolyte), 111. | |
| MOZART (W.), 386. | |
-

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	9
AVANT-PROPOS	13

PREMIÈRE PARTIE

BIBLIOGRAPHIE CHRONOLOGIQUE

CHAPITRE I ^{er} . — A l'aube du Romantisme	17
CHAPITRE II. — Après le triomphe du Romantisme	41
CHAPITRE III. — Au déclin du Romantisme	71
CHAPITRE IV. — Sous le signe de l'Intermezzo	98
CHAPITRE V. — Période contemporaine	137

SECONDE PARTIE

EXEMPLES DE TRADUCTIONS

CHAPITRE I ^{er} . — Exemples de transpositions pré-romantiques : Sévelinges, Ch. Nodier, Chénedollé. — Premières imitations romantiques : Albert Stapfer et Sainte-Aulaire, Mme Morel, Léon Halévy	177
CHAPITRE II. — Quelques traducteurs romantiques : Xavier Marmier, Eugène Borel, Fidèle Delcroix, Max Buchon	195
CHAPITRE III. — Autres traducteurs romantiques : Édouard Wacken et Paul de Lacour (Ristelhuber), Paul Vignault	211
CHAPITRE IV. — Deux types opposés de traducteurs post-romantiques : le Chevalier de Chatelain, Henri-Frédéric Amiel.	219
CHAPITRE V. — Sous le signe de l'Intermezzo : I) Traducteurs de Heine avant 1870.	233
CHAPITRE VI. — Sous le signe de l'Intermezzo : II) Traducteurs de Heine après 1870	253
CHAPITRE VII. — Quelques réflexions sur les Lieds traduits pour le chant.	265
<i>Index des traducteurs français</i>	275
<i>Index par noms d'auteurs des lieds traduits</i>	279
<i>Index des Compositeurs</i>	289
<i>Table des matières</i>	291

S. I. L. I. C.
SOCIÉTÉ D'IMPRESSIONS LITTÉRAIRES
INDUSTRIELLES ET COMMERCIALES
- - - 41, Rue du Metz - LILLE - - -
